

L'étrangleur de Cater Street

Perry, Anne

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



10
18

grands détectives

Anne Perry
L'étrangleur de
Cater Street

Sur l'auteur

Anne Perry, née en 1938 à Londres, est aujourd'hui reconnue comme la « reine » incontestée du polar victorien. C'est en 1979 qu'elle publie la première enquête du couple de détectives Charlotte et Thomas Pitt, *L'Étrangleur de Cater Street*. Cette série compte aujourd'hui vingt-trois romans. En 1990, avec la publication de *Un étranger dans le miroir*, elle se lance dans une seconde série victorienne menée par l'inspecteur William Monk dont *Funérailles en bleu* est la douzième enquête. Anne Perry a par ailleurs écrit des romans fantastiques et a publié aux États-Unis *The One Thing More*, roman ayant pour cadre le Paris de la Révolution française. Elle vit aujourd'hui en Ecosse.

Du même auteur aux Editions 10/18

Série « Charlotte et Thomas Pitt »

► L'étrangleur de Cater Street, n° 2852

Le mystère de Callander Square, n° 2853

Le crime de Paragon Walk, n° 2877

Resurrection Row, n° 2943

Rutland Place, n° 2979

Le cadavre de Bluegate Fields, n° 3041

Mort à Devil's Acre n° 3092

Meurtres à Cardington Crescent, n° 3196

Silence à Hanover Close, n° 3255

L'égorgeur de Wesminster Bridge, n° 3326

L'incendiaire de Highgate, n° 3370

Belgrave Square, n° 3438

Le crucifié de Farriers' Lane, n° 3500

Le bourreau de Hyde Park, n° 3542

Traitors Gate, n° 3605 Pentecost Alley, n° 3665

Série « William Monk »

Un étranger dans le miroir, n° 2978

Un deuil dangereux, n° 3063

Défense et trahison, n° 3100

Vocation fatale n° 3155

Des âmes noires, n° 3224

La marque de Caïn, n° 3300

Scandale et calomnie, n° 3346

Un cri étranglé, n° 3400

Mariage impossible, n° 3468

Passé sous silence, n° 3521

Esclave du passé, n° 3567

Funérailles en bleu, n° 3640

Titre original :

The Cater Street Hangman

© Anne Perry, 1979

© Éditions 10/18, Département d'Univers Poche, 1997, pour la traduction française.

ISBN 2-264-03512-9

Chapitre premier

Charlotte Ellison se tenait au milieu du salon désert, le journal à la main. Son père avait commis l'imprudence de le laisser traîner sur la desserte. Il désapprouvait ce genre de lecture, préférant lui fournir des informations qui lui semblaient mieux convenir à l'éducation d'une jeune fille. Cela excluait les scandales, d'ordre politique ou personnel, les controverses de toute nature et, bien entendu, les crimes : tout ce qui, en fait, présentait un intérêt !

Aussi Charlotte devait-elle se procurer les journaux à l'office où Maddock, le majordome, les gardait pour les lire avant de les jeter. Elle avait donc toujours au moins un jour de retard sur le reste des Londoniens.

Quoi qu'il en soit, elle avait un quotidien du 20 avril 1881 entre les mains, donc un journal du jour. La nouvelle la plus remarquable était celle de la mort de Mr. Disraeli, la veille. Charlotte se demanda comment réagissait Mr. Gladstone. Éprouvait-il une sensation de vide ? Un ennemi juré occupe-t-il une place aussi grande dans la vie d'un homme qu'un véritable ami ? Certainement, oui. Dans le tissu des émotions, l'ennemi correspond à une erreur dans la trame.

Charlotte entendit des pas dans l'entrée et rangea très vite le journal. Elle n'avait pas oublié la colère de son père, le jour où il l'avait surprise en train de lire un quotidien du soir, trois ans plus tôt. Il s'agissait d'un article sur cette affaire de diffamation entre Mr. Whistler et Mr. Ruskin. C'était donc différent. Cependant, lorsqu'elle avait émis le désir d'en savoir plus sur la guerre des Zoulous, racontée par des journalistes présents sur les lieux, son père s'était montré tout aussi intraitable. Pour finir, ç'avait été Dominic, le mari de sa sœur, qui l'avait régalée de savoureux récits. Hélas, chaque fois avec un jour de retard !

La pensée de Dominic chassa celle de Mr. Disraeli et de la presse en général. Dominic la fascinait depuis le jour où il était entré dans cette maison pour la première fois, voilà six ans. Sarah avait vingt ans, Charlotte, dix-sept, et Emily, treize. Évidemment, il venait voir Sarah. Si Charlotte s'installait au salon avec sa mère, c'était uniquement pour que le jeune homme puisse faire sa cour dans les règles.

Dominic la voyait à peine, ne lui adressait que des banalités. Il regardait Sarah, sa chevelure blonde, son visage à l'ossature délicate. Charlotte, avec sa crinière de cheveux auburn, si difficiles à coiffer, ses traits plus marqués, n'était qu'un fardeau qu'on supportait poliment.

Un an plus tard, Dominic et Sarah s'étaient mariés. Dominic avait perdu de son mystère. Il n'était plus le personnage principal de la rêverie amoureuse d'une autre. Cependant, après cinq ans de cohabitation dans cette grande maison, après qu'ils se furent découverts l'un l'autre, son charme, la fascination du premier jour continuaient à opérer sur elle.

C'étaient ses pas qu'elle venait d'entendre. Elle le sut d'instinct. Cela faisait partie de sa vie : guetter le bruit de ses pas, le voir avant tout le monde dans une assemblée, se souvenir de tout ce qu'il disait, y compris les choses sans importance.

Charlotte avait finalement accepté cette situation. Dominic avait toujours été hors d'atteinte. Ce n'était pas comme s'il avait éprouvé un sentiment pour elle, ou qu'il eût pu l'aimer. Elle n'avait jamais espéré cela. Un jour, peut-être, elle rencontrerait quelqu'un qu'elle pourrait aimer et respecter, quelqu'un de bien. Mère parlerait avec ce monsieur, verrait si sa personnalité et son milieu social pourraient lui convenir. Et, bien entendu, père procéderait à tous les autres arrangements, comme il l'avait fait avec Dominic et Sarah et le ferait sans nul doute pour Emily et l'élue de son cœur, le moment venu. Charlotte préférerait ne pas y penser. Cette perspective relevait d'une espèce de futur éternel.

Le présent, c'était Dominic, cette maison, ses parents, Emily et Sarah, et grand-mère. Le présent, c'était tante Susannah qui viendrait prendre le thé dans deux heures, et le fait que les pas, dans le couloir, s'étaient éloignés. Charlotte pouvait donc jeter à nouveau un coup d'œil sur le journal.

Sa mère arriva quelques minutes plus tard, si discrètement que la jeune fille ne l'entendit pas.

— Charlotte !

Trop tard pour cacher son occupation. Elle baissa le journal, croisant le regard noisette de sa mère.

— Oui, maman.

Elle admettait avoir transgressé un interdit.

— Tu sais ce que ton père pense de ce genre de lecture.

Sa mère jeta un coup d'œil sur le journal plié.

— Je ne comprends pas pourquoi tu t'intéresses à ça. C'est rarement très plaisant à lire. Et de toute façon, ton père nous transmet les informations. Mais si tu y tiens absolument, fais-le discrètement. Va à l'office ou demande à Dominic de t'en parler.

Charlotte rougit, détourna les yeux. Sa mère savait donc qu'elle lisait les journaux de Maddock, et que Dominic lui racontait les nouvelles. Le jeune homme le lui avait-il dit ? Pourquoi cette pensée la heurtait-elle, comme si on l'avait trahie ? C'était ridicule. Il ne pouvait y avoir aucun secret entre elle et Dominic. Que s'était-elle permis

d'imaginer ?

— Oui, maman. Pardonnez-moi.

Elle laissa tomber le journal sur la table derrière elle.

— Je ne me laisserai pas surprendre par papa.

— Si tu veux lire, pourquoi ne prends-tu pas un livre ? Il y a un roman de Mr. Dickens dans la bibliothèque. Et puis, je suis sûre que tu n'as pas encore lu *Coningsby*, de Mr. Disraeli.

C'était curieux, cette manie de dire « je suis sûr » quand, justement, on ne l'était pas.

— Mr. Disraeli est mort hier, répondit Charlotte. Je ne pourrais pas apprécier ce livre. Enfin, pas tout de suite.

— Mr. Disraeli ? Oh ! chérie, je suis désolée. Je n'ai jamais aimé Mr. Gladstone, mais ne le dis pas à ton père. Il me fait penser au pasteur.

Charlotte réprima l'envie de rire.

— Vous n'aimez pas le pasteur, maman ?

Sa mère se reprit immédiatement.

— Bien sûr que si. Maintenant, va te préparer pour le thé. Tu as oublié que tante Susannah vient nous voir cet après-midi ?

— Mais elle ne sera là que dans une heure et demie au plus tôt, protesta Charlotte.

— Alors fais de la broderie ou continue ce tableau sur lequel tu travaillais hier.

— Je l'ai cochonné...

— Charlotte ! On dit : « Je l'ai raté. » Tu ferais peut-être mieux de finir les mitaines. Tu pourrais les porter demain à la femme du pasteur. Je les lui ai promis.

— Vous croyez vraiment qu'elles font plaisir aux pauvres ?

— Aucune idée.

Le visage de sa mère se détendit : c'était visiblement la première fois qu'elle se posait la question.

— Au fond, je n'ai jamais rencontré un vrai pauvre, dit-elle. Mais le pasteur nous a assuré que ces mitaines étaient utiles. Nous sommes donc obligées de le croire.

— Même si nous ne l'aimons pas beaucoup.

— Charlotte, ne sois pas impertinente, s'il te plaît.

Ce fut dit sans aucune brusquerie. Sa mère s'était involontairement trahie, certes, mais elle ne s'en formalisait pas. Si elle en voulait à quelqu'un, c'était à elle-même, et non à Charlotte.

Obéissante, Charlotte sortit de la pièce et monta à l'étage. Autant finir ces mitaines, se dit-elle. Puisqu'il fallait le faire.

Dora, la fille de cuisine, servit le thé dans le grand salon. C'était un rituel des plus imprévisibles. Qui, lorsqu'elles étaient à la maison,

avait toujours lieu à quatre heures, et toujours dans cette pièce avec ses meubles vert pâle, ses hautes fenêtres qui donnaient sur la pelouse. Les fenêtres étaient fermées à présent, même si le soleil de printemps brillait sur l'herbe et sur les dernières jonquilles.

Le jardin était petit, quelques mètres de gazon, un massif de fleurs, un fin bouleau adossé à la maison. Sur le mur de briques, des roses grimpantes, les préférées de Charlotte. Ces roses rayonnaient de toute leur splendeur de juin à novembre. On les voyait éclore de façon indisciplinée, telles des volées de fleurs et de feuilles. Puis elles inondaient le sol de pétales colorés.

En fait, le rituel du thé demeurait immuable ; c'étaient les protagonistes qui changeaient. Soit elles rendaient visite à quelqu'un, se perchaient sur des chaises inconnues, dans un autre grand salon, et entretenaient une conversation un peu empruntée. Soit l'une d'elles recevait des invités.

Sarah conviait de jeunes couples, très ennuyeux selon Charlotte. Les amies d'Emily étaient un peu moins insipides, parlaient de mode, se lançaient dans des spéculations romantiques — qui courtoisait, ou allait courtoiser qui. Les amies de maman étaient compassées, imbues d'elles-mêmes, à deux exceptions près. Ces dernières avaient tendance à évoquer des souvenirs qui intéressaient Charlotte. Elles racontaient l'histoire d'anciens soupirants, morts depuis bien longtemps, en Crimée, à Sébastopol, à Balaklava. Puis elles parlaient de la charge de la Brigade légère et des rares soldats qui en étaient revenus. On relatait également, avec un mélange d'admiration et de désapprobation, les actes de Florence Nightingale, « si peu féminine, mais il faut bien rendre hommage à son courage, ma chère ! Ce n'est pas une dame, certes, mais une Anglaise dont on peut être fiers ! ».

Quant aux amies de grand-mère, elles étaient encore plus passionnantes. Non pas que Charlotte les aimât : c'étaient pour la plupart des vieilles dames singulièrement désagréables. Mais Mrs. Selby, qui avait plus de quatre-vingts ans, se souvenait de Trafalgar, de la mort de Lord Nelson, des rubans noirs dans les rues, des lisérés noirs des journaux. Enfin, elle prétendait s'en souvenir.

Elle parlait fréquemment de Waterloo, du grand-duc, des scandales liés à l'impératrice Joséphine, du retour de Napoléon exilé à l'île d'Elbe, des Cent-Jours. Elle avait glané la plupart de ces informations dans des salons comme le leur, peut-être un peu plus austères, plus dépouillés, d'un style néoclassique. Cependant, cette réalité-là, plus vivante, fascinait Charlotte.

Aujourd'hui, on était en 1881, à mille lieues de ces histoires. Mr. Disraeli venait de mourir. Les rues s'éclairaient au gaz ; les femmes étaient admises dans les universités de Londres ! La reine était impératrice des Indes, et l'empire lui-même s'étirait jusque dans les

coins les plus reculés du globe. Wolfe et les plaines d'Abraham, Clive et Hastings en Inde, Livingstone en Afrique, et la guerre des Zoulous appartenaient au passé. Le prince consort était mort du typhus depuis vingt ans. Gilbert et Sullivan écrivaient des opérettes, comme *H. M. S. Pinafore*. Qu'aurait dit l'empereur Napoléon de tout ça ?

Aujourd'hui, Mrs. Winchester était venue voir maman – quel ennui ! – et tante Susannah leur rendait visite à tous – quelle joie ! Susannah était la plus jeune sœur de papa. Elle n'avait que trente-six ans, dix-neuf ans de moins que son frère et seulement dix de plus que Sarah. Elle avait davantage l'air d'une cousine que d'une tante. Voilà trois mois qu'ils ne l'avaient pas vue, trois mois de trop. Elle était allée voir des parents dans le Yorkshire.

— Racontez-moi tout, ma chère, dit Mrs. Winchester en se penchant vers elle, l'œil brillant de curiosité. Qui sont les Willis, exactement ? Je suis sûre que vous avez dû me le dire – assurance sublime que tout le monde lui disait tout ! –, mais ma mémoire n'est plus ce qu'elle était.

Mrs. Winchester attendit avec avidité, les sourcils arqués. Susannah était un sujet de fascination pour elle : ses allées et venues, le moindre signe d'une aventure amoureuse, voire scandaleuse. Son existence même s'y prêtait : mariée à vingt et un ans à un gentleman de bonne famille, lequel s'était fait tuer, un an plus tard, en 1866, dans les émeutes de Hyde Park. L'homme lui avait laissé une jolie fortune, une affaire bien gérée. Elle était alors encore très jeune et extrêmement belle.

Malgré une foule de prétendants, Susannah ne s'était jamais remariée. L'opinion oscillait entre deux pôles opposés : pour les uns, elle restait fidèle à la mémoire de son mari, et, tout comme la reine, n'avait jamais pu surmonter sa douleur ; pour les autres, son mariage avait été un épisode si pénible qu'elle n'avait nulle envie de renouveler l'expérience.

L'opinion de Charlotte se situait à mi-chemin entre ces deux extrêmes. Elle pensait qu'après avoir satisfait aux exigences de sa famille et de son milieu en contractant un mariage, Susannah n'avait plus le désir de s'engager à nouveau, à moins de rencontrer l'amour – ce qui à l'évidence ne s'était pas encore produit.

— Mrs. Willis est une cousine, du côté de ma mère, répondit Susannah avec un léger sourire.

— Oh ! mais oui ! s'exclama Mrs. Winchester en se calant contre le dossier de son siège. Et que fait Mr. Willis, je vous prie ? Je suis sûre que cela va m'intéresser.

— Il est pasteur dans un petit village, répondit Susannah poliment. Son regard amusé croisa celui de Charlotte.

— Ah !...

Mrs. Winchester s'efforça de masquer sa déception.

— Comme c'est charmant ! dit-elle. Vous avez pu les aider à la paroisse, j'imagine. Voilà qui devrait encourager notre cher pasteur. Et l'infortunée Mrs. Abernathy. Ça lui changerait les idées, d'entendre parler des pauvres à la campagne.

Charlotte se demanda en quoi la campagne ou les pauvres pouvaient réconforter qui que ce soit, a fortiori Mrs. Abernathy.

— Oh ! oui, renchérit sa mère. Ce serait parfait.

— Tu pourrais lui apporter des confitures, ajouta grand-mère en hochant la tête. C'est toujours agréable de recevoir des confitures. Ça prouve qu'on pense à vous. Or les gens ont moins de considération pour les autres que de mon temps. Ça vient de toute cette violence, tous ces crimes. Ça finit forcément par vous changer. Et puis cette indécence ! Ces femmes qui se conduisent comme des hommes, qui désirent des tas de choses qui ne sont pas bonnes pour elles. Bientôt les poules vont chanter dans les poulaillers !

— Pauvre Mrs. Abernathy, acquiesça Mrs. Winchester.

— Mrs. Abernathy a été malade ? s'enquit Susannah.

— Evidemment ! dit grand-mère d'un ton sec. Que croyais-tu, mon enfant ? C'est ce que je n'arrête pas de dire à Charlotte.

Elle darda un regard perçant sur sa petite-fille.

— Charlotte et toi, vous êtes pareilles !

Cette accusation s'adressait à Susannah.

— J'ai toujours rendu Caroline responsable du comportement de Charlotte.

Elle fit le geste de congédier sa belle-fille de sa petite main potelée.

— Mais naturellement, je ne puis rien lui reprocher te concernant. C'est la faute de notre époque. Et de ton père, qui n'était pas assez sévère avec toi. Mais au moins, tu ne lis pas ces horribles journaux qui entrent dans cette maison. J'étais trop vieille quand je t'ai eue. Il n'en est rien sorti de bon.

— Je ne crois pas que Charlotte consulte autant la presse que vous l'imaginez, maman, répliqua Susannah.

— Combien de fois faut-il lire ce genre de choses pour que le mal soit fait ? demanda grand-mère.

— Ils sont tous différents, maman.

— Comment le sais-tu ? s'enquit grand-mère, rapide comme l'éclair.

Susannah ne perdit pas contenance. Seules ses joues rosirent.

— Ils publient les nouvelles, maman. Qui changent d'un jour à l'autre.

— Sottises ! Ils publient les récits des crimes et des scandales. Le péché est resté le même depuis que Notre Seigneur l'a autorisé au jardin d'Éden.

Cela sembla clore la conversation. Il y eut plusieurs minutes de silence.

— Tante Susannah, dit finalement Sarah, vous voulez bien nous parler du Yorkshire ? La campagne est-elle belle ? Je n'y suis jamais allée. Peut-être que les Willis nous permettraient, à Dominic et moi...

Elle laissa sa phrase en suspens.

Susannah sourit.

— Je suis sûre qu'ils seraient ravis. Mais j'imagine mal Dominic prenant plaisir à la vie rurale. Il m'est toujours apparu comme un homme trop... cultivé, pour rendre visite aux pauvres et aller à des thés.

— Ça a l'air drôlement ennuyeux, lâcha Charlotte sans réfléchir.

Surpris, les autres la dévisagèrent d'un air réprobateur.

— Tout à fait le genre d'ambiance qu'il faudrait à Mrs. Abernathy, dit Mrs. Winchester, hochant la tête avec une expression pénétrée. Ça lui ferait du bien, à cette pauvre femme.

— Il peut faire extrêmement froid dans le Yorkshire, en avril, observa Susannah en regardant ces dames l'une après l'autre. Si Mrs. Abernathy a été malade, ne pensez-vous pas qu'il serait préférable de l'envoyer là-bas en juin ou juillet ?

— Le froid n'est pas un problème ! dit grand-mère d'un ton cinglant. C'est très revigorant. Très sain.

— Pas si on a été malade...

— Tu me contredis, Susannah ?

— J'essaie, maman, de vous expliquer que le Yorkshire, au début du printemps, n'est pas le lieu de séjour idéal pour une personne à la santé délicate. Loin de la revigorer, ce climat pourrait bien lui donner une pneumonie.

— Eh bien, au moins elle aurait autre chose à penser ! décréta grand-mère.

— Pauvre chère âme, ajouta Mrs. Winchester. Quitter Londres, même pour le Yorkshire, ne peut être qu'un mieux. Ça la mettra dans un autre état d'esprit.

— Pourquoi, qu'est-ce qui ne va pas ici ? s'enquit Susannah en regardant Mrs. Winchester, puis Charlotte. J'ai toujours trouvé cet endroit particulièrement agréable. Nous avons tous les avantages de la ville sans souffrir de la promiscuité ni des prix exorbitants pratiqués dans des quartiers plus chic. Nos rues sont propres. Et nous sommes à une distance raisonnable de tout ce qui présente un quelconque intérêt, sans parler de nos amis.

Mrs. Winchester se tourna vers elle.

— Évidemment, vous, vous êtes partie ! s'exclama-t-elle sur un ton accusateur.

— Deux mois seulement ! Le quartier ne peut pas avoir changé à

ce point-là en si peu de temps.

Cette remarque était ironique, sarcastique même.

— Combien de temps ça prend ?

Mrs. Winchester haussa les épaules de façon dramatique et ferma les yeux.

— Oh ! pauvre Mrs. Abernathy ! Comment peut-elle supporter d'y penser ? Pas étonnant que la pauvre âme ait peur de s'endormir.

Déconcertée, Susannah regarda Charlotte, qui décida de lui venir en aide, quitte à en supporter les conséquences.

— Vous vous souvenez de Chloé, la fille de Mrs. Abernathy ?

Charlotte n'attendit pas de réponse.

— Elle a été assassinée il y a six semaines. Étranglée. On lui a arraché ses vêtements et tailladé la poitrine.

— Charlotte !

Caroline lança un regard furieux à sa fille.

— On ne va pas parler de ça !

— On en parle depuis le début de l'après-midi, maman, protesta Charlotte.

Du coin de l'œil, elle vit Emily pouffer de rire en cachette.

— On l'a juste évoqué à mots couverts, ajouta-t-elle.

— Mieux vaut en rester là.

Mrs. Winchester frissonna à nouveau.

— C'est intolérable. Le simple fait de me rappeler cette histoire me rend malade. On l'a retrouvée dans la rue, comme un paquet de linge sale. Son visage était horrible, bleu comme... comme... comme je ne sais pas quoi ! Et ces yeux fixes, et cette langue qui sortait ! Elle était sous la pluie depuis des heures, quand on l'a découverte. Son corps avait dû rester dehors toute la nuit.

— Ne vous mettez donc pas dans cet état, dit grand-mère avec brusquerie en regardant Mrs. Winchester, qui paraissait tout ému.

Celle-ci prit aussitôt un air éploré.

— Oh ! c'est terrible ! gémit-elle, le visage crispé comme sous le coup d'une douleur sincère. Ne parlons plus jamais de ça, Mrs. Ellison. Pauvre Mrs. Abernathy. Je ne sais pas comment elle fait pour survivre !

— Que peut-elle faire d'autre sinon supporter son chagrin ? répondit calmement Charlotte. C'est arrivé. Personne n'y peut rien, à présent.

— J'imagine qu'il ne s'agit pas d'un fou ou d'un voleur, surgi à l'improviste, dit Susannah en fixant son thé.

Elle leva les yeux, l'air préoccupé.

— Chloé ne s'est sûrement pas promenée toute seule dans les rues en pleine nuit, ajouta-t-elle.

— Ma chère Susannah, dit Caroline avec reproche, il fait nuit dès quatre heures en hiver, surtout quand il pleut. Comment peut-on être sûr de rentrer pour quatre heures ? Cela voudrait dire qu'on ne peut même pas aller prendre le thé chez les voisins !

— C'est là qu'elle était ?

— Elle partait chez le pasteur. Elle devait lui porter de vieux vêtements pour les pauvres.

Le visage de Caroline se plissa douloureusement.

— Pauvre petite, elle n'avait que vingt ans.

C'était brusquement devenu réel. Non plus un scandale dont on se repaissait, mais la mort d'une femme comme elle. Les pas dans le noir, la douleur soudaine dans la gorge, la terreur, l'impossibilité de respirer, les poumons brûlants, puis les ténèbres.

Personne ne parla.

Ce fut Dora qui, en entrant, rompit le silence.

Charlotte avait toujours le cœur gros lorsque son père rentra peu après six heures. Le ciel s'était assombri. De grosses gouttes de pluie commençaient à rebondir sur la chaussée, quand l'équipage s'arrêta. Edward Ellison travaillait dans une banque commerciale à la Cité, position qui lui assurait un revenu des plus confortables et faisait de lui un bourgeois aisé. Voire même plus : en tout cas, Charlotte avait été élevée dans cette idée-là.

Edward entra dans la maison, chassa les gouttes de pluie qui s'accrochaient à son manteau quelques secondes avant que Maddock l'en débarrasse. Avec respect, le majordome posa le haut-de-forme de Mr. Ellison à sa place.

— Bonsoir, Charlotte, dit Edward avec bonne humeur.

— Bonsoir, papa.

— J'espère que tu as passé une bonne journée, déclara-t-il en se frottant les mains. Malheureusement, le temps est de saison. Nous pourrions même avoir une tempête. Il fait lourd.

— Mrs. Winchester est venue pour le thé.

C'était là une façon implicite de répondre à la question de son père. Il savait qu'elle n'aimait pas Mrs. Winchester.

— Oh ! mon Dieu, fit-il avec un petit sourire.

Il y avait une complicité entre eux, même si elle ne se manifestait pas aussi souvent que Charlotte l'aurait souhaité.

— Je croyais qu'on attendait Susannah ? dit-il.

— Oh ! elle était là, mais Mrs. Winchester a passé l'après-midi à lui poser des questions sur les Willis et à parler de Chloé Abernathy.

Les traits d'Edward s'assombrirent. Charlotte comprit qu'elle avait trahi sa mère par inadvertance. En effet, Edward comptait sur sa femme pour ne pas aborder ce sujet dans son propre salon. Il allait lui

en vouloir d'avoir pris la liberté d'en parler en société.

Sarah sortit du grand salon. La lumière, derrière elle, nimbait ses cheveux blonds d'un halo doré. Elle était jolie d'une beauté qui rappelait davantage celle de grand-mère que celle de Caroline, avec son teint de porcelaine, sa bouche bien dessinée, son petit menton effacé.

— Bonsoir, Sarah chérie.

Edward lui tapota l'épaule.

— Tu attends Dominic ?

— Je pensais que c'était lui, répondit Sarah, vaguement déçue. J'espère qu'il va arriver avant l'orage. J'ai entendu des coups de tonnerre, il y a quelques minutes.

Elle s'effaça pour laisser le passage à son père. Il traversa le salon, s'arrêta devant la cheminée, le dos au feu. Assise au piano, Emily tournait négligemment les pages d'une partition. Edward contempla ses filles avec satisfaction.

Il y eut un grondement de tonnerre, plus proche cette fois. Toutes les têtes se tournèrent vers la porte du salon. On entendit des bruits de pas, la voix de Maddock. Puis Dominic entra.

Charlotte sentit sa gorge se serrer. Vraiment, elle aurait dû surmonter cela depuis longtemps ! C'était absurde. Mince et bien bâti, il souriait légèrement. Ses yeux noirs se posèrent d'abord sur Edward, ainsi que les convenances et l'éducation l'exigeaient dans une demeure patriarcale, puis sur Sarah.

— J'espère que vous avez eu une agréable journée, dit Edward, toujours dos à la cheminée. C'est bien que vous soyez rentré avant l'orage. Je crains que les cieux ne se déchaînent dans la prochaine demi-heure. J'ai toujours peur que les chevaux ne s'emballent et ne provoquent un accident. Becket a perdu sa jambe comme ça, le saviez-vous ?

La conversation créait comme un ronron dans la pièce. Charlotte n'écoutait plus. C'était un échange sympathique, réconfortant, entre membres de la même famille. Ça n'avait pas grand sens, comme ces rituels qui ponctuent la journée.

En serait-il toujours ainsi ? Une infinie succession de jours passés à tricoter, peindre, vaquer aux diverses tâches ménagères, prendre le thé ? Des journées qui se terminaient immanquablement par le retour de papa et de Dominic. Que faisaient les autres ? Ils se mariaient, élevaient des enfants, tenaient leur maison. Les pauvres, évidemment, travaillaient. Les gens de la haute société allaient à des réceptions, se promenaient dans le parc, en calèche ou à cheval. Et puis, eux aussi avaient une famille, non ?

Charlotte n'avait rencontré personne qui pût devenir le centre de son univers... excepté Dominic. Peut-être devrait-elle calquer son

comportement sur celui d'Emily et avoir davantage d'amies comme Lucy Sanderson ou les sœurs Hayward. Elles avaient toujours l'air de commencer ou de terminer une histoire d'amour. Mais elles paraissaient toutes tellement bêtes ! Pauvre papa, c'était dur pour lui d'avoir trois filles et pas de fils.

— ... n'est-ce pas, Charlotte ?

Dominic la regardait, les sourcils arqués, une expression amusée sur son visage fin.

— Elle rêve, commenta Edward.

Dominic eut un grand sourire.

— Vous pourriez battre Mrs. Winchester à son propre jeu, n'est-ce pas, Charlotte ? répéta-t-il.

Charlotte n'avait pas la moindre idée de ce dont il voulait parler. Et cela dut se voir.

— Vous pourriez vous montrer aussi inquisitrice qu'elle, expliqua Dominic patiemment. Répondre à toutes ses questions par une autre question. Il doit bien y avoir un sujet dont elle refuse de parler !

Charlotte fut franche avec lui, comme toujours. Peut-être était-ce pour cela qu'il aimait Sarah ?

— Vous ne connaissez pas Mrs. Winchester, répliqua-t-elle sans ambages. Si elle n'a pas envie de discuter d'un sujet, elle vous ignore. Elle ne voit pas pourquoi sa réponse devrait avoir un rapport avec votre question. Elle parlera de ce qui la préoccupe.

— Et aujourd'hui, c'était cette pauvre Susannah ?

— Pas vraiment. C'était cette « pauvre »

Mrs. Abernathy. Susannah n'a été que le prétexte pour dire que ça ferait beaucoup de bien à la « pauvre » Mrs. Abernathy d'aller dans le Yorkshire.

— En avril ? s'exclama Dominic, incrédule. La malheureuse femme va mourir de froid. Ou alors d'ennui.

Le visage d'Edward s'assombrit. Malheureusement pour elle, Caroline entra à ce moment-là.

— Caroline, dit-il avec raideur, Charlotte m'a appris que vous aviez discuté de Chloé Abernathy tout l'après-midi. Je pensais avoir été clair là-dessus. À tort, peut-être. Aussi vais-je l'être maintenant. La mort de cette pauvre fille ne doit pas prêter aux commérages dans cette maison. Si vous pouvez être d'une aide quelconque à Mrs. Abernathy, n'hésitez pas. Mais sinon, l'affaire est close. Me suis-je bien fait comprendre, cette fois ?

— Oui, Edward. Mais je crains de ne pouvoir faire taire Mrs. Winchester. Elle semble...

Caroline ne termina pas sa phrase, sachant que ça ne servirait à rien. Edward avait exprimé son opinion et avait déjà l'esprit ailleurs.

Le lendemain, l'orage était passé. La rue était pimpante dans la lumière d'avril : le ciel, bleu délavé ; le jardin, ruisselant de rosée. Le moindre brin d'herbe étincelait. Dans la matinée, Charlotte et Emily s'appliquèrent à leurs occupations habituelles. Sarah alla chez sa couturière. Caroline s'enferma avec Mrs. Dunphy, la cuisinière, pour étudier les comptes de la cuisine.

Dans l'après-midi, Charlotte alla porter les mitaines à la femme du pasteur. Ce n'était pas vraiment son activité favorite. D'autant qu'aujourd'hui, le pasteur avait toutes les chances d'être chez lui. Cet homme-là la déprimait profondément. Cette fois, cependant, il n'y avait aucun moyen d'échapper à cette corvée. C'était son tour, et ni Emily ni Sarah ne semblaient disposées à y aller à sa place.

Elle arriva au presbytère un peu avant trois heures et demie. Il faisait doux après la pluie, et ce fut une promenade agréable. Trois kilomètres à pied, mais Charlotte avait l'habitude de marcher. Et puis les mitaines n'étaient pas lourdes.

La bonne lui ouvrit presque tout de suite. C'était une femme austère, aux traits anguleux, d'un âge indéterminé. Charlotte avait beaucoup de mal à se souvenir de son nom.

— Merci, dit-elle, polie. Je crois que Mrs. Prebble m'attend.

— Oui, madame. Si vous voulez bien me suivre.

La femme du pasteur était dans le petit salon. Le pasteur lui-même se tenait dos à l'âtre noir et fumant. À sa vue, le cœur de Charlotte se serra.

— Bonjour, Miss Ellison, dit-il en s'inclinant légèrement. Quelle joie de vous voir consacrer une partie de votre temps aux autres !

— Oh ! ce n'est pas grand-chose, pasteur.

Instinctivement, elle eut envie d'objecter.

— Juste quelques mitaines tricotées par ma mère et mes sœurs. J'espère qu'elles seront...

Elle ne termina pas sa phrase, se rendant compte qu'elle n'avait en fait rien à dire. Elle proférait des mots vides de sens, petits bruits pour combler le silence.

Mrs. Prebble tendit la main vers le sac. C'était une belle femme plantureuse. Elle avait des mains à la fois fines et robustes.

— Je suis sûre que l'hiver prochain, nous allons faire des heureux. Quand on a les mains froides, on a froid partout.

— Oui, c'est vrai, dit Charlotte.

Le pasteur l'observait. La jeune fille se détourna rapidement de ce regard glacial.

— Vous grelottez, Miss Ellison, déclara-t-il. Je suis certain que Mrs. Prebble serait ravie de vous offrir une tasse de thé bien chaud.

C'était une injonction, pas une prière. Charlotte ne pouvait refuser sans paraître impolie.

— Merci, dit-elle sans conviction.

Martha Prebble prit une petite cloche sur le dessus de la cheminée et sonna. Lorsque la bonne se montra, quelques instants plus tard, Mrs. Prebble demanda du thé.

— Comment va votre mère, Miss Ellison ? s'enquit le pasteur.

Il était toujours debout dos à la cheminée, accaparant toute la chaleur.

— C'est une femme si bonne, ajouta-t-il.

— Merci, répondit Charlotte. Je lui dirai que vous avez demandé de ses nouvelles.

Martha Prebble leva les yeux de son ouvrage.

— J'ai entendu dire que votre tante Susannah est rentrée du Yorkshire. J'espère que le changement d'air lui a été profitable.

Mrs. Winchester n'avait pas perdu de temps !

— Je pense, oui, mais elle n'était pas malade, vous savez.

— La vie doit être dure pour elle à certains moments, dit Martha, songeuse. Toute seule, toujours.

— Je ne crois pas que ça gêne tante Susannah, répliqua Charlotte sans réfléchir. Je pense qu'elle se trouve mieux ainsi.

Le pasteur fronça les sourcils. Le thé arriva. À l'évidence, il était prêt avant que Martha sonne et n'attendait qu'un signal pour être servi.

— Ce n'est pas bien pour une femme d'être seule, dit le pasteur sur un ton sinistre.

Il avait un grand visage carré, la mâchoire puissante, des lèvres minces, un nez imposant. Il avait dû être beau, dans son jeune âge. Charlotte eut honte de le détester à ce point-là. On ne devait pas nourrir ce genre de sentiments à l'égard d'un homme d'Église.

— Cela l'expose à toutes sortes de dangers, ajouta-t-il.

— Susannah n'a rien à craindre, affirma Charlotte. Elle a des revenus suffisants, et elle ne s'aventure pas seule dehors, excepté dans la journée. Et le soir, sa maison est tout à fait sûre. Son serviteur a beaucoup de qualités. Il sait notamment se servir d'une arme à feu.

— Je ne pensais pas à la violence, Miss Ellison, mais à la tentation. Une femme seule est soumise aux tentations de la chair, sujette à la frivolité. Elle peut s'adonner à des divertissements dont l'aspect superficiel pervertit la nature. Une femme de bien s'occupe de sa maison. Réfléchissez aux enseignements de la Bible, Miss Ellison. Je vous recommande de lire le Livre des Proverbes.

— La maison de Susannah est très bien tenue, protesta Charlotte qui se sentait poussée à la défendre. Et elle ne passe pas son temps à des divertissements superficiels.

— Vous êtes une jeune femme raisonneuse, lui dit le pasteur avec un sourire froid. C'est inconvenant. Vous devez apprendre à maîtriser

cela.

— Elle se montre seulement loyale à l'égard de sa cousine, mon cher, dit Martha devant Charlotte rouge de colère.

— La loyauté n'est pas une vertu, Martha, lorsqu'elle porte aux nues ce qui est diabolique et dangereux. Regardez donc Chloé Abernathy, cette enfant perdue. Et puis Susannah n'est pas sa cousine, mais sa tante.

Charlotte n'avait pas totalement dompté sa colère.

— Quel rapport y a-t-il entre Chloé Abernathy et Susannah ? demanda-t-elle.

— Les mauvaises fréquentations, Miss Ellison, les mauvaises fréquentations. Nous sommes tous de frêles esquifs, et les femmes, surtout les jeunes femmes, deviennent facilement la proie du vice, quand elles subissent de mauvaises influences. Elles tombent sous la coupe d'hommes diaboliques et finissent à la rue, dans l'indigence et l'abandon.

— Chloé n'était pas du tout comme ça !

— Vous vous attendrissez facilement, Miss Ellison, ce qui est bien, pour une femme. Vous ne devriez pas savoir de telles choses, et c'est tout à l'honneur de votre mère que vous ne les voyiez pas. Mais le diable s'insinue en nous avec discrétion. C'est pourquoi les femmes, même les plus innocentes, ont besoin de la protection des hommes, qui repèrent à temps les germes du péché pour les en préserver.

« Et les mauvaises fréquentations sont le germe du péché, mon enfant, poursuivit le pasteur. Aucun doute là-dessus. La pauvre Chloé fréquentait beaucoup les filles Madison, ces derniers temps. Peut-être n'avez-vous pas conscience de la frivolité de ces jeunes filles qui se maquillent, s'habillent pour plaire aux hommes, se promènent sans chaperons. Mais je suis certain que votre père s'en rend compte et qu'il ne vous laisserait pas vous acoquiner avec de telles créatures. Si vous ne gisez pas sur le trottoir, étranglée, vous le devez à la sagesse de votre père.

— Je sais qu'elles ont tendance à s'esclaffer pour un rien, dit Charlotte.

Elle essayait de se souvenir des demoiselles Madison, de voir en elles les germes du péché dont parlait le pasteur. Elle ne voyait que d'absurdes amourettes, rien de bien méchant. Tout cela était futile, certes, mais certainement pas diabolique.

— Cependant, elles ne sont pas méchantes, ajouta-t-elle.

— Méchantes, non, dit le pasteur avec un sourire condescendant. Le péché, ce n'est pas la méchanceté, ma chère enfant, mais le début du chemin vers la damnation, la satisfaction de la chair, la fornication, l'adoration du Veau d'or !

Il avait élevé la voix. Charlotte sut instinctivement qu'il s'apprêtait

à prononcer un sermon. Elle se tourna vers la femme du pasteur.

— Mrs. Prebble, dit-elle en s'inclinant avec une totale hypocrisie, dites-moi, je vous prie, comment nous pouvons continuer à soulager la misère des pauvres. Ma mère et mes sœurs vous seraient très reconnaissantes de vos conseils !

Un peu surprise de cette véhémence, Martha Prebble sembla elle aussi ravie d'abandonner ce débat sur le péché.

— Oh ! des couvertures ou des vêtements pour enfants nous seraient très utiles. Les pauvres ont toujours des tas d'enfants. Beaucoup plus que nous, qui sommes mieux lotis.

— Naturellement, dit le pasteur qui refusait d'être évincé.

Sa face massive surplombait ses larges épaules, tel un monument.

— C'est précisément parce qu'ils satisfont leurs désirs et donnent naissance à plus d'enfants qu'ils n'en peuvent élever qu'ils sont pauvres. Aussi héritons-nous de l'obligation de subvenir à leurs besoins. Cela leur apprend la patience dans le malheur, et développe en nous la charité chrétienne et la vertu.

Charlotte n'avait rien à répondre à cela. Elle finit son thé et se leva.

— Merci pour le thé. Je me suis bien réchauffée. Il faut que je rentre avant qu'il ne fasse trop froid. Je dirai à ma mère que vous étiez contente de ces mitaines, et elle sera heureuse d'apprendre que nous pouvons encore vous aider. Des vêtements d'enfants. Je commencerai dès demain. J'espère que nous ferons pour le mieux.

Martha Prebble l'accompagna jusqu'à la porte. Au moment où Charlotte allait partir, Martha posa une main sur son bras.

— Ma chère Charlotte, n'en veuillez pas au pasteur. Il s'inquiète de notre bien à tous, et ses mots dépassent parfois sa pensée. Je suis certaine que ces... ces tragédies l'affligent autant que nous.

— Bien sûr. Je comprends.

Charlotte se détendit. Elle ne comprenait pas du tout. Elle ne gardait pas de rancune au pasteur, mais compatissait au sort de Martha. Elle ne pouvait imaginer qu'on puisse vivre avec un tel homme. Bien qu'il ne fût sans doute pas très différent des autres. Ils avaient tous tendance à se montrer sévères à l'égard des jeunes personnes comme les demoiselles Madison, plus ennuyeuses et sottes que pécheresses.

Martha sourit.

— Vous êtes très gentille, ma chère. Je savais que vous comprendriez.

Restée sur le seuil, elle regarda Charlotte s'éloigner.

Deux jours plus tard, elles étaient toutes au salon, en train de coudre les vêtements d'enfants commandés par Martha Prebble, quand

Edward rentra à la maison, comme tous les soirs.

Elles entendirent la porte se refermer. Il y eut un murmure de voix, lorsque Maddock prit le manteau et le chapeau d'Edward. Mais quelques secondes plus tard, ce fut le visage du majordome et non celui d'Edward qui apparut dans l'embrasure de la porte.

— Madame, dit-il en rougissant.

— Oui, Maddock ?

Caroline était surprise. Elle ne comprenait pas encore qu'il y avait un problème.

— Qu'y a-t-il ? Ce n'était pas Mr. Ellison ?

— Si, Madame. Voulez-vous avoir la gentillesse de me suivre jusque dans le vestibule ?

À présent, Charlotte, Emily et Sarah le dévisageaient. Caroline se leva.

— Bien entendu, dit-elle.

Dès qu'elle fut sortie, les sœurs se regardèrent.

— Que se passe-t-il ? s'exclama Emily, excitée. Vous croyez que papa est venu avec un invité ? Je me demande qui c'est, s'il est riche. Quelqu'un de la Cité, peut-être ?

— Alors pourquoi ne le fait-il pas entrer ? s'enquit Charlotte.

Sarah fronça les sourcils, puis fixa le plafond, l'air exaspéré.

— Enfin, Charlotte, il doit d'abord voir maman, et le lui présenter. Peut-être n'est-il pas convenable que nous le rencontrions. Peut-être est-ce simplement quelqu'un qui a des difficultés, et qui a besoin d'aide.

— Quel ennui ! soupira Emily. Tu veux dire un indigent, un homme dans la gêne ?

— Je ne sais pas. Papa va probablement charger Maddock de s'occuper de lui, mais naturellement, il faut qu'il avertisse maman.

Emily se leva et alla jusqu'à la porte.

— Emily ! Tu ne vas pas écouter ?

Souriante, Emily porta un doigt à sa bouche.

— Vous ne voulez pas savoir ?

Charlotte se leva et alla se placer derrière Emily qu'elle dépassait d'une bonne tête.

— Moi, en tout cas, je veux entendre, dit-elle. Ouvre la porte, juste un peu.

Emily avait déjà poussé la porte. Elles se pressèrent dans l'entrebâillement.

Quelques instants plus tard, Charlotte sentit Sarah se plaquer contre elle dans un bruissement de taffetas.

— Edward, il faut faire disparaître les journaux, dit Caroline. Vous n'avez qu'à dire que vous les avez perdus.

— Nous ne sommes pas sûrs que ce sera dans le journal.

— Bien sûr que si ! rétorqua Caroline, furieuse, bouleversée.

Sa voix tremblait.

— Et vous savez que...

Charlotte retint son souffle. Sa mère allait la trahir.

— ... qu'une des filles pourrait le trouver. Les domestiques non plus ne doivent pas le lire. La pauvre Mrs. Dunphy utilise parfois de vieux quotidiens pour emballer des ordures, Lily pourrait s'en servir quand elle fait le ménage. Ça risque d'affoler ces pauvres femmes.

— C'est vrai, admit Edward. Je les lirai, puis les jetterai avant de rentrer. Il serait préférable que maman ne soit pas au courant. Ça la perturberait.

Caroline acquiesça, mais sans grande conviction. Charlotte sourit, cacha son visage dans le dos d'Emily. Selon elle, grand-mère était plus forte que ce soldat turc en Crimée dont elle parlait sans arrêt. Apparemment, Caroline pensait la même chose. Mais que s'était-il passé ? Charlotte bouillait de curiosité.

— Cette malheureuse...

Caroline déglutit ; ses filles l'entendirent derrière la porte.

— ... a été étranglée comme Chloé Abernathy ?

— Oui, enfin, on ne peut la comparer à Chloé Abernathy, rectifia Edward d'une voix entrecoupée, comme s'il venait d'en prendre conscience. Chloé était une... une jeune fille respectable. Cette bonne des Hilton était... je n'aime pas dire du mal des morts, surtout quand il s'agit d'une mort aussi atroce, mais cette fille avait mauvaise réputation. Elle avait trop de prétendants pour être honnête. Je dirais même, ç'a été la cause de sa mort, de cette mort horrible.

— Vous dites qu'on l'a retrouvée dans la rue, Edward ?

— Oui, dans Cater Street, à cinq cents mètres de chez le pasteur.

— Les Hilton habitent Russmore Street, je crois ? Cette rue commence au bout de Cater Street. Je suppose qu'elle est sortie pour voir quelqu'un et que... c'est arrivé là.

— Plus bas, ma chère. C'était horrible, obscène.

Nous allons arrêter d'en parler et passer au salon. Sinon elles vont se demander ce qui nous retient. J'espère seulement que tout le voisinage ne va pas cancaner là-dessus. Dominic aura assez de bon sens pour ne pas en parler, j'imagine, au moins pour ne pas évoquer les aspects les plus... bestiaux de ce meurtre.

— Écoutez, vous l'avez su parce que vous êtes passé dans Cater Street au moment où la police était là. Autrement, vous n'auriez rien vu dans le noir.

— Je dois demander à Dominic d'être discret. Il ne faut pas perturber les filles, ni les domestiques. Je vais parler à Maddock et veiller à ce que ni Dora ni Lily ne sortent seules tant qu'on n'a pas arrêté ce misérable.

Il y eut un bruit de pas quand il s'éloigna.

Emily donna un coup de coude à Charlotte en guise d'avertissement. Elles retournèrent se poser à la hâte sur leurs sièges. Elles avaient un air emprunté, les jupes froissées, quand la porte s'ouvrit.

Edward était pâle, mais parfaitement maître de lui.

— Bonsoir, mes chéries. Vous avez passé une bonne journée ?

— Oui, papa, merci, dit Charlotte, un peu essoufflée.

Mais son esprit était ailleurs. Dans une rue obscure, où avait surgi une silhouette sombre, puis l'horreur, puis la douleur, l'étouffement... et la mort.

Chapitre II

Emily ne tenait pas en place. C'était un jour parfait, qu'elle préférerait encore à celui qui suivrait. Un jour de rêves, de préparatifs, de couture de dernière minute. On sortait les sous-vêtements propres, on se lavait les cheveux, on se faisait des boucles, on brossait les manteaux. Et, au tout dernier moment, on se faisait un maquillage discret.

Ce soir, elles allaient au bal chez le colonel Decker et sa femme, plus précisément chez leur fils et leur fille. Emily ne les avait vus que deux fois, mais elle avait eu des échos alléchants, par Lucy Sanderson : ils avaient une classe époustouflante, une élégance folle, un flair imparable pour s'habiller à la mode. Sans parler de tous ces gens riches, ces aristocrates qu'ils comptaient parmi leurs amis. Ce bal leur ouvrirait peut-être des portes sur un monde entrevu jusque-là seulement en rêve.

Sarah allait porter du bleu, un joli bleu pâle, qui lui allait particulièrement bien. Cette couleur flattait son teint, rehaussait la texture délicate de sa peau, s'accordait avec la couleur de ses yeux. Emily, de complexion plus mate, portait aussi très bien le bleu, qui mettait en valeur ses joues roses, ses yeux sombres, ses cheveux châains aux reflets acajou. Cependant, c'eût été à leur désavantage, à l'une comme à l'autre, de s'habiller dans les mêmes tons. Elles auraient même eu l'air ridicule, chacune dans sa robe bleue. De toute façon, Sarah avait la primeur du choix.

Charlotte s'était arrêtée sur un bordeaux profond, lumineux, encore une couleur qu'Emily aurait pu porter. Mais honnêtement, ce rouge lie-de-vin allait mieux à Charlotte, avec ses cheveux auburn, sa peau couleur de miel. Personne n'aurait pu dire qu'elle avait les yeux bleus. Ils étaient gris, quelle que soit la lumière.

Il ne restait donc que le jaune ou le vert à Emily. Le jaune lui donnait toujours le teint cireux et n'avantageait pas Sarah non plus. Seule Charlotte était belle en jaune. Aussi, avec un rien de mauvaise grâce, Emily avait-elle dû opter pour du vert, un vert pomme pâle.

À présent, en mettant sa robe devant elle, la jeune fille dut admettre que la chance l'avait favorisée : cette couleur était extrêmement seyante. Emily était à l'image du printemps, toute de finesse, telle une fleur dans sa corolle, sans l'ombre d'un artifice. Si, dans cette robe, elle ne réussissait pas à gagner l'admiration, donc à attirer l'attention d'un ami des Decker, alors elle ne méritait pas

d'avoir du succès.

Sarah était hors jeu, car déjà mariée. Quant aux sœurs Madison, elles avaient toutes deux les cheveux trop noirs et la taille un peu épaisse. Peut-être mangeaient-elles trop ? Lucy était jolie, mais tellement empotée ! Et Charlotte ne serait pas une rivale, car elle ruinait l'effet produit par sa beauté dès qu'elle ouvrait la bouche ! Pourquoi Charlotte disait-elle toujours ce qu'elle pensait, et non ce que les gens attendaient ? Elle était pourtant assez intelligente pour le deviner.

Une vraie réussite, ce vert. Emily se ferait couper une autre robe dans cette teinte, une robe de jour. Mais que fabriquait Lily ? Elle était censée lui apporter les fers à friser.

Emily alla à la porte.

— Lily ?

— J'arrive, Miss Emily. Un petit moment. Je suis là tout de suite.

— Que faites-vous ?

— Les dernières retouches sur la robe de Miss Charlotte, Miss Emily.

— Les fers vont refroidir !

Quelle sottise, cette Lily ! Cette fille ne réfléchissait donc jamais ?

— Ils sont encore trop chauds, Miss Emily. J'arrive !

Cette fois, elle tint sa promesse. Une demi-heure plus tard, Emily était parfaitement coiffée. Elle tourna lentement devant le miroir. L'effet était stupéfiant. Elle ne voyait rien à ajouter, rien à retrancher. Elle pouvait difficilement offrir une plus belle image au monde. Jeune, mais pas totalement dénuée de sophistication, éthérée, sans être inaccessible.

Caroline entra dans la pièce.

— Tu passes trop de temps devant ce miroir, Emily. Tu dois connaître tous les plis de ta robe par cœur.

Dans la glace, son reflet souriait. Son regard croisa celui d'Emily.

— La vanité n'est pas une qualité chez une femme. Aussi belle sois-tu – et tu es plutôt jolie, sans être d'une beauté époustouflante –, il te siéra de n'y accorder aucune importance.

Emily pouffa de rire. Elle était bien trop excitée pour se vexer.

— Mais je ne veux pas que les autres y soient indifférents. Vous êtes prête, maman ?

— Tu crois que j'aie besoin de m'apprêter ? dit Caroline, froissée.

Emily tourna autour de sa mère, faisant gonfler sa robe. Elle étudia Caroline avec un intérêt feint, moqueur. Sur quelqu'un d'autre, cette robe de couleur ocre eût été sombre, mais sur Caroline, qui avait le teint lumineux et les cheveux auburn, c'était parfait. Emily était trop honnête pour ne pas donner un avis favorable.

— Merci, fit Caroline, acide. Tu veux bien descendre ? Tout le

monde est prêt à partir.

Emily descendit l'escalier avec précaution, soulevant légèrement sa robe. Elle fut la première à monter dans la voiture. Elle resta silencieuse pendant tout le trajet. Son imagination s'emballait un peu plus à chaque tour de roue. Elle voyait des hommes, tous beaux, aux visages encore indistincts, qui la regardaient tandis qu'elle dansait, pénétrée par la musique, touchant à peine terre. Chaque image se fondait dans la suivante. Emily se projeta dans le jour d'après : des admirateurs venaient la voir, lui envoyaient des lettres, rivalisaient pour la courtiser.

Domage que les hommes ne se battent plus en duel ! Toutes ces manœuvres d'approche resteraient honorables, évidemment. Peut-être l'un d'eux aurait-il un titre de noblesse. L'épouserait-elle ? Devenirait-elle Lady quelque chose... ?

Mais d'abord, il y aurait une cour passionnée, tourmentée, qui durerait des mois. La famille de ce jeune noble aurait choisi quelqu'un d'autre pour lui. Une jeune fille de son rang, une héritière. Sans doute une héritière. Mais il serait prêt à tout risquer pour l'avoir elle, Emily ! Ce rêve était délicieux. L'émotion retomba d'un coup quand ils arrivèrent. Mais elle savait faire la différence entre le rêve et la réalité.

Ils arrivaient au bon moment – sans doute le fait de maman. Le bal était déjà commencé. Ils entendirent la musique en gravissant l'escalier qui menait aux grandes portes de l'entrée. Emily retint sa respiration. Il y avait plus de cinquante personnes, qui tournoyaient comme des fleurs dans la brise. Les couleurs se fondaient les unes dans les autres, ponctuées de formes plus sombres et plus rigides : les hommes. La musique était comme l'été, le vin, les rires.

On les annonça. Maman et papa descendirent lentement les marches, suivis de Dominic et Sarah, puis de Charlotte. Emily s'attarda aussi longtemps que la bienséance l'y autorisait. Tous ces visages étaient-ils tournés vers elle ? « O mon Dieu, faites qu'ils me regardent ! » Elle prit sa robe, la remonta de quelques centimètres, avec beaucoup de grâce, puis entreprit la descente du grand escalier. C'était un moment à savourer, comme la première fraise de l'année qui met l'eau à la bouche, à la fois sucrée et acide.

On les présenta avec cérémonie. Mais l'essentiel de cet échange échappa à Emily : elle regardait le fils de la famille. Il la déçut terriblement. La réalité pulvérisa les vestiges du rêve. Il avait le visage rougeaud, le nez trop court. Il était beaucoup trop gras pour un garçon de son âge.

Emily fit la révérence. Il lui demanda la danse suivante, et elle accepta. Elle ne pouvait agir autrement sans paraître discourtoise. Le jeune homme l'entraîna vers la piste. Il dansait mal.

Ensuite, Emily se retrouva au milieu d'un groupe de jeunes filles

qu'elle connaissait pour la plupart, au moins de vue. La conversation languissait ; toutes n'avaient d'yeux que pour les hommes qui à présent se rassemblaient à l'autre bout de la salle ou dansaient avec d'autres femmes.

Emily vit Dominic et Sarah ensemble. Maman dansait avec le colonel Decker. Charlotte parlait avec un élégant jeune homme à l'air très las, en faisant mine de s'intéresser à ce qu'il disait.

Une demi-heure et quelques danses plus tard, le jeune Decker revint, à la grande consternation d'Emily. Jusqu'au moment où elle s'aperçut qu'il était accompagné de l'homme le plus séduisant qu'elle ait vu depuis des mois. De taille moyenne, il avait des cheveux bruns bouclés, un beau teint, des traits réguliers, de grands yeux, et une assurance qui à elle seule résumait sa beauté.

— Miss Emily Ellison, dit le jeune Decker en s'inclinant légèrement, je vous présente Lord George Ashworth.

Emily tendit la main et fit la révérence, les yeux baissés pour cacher ses joues rosissantes. Il fallait surtout se conduire comme si elle fréquentait des lords quotidiennement et ne pas se laisser impressionner.

Il lui parla. Elle entendit à peine ce qu'il lui disait. Mais elle répondit avec grâce.

La conversation fut des plus conventionnelles, un peu guindée, mais cela n'avait aucune importance. Decker était un âne – Emily pouvait parler avec lui tout en pensant à autre chose –, mais Ashworth était différent. La jeune fille sentait ses yeux sur elle, ce qu'elle trouvait à la fois excitant et dangereux. Cet homme était suffisamment hardi pour obtenir ce qu'il voulait. Il n'y aurait ni tâtonnements ni timidité, même s'il pouvait faire preuve de finesse.

En ce moment précis, Emily était l'objet de son intérêt. Elle en ressentit un délicieux frisson.

Elle dansa deux fois avec lui durant l'heure qui suivit. Il resta prudent. Deux fois, c'était suffisant. S'ils avaient dansé davantage ensemble, cela aurait attiré l'attention, peut-être de papa, ce qui eût tout gâché.

Emily vit papa à l'autre bout de la salle en train de danser avec Sarah. Maman essayait d'échapper à l'admiration débordante du colonel Decker, sans toutefois l'offenser, ni éveiller la jalousie des femmes présentes. À un autre moment, Emily en aurait tiré des enseignements. Mais, pour l'instant, elle était occupée à ses propres affaires, ce qui requérait tous ses talents.

Elle parlait à l'une des filles Madison, tout en ayant conscience que Lord Ashworth la regardait du fond de la salle. Elle devait se tenir bien droite. Un dos voûté gâte la silhouette, déprécie la poitrine, la ligne du menton. Elle devait sourire, mais sans avoir l'air idiote,

bouger les mains avec grâce. Elle savait à quel point de vilaines mains pouvaient nuire à une jolie femme. Elle en avait eu un exemple sous les yeux, en la personne de l'autre demoiselle Madison, au grand embarras d'un prétendant sérieux.

Sarah n'avait jamais totalement surmonté ce handicap, contrairement à Charlotte, ce qui était encore plus surprenant. Charlotte, si maladroite dans ses propos, avait de très belles mains. Elle dansait avec Dominic à présent, la tête levée, les yeux brillants. Emily se demandait parfois si elle avait gardé une once du bon sens dont elle avait hérité à la naissance. Il n'y avait rien à attendre de Dominic ! Il n'avait pas d'amis influents, pas de relations. Soit, il avait un confortable statut social, mais c'était sans conséquence pour Charlotte. Seule une sotte prend une route qui ne mène nulle part. Mais il y a des gens à qui on ne peut rien faire entendre !

À minuit, Emily avait dansé avec George Ashworth deux fois de plus, sans qu'on fit allusion à une prochaine rencontre, à une quelconque visite de la part du jeune lord. La jeune fille commençait à craindre de ne pas avoir eu autant de succès qu'elle l'avait cru. Papa allait bientôt décider de rentrer. Elle devait agir dans les minutes à venir ou laisser filer sa chance, ce qui serait navrant. Elle n'allait pas perdre aussi vite le premier lord auquel elle eût parlé familièrement, le plus séduisant des hommes. Et, ce qui était encore plus au goût d'Emily, un homme audacieux et plein d'esprit.

Elle s'excusa auprès de Lucy Sanderson, prétendit qu'elle avait trop chaud et se dirigea vers la serre. Il y ferait beaucoup trop froid, sans nul doute, mais dans ses progrès vers le lord, Emily pouvait souffrir un léger inconfort.

Elle attendait depuis cinq minutes, qui lui parurent cinquante, quand enfin elle entendit des pas. Elle ne se retourna pas, feignant d'être plongée dans la contemplation d'une azalée.

— J'espérais que vous n'auriez pas eu trop froid et ne seriez pas revenue dans la salle de bal avant que j'aie pu me libérer.

Le sang d'Emily ne fit qu'un tour. C'était Ashworth.

— Vraiment, dit-elle le plus calmement possible. J'ignorais que vous aviez remarqué mon absence. J'ai pourtant essayé de passer inaperçue.

Quel mensonge ! Si elle n'avait pas pensé qu'il l'avait vue sortir, elle aurait regagné la salle pour ressortir une nouvelle fois.

— Je trouvais que la chaleur devenait oppressante. Il y a un monde fou là-dedans.

— Vous n'aimez pas la foule ? Quel dommage !

Il paraissait sincère, à en juger par le ton de sa voix.

— J'espérais pouvoir vous inviter, peut-être avec Miss Decker, à m'accompagner aux courses dans une semaine, avec un ou deux amis.

Beaucoup de gens se retrouvent là-bas, le Tout-Londres y sera. Vous auriez honoré les lieux de votre beauté, surtout si vous deviez à nouveau porter du vert, de cette nuance délicieuse qui vous sied si bien. Quand on voit cette couleur, on pense au printemps, à la jeunesse.

Emily était sans voix. Les courses ! Avec Lord Ashworth ! Le Tout-Londres. Les visions de rêve se succédaient à une telle vitesse qu'elle pouvait à peine les discerner les unes des autres. Peut-être le prince de Galles serait-il là ; il adorait les courses. Et qui d'autre, allez savoir ? Elle s'achèterait une autre robe verte pour l'occasion, et toutes les têtes se retourneraient sur elle à l'hippodrome !

— Vous êtes bien silencieuse, Miss Ellison, dit-il derrière elle. Je serais terriblement déçu si vous ne veniez pas. Vous êtes la plus ravissante personne de la soirée. Je vous promets que vous n'étoufferez pas aux courses comme ici, dans la salle de bal. Ce sera en plein air, et, avec un peu de chance, nous aurons du soleil. Dites que vous acceptez, je vous en prie.

— Merci, Lord Ashworth.

Il fallait garder une voix neutre, comme si elle était fréquemment invitée aux courses par des lords, et qu'il n'y avait pas là de quoi s'extasier.

— Je serais tout à fait charmée de venir. Je suis certaine que ce sera très agréable, et que Miss Decker est la compagnie idéale pour moi. Je crois comprendre qu'elle a donné son accord, n'est-ce pas ?

— Naturellement, sinon je n'aurais jamais pris la liberté de vous approcher.

C'était un mensonge, mais elle ne le saurait pas.

Quand papa vint l'informer qu'il était temps de rentrer, elle le suivit, obéissante, souriante, baignant dans l'euphorie.

Le jour des courses, il fit un temps radieux ; c'était une vraie journée de printemps, fraîche, avec un soleil éblouissant, quand l'air semble miroiter. Emily avait persuadé papa de lui acheter une nouvelle robe verte, du vert qu'elle voulait. Elle avait joué sa carte maîtresse : si jamais elle plaisait vraiment, elle pouvait se dénicher un mari... une idée à laquelle papa ne pouvait se montrer insensible. Trois filles mettent à rude épreuve les relations et la fortune d'un homme, s'il désire les voir bien mariées. Sarah n'avait pas fait un grand mariage, soit, mais un mariage honorable. Dominic avait des revenus suffisants et une prestance indéniable. Il était bel homme, il avait bon caractère et de bonnes habitudes, semblait-il.

Avec Charlotte, évidemment, c'était une autre histoire. D'après Emily, il ne serait pas aussi simple de marier Charlotte. Elle était fort peu accommodante – or les hommes n'aiment pas les femmes qui

argumentent – et avait des désirs d'un irréalisme navrant. Elle souhaitait trouver chez un homme les qualités les plus improbables et, en fin de compte, les plus stériles. Emily avait tenté de lui parler d'ambition, de lui faire comprendre qu'une belle fortune, associée à une belle position sociale, sans oublier un physique acceptable et, dans tous les cas, de bonnes manières, représentaient tout ce qu'on était raisonnablement en droit d'attendre... et que la plupart des jeunes filles n'obtenaient pas. Mais Charlotte refusait de se laisser persuader ou de reconnaître franchement qu'elle comprenait.

Mais aujourd'hui, rien de tout cela n'avait d'importance. Emily était aux courses avec Lord Ashworth, Miss Decker, et un jeune homme dont elle remarquait à peine la présence. Il promettait infiniment moins qu'Ashworth et ne méritait donc pas momentanément son intérêt.

La première course était déjà passée. Elle avait rapporté une jolie somme à George. Il se vantait de connaître le propriétaire du cheval, ce qui rendait l'aventure encore plus excitante. Emily paradait le long de la pelouse, son ombrelle à la main, adoptant avec délectation un air de supériorité. Elle était au bras d'un membre de l'aristocratie, étonnamment séduisant de surcroît. Elle-même était à la fois ravissante et à la mode, et elle le savait. En outre, elle avait des informations confidentielles sur le gagnant de la course précédente. Que demander de plus ? Elle faisait partie de l'élite.

La deuxième course fut de moindre importance, mais la troisième se révéla l'événement de l'après-midi. Les spectateurs se mirent à bourdonner d'excitation, tel un essaim d'abeilles qu'on dérange. Les mouvements de foule devinrent plus désordonnés à mesure que les gens se frayaient un chemin vers les bookmakers au coude à coude, échangeaient les cotes, tentaient de faire grimper les paris. Des hommes élégants, l'air canaille, riaient fort, tandis que des poignées de billets changeaient de mains.

À un moment, pendant qu'Ashworth parlait des pattes des chevaux, de leur cour, du talent des jockeys et d'autres choses qu'elle ne comprenait pas, Emily assista à un incident qu'elle ne put qu'observer, clouée sur place. Un monsieur corpulent, au visage rouge, riait tout seul de sa bonne fortune, serrant un billet dans la main. Il fit quelques pas, se dirigeant vers un homme vêtu de noir, au teint cireux, sinistre comme un croque-mort.

— Vous avez perdu, mon pauvre vieux ? lança le gros homme d'un ton jovial. Ne vous en faites pas, vous aurez plus de chance cette fois-ci. On ne peut pas perdre à chaque fois. Moi, je dis qu'il faut s'accrocher.

Là-dessus, il partit d'un grand rire.

L'homme fluet le regarda avec un désarroi poli.

— Je vous demande pardon, monsieur, c'est à moi que vous parlez ?

Il avait une voix qui ne portait pas. Eût-elle été plus loin, Emily n'aurait rien entendu.

— Vous avez l'air de quelqu'un qui a joué de malchance, poursuit le gros homme, avec chaleur. Ça arrive aux meilleurs d'entre nous. Essayez encore, je vous dis.

— Vraiment, monsieur. Je vous assure que je n'ai pas joué de malchance.

— Ah ! s'exclama le poussah qui sourit et fit un clin d'œil. Vous ne voulez pas l'admettre, hein ?

— Je vous jure, monsieur...

L'homme corpulent éclata de rire et tapa l'autre sur le bras. À ce moment-là, un passant fit un faux pas, tituba, et heurta le gros homme. Qui à son tour tomba pratiquement dans les bras du monsieur au teint cireux en tenue de deuil. Celui-ci tendit les mains pour ne pas perdre l'équilibre sous l'effet du poids qui l'écrasait, ou pour le repousser. Il y eut moult excuses, des efforts pour remettre de l'ordre dans les vêtements. L'étranger qui avait trébuché marmonna quelque chose. Puis, semblant repérer une connaissance un peu plus loin, il prit le large tout en continuant à marmonner.

Une élégante jeune femme se matérialisa aux côtés de l'homme en noir et le supplia de la suivre pour être témoin de sa bonne fortune, tandis que deux autres individus, absorbés dans une discussion passionnée sur les mérites ou les faiblesses d'un certain cheval, prenaient leur place.

L'homme de forte corpulence frotta sa jaquette, prit une profonde inspiration. Sa main s'arrêta convulsivement à mi-hauteur, plongea dans la poche de sa veste et en ressortit vide.

— Ma montre ! brailla-t-il, angoissé. Mon argent ! Mes sceaux ! J'avais trois sceaux en or sur ma chaîne de montre ! On m'a volé !

Emily pivota et tira sur la manche d'Ashworth.

— George ! dit-elle d'un ton pressant. George, je viens de voir un homme se faire voler sa montre et ses sceaux !

Ashworth se retourna. Un sourire vaguement indulgent flottait sur ses lèvres.

— Ma chère Emily, cela arrive tout le temps, aux courses.

— Mais j'ai assisté à la scène ! Ils ont fait ça très adroitement. Cet olibrius l'a heurté par-derrière et l'a presque poussé sur un autre, qui a passé ses mains sur lui et, tel un magicien, a dû le soulager de ses possessions ! Vous n'allez pas intervenir ?

— Que suggérez-vous ? fit Ashworth en haussant les sourcils. L'homme qui les a pris doit être à présent innocemment occupé à autre chose. Quant à la montre et aux sceaux, il les aura donnés à

quelqu'un que ni vous ni la victime n'avez vu.

— Mais ça vient juste d'arriver, là, tout de suite ! protesta Emily.

— Et où est le voleur ?

La jeune fille regarda autour d'elle. Elle ne reconnut personne, excepté la victime et deux personnes en train de discuter. Elle se retourna vers George, désemparée.

— Je ne le vois pas.

George sourit.

— Évidemment que non. Et même si vous essayiez de le poursuivre, il y aurait des gens prêts à vous bloquer le passage. C'est ainsi qu'ils opèrent. C'est tout un art, presque aussi subtil que celui consistant à les éviter. N'y pensez plus. Vous ne pouvez rien y faire. Simplement, ne gardez pas d'argent dans les poches de votre robe. Ils sont également très doués pour voler les femmes.

Emily ouvrit de grands yeux.

— Et maintenant, dit-il d'un ton ferme, voudriez-vous parier une petite somme sur le cheval de Charles ? Je vous promets qu'il sera au moins placé.

Elle accepta. Parier de l'argent était excitant, et puisque ce n'était pas son argent, elle n'avait rien à perdre : elle pouvait même gagner. Et puis, mieux qu'un simple avantage financier, elle appartenait désormais à un univers nouveau, à ce monde brillant dont elle rêvait depuis l'adolescence. Des femmes élégantes riaient, faisaient tourner leurs jupes. Elles marchaient d'un pas vif au bras de messieurs distingués, riches et titrés. Ces messieurs pariaient sur des chevaux, risquaient de grosses sommes aux cartes ou aux dés. Ils n'avaient peur de rien, gagnaient ou perdaient des fortunes en une journée.

Emily épiait leurs conversations, qui alimentaient son imagination. Des images un peu floues, certes, car elle n'était jamais allée dans un tripot, à un combat de chiens ou de coqs. Elle n'avait jamais mis les pieds dans une maison de jeux, et n'avait vu, au pire, qu'un homme légèrement éméché.

Mais ces lieux avaient un parfum de danger. Or c'est avec le danger, le risque, que commence la fortune. Emily avait la jeunesse, la beauté, l'esprit vif. Mieux : elle pensait avoir du style, cette qualité indéfinissable qui différencie les gagnants des perdants. Si elle devait gagner quelque chose de définitif, il lui fallait tenter sa chance maintenant.

Elle n'aurait pu tomber mieux. Dix jours plus tard, elle était invitée, à nouveau avec Miss Decker, à une partie de tennis sur gazon à laquelle elle prit un plaisir fou. Elle ne joua pas, bien entendu, mais le but de la chose était purement social, et en cela elle progressa grandement. Elle fut même conviée à faire du cheval dans le parc,

dans quelques jours. Évidemment, il faudrait qu'on lui prête et le cheval et la tenue, mais ce n'était pas un problème. Ashworth lui avait déjà trouvé une monture. Elle pouvait très bien emprunter un habit d'équitation à tante Susannah. Elles avaient pratiquement la même taille, et même si Susannah mesurait cinq centimètres de plus qu'elle, Emily pourrait toujours remonter la jupe au niveau de la taille. Personne ne le saurait.

La promenade fut fixée au 1^{er} juin. Un jour frais, avec un ciel éclatant, des rues lavées par la pluie. Emily retrouva Miss Decker, qu'elle avait appris à détester, même si elle le cachait à merveille, Lord Ashworth et Mr. Lambling, un ami de Lord Ashworth, qui s'était épris de Miss Decker. Dieu seul savait pourquoi !

Ils s'élancèrent ensemble, au trot, sous les frondaisons de Rotten Row, une allée gravillonnée. Emily était assise dans une position précaire sur le côté de la selle. Elle n'avait pas l'habitude des chevaux. Cependant, elle était bien décidée à garder son équilibre, voire à montrer un certain panache, tandis qu'elle guidait prudemment son cheval au milieu d'enfants sur des poneys. Emily avait fière allure ; elle en eut la confirmation en entendant les murmures d'un groupe de messieurs, une dizaine de mètres plus loin. L'habit était un rien trop ajusté, ce qui flattait sa silhouette. Son chapeau d'écuyère, semblable à un haut-de-forme, était posé avec désinvolture, légèrement de travers, sur sa jolie chevelure. La couleur sombre du chapeau et les manchettes blanches en dentelle s'accordaient parfaitement avec le teint clair d'Emily.

Les autres la rejoignirent. Tous trottèrent plus ou moins de front. La conversation resta sporadique jusqu'au moment où ils croisèrent la femme la plus élégante qu'Emily eût jamais vue. Elle avait des cheveux blond platine de la nuance la plus pâle, un beau visage épanoui. Son habit était vert sapin, d'une coupe exquise, avec un col de velours. Son cheval était visiblement fougueux. Emily resta muette d'admiration. Comme elle aimerait, un jour, descendre l'« allée des Dames » à cheval avec cette assurance, cet air de supériorité qui paraissaient innés !

La femme eut un grand sourire à leur approche. Elle rajusta son chapeau d'un doigt, presque imperceptiblement, ce qui lui donna encore plus d'allure. Elle regardait Ashworth.

— Bonjour, Lord Ashworth, lança-t-elle, l'air mutin.

Ashworth la fixa sans la voir pendant un long moment, glacial. Puis il se tourna légèrement sur sa selle, pour faire face à Emily.

— Vous me parliez, Miss Ellison, du séjour de votre tante dans le Yorkshire. Ce doit être une région très agréable, d'après ce que vous en dites. Y allez-vous vous-même fréquemment ?

C'était faire montre d'une extraordinaire grossièreté. Il y avait au

moins un quart d'heure qu'Emily avait parlé du Yorkshire, et, à l'évidence, la femme connaissait Ashworth. Emily était trop stupéfaite pour répondre.

— ... bien que je sois surpris qu'elle ait considéré le début du printemps comme une bonne période pour aller dans le nord du pays, poursuivit-il, tournant toujours le dos à l'allée.

Emily le regardait fixement. L'inconnue esquissa une petite grimace amusée, teintée d'amertume. Puis elle toucha son cheval de sa cravache et s'éloigna.

— Elle s'adressait à vous ! s'exclama Emily hardiment.

— Ma chère Emily, dit Ashworth avec une moue condescendante, un gentleman ne répond pas à toutes les courtisanes qui l'importunent. Tout particulièrement dans un endroit public comme celui-ci. Et assurément pas s'il est avec des dames.

— Une courtisane ? balbutia Emily. Mais elle était... elle était habillée... je veux dire...

— La prostitution s'échelonne sur plusieurs niveaux, comme le reste ! Plus les courtisanes sont chères, plus elles ont une clientèle de choix, et moins elles ont l'air de courtisanes, c'est tout. Il vous faudra apprendre à être un peu moins naïve !

En un éclair, Emily se demanda comment Lord Ashworth pouvait connaître la profession de cette dame, mais elle s'abstint de lui poser la question. À l'évidence, il lui restait tout un monde à découvrir, si elle voulait s'y frayer son chemin avec succès et obtenir le prix qu'elle visait.

— Peut-être serez-vous assez bon pour faire mon éducation ? dit-elle avec un sourire, qui, elle l'espérait, en cachait plus qu'il n'en disait. C'est un domaine où je suis totalement ignorante.

Il lui lança un regard perçant, avant de la gratifier d'un grand sourire. Il avait des dents extraordinairement blanches. Emily décida, en cet instant précis, de tout faire pour devenir Lady Ashworth... sans tenir compte de certains désavantages. Elle s'en arrangerait le moment venu, mais en tout cas, elle saurait y faire face.

— Êtes-vous aussi sûre de vous que vous en avez l'air, Emily ? J'en doute.

Il continuait à la dévisager.

Elle affecta une totale innocence, croisa son regard, eut un charmant sourire. Elle envisagea de l'inviter à mieux la connaître, puis se ravisa. C'était trop direct, et de toute façon, il en avait visiblement l'intention.

La première visite de Lord Ashworth chez les Ellison eut lieu dans la deuxième semaine de juin. Naturellement, tout était prêt pour cet événement, méticuleusement préparé. Même Caroline tentait de

masquer, sans succès, une certaine excitation.

À quatre heures moins le quart, ils étaient tous assis dans le grand salon. Le soleil éclaboussait le parquet. Dehors, les premières roses étaient déjà écloses. On attendait Lord Ashworth, Mr. et Miss Decker, d'un moment à l'autre. Sarah, perchée dans une posture empruntée sur le tabouret du piano, jouait un air indéfinissable. Emily avait une pratique suffisante de cet instrument pour savoir que sa sœur jouait mal. Elle chantonait dans sa tête, à l'idée de ce qui allait suivre. Caroline, installée sur la meilleure chaise à dossier droit, semblait déjà prête à servir le thé qu'on n'avait pas encore apporté. Seule Charlotte paraissait naturelle. Mais évidemment, Charlotte n'avait jamais eu le sens des priorités.

Emily était très calme. Elle s'était préparée avec le plus grand soin : il ne lui restait plus qu'à improviser chaque réplique, chaque regard, du mieux qu'elle pouvait.

Les invités arrivèrent à l'heure dite et furent introduits, puis présentés, avec un certain émoi. Ils s'assirent, puis entamèrent le rituel de la conversation de salon. Seul George Ashworth paraissait parfaitement à l'aise.

Une Dora rougissante apporta le thé en gloussant nerveusement. Il y avait là les sandwiches les plus raffinés de Mrs. Dunphy, des petits cakes « papillons¹ » et d'autres pâtisseries inclassables. Le tout fut servi avec encore plus de cérémonie que d'habitude.

— Emily nous a parlé des courses, dit Caroline, mondaine, en tendant les sandwiches à Ashworth. Ça a l'air passionnant. Je n'y suis moi-même allée que deux fois, il y a longtemps, et dans le Yorkshire. Les courses de Londres sont très chic, paraît-il. Vous voulez bien nous en dire davantage ? Vous y allez souvent ?

Emily espérait qu'il se montrerait discret, car elle avait très peu parlé des courses à sa mère, et de façon très édulcorée. Elle avait mis l'accent sur les toilettes à la mode, sur la présence des pronostiqueurs, des pickpockets, de ceux qui avaient un peu forcé sur les rafraîchissements, et de celles qui, elle s'en rendait compte à présent, avaient la même occupation que l'élégante cavalière de Rotten Row. Avec un peu de chance, George aurait le bon sens d'opérer un tri parmi ses souvenirs.

George sourit.

— Ce n'est pas un événement très fréquent, Mrs. Ellison ; on ne peut s'y rendre que deux ou trois fois par mois. Et toutes les courses ne valent pas le déplacement : je ne les recommande pas, surtout pour les dames.

— Les dames n'y assistent pas ? demanda Sarah avec intérêt. Vous voulez dire que ces courses-là sont réservées aux hommes ?

— Absolument pas, Mrs. Corde. J'ai employé le mot « dames »

pour marquer une distinction avec les autres femmes qui y vont pour diverses raisons.

Sarah ouvrit la bouche, dévorée de curiosité, se souvint des convenances et se tut. Amusée, Emily croisa le regard de Charlotte. Tous connaissaient l'importance que Sarah attachait à la bienséance. Charlotte parla à sa place.

— Vous voulez dire, les femmes de petite vertu ? s'enquit-elle à brûle-pourpoint. On appelle ça le demi-monde, je crois ?

Le sourire de George s'élargit.

— Entre autres choses, oui, concéda-t-il. Il y a les gens qui vont aux courses, ceux qui les suivent et ceux qui pistent les suiveurs. Les maquignons, les joueurs, et, je le crains, les voleurs.

Caroline fronça les sourcils.

— Oh ! mon Dieu. Ce n'est donc pas aussi plaisant que je l'avais imaginé.

— Il y a toutes sortes de courses de chevaux, comme il y a toutes sortes de gens, Mrs. Ellison, dit George tranquillement, tendant la main vers un nouveau sandwich. J'expliquais pourquoi je n'assistais pas à certaines d'entre elles.

Caroline se détendit.

— Bien sûr. Je m'inquiétais pour Emily. Inutilement, semble-t-il. J'espère que vous comprenez ?

— Ce serait presque indigne de vous de ne pas vous inquiéter. Mais je puis vous assurer que je n'envisagerais pas d'emmener Emily en un lieu où il me déplairait de voir ma propre sœur.

— Vous avez une sœur ? fit Caroline.

Son intérêt se raviva. Ainsi que celui des Decker, à en juger par leur expression.

— Lady Carson, répondit George, très à l'aise.

— Nous serions ravis de la connaître. Vous devez nous l'amener, dit Mr. Decker, très vite.

— Malheureusement, elle vit dans le Cumberland, dit George, réglant la question de sa sœur avec la même aisance. Elle vient très rarement à Londres.

— Carson ? répéta Decker, qui ne désarmait pas facilement. Ça ne me dit rien.

— Vous connaissez le Cumberland, Mr. Decker ? s'enquit Emily.

Elle n'aimait pas Decker, et sa curiosité l'indisposait.

Il parut quelque peu désarçonné.

— Non, Miss Ellison. Est-ce... un coin agréable ?

Emily se tourna vers George, haussant les sourcils.

— Très beau, même si c'est la campagne, répondit-il. C'est une région à laquelle manquent bon nombre de charmes du monde civilisé.

— Pas d'éclairage au gaz ? demanda Charlotte. Mais ils doivent avoir l'eau chaude et des radiateurs ?

— Assurément, Miss Ellison. Je pensais aux clubs pour hommes, aux vins d'importation, aux costumes sur mesure, aux pièces de théâtre traitant de tous les sujets, hormis les plus bucoliques. En un mot, la vie mondaine.

— Ce doit être très déprimant pour votre sœur, dit Miss Decker sèchement. En aucun cas je n'épouserai un homme qui aurait la malchance ou la perversité d'habiter le Cumberland.

— Alors si un gentleman de cette région vous fait sa demande, vous serez obligée de la refuser, dit Charlotte d'un ton acide.

Emily réprima un sourire. À l'évidence, Charlotte non plus n'aimait pas Miss Decker. Mais, plaise à Dieu qu'elle ne se montrât pas insolente !

— Espérons que vous aurez une demande plus à votre convenance, conclut Charlotte.

Miss Decker rougit de déplaisir.

— J'en aurai sûrement, Miss Ellison, rétorqua-t-elle avec brusquerie.

George se pencha en avant. Son beau visage s'assombrit ; il pinça les lèvres.

— Je doute que vous ayez jamais une demande plus prestigieuse que Lord Carson, Miss Decker. Une demande en mariage, en tout cas !

Il y eut un silence chargé. C'était inexcusable, de la part de Lord Ashworth, d'avoir ainsi mis une femme dans l'embarras, même si elle l'avait provoqué. Caroline ne savait plus quoi dire.

Emily décida d'intervenir.

— Tout le monde n'a pas les mêmes goûts, et c'est tant mieux, fit-elle rapidement. Mais les propriétés de Lord Carson sont sans doute magnifiques. Visiter un endroit et y vivre sont deux choses différentes. On trouve toujours de nombreuses occupations, dans une maison. On a des responsabilités.

— Comme vous êtes perspicace, dit George. Les terres de Lord Carson sont extrêmement vastes. Il a des forêts pour l'abattage, des troupeaux de premier choix ; et, bien entendu, d'immenses terrains de chasse. Sans oublier la pêche. Il y a également des moulins...

Il s'interrompit soudainement, conscient qu'il parlait de possessions et d'argent de façon vulgaire.

— Eugénie a largement de quoi s'occuper, surtout avec trois enfants.

— Elle doit effectivement être débordée dit Caroline, évasive.

Et l'après-midi continua ainsi. La conversation reprit. Emily fit de grands efforts en ce sens, et Sarah fut suffisamment impressionnée pour faire montre de ses meilleures manières, qui étaient

irrapprochables.

Finalement, Emily et Charlotte se retrouvèrent seules dans le grand salon. Charlotte ouvrit les portes pour laisser entrer le soleil de la fin d'après-midi.

— Tu ne m'as pas beaucoup soutenue, lui dit Emily avec humeur. Tu as bien dû percer à jour cette Miss Decker !

— Je l'ai aussi percé à jour, lui, répliqua Charlotte en regardant les roses.

— Mr. Decker ? dit Emily, surprise. Il est lamentable.

— Pas Decker. Ton Lord Ashworth. Cette rose jaune va s'ouvrir dès demain.

— On s'en fiche ! Charlotte, j'ai l'intention de faire en sorte que George Ashworth demande ma main, alors surveille tes propos quand il vient nous voir !

— Tu quoi ?

Charlotte se retourna, ébahie.

— Tu as très bien entendu ! Je veux l'épouser, alors fais semblant d'être polie, au moins pour le moment.

— Emily ! Tu le connais à peine !

— Je le connaîtrai en temps utile.

— Tu ne peux pas l'épouser ! Tu dis n'importe quoi !

— Je dis des choses tout à fait sensées. Peut-être que ça te plaît, de passer ta vie à rêver, mais moi pas. Je ne me fais pas d'illusions. George n'est pas parfait...

— Parfait ! s'exclama Charlotte, incrédule. Il est ignoble ! Il est superficiel, joueur, et probablement coureur ! Il ne fait pas... partie de notre monde, Emily. Même s'il t'épousait, il te rendrait malheureuse.

— Tu es une idéaliste, Charlotte. N'importe quel homme, à un moment ou à un autre, te rendra malheureuse. Je pense que George, en contrepartie, a plus d'atouts que bien des jeunes gens, et je suis décidée à me marier avec lui. Ce n'est certes pas toi qui m'en empêcheras.

Elle le pensait. Debout dans le grand salon, dans les rayons dorés du soleil couchant, regardant la lumière danser sur la lourde chevelure de Charlotte, Emily se rendit compte à quel point elle était sérieuse. Ce qui, en début d'après-midi, n'avait été qu'une simple idée était devenu une décision irrévocable.

Chapitre III

Juin touchait à sa fin. Caroline arrangeait un bouquet de fleurs dans le grand salon, tout en pensant qu'elle devrait faire les comptes de la maison, quand Dora entra sans frapper.

Caroline s'interrompit, une marguerite blanche à longue tige dans la main. Vraiment, elle ne pouvait tolérer un tel comportement. Elle se tourna pour parler, quand elle vit le visage de Dora.

— Dora ? Que se passe-t-il ?

Caroline laissa tomber la marguerite.

— Oh ! Madame !

Dora poussa un long gémissement.

— Oh ! Madame !

— Ressaisissez-vous, Dora. Et dites-moi ce qui s'est passé. C'est encore ce garçon boucher ? Je vous ai dit de le signaler à Maddock, s'il continue à être impertinent. Il va devoir user d'un langage qui sied à un jeune homme, sinon il perdra son emploi. C'est ce que lui dira Maddock. Maintenant, cessez de renifler et retournez à votre travail. Et puis, Dora, n'entrez plus dans le grand salon sans frapper. Vous savez très bien que ça ne se fait pas.

Caroline ramassa la marguerite sur le parquet et regarda son vase. Il y avait trop de bleu sur la gauche.

— Oh ! non, Madame.

Dora était toujours là.

— Ça n'a rien à voir avec le garçon boucher. J'ai déjà réglé la question : je l'ai menacé de lâcher le chien sur lui, parfaitement, sur toute cette viande !

— Nous n'avons pas de chien, Dora !

— Je sais, Madame, mais lui ne le sait pas.

— Ce n'est pas bien de mentir.

Caroline avait dit cela sans reproche. Elle trouvait qu'il s'agissait là d'une vengeance justifiée. Ces mots avaient été prononcés par habitude, des propos qu'elle pensait devoir tenir, une réaction qu'Edward aurait probablement attendue d'elle.

— Eh bien, Dora, qu'y a-t-il ?

Dora se rappela pourquoi elle était venue. Son visage se plissa, elle gémit.

— Oh ! Madame ! L'assassin a encore frappé ! On va toutes se faire étrangler si nous mettons le pied dehors !

Le premier réflexe de Caroline fut de nier pour couper court à la

crise de nerfs qu'elle sentait venir.

— Sottises ! Vous ne risquez rien tant que vous ne traînez pas seule dans les rues après la tombée de la nuit. D'ailleurs, aucune personne respectable ne le fait ! Vous n'avez aucune raison d'avoir peur.

— Mais, Madame, il a encore essayé de tuer ! gémit Dora. Il a attaqué Daisy, la bonne de Mrs. Waterman ! En plein jour !

Caroline frissonna de peur.

— Qu'est-ce que vous racontez, Dora ? Ce sont sûrement des ragots. Qui vous a dit ça ? Un garçon livreur ?

— Non, Madame. Jenks, qui travaille chez Mrs. Waterman, l'a dit à Maddock.

— Vraiment ? Envoyez-moi donc Maddock.

— Maintenant, Madame ?

Dora était clouée sur place.

— Oui, Dora, maintenant.

Dora s'éclipsa. Caroline tenta de se calmer pour terminer son bouquet. Le résultat ne fut pas très brillant. Le majordome frappa à la porte.

— Oui, Maddock, dit Caroline d'un ton froid. J'ai su par Dora qu'elle était présente, lorsque vous et – Jenks, c'est cela ? – avez parlé des deux filles qui ont été assassinées récemment, et d'une nouvelle tentative de meurtre.

Maddock était debout, très raide ; son visage habituellement impassible exprimait la surprise.

— Non, Madame ! Mr. Jenks est venu apporter une bouteille de porto pour Mr. Ellison, de la part de Mr. Waterman. Pendant qu'il était à l'office, il m'a dit d'empêcher nos filles de sortir, y compris dans la journée. Je ne devais même pas les envoyer en courses parce que leur Daisy, ou peu importe son nom, s'est fait attaquer dans la rue l'autre jour. Apparemment, c'est une fille costaude, pas du genre à s'évanouir. Elle avait un bocal de condiments à la main : avec ça, elle a frappé son agresseur sur la tête. Elle n'a pas été blessée et n'a pas perdu son sang-froid jusqu'à la maison des Waterman. Une fois rentrée, elle a pris conscience de ce qui aurait pu lui arriver et elle a éclaté en sanglots.

— Je vois.

Caroline se félicita de ne pas avoir fait de reproches trop directs à Maddock, ce qui lui laissait la possibilité de battre en retraite.

— Et où était Dora ?

— À mon avis, Madame, elle se trouvait dans le couloir, près de la porte de l'office.

— Merci, Maddock, dit-elle pensivement. Vous feriez peut-être mieux de ne pas envoyer les filles en courses, ainsi que l'a suggéré Jenks – du moins pour le moment. J'aurais préféré que vous me le

disiez avant.

— Je l'ai dit au maître, Madame. Il m'a demandé de ne pas vous inquiéter avec ça.

— Ah !...

Caroline chercha fébrilement les raisons qui pouvaient avoir incité Edward à agir ainsi. Et si elle, ou l'une de ses filles, était sortie seule ? Pensait-il qu'on n'agressait que les domestiques ? Et Chloé Abernathy, alors ?

— Merci, Maddock. Tâchez de calmer un peu Dora. Et conseillez-lui de cesser d'écouter aux portes, pendant que vous y êtes !

— Oui, Madame, je n'y manquerai pas.

Sur ce, il pivota sur ses talons et s'en fut, après avoir refermé la porte sans bruit.

Caroline avait eu l'intention d'aller voir Martha Prebble, cet après-midi. Sans bien comprendre pourquoi, elle éprouvait de la compassion pour cette femme qu'elle n'aimait pas beaucoup. Caroline n'aimait pas le pasteur non plus. Était-ce pour ça qu'elle la plaignait ? C'était stupide ! Le pasteur était quelqu'un de bien, et probablement pas plus mauvais mari que la plupart des hommes. On ne pouvait sensément pas demander à un pasteur d'être romantique. Qu'il fût honnête, bien élevé, respecté dans la communauté et qu'il ne bût pas était déjà énorme. Exiger plus n'était pas raisonnable, or Martha était extrêmement raisonnable. Même si elle ne l'avait pas été dans sa jeunesse, elle avait dû s'amender depuis !

Voilà qui ramena les pensées de Caroline sur Emily. C'était bien joli d'accepter de temps à autre les invitations mondaines de la part de Lord Ashworth. Mais Emily semblait envisager une relation plus durable avec le jeune lord. C'était du moins ce qu'elle avait laissé entendre dernièrement.

Il fallait désillusionner Emily sur ces bêtises romantiques, pour son propre bien. Autrement, elle allait souffrir plus tard. Non seulement ses ambitions à l'égard d'Ashworth seraient brisées, mais tous ses futurs desseins compromis. D'autres jeunes gens, moins aristocratiques mais plus accessibles, pourraient bien se laisser rebuter... ou leurs mères, ce qui serait plus grave.

Compte tenu de l'avertissement de Maddock, il serait préférable de ne pas aller seule jusqu'à la maison du pasteur. Caroline allait emmener Emily et en profiter pour lui parler en privé. C'était un après-midi idéal pour une promenade. Ce serait beaucoup mieux que d'y aller avec Charlotte, idée qui lui avait également traversé l'esprit.

En effet, Charlotte détestait le pasteur, et semblait ne pas pouvoir ou ne pas vouloir le cacher. C'était là un souci de plus. D'une façon ou d'une autre, il faudrait discipliner Charlotte, lui apprendre l'art de la dissimulation, l'art de masquer ses sentiments. Sans même parler du

reste, ces sentiments étaient beaucoup trop violents pour une femme. Caroline aimait profondément Charlotte. De ses trois filles, Charlotte était la plus chaleureuse, la plus prompte à compatir, la plus virulente dans son humour.

Mais elle était terriblement directe ! À certains moments, Caroline désespérait d'elle. Si seulement Charlotte pouvait acquérir un minimum de tact avant de se saborder socialement par quelque bêtise impardonnable ! Si seulement elle pouvait réfléchir avant de parler !

Qui voudrait d'elle telle qu'elle était ? Parfois, c'en était presque une honte en société !

Caroline regarda son vase de fleurs avec exaspération. Vu son état d'esprit, elle se dit que persister ne ferait qu'aggraver les choses. Autant prévenir Emily qu'elles allaient chez le pasteur. Voilà qui, au moins, ferait plaisir à Charlotte !

La promenade jusqu'à Cater Street fut très plaisante, pleine de soleil, de vent, de feuilles bruissantes. Elles partirent peu après trois heures ; malgré sa réticence, Emily s'était pliée de bonne grâce à l'idée de cette visite.

Caroline jugea bon d'aborder le sujet de façon indirecte :

— Maddock m'a dit qu'une autre jeune fille s'était fait attaquer dans la rue, commença-t-elle de but en blanc.

Autant régler cela également.

— Oh ! fit Emily.

Elle parut intéressée, mais moins effrayée que sa mère ne s'y attendait.

— J'espère qu'elle n'a pas été gravement blessée, dit Emily.

— Apparemment pas, mais c'est peut-être davantage une question de chance qu'un manque de détermination de la part de son agresseur, répondit Caroline avec force.

Elle devait faire suffisamment peur à Emily pour que celle-ci ne prenne pas de risques. Un risque était vite pris ; une blessure pouvait être définitive.

— Qui est-ce ? Quelqu'un que nous connaissons ?

— Une domestique de Mrs. Waterman. Mais là n'est pas la question ! Vous ne devez plus sortir seules, aucune d'entre vous, jusqu'à ce que la police arrête ce détraqué.

— Mais ça peut durer indéfiniment ! protesta Emily. J'avais prévu de rendre visite à Miss Decker vendredi après-midi...

— Tu n'aimes pas Miss Decker, voyons !

— Peu importe que je l'aime ou non, maman. Elle fréquente des gens que je souhaite connaître ou que je voudrais au moins rencontrer.

— Dans ce cas, emmène Charlotte ou Sarah avec toi. Tu n'iras pas toute seule, Emily.

L'expression d'Emily se durcit.

— Sarah ne viendra pas. Elle va chez Madame Tussaud avec Dominic. Elle a mis un mois à le convaincre de l'y accompagner.

— Alors vas-y avec Charlotte.

— Maman ! s'exclama Emily avec mépris. Vous savez aussi bien que moi que Charlotte va nous gâcher l'après-midi. Même si elle ne prononce pas un mot, son visage la trahira.

— Elle non plus n'aime pas Miss Decker, n'est-ce pas ? demanda Caroline avec une pointe d'ironie.

— Charlotte n'a aucun sens des réalités.

C'était une parfaite entrée en matière. Caroline s'engouffra aussitôt dans la brèche.

— Il me semble que toi non plus, tu n'as pas vraiment les pieds sur terre. Tu poursuis Lord Ashworth de tes assiduités, ce qui a peu de chances d'aboutir. Et même s'il s'agissait d'un engouement passager, tu le vois beaucoup trop. Tu vas te faire remarquer d'une manière fâcheuse, et pour ce qui est de Lord Ashworth, on finira par se souvenir de toi comme sa...

— J'ai l'intention de devenir la femme d'Ashworth, déclara Emily avec un aplomb qui stupéfia Caroline. Pour moi, c'est ça, avoir le sens des réalités.

— Ne sois pas ridicule ! dit Caroline d'un ton sec. Ashworth n'épousera jamais une jeune fille dont la famille n'a ni relations ni fortune. Quand bien même il en aurait l'intention, ses parents l'en empêcheraient.

Emily regardait fixement devant elle, tout en continuant à marcher d'un pas décidé.

— Son père est mort, et il est quasiment sur un pied d'égalité avec sa mère. Inutile d'essayer de me dissuader. J'ai pris ma décision.

— Et tu oses prétendre que Charlotte n'a aucun sens des réalités ! dit Caroline avec consternation, tandis qu'elles tournaient dans Cater Street. Au moins, garde tes projets pour toi et ne tiens pas de propos... compromettants devant le pasteur.

— Jamais je n'aurais l'idée d'en parler devant le pasteur, répliqua Emily avec brusquerie. Il ne comprend pas ces choses-là.

— Il les comprend sûrement, mais en tant qu'homme d'Eglise, ça ne l'intéresse pas. Tous les hommes sont égaux devant Dieu.

Emily lui lança un regard exprimant crûment son peu de considération pour le pasteur, et Caroline eut le sentiment d'être une hypocrite. C'est une impression déplaisante, surtout lorsqu'elle vous est infligée par votre plus jeune enfant.

— Bien. Si tu penses devenir une lady, tu vas devoir apprendre les bonnes manières, même avec les gens que tu n'aimes pas, dit Caroline d'un ton acerbe, consciente cependant que cela s'adressait autant à

elle qu'à sa fille.

— Comme Miss Decker.

Emily lui coula un regard oblique, un petit sourire aux lèvres.

Caroline ne trouva rien à lui répondre, mais heureusement, elles arrivaient déjà à la porte des Prebble.

Dix minutes plus tard, elles étaient dans le petit salon contigu à la cuisine. Martha Prebble avait demandé du thé. Elle leur faisait face, assise sur le canapé. Curieusement, Sarah était là aussi, en grande conversation avec la femme du pasteur. Elle ne parut pas du tout surprise de les voir. Martha s'excusa de l'absence de son mari, sur un ton qui laissa penser à Caroline que cette absence la soulageait peut-être autant qu'elles.

— C'est tellement gentil à vous de nous aider, Mrs. Ellison, dit Martha, se penchant en avant. Je me demande parfois comment cette paroisse survivrait sans vous et vos filles dévouées. Sarah était encore là la semaine dernière.

Elle regarda Sarah en souriant.

— Elle nous a aidés pour notre œuvre de charité au bénéfice des orphelins. C'est une jeune femme délicieuse.

Caroline sourit. Sarah n'avait jamais été une cause de souci. Sauf peut-être au moment où elle avait épousé Dominic. Caroline et Edward s'étaient demandé si elle avait bien choisi. Mais ça n'avait pas duré. Ce choix s'était avéré excellent, il satisfaisait tout le monde – sauf Charlotte peut-être. Une fois ou deux, Caroline avait pensé... mais Martha Prebble s'était remise à parler.

— ... évidemment, nous devons aider ces pauvres femmes. En dépit de ce que dit le pasteur, je trouve que certaines d'entre elles ne sont que les victimes des circonstances.

— Les classes plus modestes ne bénéficient pas, comme nous, des avantages d'une bonne éducation, acquiesça Sarah en hochant la tête.

Que Sarah était donc pompeuse par moments ! Exactement comme Edward. Caroline avait manqué le début de la conversation, mais elle pouvait facilement deviner de quoi il s'agissait. Elles organisaient un sermon d'après dîner, avec une collecte, du thé et des rafraîchissements à la fin, au profit des mères célibataires. Un projet dans lequel Caroline se trouva entraînée dans un moment d'inattention.

Martha Prebble eut l'air égarée, comme si elles ne parlaient pas du tout de la même chose. Puis elle se ressaisit.

— Naturellement. Mais selon le pasteur, il est de notre devoir d'aider ces créatures-là, quelles que soient leur position sociale, ou la façon dont elles... déchoient.

— Bien entendu.

Caroline fut ravie de voir arriver la bonne avec le thé.

— Peut-être devrions-nous parler du déroulement de la soirée. Qui doit s'adresser à nous, avez-vous dit ? Je crains de l'avoir oublié, même si vous l'avez mentionné.

— Le pasteur, répondit Martha.

Cette fois, son expression était indéchiffrable.

— Après tout, c'est la personne la mieux qualifiée pour nous parler du péché et du repentir, de la faiblesse de la chair et du prix à payer pour ses péchés.

Caroline tressaillit à cette pensée. Elle remercia intérieurement la Providence d'être venue avec Emily et non avec Charlotte. Dieu seul savait ce que Charlotte aurait répondu à cela !

— C'est parfait, fit-elle mécaniquement.

Elle se dit aussi que c'était totalement inutile, sauf pour ceux qui avaient une meilleure opinion d'eux-mêmes après avoir exprimé de tels sentiments. Pauvre Martha ! Ce devait être très éprouvant de vivre dans une telle rectitude. Elle regarda Sarah, en face d'elle. S'était-elle jamais posé ces questions-là ? Elle avait l'air tellement affable, tellement contente d'acquiescer. Quelles pensées se cachaient derrière son joli visage ? Elle se tourna vers Martha, qui contemplait fixement Sarah. Y avait-il de la douleur dans son expression, le désir avide d'une fille qu'elle n'avait jamais eue ?

— Je suis entièrement d'accord avec vous, Mrs. Prebble, dit Sarah avec conviction. Et je suis certaine que la communauté compte sur vous pour donner l'exemple. Je vous promets que nous serons toutes là.

— Ma chérie, tu peux promettre pour toi, enchaîna Caroline à la hâte, mais ne le fais pas pour les autres. Je serai là, sans nul doute, mais nous ne pouvons parler au nom de Charlotte ou d'Emily. Il me semble que Charlotte a déjà un engagement.

Et si elle n'en avait pas, Caroline allait rapidement lui en trouver un. Cette soirée s'annonçait suffisamment pénible sans y ajouter l'un de ces désastres que Charlotte était capable de provoquer avec quelques remarques irréflechies.

Elles se tournèrent toutes vers Emily, qui ouvrit de grands yeux, avec une apparente innocence.

— Quand avez-vous dit que cette réunion avait lieu, Mrs. Prebble ?

— Vendredi en quinze, le soir, dans la salle paroissiale.

Emily prit un air désolé.

— Oh ! ce n'est vraiment pas de chance. J'ai promis de rendre un service à une amie, d'aller avec elle chez l'une de ses vieilles parentes. Elle ne voulait pas y aller seule, vous comprenez. Or les visites ont tellement d'importance pour les personnes âgées. Surtout quand elles ne sont pas en très bonne santé.

« Emily, espèce de menteuse », pensa Caroline, craignant que

l'expression de sa fille ne la trahisse. Mais elle dut admettre qu'Emily s'en était très bien tirée !

La visite suivit son cours : conversation polie, pour l'essentiel dénuée de sens ; excellent thé, bien chaud et parfumé ; gâteaux plutôt pâteux ; et tout ce temps-là, personne ne déplora l'absence du pasteur.

Elles rentrèrent toutes ensemble à la maison, Sarah discutant avec Emily et parlant plus que sa sœur. Emily semblait manquer d'allant. Caroline marchait quelques mètres derrière elles, songeant toujours à Martha Prebble, au genre de femme qu'elle devait être pour aimer vivre avec le pasteur. Peut-être avait-il été très différent dans sa jeunesse ? Comment savoir ? Edward était pompeux à ses heures. Sans doute tous les hommes l'étaient. Mais le pasteur était bien pire que ça. Caroline avait souvent eu envie de rire d'Edward, même de Dominic. Seul le manque de courage l'en avait empêchée. Martha avait-elle aussi envie de rire ? Elle n'avait pas le visage d'une femme qui rit souvent. En fait, plus Caroline y pensait, plus ce visage lui apparaissait comme un masque de souffrance : une ossature énergique, reflet de sentiments profonds. Ce n'était pas un visage paisible.

Un mois plus tard, cette soirée ne fut plus qu'un souvenir embarrassant. Charlotte était ravie qu'on lui ait interdit d'y participer. Elle avait reconnu avec ferveur qu'elle risquait de faire une remarque maladroite... par inadvertance, bien sûr.

Il y avait beaucoup de vent et il faisait froid, pour un soir d'août. Maman, Sarah et Emily étaient toutes allées à quelque nouvelle réunion dans la salle paroissiale. Martha Prebble avait pris froid. Il était donc indispensable que des gens comme Caroline prennent cette soirée en main, veillent à ce que les personnes responsables du buffet aient réglé tous les détails, que les choses soient faites à temps et que tout soit remis en place ensuite. À nouveau, Charlotte se réjouit d'être restée à la maison, avec un mal de tête tout à fait réel.

Ce devait être ce temps lourd, orageux. Elle ouvrit les portes-fenêtres donnant sur le jardin pour laisser rentrer l'air. L'effet fut extrêmement bénéfique et, vers neuf heures, elle se sentit beaucoup mieux.

À dix heures, Charlotte referma les portes-fenêtres, car la nuit était tombée.

L'obscurité qui envahissait la pièce lui conférait un sentiment de vulnérabilité. Il n'y avait rien entre le jardin et la rue, hormis cet écran de roses. Elle lisait un livre que son père n'aurait pas approuvé de voir entre ses mains, mais c'était l'occasion rêvée, car Dominic et lui étaient sortis, eux aussi.

À dix heures et demie, il faisait nuit noire quand Mrs. Dunphy frappa à la porte du grand salon.

Charlotte leva les yeux.

— Oui ?

Mrs. Dunphy entra, les cheveux en bataille, triturant son tablier.

Charlotte la regarda, surprise.

— Oui, Mrs. Dunphy ?

— Peut-être ne devrais-je pas vous déranger, Miss Charlotte, mais je ne sais vraiment pas comment régler la question !

— Quelle question, Mrs. Dunphy ? Ça ne peut pas attendre demain ?

— Oh ! non, Miss Charlotte. C'est Lily.

Mrs. Dunphy avait l'air malheureux.

— Elle est à nouveau sortie avec ce Jack Brody et elle n'est pas revenue. Il est plus de dix heures et demie, Miss Charlotte, et, demain, il faut qu'elle se lève à six heures !

— Ne vous inquiétez pas pour ça, dit Charlotte sèchement.

Elle avait horreur de se mêler des histoires entre domestiques.

— Si demain elle est épuisée, peut-être apprendra-t-elle à ne pas rester dehors trop tard.

Mrs. Dunphy retint son souffle d'exaspération.

— Vous ne comprenez pas, Miss Charlotte ! Il est dix heures et demie, et elle n'est toujours pas rentrée ! Je n'ai jamais aimé ce Jack Brody. Mr. Maddock a dit plusieurs fois que ce n'était pas un garçon pour elle et qu'il ferait bien de la laisser tranquille.

Charlotte avait remarqué que Maddock avait des vues sur Lily, ce qui le prédisposait à désapprouver ces sorties avec Jack Brody et les hommes en général.

— À votre place, Mrs. Dunphy, je ne prendrais pas l'opinion de Maddock trop au sérieux. Ce garçon est certainement inoffensif.

— Miss Charlotte, il est presque onze heures, il fait nuit, et Lily est quelque part en ville, avec un homme de peu ! Mr. Maddock est sorti la chercher. Il est dehors en ce moment. Mais je crois que vous devriez faire quelque chose.

Charlotte comprit enfin ce dont Mrs. Dunphy avait peur.

— Oh ! ne soyez pas bête, Mrs. Dunphy ! explosa-t-elle.

Non parce que c'était bête, mais parce qu'à présent elle avait peur, elle aussi.

— Elle va rentrer d'un moment à l'autre, et vous pouvez me l'envoyer. Je saurai lui faire comprendre que si elle recommence, nous la renverrons. Dites-le à Maddock quand il va revenir, puis allez vous coucher. Maddock veillera.

— Oui, Miss Charlotte. Vous... vous pensez que tout ira bien pour elle ?

— Pas si elle recommence. Maintenant retournez dans la cuisine et cessez de vous tracasser.

— Oui, merci, Miss.

Et Mrs. Dunphy sortit, tordant toujours son tablier entre ses mains.

Une demi-heure plus tard, à onze heures passées, Maddock entra dans le salon.

Charlotte posa son livre. Elle-même était sur le point d'aller se coucher. Elle ne voyait pas l'intérêt d'attendre les autres. D'ailleurs, elle n'aurait pas cru qu'ils rentreraient si tard. Les réunions à la salle paroissiale se terminaient généralement vers dix heures. Peut-être y avait-il beaucoup de rangement à faire. Après quoi, il leur faudrait trouver une voiture pour regagner la maison. Papa était à son club. Dominic était sorti, Charlotte ne se souvenait pas où.

— Oui, Maddock ?

— Il est plus de onze heures, Miss Charlotte, et Lily n'est toujours pas là. Avec votre permission, je pense que nous devrions prévenir la police.

— La police ! Mais pourquoi donc ? On ne va pas déranger la police parce que notre bonne est dehors avec un individu peu fréquentable ! Nous serons la risée du voisinage. Papa ne nous le pardonnerait jamais. Même si elle est...

Charlotte chercha le mot.

— ... de mœurs suffisamment légères pour passer la nuit dehors.

Le visage de Maddock se crispa.

— Aucune de nos servantes n'est immorale, Miss Charlotte. Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond.

— Très bien alors, si elle n'est pas immorale, elle est sottre, inconsciente.

Charlotte commençait à avoir vraiment peur. Elle aurait voulu que papa soit là ou Dominic. Ils auraient su quoi faire. Lily était-elle réellement en danger ? Devait-elle appeler la police ? L'idée de s'adresser à la police avait quelque chose d'effrayant, d'avilissant. Les gens respectables n'avaient pas affaire à la police. Papa serait-il furieux contre elle ? Diverses hypothèses se bousculaient dans sa tête : la disgrâce, le visage de papa rouge de colère, Lily gisant quelque part dans la rue.

— D'accord, appelez-les, dit-elle très calmement.

— Oui, Miss. Je vais y aller moi-même. Je refermerai la porte derrière moi. Ne vous inquiétez pas, Miss Charlotte. Vous serez parfaitement en sécurité ici, avec Dora et Mrs. Dunphy. Simplement, ne laissez personne entrer.

— Oui, Maddock. Merci.

Charlotte s'assit pour attendre la suite des événements. Soudain, la pièce lui parut froide, et elle se blottit un peu plus dans les coussins du sofa. Avait-elle bien agi ? N'était-ce pas insensé d'envoyer Maddock chercher la police simplement parce que Lily se conduisait mal ? Papa

allait être furieux. Les gens jaserait. Maman serait très gênée. Cela reflétait la moralité de toute la maisonnée.

Elle se leva pour rappeler Maddock, puis se rendit compte que c'était trop tard. Elle venait de se rasseoir sur le sofa, frissonnante, quand la porte d'entrée s'ouvrit et se referma. Charlotte se figea.

Soudain elle entendit clairement la voix de Sarah.

— Je n'ai jamais été aussi fatiguée de ma vie ! Mrs. Prebble fait ça toute seule, d'habitude ?

— Bien sûr que non, dit Caroline d'un ton las. Mais comme elle était souffrante, elle n'a pas contacté les gens qui l'aident habituellement.

La porte du grand salon s'ouvrit.

— Eh bien, Charlotte, que fais-tu là, pelotonnée comme une petite fille, dans la pénombre ? Tu es malade ?

Caroline s'avança rapidement vers sa fille.

Charlotte était tellement contente de la voir qu'elle en eut les larmes aux yeux. C'était ridicule. Sa gorge se serra d'émotion.

— Maman, Lily n'est pas rentrée. Maddock est allé prévenir la police !

Caroline écarquilla les yeux.

— La police ! s'écria Emily, incrédule.

Puis son incrédulité se changea en fureur.

— Qu'est-ce qui t'a pris, Charlotte ? Tu es complètement folle !

Sarah la rejoignit.

— Que vont dire les voisins ? On n'alerte pas la police, simplement parce qu'une servante est partie avec un homme !

— Où est Dominic ? dit Sarah.

Elle regarda autour d'elle, comme si elle s'attendait à le voir se matérialiser.

— Il est sorti, forcément ! lança Charlotte d'un ton sec. Tu crois que s'il était là, il serait allé se coucher ?

— Vous n'auriez jamais dû laisser Charlotte toute seule ! s'exclama Emily, la voix stridente de colère.

— Maman ne savait pas que Lily choisirait justement ce soir pour se perdre !

Charlotte entendit sa propre voix se briser. Dans sa tête, elle voyait Lily gisant dans la rue.

— Elle est peut-être morte, et vous ne pensez qu'à faire des réflexions idiotes !

Le bruit de la porte d'entrée coupa court à la discussion. Edward entra dans le grand salon dont la porte était restée ouverte.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il aussitôt. Caroline ?

— Charlotte a envoyé Maddock chercher la police parce que Lily est partie, déclara Sarah, furieuse. À mon avis, demain, on est la risée

des voisins !

Edward, atterré, fixa Charlotte.

— Charlotte ?

— Oui, papa.

Elle évitait de le regarder.

— Qu'est-ce qui t'a pris, ma fille, de faire une chose pareille ?

— Elle avait peur qu'il ne soit arrivé... commença Caroline.

— Taisez-vous, Caroline, dit-il d'un ton sec. Charlotte ? J'attends.

Charlotte sentit ses larmes s'évaporer dans un sursaut de révolte. Elle lui fit face, aussi indignée que lui.

— Si toute la rue doit parler de nous, répondit-elle en articulant chaque mot, je préfère que ce soit parce qu'on s'est inquiétés pour rien ! Je ne voudrais pas qu'on nous accuse de nous être souciés trop peu de Lily pour prévenir la police, alors qu'elle gisait quelque part, blessée !

— Charlotte, va dans ta chambre !

Sans un mot, la tête haute, Charlotte sortit et monta l'escalier. Sa chambre était sombre et froide, mais elle ne pensait qu'à une seule chose : dehors, il faisait encore plus sombre, encore plus froid.

Le matin, elle se réveilla fatiguée, la tête lourde. Elle se souvint de la soirée de la veille. Papa était probablement toujours furieux, et la pauvre Lily allait payer le prix fort, peut-être même se faire renvoyer. Maddock allait sans doute passer un sale quart d'heure, lui aussi. Charlotte devait faire en sorte que son père n'apprenne pas que la police était une idée de Maddock. Inutile d'aggraver le cas du majordome.

Qui plus est, si Lily était remerciée, cela bouleverserait la vie de toute la maisonnée, jusqu'à l'arrivée de la nouvelle bonne. Mrs. Dunphy serait surchargée de travail. Dora courrait dans tous les sens. Et Maman constaterait une fois de plus combien il était difficile de choisir une fille convenable, sans parler de la former.

Il était encore tôt, mais cela ne servait à rien de traîner au lit. De toute façon, mieux valait affronter la situation, que de rester couchée à ressasser des craintes et des angoisses non fondées.

Charlotte ne s'était pas aventurée plus loin que le couloir du rez-de-chaussée quand elle vit Dora.

— Oh, Miss Charlotte !

— Qu'y a-t-il, Dora ? Vous avez une mine épouvantable. Vous êtes malade ?

— Pas exactement. Mais n'est-ce pas horrible, Miss ?

Charlotte sentit son cœur chavirer. Papa n'avait tout de même pas jeté Lily dehors en pleine nuit ?

— Qu'est-ce qui est horrible, Dora ? Je suis allée me coucher avant

le retour de Lily.

— Oh ! Miss Charlotte !

Dora déglutit, les yeux ronds.

— Lily n'est toujours pas rentrée. Elle doit être étendue quelque part dans la rue. Assassinée ! Et nous, on dort tranquillement comme si on s'en moquait !

— Ça m'étonnerait fort ! riposta Charlotte vivement, essayant de se convaincre elle-même. Elle est sans doute au lit, dans quelque chambre misérable, avec ce Jack je ne sais quoi.

— Oh ! non, Miss, c'est méchant de dire ça...

Elle rougit violemment.

— Excusez-moi, Miss Charlotte, mais vous avez tort de parler ainsi. Lily est une fille sérieuse. Elle n'aurait jamais découché, surtout sans prévenir !

Charlotte changea de sujet.

— Savez-vous si la police est venue ? Maddock était allé les prévenir.

— Oui, Miss, un agent est passé. Mais il semblait penser que Lily n'avait pas une moralité irréprochable et qu'elle était partie, tout simplement. Moi, je trouve que les policiers eux-mêmes n'ont pas une moralité irréprochable. Ils se commettent avec toutes sortes d'individus douteux. C'est logique, non ?

— Je ne sais pas, Dora. Je n'ai jamais rencontré de policiers.

Le petit déjeuner fut guindé, sinistre. Même Dominic paraissait morose, ce qui ne lui arrivait jamais. Papa et lui partirent pour la journée. Emily et maman se rendirent chez la couturière pour des essayages. Sarah était dans sa chambre, en train d'écrire des lettres. Étonnant, le nombre de lettres qu'elle envoyait. Charlotte ne trouvait jamais plus de deux ou trois personnes à qui écrire dans le mois. Il était onze heures et demie. Charlotte était occupée à peindre, plutôt bien, compte tenu de son état d'esprit, lorsque Maddock frappa, puis ouvrit la porte.

— Oui, Maddock ? dit-elle sans lever les yeux de sa palette.

Elle mélangeait un sépia mat pour les feuilles, dans le lointain, et espérait trouver le ton exact. Elle adorait peindre, et, ce matin, c'était particulièrement apaisant.

— Une personne, Miss Charlotte, pour Mrs. Ellison, mais comme elle n'est pas là, il insiste pour parler à quelqu'un.

Charlotte abandonna le sépia.

— Une personne, Maddock, c'est-à-dire ? Quel genre de personne ?

— Une personne de la police, Miss Charlotte.

Charlotte sentit la peur l'envahir. C'était donc vrai ! Ou bien venaient-ils se plaindre d'avoir été dérangés pour un problème domestique ?

— Dans ce cas, faites-le entrer.

— Souhaitez-vous que je reste, Miss, pour éviter qu'il vous importune ? On ne peut jamais savoir avec ces policiers. Ils sont habitués à fréquenter un tout autre milieu.

En ce moment, Charlotte avait réellement besoin d'un soutien moral.

— Non, merci, Maddock. Mais ne vous éloignez pas, s'il vous plaît, que je puisse vous appeler.

Quelques instants plus tard, la porte se rouvrit.

— Inspecteur Pitt, Miss.

L'homme qui entra était grand. Il paraissait un peu fort, à cause de sa mise débraillée. Il avait le cheveu rebelle, les pans de sa jaquette volaient quand il marchait. Son visage ? Pas vraiment beau, vaguement typé, bien que ses yeux fussent clairs et ses cheveux seulement châains. Il avait l'air intelligent. Sa voix, lorsqu'il parla, s'avéra étonnamment belle, incongrue pour quelqu'un d'allure aussi peu soignée.

Il toisa Charlotte de la tête aux pieds, d'un regard pénétrant qui l'agaça d'emblée.

— Je regrette de devoir m'adresser à vous, alors que vous êtes seule, Miss Ellison. Mais nous ne pouvons nous permettre de perdre du temps. Peut-être voudriez-vous vous asseoir ?

Elle refusa instinctivement.

— Non, merci, dit-elle avec raideur. Que voulez-vous ?

— Je suis désolé, j'ai de mauvaises nouvelles. Nous avons retrouvé votre bonne, Lily Mitchell.

Charlotte tenta de rester debout, immobile, bien droite, alors que ses genoux faiblissaient. Elle sentit le sang refluer de son visage.

— Où ?

Ce ne fut qu'un couinement. Ce diable d'homme la regardait fixement. Personne ne lui était antipathique au premier coup d'œil – enfin, presque –, mais cet individu ne lui inspirait certainement pas confiance.

— Eh bien ? dit-elle d'une voix plus posée.

— Dans Cater Street. Vous devriez peut-être vous asseoir.

— Ça va très bien, merci.

Elle tenta de le fusiller du regard, sans résultat. Il prit son bras avec fermeté, la fit reculer, puis asseoir sur une chaise à dossier droit.

— Voulez-vous que j'appelle une femme de chambre ? proposa-t-il.

Charlotte se rebiffa. Elle n'était pas faible au point de ne pouvoir garder contenance, voire affronter une terrible réalité.

— Que souhaitez-vous me demander qui ne puisse attendre ? s'enquit-elle avec une parfaite maîtrise d'elle-même.

Il fit le tour de la pièce, lentement. Cet homme n'avait vraiment

aucune éducation. Cependant, qu'attendre d'un policier ? Ce devait être plus fort que lui.

— Votre majordome est venu nous signaler, hier soir, qu'elle était sortie avec un homme du nom de Jack Brody, commis de son état. À quelle heure lui aviez-vous demandé de rentrer à la maison ?

— Dix heures et demie, je crois. Je n'en suis pas sûre. Non, peut-être dix heures. Maddock pourrait vous le dire.

— Avec votre permission, je vais lui poser la question.

Cela sonnait plus comme une affirmation que comme une requête.

— Depuis combien de temps était-elle à votre service ?

Cela paraissait appartenir au passé de façon tellement définitive !

— Environ quatre ans. Elle n'avait que dix-neuf ans.

Charlotte entendit sa voix se briser tout à coup. Un souvenir très vif d'Emily lui revint, Emily bébé, apprenant à marcher. C'était ridicule. Emily n'avait rien de commun avec Lily, hormis le fait qu'elles avaient toutes les deux dix-neuf ans.

Ce diable de policier ne la quittait pas des yeux.

— Vous deviez bien la connaître ?

— Je pense, oui.

Charlotte s'aperçut soudain combien peu elle la connaissait. Lily était un visage familier, quelqu'un dont on avait l'habitude. Charlotte ignorait ce qu'il y avait derrière ce visage, ce que la jeune bonne aimait, ce qui l'effrayait.

— Lui est-il déjà arrivé de passer la nuit dehors ?

— Comment ?

Charlotte avait momentanément oublié le policier.

Il répéta sa question.

— Non. Jamais. Mr... ?

Elle avait également oublié son nom.

— Pitt, inspecteur Pitt, dit-il à sa place.

— Inspecteur Pitt, a-t-elle été... étranglée, comme les autres ?

— Oui, Miss Ellison, avec un gros fil d'acier. Exactement comme les autres.

— Et... et elle a aussi été... mutilée ?

— Oui. Je suis désolé.

— Oh !...

Charlotte se sentit submergée par un sentiment de faiblesse, d'horreur, de pitié.

Il l'observait. Apparemment, il ne remarqua rien d'autre que son silence.

— Avec votre permission, je vais aller parler aux domestiques. Ils la connaissent probablement mieux que vous.

Le ton de sa voix sous-entendait que Charlotte se souciait peu de cette servante. Elle en éprouva de la colère... et un sentiment de

culpabilité.

— Nous ne nous mêlons pas de la vie privée de nos domestiques, Mr. Pitt ! Mais au cas où vous penseriez que nous ne nous intéressons pas à eux, sachez que c'est moi qui ai envoyé Maddock prévenir la police, hier soir.

Elle rougit de colère dès qu'elle eut prononcé ces mots. Pourquoi essayait-elle de se justifier auprès de cet homme ?

— Malheureusement, vous n'avez pas été capables de la retrouver à ce moment-là ! ajouta-t-elle d'un ton sec.

Il accepta ce reproche en silence. Quelques instants plus tard, il était parti.

Charlotte resta plantée devant son chevalet. Cette peinture, si délicate, si évocatrice un quart d'heure plus tôt, n'était plus que taches marron-gris sur le papier. Dans la tête de Charlotte s'entrechoquaient des images floues : des rues sombres, des pas, une femme qui lutte pour respirer, et par-dessus tout, la peur, et l'agression abominable, sournoise.

Elle regardait toujours le chevalet quand sa mère entra. La voix d'Emily flotta dans le corridor.

— Je suis sûre que ça va être horrible, si elle n'ajuste pas plus la robe. Je vais avoir l'air grosse ! Ce ne sera vraiment pas élégant.

Caroline s'était arrêtée, elle regardait fixement Charlotte.

— Charlotte, ma chérie, qu'y a-t-il ?

Charlotte sentit ses yeux se remplir de larmes.

Avec un soulagement douloureux, elle courut se jeter dans les bras de sa mère, l'écrasant presque, tant elle la serrait fort.

— Lily. Maman, elle a été étranglée, comme les autres. Ils l'ont retrouvée dans Cater Street. Il y a un affreux policier ici même, en ce moment ! Il interroge Maddock et les domestiques.

Caroline lui caressa doucement les cheveux, d'un geste infiniment apaisant.

— Oh ! ma chérie, murmura-t-elle. C'est ce que je redoutais. Je n'ai jamais réellement cru que Lily était partie. J'ai juste essayé de m'en convaincre, car c'était grandement préférable à ce dénouement-là. Ton papa va être tellement furieux de savoir la police ici. Sarah est-elle au courant ?

— Non. Elle est en haut.

Caroline repoussa gentiment Charlotte.

— Dans ce cas, nous ferions mieux de nous ressaisir et de nous préparer à affronter bien des désagréments. Il va falloir que j'écrive aux parents de Lily. Autant qu'ils apprennent la nouvelle par un membre de la famille, quelqu'un qui connaissait Lily. Et puis, nous étions responsables d'elle. Maintenant, monte dans ta chambre et passe-toi le visage sous l'eau. Ensuite, prévien Sarah. Où est-il, ce

policier ?

L'inspecteur Pitt revint dans la soirée, quand Edward et Dominic étaient à la maison. Il insista pour leur parler à tous, une fois de plus. Il se montra persévérant et autoritaire.

— Je n'ai encore rien vu de tel ! s'exclama Edward, furieux, quand Maddock vint l'annoncer. Ce bougre-là est d'une impertinence incroyable ! Il faudra que je parle à ses supérieurs. Je ne veux pas mêler les femmes à cette sordide histoire. Je vais le voir seul à seul. Caroline, les filles, sortez, s'il vous plaît, jusqu'à ce que j'envoie Maddock vous chercher.

Elles se levèrent, obéissantes. Mais avant qu'elles n'arrivent à la porte, celle-ci s'ouvrit, et Pitt, ce personnage débraillé, pénétra dans la pièce à grands pas.

— Bonsoir, madame, dit-il, s'inclinant à l'adresse de Caroline. Bonsoir, répéta-t-il en regardant tous les autres.

Ses yeux s'attardèrent sur Charlotte, à l'extrême consternation de cette dernière. Sarah la considéra avec dégoût, comme si, d'une certaine manière, elle était responsable de l'intrusion de cet individu dans le salon.

— Ces dames sortaient, dit Edward avec froideur. Voulez-vous avoir l'amabilité de vous écarter pour les laisser passer ?

— Comme c'est fâcheux, répondit Pitt en souriant gaiement. J'avais espéré m'entretenir avec elles en votre présence, pour leur assurer un soutien moral. Mais si vous préférez que je leur parle seul, dans ce cas...

— Je préfère que vous ne leur parliez pas du tout ! De toute façon, elles ne sont au courant de rien, et je ne tolérerai pas qu'on les bouleverse inutilement.

— Bien, si vous savez quelque chose, monsieur, nous vous serions obligés...

— Je ne sais rien non plus ! Je ne m'intéresse pas aux amourettes de mes servantes ! lâcha Edward. Mais je peux vous donner toutes les informations que la famille possède sur Lily. Son dossier, ses références, l'adresse de ses parents. Vous en avez besoin, sans doute ?

— Oui. Même si, à mon avis, ça n'a aucun intérêt. Néanmoins, il faut absolument que je parle à votre épouse, et à vos filles. Les femmes sont très observatrices, vous savez. Surtout vis-à-vis d'autres femmes.

Vous n'imaginez pas tout ce qu'elles remarquent, contrairement à nous.

— Ma femme et mes filles ont d'autres préoccupations que les histoires d'amour de Lily Mitchell.

De plus en plus rouge, Edward serrait les poings. Sarah se

rapprocha de lui.

— Vraiment, Mr... — elle ne s'encombra pas du nom — je vous assure que je ne sais rien du tout. Vous utiliseriez mieux votre temps en interrogeant Mrs. Dunphy ou Dora. Si Lily s'est confiée à quelqu'un, ce sera à l'une d'entre elles. Retrouvez donc ce misérable avec qui elle sortait.

— Oh ! Mrs. Corde, nous l'avons déjà retrouvé. Il dit avoir laissé Lily au bout de la rue, à dix heures moins dix, à un endroit d'où l'on pouvait voir cette maison. Il était obligé de rentrer avant dix heures, sinon il aurait trouvé porte close.

— Vous n'avez que sa parole, en ce qui concerne ce dernier point, dit Dominic, intervenant pour la première fois.

Il était assis sur une chaise, le visage un peu empourpré, mais plus maître de lui que les autres. Le cœur de Charlotte frémit quand elle se tourna vers lui. Il paraissait si calme. Papa était ridicule, comparé à lui.

— Il était chez lui à dix heures, répliqua Pitt.

Il baissa les yeux sur Dominic, fronçant légèrement les sourcils.

— Eh bien, il peut l'avoir tuée avant dix heures, n'est-ce pas ? persista ce dernier.

— Certainement. Mais pourquoi aurait-il fait ça ?

— Je ne sais pas, dit Dominic en croisant les jambes. C'est à vous de trouver. Pourquoi l'assassin, peu importe qui il est, l'a-t-il tuée ?

— C'est exact, renchérit Sarah en se rapprochant de Dominic, se ralliant visiblement à sa théorie. Vous devriez chercher cet homme, au lieu d'être ici.

— Il a au moins eu la discrétion de ne pas venir pendant la journée, souffla Emily à Charlotte. La pauvre Sarah est sur des charbons ardents !

— Ne sois pas méchante, chuchota Charlotte en retour.

Cependant, elle était d'accord, et elle savait qu'Emily l'avait compris.

— Vous pensez que c'est lui, n'est-ce pas, Mrs. Corde ? dit Pitt en haussant les sourcils.

— Évidemment ! Qui voulez-vous que ce soit ?

— Oui, qui ?

— Je crois que c'est tout à fait logique, déclara Edward qui retrouva sa langue. Ils ont eu une querelle d'amoureux, il s'est mis en colère et l'a étranglée. Nous ferons le nécessaire pour l'enterrement, bien sûr. Mais vous n'avez pas besoin de nous ennuyer à nouveau. Maddock pourra répondre à toutes les questions pratiques que vous vous posez.

— Il l'a étranglée avec un fil d'acier, dit Pitt, portant les mains à son cou et mimant le geste. Un fil qu'il avait sur lui, juste au cas où.

Edward blêmit.

— Je vous signalerai à vos supérieurs pour impertinence !

Charlotte fut prise d'une absurde envie de rire. Ce devait être nerveux, sans doute.

— A-t-il également tué Chloé Abernathy ? dit Pitt. Et la bonne des Hilton ? Ou bien y a-t-il deux assassins en liberté dans Cater Street ?

Ils le dévisagèrent en silence. Il offrait un spectacle inconnu dans leur paisible salon... et il laissait entendre des choses inconnues, horribles, effrayantes.

Charlotte sentit la main d'Emily se glisser dans la sienne, et elle fut bien contente de s'y raccrocher. Personne ne répondit à Pitt.

Chapitre IV

Le jour suivant fut l'un des pires que Charlotte eût jamais vécus. Tout le monde se sentait abattu, bien que cela se manifestât de façon différente chez les uns et les autres. Papa se montra plus irritable que d'habitude et très autoritaire. Maman s'occupait à des détails pratiques, comme si ranger la cuisine et la maison allait modifier le cours des événements. Sarah ne cessa de répéter les commentaires de diverses relations mondaines, jusqu'au moment où Charlotte perdit patience et lui dit carrément de se taire. Dominic se taisait déjà ; il en était presque devenu muet. Emily paraissait moins affectée, l'esprit accaparé par d'autres pensées. Une seule note positive : grand-mère était toujours chez Susannah et ne pouvait donc pas mettre son grain de sel.

On était samedi, jour de repos. Mais personne n'aurait le cœur de sortir pour le plaisir.

Le pasteur fit porter un petit mot par un messenger pour exprimer ses regrets.

— Très courtois de sa part, dit Sarah en y jetant un coup d'œil après que son père l'eut lu.

— C'était la moindre des choses, remarqua Charlotte avec irritation.

La seule pensée du pasteur la mettait de mauvaise humeur.

— Tu n'espérais tout de même pas qu'il se déplacerait pour une domestique ? riposta Sarah, agacée à présent. En outre, je ne vois pas ce qu'il pourrait faire.

Charlotte chercha un argument pour la contrer et n'en trouva pas. Voyant que Dominic la regardait d'un air amusé, elle se sentit rougir. Si seulement elle pouvait se contrôler ! Elle avait l'impression d'être la dernière des sottes.

Caroline entra à ce moment-là, rouge de s'être agitée, la coiffure un peu de travers. Edward leva les yeux.

— Grand Dieu, ma chère, mais que vous est-il arrivé ? On dirait... vous avez quelque chose sur le nez.

Caroline se passa la main sur le nez, machinalement, et aggrava la situation.

Charlotte prit un mouchoir et enleva la tache sur sa peau. C'était de la farine.

— Vous étiez aux fourneaux ? s'enquit Edward avec une surprise peinée. Et Mrs. Dunphy ?

— Elle a la migraine. Cette histoire l'a profondément touchée. Elle aimait beaucoup Lily, vous savez. De toute façon, je ne déteste pas faire la cuisine. Je suis venue parce que je me suis souvenue d'une chose : j'ai promis une recette de potage à Mrs. Harding, et je me demandais si deux d'entre vous pourraient la lui apporter cet après-midi.

Charlotte aimait bien Mrs. Harding. Cette vieille dame à la dent dure ne tarissait pas de récits sur toutes sortes de gens qu'elle avait connus dans sa jeunesse, une jeunesse assez haute en couleur, avant d'épouser un homme d'un milieu supérieur au sien et de s'installer dans la richesse et la respectabilité. Charlotte doutait que toutes ces histoires fussent vraies, mais elles étaient passionnantes.

— Je me ferai un plaisir d'y aller, maman, proposa-t-elle aussitôt.

— Emmène Sarah ou Emily avec toi, dit Caroline, les regardant l'une après l'autre.

— Je suis occupée, décréta Emily. J'ai de la couture à faire, puisque nous avons une bonne de moins. Il y a du linge à raccommoder.

— Si Mrs. Dunphy est malade, dit Sarah, je vais rester à la maison et voir si je peux l'aider. Peut-être pourrais-je lui parler, pour lui changer les idées.

Charlotte lui lança un regard méprisant. Elle savait parfaitement que Mrs. Dunphy n'avait rien à voir avec son refus de l'accompagner. Sarah considérait Mrs. Harding comme une vieille commère peu fréquentable. Elle ne souhaitait pas établir de relations amicales avec elle. Pour ce qui était des commérages, elle avait raison. Mais si les histoires de Mrs. Harding avaient été un peu plus à jour, Sarah aurait sans doute trouvé de l'intérêt à sa compagnie.

— Charlotte n'a pas besoin d'escorte, dit Edward d'un ton aigre. C'est à vingt minutes d'ici. Tu iras directement là-bas, Charlotte, puis tu reviendras aussitôt que possible, sans toutefois paraître impolie. Tu n'auras pas besoin de te justifier. J'imagine que tout le quartier est déjà au courant. Et pas de ragots ! La vieille Mrs. Harding est une vraie mouche du coche. Donne-lui la recette, fais-lui tes compliments et rentre à la maison.

— Je ne veux pas que les filles se promènent toutes seules, déclara Caroline avec fermeté. Soit quelqu'un l'accompagne, soit Mrs. Harding devra attendre. Les rues sont trop dangereuses.

— C'est absurde, Caroline ! Elle ne risque absolument rien.

Edward se redressa dans son fauteuil.

— On est en plein jour, ajouta-t-il.

— C'est en plein jour que la bonne de Mrs. Waterman s'est fait attaquer ! répliqua Caroline. Je me demande pourquoi vous ne nous l'avez pas dit, afin qu'on soit prévenues, au même titre que les

servantes.

— Ma chère Caroline, où est donc votre sens de la mesure ? Ce forcené agresse des filles de maison, des filles à la moralité douteuse. Personne ne pourrait prendre Charlotte pour l'une de ces créatures.

— Et Chloé Abernathy ? Ce n'était pas une servante !

— Certes. Moi-même, ça m'a surpris. Je l'avais toujours considérée comme une jeune fille convenable, bien qu'un peu écervelée. Cela prouve qu'on peut se tromper.

— Parce qu'elle a été tuée ? dit Caroline avec stupéfaction.

— Précisément.

C'était un raisonnement qui tournait en rond, pensa Charlotte. Elle faillit même le dire tout haut.

— Selon vous, elle s'est fait tuer parce qu'elle était immorale, et elle était immorale parce qu'elle s'est fait tuer ! déclara-t-elle, achevant sa pensée.

— À mon avis, elle a été assassinée parce qu'elle avait des fréquentations douteuses, dit Edward, fronçant les sourcils à l'adresse de Charlotte. Ce meurtre en est la preuve. Tu as peur de sortir toute seule ?

Cette fois, il y avait de l'inquiétude dans sa voix. Il lui parla gentiment.

— Oui, dit Charlotte avec franchise. Je préférerais ne pas y aller seule.

Dominic étendit ses jambes et se leva promptement.

— Je peux venir avec vous, si vous voulez. Je ne sers pas à grand-chose ici, que ce soit pour le raccommodage ou avec Mrs. Dunphy, et encore moins à la cuisine.

La promenade avec Dominic fut merveilleuse, malgré le brûlant soleil d'août et les vagues de chaleur qui montaient du trottoir. Mrs. Harding fut ravie de les voir, même si, pour une fois, le flot de commérages semblait s'être tari à la source. Peut-être était-ce dû à la présence d'un homme. Elle leur offrit des rafraîchissements, et ils furent bien contents d'accepter une limonade avant de partir. Elle comprit, mais regretta le fait qu'ils fussent pressés. Du moins le dit-elle. Cependant, Charlotte eut le sentiment très net que la présence de Dominic la gênait, bien qu'elle l'admirât – mais quelle femme ne l'aurait pas admiré ?

Sur le chemin du retour, Dominic parut un peu déconcerté par sa réticence. Il avait entendu dire qu'elle était la meilleure commère du voisinage et se déclarait grandement déçu. Charlotte tenta d'expliquer ce qu'elle pensait être la raison de cette attitude, et finit par le régaler des plus belles histoires dont elle se souvenait, à la grande joie de Dominic. Il rit, de bon cœur, et Charlotte fut plus merveilleusement,

plus désespérément heureuse que jamais.

Ils arrivèrent à la maison pour trouver Sarah en rage, papa blême, Emily muette et maman à la cuisine.

Le bonheur s'évanouit comme derrière une porte qui venait de se refermer. Seul Dominic souriait toujours, apparemment insensible à ce changement.

— Qu'avez-vous tous ? demanda-t-il, se dirigeant vers les portes-fenêtres pour les ouvrir. Vous avez besoin d'air. Il fait un temps magnifique.

Puis il se tourna vers eux, le visage assombri.

— Vous ne pensez tout de même pas encore à Lily ? Je suis sûr qu'elle n'aurait pas voulu nous voir dépérir tout l'été.

— L'été est presque fini, Dominic, dit Sarah d'un ton aigre. Mais notre humeur n'a rien à voir avec Lily, du moins pas dans le sens où vous le croyez. Ce maudit policier est revenu.

Charlotte se mit en colère, jusqu'au moment où elle vit le visage de son père. Il paraissait moins fâché qu'en proie à un réel désarroi.

— Mais pourquoi, papa ? Ne lui avons-nous pas dit tout ce que nous savions ?

Edward fronça les sourcils, le regard lointain.

— La police ne croit pas qu'il s'agisse du quidam avec qui elle était sortie, pas plus que d'un quelconque forcené.

— Voyons, ils n'imaginent pas que ça a un rapport avec nous ? dit Dominic, incrédule.

— Je ne sais pas ce qu'ils imaginent, répliqua Edward, sèchement. À mon avis, ils se servent de cet argument pour satisfaire leur curiosité.

— Que vous a-t-il demandé ? s'enquit Charlotte, les regardant à tour de rôle. Nous ne sommes pas obligés de répondre à ses questions, si elles sont impertinentes. On n'a qu'à le mettre à la porte.

— Facile à dire ! lança Sarah, cinglante. Tu n'étais pas là, toi.

— Tu aurais pu ne pas être là toi non plus, si tu avais été disposée à venir avec moi.

Charlotte avait dit cela sans méchanceté. Elle était ravie que Dominic l'eût accompagnée, mais il lui restait un vague ressentiment pour cet après-midi gâché.

— Ne t'inquiète pas, tu n'as rien raté, dit Sarah, se redressant légèrement. Il va revenir spécialement pour toi.

— Je ne sais rien !

— Et pour Dominic.

Charlotte se tourna vers Edward.

— Que puis-je lui dire, papa ? Je n'ai pas vu Lily, ce jour-là. En tout cas, je ne m'en souviens pas.

Elle eut un bref pincement au cœur.

— D'ailleurs, je ne la connaissais pas vraiment.

— Je ne sais pas ce qu'il veut.

Une fois de plus, Edward parut plus soucieux qu'irrité.

— Il a posé toutes sortes de questions bizarres, sur moi, sur Maddock, et il semblait très désireux de parler à Dominic.

Dominic fronça les sourcils. Pendant un instant, il eut l'air inquiet.

— Et les autres victimes – hormis Lily ?

— Ne soyez pas stupide ! siffla Sarah. Ils ne peuvent pas vous soupçonner d'être mêlé à ça, sinon que vous avez pu remarquer quelque chose, un individu louche rôdant dans le quartier. Après tout, vous empruntez cette rue tous les jours.

Une pensée nouvelle et terrifiante germa dans l'esprit de Charlotte. La police pouvait-elle être obtuse et aveugle au point de croire que l'un deux... ? Dominic et papa étaient souvent à l'extérieur ; ils passaient par Cater Street...

Sarah lut ses craintes sur son visage.

— Je vais leur ôter cette idée démente de la tête, s'exclama-t-elle rageusement. Je connais trop bien Dominic. Ce n'est pas le genre d'homme à regarder les servantes, et encore moins à les accoster. Ce n'est pas un être en proie à des passions incontrôlables. C'est un homme civilisé. Il est à mille lieues de ces histoires-là !

Charlotte se tourna vers Dominic et vit, en un éclair, une expression de douleur, de déception intense sur son visage, comme s'il avait entraperçu, puis perdu un trésor d'une valeur inestimable. Elle ne sut pas, à ce moment-là, quel rêve fugace de sensualité, ou de danger, il avait vu avant qu'il ne lui échappe.

Pitt revint une heure plus tard. Il était accompagné d'un homme que Charlotte n'avait jamais vu et qu'on lui présenta rapidement comme étant le brigadier Flack. C'était un garçon fluët, de taille moyenne, mais qui semblait petit à côté de Pitt. Il resta totalement silencieux, parcourant la pièce des yeux dans ses moindres détails, avec un vif intérêt.

— Bonsoir, Mr. Pitt, dit Charlotte d'un ton calme.

Il ne réussirait pas à la mettre en colère, et elle le congédierait aussi vite que possible ; ainsi en avait-elle décidé.

— Je suis désolée que vous ayez pris la peine de revenir, car je suis quasiment sûre de ne rien pouvoir vous dire de plus. Néanmoins, je répondrai à toutes les questions que vous souhaitez me poser.

Peut-être était-ce un peu irréfléchi de sa part. Elle ne devait pas lui laisser le loisir de se montrer impertinent.

— Vous n'imaginez pas les indices qui peuvent se révéler utiles, parfois, dit Pitt.

Il se tourna vers son brigadier et l'envoya rapidement à la cuisine,

interroger Maddock, Mrs. Dunphy et Dora.

Puis il posa à nouveau les yeux sur Charlotte. Il paraissait parfaitement à l'aise, fait irritant en soi. Il aurait dû être plus... plus impressionné. Après tout, il n'était que simple policier, chez des gens d'un milieu socialement bien supérieur au sien.

— Que désirez-vous savoir ? dit-elle froidement.

Il la gratifia d'un sourire charmeur.

— Le nom et l'adresse du détraqué qui étrangle les jeunes femmes dans les rues de son quartier. Évidemment, c'est présumer qu'il s'agit d'une seule et même personne et pas d'un crime copié sur un autre crime.

De surprise, Charlotte pivota vers lui.

— Que voulez-vous dire ?

— Que parfois les gens entendent parler d'un crime, surtout s'il s'agit d'un crime sordide, et que cela leur donne l'idée de résoudre leurs problèmes de la même manière : en se débarrassant de quelqu'un qui les gêne, quelqu'un dont la mort leur serait profitable, financièrement ou autrement. Et voilà...

Il fit claquer ses doigts.

— ... vous avez un deuxième meurtre ou un troisième. Le deuxième meurtrier espère qu'on incriminera le premier à sa place.

— À vous entendre, c'est tellement banal, dit-elle, dégoûtée.

— Mais c'est banal, Miss Ellison. Que cette théorie soit la bonne ou pas, à moi de le vérifier. Mais pas avant d'avoir éliminé les explications les plus évidentes.

— Lesquelles ?

Elle regretta aussitôt d'avoir posé cette question. Elle ne voulait pas l'encourager. Et, pour être honnête, elle avait un peu peur de la réponse.

— Trois jeunes femmes ont été étranglées dans ce quartier, ces derniers mois. La première hypothèse, c'est qu'il y a un maniaque en liberté.

— À mon avis, c'est ça, dit-elle, vaguement soulagée. Pourquoi chercher autre chose ? Pourquoi ne pas poursuivre votre enquête là où l'on rencontre ce genre d'individus... je veux dire des individus capables...

Charlotte chercha la formule exacte.

— ... les milieux criminels !

— La pègre ? fit Pitt.

Il sourit avec une pointe de dérision. Le ton de sa voix était à la fois amusé, amer et quelque peu condescendant.

— À votre avis, Miss Ellison, où vivent les gens de la pègre ? Est-ce un lieu auquel on accède en ouvrant une bouche d'égout ?

— Bien sûr que non ! riposta-t-elle, agacée. C'est un univers que je

ne connais pas, évidemment. Il ne fait pas partie de mes fréquentations. Mais je n'ignore pas qu'il existe un milieu criminel dont les critères sont totalement différents des nôtres.

Elle le toisa d'un air méprisant.

— En tout cas, des miens !

— Oh ! très différents, Miss Ellison, admit-il, souriant toujours.

Mais son regard s'était durci.

— Quoique vous n'ayez pas précisé si vous vous référez à des critères moraux ou à des conditions de vie. Mais peut-être que ça n'a pas d'importance, critères moraux et conditions de vie étant beaucoup plus liés que les mots ne le laissent supposer. En réalité, j'en suis venu à penser qu'ils sont en symbiose.

— En symbiose ? répéta-t-elle, incrédule.

Il l'interpréta mal, croyant qu'elle ignorait le sens du mot.

— Quand deux choses dépendent l'une de l'autre, Miss Ellison. Une relation de coexistence, d'interdépendance, où l'un nourrit l'autre.

— Je sais ce que cette expression veut dire ! lança-t-elle, furieuse. Je m'interroge simplement sur son emploi dans ce contexte. La pauvreté n'induit pas forcément le crime. Il y a plein de gens pauvres qui sont aussi honnêtes que moi.

Cette fois, Pitt eut un grand sourire.

— Vous trouvez cela amusant, Mr. Pitt ? dit-elle d'un ton glacial. Certes, vous ne me connaissez pas suffisamment pour juger de mon honnêteté. Mais au moins vous savez que je n'étrangle pas les jeunes femmes dans la rue !

Il la regarda, regarda sa taille, ses mains délicates, ses poignets fins.

— Oui, acquiesça-t-il. Je doute que vous en ayez la force.

— Ce n'est pas de l'esprit, Mr. Pitt, c'est de l'insolence.

Elle tenta de le toiser de toute sa hauteur, mais comme il mesurait bien plus d'un mètre quatre-vingts et elle, quinze centimètres de moins, elle n'y réussit pas.

— Et ça ne m'amuse pas, acheva-t-elle.

— Mon but n'était pas de vous amuser, Miss Ellison, ni de faire de l'esprit. Je parlais au sens propre.

Il était à nouveau sérieux.

— Et je ne crois pas que vous ayez jamais vu la vraie misère.

— Si, je l'ai vue !

— Vraiment ?

Pitt ne cachait pas son incrédulité.

— Avez-vous vu des enfants abandonnés à six ou sept ans, obligés de mendier ou de voler pour survivre, des enfants qui dorment dans des caniveaux, sous des porches, trempés jusqu'aux os par la pluie, ne possédant que les haillons qu'ils ont sur le corps ? Que croyez-vous

qu'il leur arrive ? À votre avis, au bout de combien de temps un gamin de six ans, sous-alimenté, à la rue, meurt de faim ou de froid ?

« Quand on ne lui a rien enseigné d'autre que la survie, poursuit Pitt, quand il ne sait ni lire ni écrire, quand il est passé de main en main, jusqu'à ce que plus personne ne veuille de lui ? Soit il meurt – et croyez-moi, j'en ai vu, de ces petits corps gisant dans les ruelles, morts de faim et de froid ! –, soit il a de la chance et un ramoneur ou un dénicheur de moineaux le recueille.

Malgré elle, la colère de Charlotte céda la place à la pitié.

— Un dénicheur de moineaux ?

— C'est un homme qui ramasse ces enfants-là, dit Pitt. Tout d'abord il les recueille, les nourrit, leur offre l'asile et une espèce de sécurité, un endroit où ils se sentent chez eux. Puis, peu à peu, il joue sur leur reconnaissance pour leur apprendre à voler, du moins à voler avec talent. Au départ, ils sortent avec leurs aînés, les regardent travailler. Ils commencent par des bricoles. Par exemple, les mouchoirs en soie, quand ils étaient à la mode.

« Ensuite, ils passent à un stade supérieur, à des choses plus subtiles. Les plus doués progressent jusqu'à voler le contenu des poches intérieures, les chaînes de montre, les sceaux. Un dénicheur de moineaux donne des cours. Il suspend une rangée de manteaux sur une corde à travers la pièce, un mouchoir en soie dépassant de chaque poche. Les garçons prendront les mouchoirs les uns après les autres, pour s'entraîner à chaparder.

« L'homme peut aussi utiliser un mannequin de tailleur, continua Pitt. Il lui met un manteau, sur lequel sont cousues des clochettes qui tinteront au moindre geste un peu brusque. Il peut aussi servir de cobaye, en présentant son dos aux garçons. Ceux qui réussissent sont généreusement récompensés. Ceux qui échouent sont punis. Un enfant qui a du courage, ou qui a faim, peut assurer à son maître et à lui-même une vie confortable. Jusqu'à ce qu'il devienne trop grand ou que ses doigts perdent de leur agilité.

Charlotte était horrifiée. Elle en voulait à Pitt de la détresse que lui inspirait le sort de ces gamins.

— Qu'arrive-t-il alors ? Il meurt de faim ? demanda-t-elle.

Elle eût préféré ne pas savoir, et en même temps elle ne supportait pas de rester dans l'ignorance.

— Il prend du galon, probablement, devient voleur, ou, s'il est intelligent, s'insère dans une bande de pickpockets, intègre le gratin de la pègre...

— Le quoi ?

— Le gratin de la pègre – le haut du pavé, dans l'activité de pickpocket. Ces garçons-là s'habillent bien, ont généralement un appartement dans un quartier modeste, une maîtresse, qu'ils prennent

à l'âge de treize, quatorze ans, presque toujours plus âgée qu'eux. Curieusement, ils sont très fidèles et considèrent cette union comme un mariage. Ils travaillent en bandes de trois à six. Chacun joue son rôle dans l'organisation et l'exécution d'un vol. Ils dépouillent souvent les femmes.

— Comment savez-vous tout cela ? Et puisque vous le savez, pourquoi ne les arrêtez-vous pas, n'empêchez-vous pas ce genre de pratiques ?

Pitt grogna brièvement.

— On les arrête. Presque tous passent une partie de leur vie en prison.

Charlotte frissonna.

— Quelle vie horrible ! Mieux vaut être ramoneur, sans nul doute. Vous n'avez pas parlé de ramoneurs ? Ça, au moins, c'est honnête.

— Ma chère Miss Ellison, il faut bien plus de discernement et d'expérience que vous n'en avez pour trouver un honnête ramoneur. Avez-vous déjà grimpé dans une cheminée ?

Charlotte haussa les sourcils avec tout le dédain glacial dont elle était capable.

— Vous avez des idées bizarres quant aux occupations des femmes de la bonne société, Mr. Pitt. Mais si vous voulez une réponse, non, je n'ai jamais grimpé dans une cheminée.

— Bien.

Le ton de Charlotte ne sembla pas le perturber le moins du monde. Il la détailla à nouveau de la tête aux pieds, et elle se sentit rougir sous son regard.

— Vous ne rentreriez pas, dit-il franchement. Vous êtes bien trop grande et trop forte.

Elle devint écarlate.

— Oh ! vous avez la taille fine.

Ses yeux glissèrent sur les épaules, le buste de Charlotte, avant de descendre.

— Mais le reste de votre corps resterait certainement coincé dans les tunnels verticaux, les coudes, la suie vous rentrerait dans le nez, dans la bouche, les yeux, les poumons...

— Ça a l'air terrible, mais pas malhonnête. Sauf de la part du ramoneur, qui prend quelqu'un d'autre pour faire le travail. Mais comme vous l'avez fait remarquer, ils pourraient difficilement le faire eux-mêmes.

— Miss Ellison, aucun cambrioleur professionnel ne s'attaque à une maison sans obtenir tout d'abord des informations sur la disposition des lieux et les endroits où l'on garde les objets de valeur. Voyez-vous un meilleur moyen de s'introduire quelque part que de passer par la cheminée ?

— Vous voulez dire... mais c'est horrible !

— Bien sûr que c'est horrible, Miss Ellison. Tout ceci est horrible ! rétorqua-t-il rageusement. La misère, le crime, la solitude, la saleté, les maladies chroniques, l'alcoolisme, la prostitution, la mendicité ! Ils volent, fabriquent des fausses pièces, de faux documents, escroquent les gens, se prostituent, mais ils tuent rarement, à moins d'y être acculés. Et ils ne sortent pas de leur monde, sauf s'ils en tirent un profit. Or ça ne rapporte rien d'étrangler trois pauvres filles dans Cater Street. On ne leur a même rien volé.

Charlotte n'arrivait pas à détacher son regard de cet homme. Un mélange de fascination et d'horreur l'en empêchait. Pitt lui déplaisait intensément, et ce qu'il disait l'effrayait.

— Comment ça ? Qu'insinuez-vous ? Elles sont mortes !

— Oh ! tout à fait mortes. Ce que je dis, c'est que le genre d'étrangleur auquel vous pensez, l'homme de la pègre, issu du milieu criminel, tue pour de l'argent. Il ne risquerait pas sa peau pour le plaisir. Il tue pour ne pas se faire prendre, et seulement si c'est indispensable. C'est beaucoup plus sûr que d'immobiliser quelqu'un ou de l'assommer. Il commence par choisir sa victime, ne s'attaque qu'à ceux qui ont de l'argent.

— Alors pourquoi... ?

Un nouvel univers venait de s'ouvrir à elle. Hideux, confus, il envahissait le doux cocon de ses certitudes, des valeurs qu'elle avait considérées comme sûres, immuables.

Pitt la regardait avec un léger sourire, comme s'il existait une complicité entre eux.

— Si je le savais, peut-être aurais-je déjà arrêté le coupable. Mais son mobile n'est pas un mobile simple – ni clair, comme le vol ou la vengeance. C'est quelque chose de plus sombre, qui vient du tréfonds de l'âme.

Elle était effrayée. Elle le détestait. Elle détestait sa familiarité, son intrusion dans ses émotions, qui l'obligeait à découvrir des choses dont elle ne voulait pas connaître l'existence.

— Vous feriez mieux de partir, Mr. Pitt. Il n'y a rien que je puisse vous apprendre. Je crois que vous vouliez voir Mr. Corde, bien que je doute qu'il vous aide, lui aussi. Peut-être devriez-vous examiner le cas des autres filles... qui ont été tuées.

Charlotte respira pour tenter de se calmer.

— J'examinerai tout, Miss Ellison. Mais effectivement, j'aimerais voir Mr. Corde. Peut-être auriez-vous la bonté d'appeler Maddock, pour qu'il aille le chercher ?

La soirée ne fut pas agréable. Dominic ne voulut dire à personne ce que Pitt lui avait demandé, bien qu'Edward l'y exhortât jusqu'à la

limite de l'indiscrétion. Dominic demeura silencieux, ce qui était préoccupant en soi, car cela ne lui ressemblait pas. Charlotte avait peur de donner libre cours à ses pensées. Tout juste si elle ne soupçonnait pas Pitt d'avoir découvert quelque chose qui embarrassait Dominic, lui faisait honte. Bien entendu, cela n'avait rien à voir avec la mort de Lily, ni avec celle des autres, mais tout le monde savait que les hommes, y compris les meilleurs d'entre eux, avaient parfois leurs secrets. C'était dans leur nature. On le savait, mais on l'occultait, pour sa propre tranquillité d'esprit.

Charlotte parla résolument d'autre chose, consciente de débiter parfois des absurdités, mais c'était mieux que les longs silences dans la conversation, propices à la réflexion.

Bien que fatiguée, elle dormit mal et se réveilla tard, ce qui l'obligea à courir pour ne pas manquer l'office. Charlotte n'aimait pas vraiment aller à l'église, le côté solennel, l'atmosphère de bienséance rigide, les salutations polies, qui tenaient plus du rituel que de l'amitié. Et puis le service religieux, toujours le même, au point qu'elle se retrouvait à répéter les mots et à chanter les répons comme un perroquet. Elle pouvait tout réciter mécaniquement, pourvu qu'elle n'oubliât pas où elle en était.

Dès qu'elle oubliait, Charlotte devait regarder les paroles pour repartir, jusqu'à ce que l'habitude reprît le dessus. Et, bien entendu, le pasteur prononçait son sermon. Généralement sur le péché et la nécessité de se repentir. Son histoire préférée était celle de la femme adultère, bien qu'il n'y trouvât pas la même signification que Charlotte. D'ailleurs, pourquoi était-ce toujours la femme ? Pourquoi les hommes n'étaient jamais pris en flagrant délit d'adultère ? Dans tous les récits entendus par Charlotte, c'étaient les femmes qui trompaient leur mari, et les hommes qui les surprenaient et les jugeaient ! Et les individus avec lesquels on les surprenait ? Pourquoi les femmes ne leur jetaient-elles pas de pierres ? Elle l'avait demandé à papa, il y avait longtemps de ça. Il lui avait répondu, avec un certain étonnement, de ne pas être ridicule.

Le pasteur fit son sermon habituel. En fait, il fut pire que d'habitude. Son texte disait : « Bienheureux les cœurs purs », mais le message était : « Bienheureux les moralement propres. » Il s'étendit longuement sur la condamnation des actes immoraux. Et plus il parlait des courtisanes et des prostituées, plus Charlotte songeait aux pauvres décrits par cet insupportable Pitt. Des enfants qu'on laissait mourir de faim à un âge où elle et ses sœurs apprenaient à lire et à écrire, sous l'égide de Miss Sims, dans la salle de classe. Elle pensa aux jeunes femmes abandonnées avec des enfants. Auraient-elles pu survivre autrement ?

Elle jurait très rarement, mais ce matin, elle aurait bien expédié

Mr. Pitt en enfer pour l'avoir obligée à découvrir cette réalité-là. Assise sur le banc dur, elle regardait fixement le pasteur. À chaque phrase qu'il prononçait, elle se sentait de plus en plus mal. Elle l'avait toujours détesté, et à la fin de la matinée, elle le haït avec une véhémence qui l'affligea, et l'effraya. C'était très peu chrétien et peu féminin de haïr quiconque de cette façon. Cependant, cette haine était pour elle un sentiment profond et légitime, qu'elle ne pouvait nier.

Charlotte leva les yeux vers la tribune d'orgue et vit le visage pâle de Martha Prebble qui jouait l'hymne finale. Elle avait l'air de s'ennuyer et paraissait malheureuse.

Le déjeuner du dimanche fut sinistre. Puis il fallut passer l'après-midi selon les exigences du repos sabbatique. Demain, grand-mère reviendrait de chez Susannah, ce qui n'était pas non plus une perspective agréable.

C'eût été difficile à croire, mais le lundi fut pire. Grand-mère arriva à dix heures, marmonnant de sombres augures sur le déclin du quartier, des classes supérieures, du monde en général. La moralité dégringolait à une vitesse folle. Ils étaient tous promis à la catastrophe.

Ils venaient de monter ses bagages et l'avaient à peine installée à l'étage, dans son boudoir, que l'inspecteur Pitt reparut, flanqué du silencieux brigadier Flack. Sarah était sortie... pour s'occuper de ses œuvres de charité ou autres. Emily était chez la couturière, pour quelque essayage en vue d'une nouvelle sortie avec George Ashworth. Vraiment, elle aurait dû avoir un peu plus de bon sens ! Il était temps qu'elle comprenne qu'il était joueur, coureur, voire pire, et que pour finir, elle risquait d'y laisser sa réputation. Toute la journée, maman resta à l'étage pour tenter d'amadouer grand-mère, afin qu'elle n'empoisonne pas la vie à tout le monde.

La dernière personne que Charlotte avait envie de voir était l'inspecteur Pitt.

Il entra dans le petit salon, se posta dans l'embrasure de la porte, les pans de sa jaquette en l'air, le cheveu en bataille, comme toujours. Son amabilité irrita Charlotte au-delà de toute mesure.

— Que voulez-vous, Mr. Pitt ?

Il ne prit pas la peine de rectifier, de répliquer qu'il était *l'inspecteur* Pitt. Cela aussi ennuya Charlotte, car elle avait eu l'intention de l'humilier.

— Bonjour, Miss Ellison. Quelle magnifique journée d'été ! Votre père est à la maison ?

— Évidemment que non ! Nous sommes lundi matin. Il est à la Cité, comme la plupart des gens respectables. Ce n'est pas parce que nous n'appartenons pas aux classes laborieuses que nous sommes

oisifs !

Pitt eut un grand sourire, découvrant des dents solides.

— Aussi charmante que soit votre compagnie, moi aussi je suis ici pour travailler. Si votre père est sorti, je vais devoir parler avec vous.

— Si c'est indispensable.

— Je n'enquête pas sur les meurtres par plaisir.

Son sourire s'envola, mais sa bonne humeur demeura. Sa voix se teinta de tristesse, de colère même.

— Ce n'est plaisant pour personne, mais il faut le faire.

— Je vous ai déjà dit le peu que je sais, fit-elle, exaspérée. Plusieurs fois. Si vous n'arrivez pas à résoudre cette affaire, peut-être devriez-vous abandonner ou laisser quelqu'un de capable s'en charger.

Il ignora sa grossièreté.

— C'était une jolie fille, Lily Mitchell ?

— Vous ne l'avez pas vue ? dit Charlotte, surprise.

L'omission semblait tellement énorme !

Pitt eut un sourire désolé, comme s'il plaignait Charlotte, tout en essayant de rester patient.

— Si, Miss Ellison, je l'ai vue, mais elle n'était pas très jolie, à ce moment-là. Son visage était gonflé, bleu, ses traits déformés, sa langue...

— Arrêtez ! Arrêtez ! s'entendit crier Charlotte.

— Alors auriez-vous l'amabilité de mettre votre dignité en veilleuse, dit-il plutôt calmement, et de m'aider à trouver celui qui a fait ça, avant qu'il le fasse à une autre ?

Charlotte était furieuse, honteuse, et blessée.

— Oui, bien sûr, répondit-elle précipitamment.

Elle tourna la tête pour qu'il ne voie pas son visage et surtout pour ne pas le voir, lui.

— Oui, Lily était plutôt jolie, dit-elle. Elle avait une peau superbe.

La jeune fille frissonna, prise de nausée à la pensée de ce visage boursoufflé, marqué par la mort violente. Elle chassa cette image de son esprit.

— Elle n'avait jamais de boutons ni le teint brouillé. Et elle avait une voix très douce. Je crois qu'elle venait de province.

— Du Derbyshire.

— Ah !

— Était-elle en bons termes avec les autres domestiques ?

— Oui, je crois. Nous n'avons jamais eu vent d'aucune querelle.

— Et avec Maddock ?

Charlotte se retourna pour lui faire face. Les pensées se bousculaient dans sa tête, trop vite pour qu'elle puisse les cacher.

— Vous voulez dire... ?

— Précisément. Est-ce que Maddock l'admirait, est-ce qu'elle lui

plaisait ?

Charlotte n'avait jamais envisagé que Maddock puisse éprouver de tels sentiments. De la possessivité à l'égard de ses servantes, peut-être, mais du désir, de la jalousie ? Maddock était le majordome, vêtu d'habits sévères, poli, en charge de la maison. Mais c'était un homme, et, maintenant qu'elle y pensait, un homme de trente-cinq ans maximum, pas tellement plus âgé que Dominic. Quelle idée ridicule que d'associer Maddock et Dominic !

Pitt attendait, observant le visage de la jeune fille.

— Je vois que c'est pour vous une hypothèse nouvelle, mais pas invraisemblable, quand vous y réfléchissez.

Elle n'avait aucune raison de lui mentir.

— Oui. Je me souviens d'une phrase de quelqu'un. Mrs. Dunphy... la nuit où Lily... a disparu. Elle a dit que Maddock aimait bien Lily, qu'il aurait pu prendre Jack Brody en grippe parce qu'il sortait avec elle. Mais peut-être craignait-il seulement de perdre une bonne employée. Il faut longtemps pour former une nouvelle servante, vous savez.

Charlotte ne voulait pas attirer d'ennuis à Maddock. Elle ne pouvait pas vraiment imaginer qu'il avait suivi Lily dehors et qu'il lui avait fait « ça ».

— Mais Maddock est sorti, ce soir-là ? poursuivit Pitt.

— Oui, bien entendu ! vous le savez très bien. Il est allé la chercher, parce qu'elle était en retard. N'importe quel bon majordome l'aurait fait !

— À quelle heure ?

— Je ne sais plus exactement. Pourquoi ne le lui demandez-vous pas ?

Elle se rendit compte aussitôt à quel point c'était stupide. Si Maddock était coupable, non pas qu'il le fût, bien sûr, mais s'il avait quelque chose à se reprocher, il n'irait sans doute pas le dire à Pitt.

— Excusez-moi.

Pourquoi devait-elle s'excuser devant ce policier ?

— Je crois que c'était peu après dix heures, mais, naturellement, je n'étais pas dans la cuisine, je ne l'ai donc pas vérifié par moi-même.

— J'ai déjà posé la question à Mrs. Dunphy, dit-il, mais j'aime bien voir mes informations corroborées par le plus de sources possible. Et la mémoire de Mrs. Dunphy, selon son propre aveu, n'est pas très fiable. Elle a été très ébranlée par toute cette histoire.

— Et vous pensez que je ne le suis pas ? Simplement parce que je ne pleurniche pas toute la journée ?

Comme si elle ne s'était pas souciée de Lily autant qu'elle l'aurait dû.

— À priori, je ne m'attends pas que vous soyez aussi liée à une

servante que la cuisinière, dit Pitt avec une très légère moue, comme pour masquer un sourire. Et j'ai tendance à penser que votre nature vous porte davantage à la colère qu'aux larmes.

— Vous croyez que j'ai mauvais caractère ? dit Charlotte.

Elle regretta aussitôt sa question, car elle impliquait que l'opinion de ce policier lui importait. Ce qui était absurde.

— Je crois que vous êtes emportée et prenez rarement la peine de cacher vos sentiments, dit Pitt en souriant. Attitude qui ne manque pas d'attrait, et qui est plutôt rare chez les femmes, surtout les femmes bien nées.

Charlotte se surprit à rougir violemment.

— Vous êtes impertinent ! lança-t-elle d'un ton sec.

Le sourire de Pitt s'élargit. Il la regardait droit dans les yeux.

— Si vous ne vouliez pas savoir ce que je pensais de vous, pourquoi avoir posé la question ?

Elle ne trouva pas de réponse à cela. Elle fit donc appel à toute sa dignité et le fixa sans ciller.

— Il est tout à fait possible que Maddock ait été amoureux de Lily, mais vous ne croyez tout de même pas qu'il avait les mêmes sentiments pour la bonne des Hilton, a fortiori pour Chloé Abernathy. Par conséquent, supposer qu'il les ait toutes tuées est un raisonnement on ne peut plus faux, si l'amour est le mobile. Je pense que vous devriez tout reprendre à zéro, dans une optique plus réaliste.

C'était une façon de lui donner congé.

Il ne bougea pas.

— Vous étiez seule à la maison à ce moment-là ? demanda-t-il.

— Oui, bien sûr. En dehors de Dora et Mrs. Dunphy. Pourquoi ?

— Votre mère et vos sœurs participaient à une réunion paroissiale. Où se trouvaient votre père et Mr. Corde ?

— Demandez-leur.

— Vous ne le savez pas ?

— Non.

— Mais ils sont rentrés à la maison en passant près de Cater Street, même s'ils ne l'ont pas empruntée ?

— S'ils avaient vu quoi que ce soit, je suis sûre qu'ils vous l'auraient dit.

— Peut-être.

— Évidemment que oui ! Pourquoi se seraient-ils tus ?

Une pensée terrible la frappa brutalement.

— Vous n'allez pas... vous n'allez pas imaginer que l'un d'eux ait pu...

— J' imagine tout, Miss Ellison, et je ne crois rien tant que je n'ai pas de preuves. J'admets qu'il n'y a aucune raison de supposer que...

Il laissa cette phrase en suspens.

— Mais quelqu'un a tué. J'aimerais avoir un autre entretien avec Maddock... sans qu'on nous dérange.

Ce soir-là, tout le monde était à la maison, même Emily. Ils étaient assis devant les portes-fenêtres ouvertes sur la pelouse et le soleil couchant, mais l'air du soir, au lieu d'être chargé des senteurs de la journée, semblait seulement lourd, oppressant.

Ce fut Sarah qui exprima ce qu'ils pensaient tous, avec plus au moins d'exactitude.

— Je ne suis pas inquiète.

Elle leva le menton.

— L'inspecteur Pitt me semble être un homme intelligent. Il s'apercevra vite que Maddock est aussi innocent que le reste d'entre nous. À mon avis il va même en décider dès demain.

Comme d'habitude, Charlotte parla sans réfléchir.

— Je n'ai aucune confiance dans son bon sens. Il n'est pas comme nous.

— Nous savons tous qu'il vient d'une autre classe sociale, répondit Sarah vivement. Mais il a l'habitude des criminels. Il doit connaître la différence entre un domestique parfaitement respectable, comme Maddock, et le genre de rustres qui étranglent des jeunes filles.

— Il y a une grande différence entre les rustres, comme tu dis, qui attaquent et volent les gens, et les individus qui étranglent des femmes, surtout des servantes qui n'ont rien d'intéressant à offrir.

Dominic eut un grand sourire.

— Et qu'en savez-vous, Charlotte ? Êtes-vous devenue experte en crimes passionnels ?

— Elle ne le sait pas ! dit Edward, cinglant. Elle prend le contrepied, comme toujours.

— Je ne suis pas d'accord, fit Dominic sans cesser de sourire. Charlotte n'a pas l'esprit de contradiction, elle est seulement directe. Elle a passé beaucoup de temps, récemment, avec ce policier. Peut-être a-t-elle appris quelque chose ?

— Je ne vois pas ce qu'elle pourrait avoir appris d'un personnage pareil. En tout cas, rien qui soit convenable à savoir, pour une femme, dit Edward en fronçant les sourcils.

Il se tourna vers Charlotte.

— Charlotte, est-ce vrai ? Tu as vu cet individu ?

La jeune fille se sentit rougir, furieuse et gênée.

— Seulement quand il est venu ici pour enquêter, papa. Malheureusement, par deux fois, il n'y avait personne à la maison, quand il est passé.

— Et que lui as-tu dit ?

— J'ai répondu à ses questions, bien sûr. Il ne s'agissait pas

vraiment d'une conversation de salon.

— Ne sois pas impertinente ! Je veux dire : que t'a-t-il demandé ?

— Pas grand-chose.

En y repensant, elle se rendait compte que leurs discussions étaient sans grand rapport avec l'enquête.

— Il m'a posé des questions sur Lily, et sur Maddock.

— C'est un homme horrible, dit Sarah en frissonnant. C'est affreux, de devoir le laisser pénétrer chez nous. Nous devrions veiller à ce que Charlotte ne passe pas trop de temps avec lui. On ne sait pas jusqu'à quel point elle peut s'oublier et ce qu'elle peut lui raconter.

— Suggères-tu que nous répondions à ses questions debout dans la rue ? répliqua Charlotte, s'emportant pour de bon. Si on lui interdit de me parler, il va penser que je sais quelque chose de honteux que vous avez peur de me voir révéler.

— Charlotte, dit Caroline d'une voix douce, mais avec une pointe de fermeté qui eut l'effet désiré.

— Je ne trouve pas qu'il soit horrible, fit Dominic d'un ton léger. Moi, je l'aime bien.

— Vous quoi ? s'exclama Sarah, incrédule.

— Je l'aime bien, répéta Dominic. Il est pince-sans-rire, ce qui doit être difficile, dans sa profession. Ou peut-être est-ce la seule façon pour lui de rester sain d'esprit.

— Vous avez de drôles de goûts en amitié, Dominic, dit Emily d'un ton acerbe. Je vous serais reconnaissante de ne pas le recevoir à la maison.

— Cela me paraît superflu actuellement, répondit Dominic, aimable. Charlotte semble s'en charger avec succès. Je doute que Pitt ait encore du temps pour moi.

Charlotte allait riposter quand elle comprit que Dominic la taquinait. Elle rougit, gênée. Elle craignait qu'on entende son cœur, tellement il battait fort.

— Dominic, ce n'est pas le moment, intervint Caroline avec force. Manifestement, cet homme envisage que Maddock puisse être impliqué dans l'affaire.

— Plus qu'impliqué, dit Edward, redevenu sérieux. D'après ce que j'ai compris, il pense vraiment que Maddock pourrait avoir tué Lily.

— Mais c'est ridicule, déclara Sarah.

Pour le moment, elle n'éprouvait qu'une légère inquiétude. Elle considérait toute cette histoire comme un désagrément d'ordre social, une souillure qu'il fallait ignorer, occulter.

— Il ne peut pas l'avoir tuée.

Emily réfléchissait intensément, les sourcils froncés.

Edward joignit les mains, les regarda fixement.

— Pourquoi pas ?

Sarah leva les yeux, stupéfaite, mais personne ne parla.

— Après tout, poursuivit Edward, il y a forcément un coupable. Apparemment, c'est quelqu'un du quartier, ce qui exclut les criminels qui attaquent habituellement les gens, les voleurs et autres. Du reste, aucun voleur tant soit peu malin n'agresserait une servante comme Lily, tard le soir, dans la rue. Elle ne pouvait rien avoir d'intéressant sur elle, la pauvre enfant. Peut-être Maddock s'est-il épris d'elle, et quand elle l'a repoussé en faveur de ce jeune Brody, il a perdu la tête. Les choses auraient pu se passer ainsi. Nous devons tenir compte de cette hypothèse, aussi déplaisante soit-elle.

— Papa, comment pouvez-vous ? explosa Sarah. Maddock est notre majordome ! Depuis des années ! Nous le connaissons !

— Il n'en est pas moins un être humain, ma chérie, dit gentiment Edward. Soumis à des passions et des faiblesses humaines. Il faut regarder la vérité en face. La nier ne la rendra pas différente, pas plus que cela n'aidera qui que ce soit, y compris Maddock. Nous devons songer à la sécurité des autres, notamment Dora et Mrs. Dunphy.

Le visage de Sarah s'allongea.

— Vous ne pensez pas...

— Je ne sais pas, chérie. C'est à la police d'en décider, pas à nous.

— À mon avis, il ne faut pas tirer de conclusions hâtives, décréta Caroline, visiblement mécontente. Mais nous devons nous préparer à affronter la vérité, quand ça deviendra inévitable.

Charlotte ne réussit pas à se taire plus longtemps.

— Rien ne nous dit que ce soit la vérité ! On l'a étranglée avec un fil de fer. Si Maddock s'est brusquement mis en colère, pourquoi aurait-il eu un fil de fer sur lui ? Il ne se promène pas avec un fil de fer dans sa poche !

— Ma chérie, il est très possible qu'il se soit mis en colère avant de sortir de la maison, dit Edward calmement.

Mais Charlotte ne les regardait pas.

— Refuser de l'envisager ne nous avancera pas, ajouta-t-il.

— Envisager quoi ? demanda Charlotte. Que Maddock pourrait avoir tué Lily ? Évidemment qu'il aurait pu la tuer ! Il était dehors au moment fatidique. Tout comme vous, papa. Tout comme Dominic. Je dirais qu'il y avait une centaine d'hommes dans la rue à l'heure de sa mort, et nous ne connaissons jamais les trois quarts d'entre eux. N'importe lequel de ces hommes peut l'avoir tuée.

— Ne sois pas sotte, Charlotte, rétorqua Edward, acerbe. Je ne doute pas que les autres maisons puissent rendre compte des activités de leurs serviteurs à l'heure dite. Et il n'y a aucune raison de penser que parmi eux, quelqu'un connaissait Lily !

— Maddock connaissait-il la bonne des Hilton ? s'enquit Charlotte. Caroline grimaça.

— Charlotte, tu deviens agressive, observa Edward, l'air sévère.

À l'évidence, il souhaitait mettre un terme à la discussion.

— Tu préférerais que ce soit quelqu'un que nous ne connaissons pas, un vagabond des bas quartiers, ce que nous comprenons fort bien. Mais comme tu l'as toi-même remarqué, le vol est un mobile qui ne tient pas. Considérons que le débat est clos.

— On ne peut pas dire que Maddock a tué Lily et en rester là !

Charlotte savait qu'elle risquait la colère de son père, mais elle était trop indignée pour se taire.

Edward ouvrit la bouche, mais Emily lui coupa la parole.

— Vous savez, papa, Charlotte n'a pas complètement tort. Maddock pourrait avoir tué Lily, certes, mais cela paraît absurde, s'il l'aimait. En fait, c'est un acte qui irait à l'inverse du but recherché ! Mais grand Dieu, pourquoi aurait-il assassiné la bonne des Hilton ou Chloé Abernathy ? Or elles sont mortes en premier, avant Lily. Cela n'a aucun sens.

Charlotte eut un élan d'affection pour Emily. Elle espérait qu'Emily l'avait senti.

— Le meurtre en soi n'est pas quelque chose de sensé, Emily, dit Edward, s'empourprant de colère.

Être défié par Charlotte était devenu une habitude, mais qu'Emily s'y mette aussi était intolérable.

— C'est un crime bestial, l'expression d'une passion animale, de la déraison.

— Vous voulez dire qu'il est fou ? demanda-t-elle en regardant son père. Que Maddock est un être bestial, en proie à des passions incontrôlables, atteint de démence au dernier degré ?

— Bien sûr que non ! éructa Edward. Je ne suis pas expert en folie meurtrière, pas plus que toi ! Mais l'inspecteur Pitt en est un, je présume. C'est son métier, et il croit Maddock coupable. Maintenant, tu vas changer de sujet. C'est compris ?

Charlotte le dévisagea. Le regard d'Edward s'était durci. Mais n'était-ce pas la peur qu'on lisait dans ses yeux ?

— Oui, papa, dit-elle, obéissante.

Elle était habituée à obéir. Mais son esprit se rebellait, agité par des pensées nouvelles, des craintes nouvelles dont l'émergence était proche du cauchemar.

Chapitre V

Ce diable de policier revint le lendemain. Il interrogea d'abord Maddock, puis Caroline. Après quoi, il demanda à revoir Charlotte.

— Pourquoi ? questionna la jeune fille.

Elle était fatiguée, ce matin, en proie aux tourments de la peur et de la pénible réalité de la mort.

— Je ne sais pas, chérie, répondit Caroline du pas de la porte qu'elle maintenait ouverte pour sa fille. Mais s'il veut te voir, c'est sûrement parce qu'il a besoin de ton aide.

Charlotte se leva et se dirigea lentement vers la porte. Caroline lui toucha le bras avec douceur.

— Réfléchis avant de parler, ma chérie. Nous avons subi une grande tragédie. Que ta détresse ou ton inquiétude pour Maddock ne te poussent pas à dire des choses que tu pourrais regretter ensuite, car cela peut provoquer des conclusions que tu n'avais pas prévues. N'oublie pas que cet homme est de la police. Il se souviendra de la moindre de tes paroles et essaiera d'y trouver un sens caché.

— Charlotte est incapable de tenir sa langue, déclara Sarah avec humeur. Elle va perdre son calme et je ne peux le lui reprocher. Ce type est repoussant.

Mais le moins qu'on puisse faire, c'est se conduire comme une dame et en dire le moins possible.

Emily était assise au piano.

— Je crois qu'il a un faible pour Charlotte, dit-elle en effleurant la note la plus aiguë du clavier.

— Emily, l'instant se prête mal à la futilité ! fit Caroline d'un ton sec.

— Tu ne penses donc jamais à autre chose qu'à l'amour ? s'exclama Sarah, foudroyant sa sœur du regard.

Emily sourit du coin des lèvres.

— Tu crois que les policiers sont romantiques, Sarah ? Moi, je trouve l'inspecteur Pitt bien ordinaire. Il doit être de basse extraction, sinon il ne serait pas policier. Mais il a une voix extrêmement mélodieuse, qui vous enveloppe comme du sirop tout chaud. Et puis sa diction, sa grammaire sont excellentes. Il doit chercher à s'élever au-dessus de sa condition sociale.

— Emily, Lily est morte ! dit Caroline en serrant les dents.

— Je le sais, maman. Mais il a l'habitude de ce genre de choses, et ça ne l'empêche pas d'admirer Charlotte.

Emily se tourna vers sa sœur pour l'examiner d'un œil critique.

— Et Charlotte est très belle. Il ne se formalise pas de ses réflexions, je suppose. Il est probablement rompu à l'indélicatesse.

Charlotte sentit ses joues s'enflammer. Imaginer l'inspecteur Pitt nourrissant ce genre de pensées à son égard était insupportable.

— Tais-toi, Emily ! fulmina-t-elle. L'inspecteur Pitt a aussi peu de chances de susciter mon intérêt que... que toi d'épouser George Ashworth. Ce qui est aussi bien, car Ashworth n'est qu'un joueur et un mufle !

Elle sortit dans le couloir en bousculant légèrement sa mère.

Pitt était dans le petit salon, au fond de la maison.

— Bonjour, Miss Ellison, dit-il avec un grand sourire.

Sourire qui eût été charmant chez n'importe qui d'autre.

— Bonjour, Mr. Pitt, répondit-elle froidement. Je ne vois pas pourquoi vous m'avez fait demander à nouveau, mais puisque c'est le cas, que désirez-vous ?

Elle le dévisagea fixement, essayant de le mettre mal à l'aise. Résultat, elle crut voir dans ses yeux, l'espace d'un instant affolant, l'admiration dont avait parlé Emily. C'était intolérable.

— Ne restez pas là à me regarder comme un idiot ! siffla-t-elle. Que voulez-vous ?

Le sourire de Pitt s'évanouit.

— Vous paraissez très perturbée, Miss Ellison. S'est-il passé quelque chose qui vous ait contrariée ? Un événement, un soupçon, un élément qui vous serait revenu en mémoire ?

Ses yeux clairs, intelligents, rivés sur elle, il attendait.

— Il semble que vous suspectiez notre majordome, répondit-elle, glaciale. Ce qui évidemment me contrarie, à la fois parce que vous jetez l'opprobre sur quelqu'un de ma maison, que vous arrêterez sans doute, pour le mettre en prison. Mais aussi parce que je suis absolument sûre de son innocence. L'assassin se promène donc toujours en liberté dans les rues. À mon avis, il y aurait de quoi contrarier n'importe quelle personne douée d'un minimum de sensibilité.

— Vous tirez des conclusions à une vitesse qui relève de l'exploit mental, Miss Ellison, dit-il en souriant. Pour commencer, nous arrêtons fréquemment des gens, certes, mais nous les emmenons d'abord au tribunal. Nous ne les jetons pas en prison. Vous pouvez croire qu'il est innocent, et j'aurais tendance à vous donner raison. Mais ni vous ni moi n'avons le droit de négliger un suspect, tant que la preuve de son innocence n'a pas été établie dans l'affaire qui nous intéresse. Et, pour conclure, vous avez tort de penser que mes soupçons concernant Maddock m'empêchent de regarder ailleurs.

— Je ne souhaite pas entendre une conférence sur la procédure

policrière, Mr. Pitt.

Elle comprenait son point de vue, elle le trouvait même juste, mais cela ne changeait rien à son agacement.

— Je pensais que ça pouvait vous rassurer.

— Que voulez-vous, Mr. Pitt ?

— La nuit où Lily a été tuée, à quelle heure avez-vous vu Maddock pour la dernière fois, avant qu'il ne sorte la chercher ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Qu'avez-vous fait ce soir-là ?

— J'ai lu. En quoi cela peut-il avoir une quelconque utilité pour l'enquête ?

— Ah !

Pitt haussa les sourcils avec intérêt. Il sourit.

— Que lisiez-vous ?

Cette question embarrassa Charlotte, qui rougit. En effet, son père eût désapprouvé ses lectures, les eût jugées peu convenables pour une jeune fille.

— Cela ne vous regarde pas, Mr. Pitt.

Sa réponse sembla amuser le policier. Pensait-il qu'il s'agissait d'un roman à l'eau de rose ou de lettres d'amour ?

— Je lisais un livre sur la guerre de Crimée, dit-elle, furieuse.

Pitt écarquilla les yeux, surpris.

— C'est rare qu'une femme s'intéresse à ce genre de sujets.

— Peut-être. Mais quel rapport avec Lily qui, normalement, est la raison de votre présence ici ?

— Vous avez profité de l'occasion, j'imagine, parce que votre père n'approuve pas votre goût pour des lectures aussi sanguinaires et aussi peu féminines ?

— Cela non plus ne vous regarde pas.

— Aussi vous lisiez seule. Vous n'avez pas appelé Maddock ou Dora pour qu'ils vous servent un rafraîchissement, règlent l'éclairage ou ferment les portes ?

— Je n'avais pas envie d'un rafraîchissement, et je suis tout à fait capable de monter ou de baisser le gaz, et de fermer les portes moi-même.

— Alors vous n'avez pas vu Maddock ?

Au moins comprit-elle où il voulait en venir. Elle était furieuse contre elle-même de ne pas l'avoir saisi plus tôt.

— Non.

— Il aurait donc pu sortir à n'importe quel moment de la soirée à votre insu ?

— Mrs. Dunphy dit qu'il lui a parlé. Il est sorti juste parce que Lily était très en retard... et qu'il s'est inquiété.

— C'est ce qu'il dit. Mais Mrs. Dunphy était seule à la cuisine. Il

aurait très bien pu s'éclipser plus tôt.

— Non, parce que si j'avais appelé pour lui demander quelque chose, j'aurais remarqué son absence.

— Seulement vous lisiez un livre que votre père aurait désapprouvé de voir entre vos mains.

Pitt l'observait avec attention. Son regard était franc, comme s'il n'existait aucune barrière entre eux.

— Il l'ignorait !

Mais au moment où elle le disait, il lui vint une pensée terrible : Maddock savait probablement qu'elle lisait un livre interdit. Elle avait pris l'ouvrage dans le bureau de son père. Maddock connaissait suffisamment bien les livres pour savoir lequel manquait. Et il la connaissait également. Elle se tourna vers Pitt.

Il se contenta de sourire.

— Cependant... poursuivit-il, reléguant, d'un geste de la main, le livre au rang des futilités.

Ce Pitt était vraiment un personnage débraillé, l'opposé de Dominic. On aurait dit un échassier en train de battre des ailes.

— ... je ne vois pas pourquoi il aurait nourri des sentiments, quels qu'ils fussent, pour Miss Abernathy.

Pitt éleva la voix.

— Miss Abernathy était-elle une amie à vous ?

— Pas spécialement.

— Oui, dit-il pensivement. D'après ce qu'on m'a raconté, il est peu probable que vous l'ayez choisie comme amie. C'était une jeune fille assez volage, très portée sur le rire et les choses frivoles, la pauvre enfant.

Charlotte le regarda. Il était plutôt grave. N'avait-il donc pas suffisamment l'habitude de la mort pour qu'elle ne l'affecte plus ?

— Ce n'était pas une personne immorale, dit Charlotte calmement. Seulement très jeune et un peu écervelée.

— Sans doute.

Pitt esquissa une grimace crispée.

— Il est peu vraisemblable, poursuivit-il, qu'elle ait eu une liaison avec le majordome des voisins. Elle devait placer ses ambitions ailleurs, j'imagine. Elle n'aurait pu rester dans la société qu'elle recherchait, si elle avait été liée d'une quelconque manière à un domestique, même un serviteur de haut rang !

— Seriez-vous sarcastique, Mr. Pitt ?

— Simplement prosaïque, Miss Ellison. Je n'observe pas toujours les règles de la société, mais je les connais !

— Vous me surprenez ! dit-elle, tranchante.

— Désapprouvez-vous le sarcasme, Miss Ellison ?

Elle se sentit rougir. Il avait touché juste.

— Je vous trouve offensant, Mr. Pitt. Si vous avez une question à poser en rapport avec votre enquête, je vous prie de continuer. Sinon, permettez-moi d'appeler Maddock pour vous raccompagner à la porte.

À la surprise de Charlotte, Pitt rougit, lui aussi. Et, pour une fois, il évita son regard.

— Je vous présente mes excuses, Miss Ellison. Je ne souhaitais nullement vous offenser.

À présent, elle était troublée. Il paraissait malheureux, comme si elle l'avait réellement blessé. Elle avait tort, et elle le savait. Elle s'était montrée terriblement insolente ; il s'était oublié au point de lui rendre la pareille. Elle avait alors usé de sa position sociale pour porter le dernier coup. Il n'y avait pas de quoi être fière. En fait, il s'agissait d'un abus de droit. Il lui fallait rectifier cela.

Elle n'osa pas le regarder.

— Excusez-moi, Mr. Pitt. J'ai parlé un peu vite. Je ne suis pas offensée par votre attitude, mais perturbée par les circonstances, et ce davantage que je ne le voudrais. Veuillez me pardonner ma rudesse.

Il parla très posément. Emily avait raison : il avait une très belle voix.

— Ce que vous venez de faire est admirable, Miss Ellison.

À nouveau elle se sentit vivement gênée par son regard.

— Et vous n'avez pas à craindre pour Maddock. Je n'ai aucune preuve qui me permettrait de l'arrêter. Et, tout à fait honnêtement, je doute fortement qu'il soit impliqué dans cette affaire.

Charlotte leva les yeux, chercha les siens pour voir s'il était sincère.

— J'aimerais avoir une idée quant à l'identité de l'assassin, poursuivit-il avec sérieux. Ce genre d'individu ne s'arrête pas à deux meurtres, ni même à trois. Soyez extrêmement prudente, je vous en conjure. Ne sortez jamais seule, même pour aller à deux pas de chez vous.

Elle se sentit la proie d'un mélange confus de gêne et d'horreur. Horreur à l'idée d'un dément non identifié lâché dans les rues. Juste là, derrière les vitres obscurcies par la nuit. Gêne à cause des sentiments profonds qu'elle lisait dans les yeux de Pitt. Il n'était assurément pas concevable qu'il... ? Non, bien sûr que non ! Emily disait n'importe quoi ! C'était un policier, et un policier très quelconque. Il avait sans doute une femme quelque part et des enfants. Quel homme imposant il était ! Pas gros, mais grand. Elle aurait aimé qu'il ne la regarde pas ainsi, comme s'il pouvait lire dans son esprit.

— Oui, dit-elle, déglutissant à la hâte. Je vous assure que je n'ai nulle intention de sortir sans être accompagnée. Aucune d'entre nous ne sortira seule. Et maintenant, si je ne puis rien vous dire de plus,

vous devez poursuivre votre enquête... ailleurs. Bonne journée, Mr. Pitt.

Il lui tint la porte.

— Bonne journée, Miss Ellison.

C'était la fin de l'après-midi. Charlotte, seule dans le jardin, coupait les roses fanées sur les rosiers quand Dominic traversa la pelouse et vint vers elle.

— Comme c'est net, dit-il en regardant les rosiers dont elle s'était occupée. C'est curieux, je n'aurais pas cru que vous pouviez être aussi... disciplinée. Cela ressemble davantage à Sarah, de mettre de l'ordre dans la nature. Je pensais que vous, vous les auriez laissées.

Charlotte ne le regarda pas. Elle ne voulait pas de ce trouble qu'elle éprouvait chaque fois qu'elle croisait son regard. Comme toujours, elle répondit franchement.

— Je ne fais pas cela par souci d'ordre. On coupe les roses fanées parce qu'elles ne contiennent plus rien de bon, plus de graines, et ainsi de suite. Cela les aide à refleurir.

— Quel esprit pratique ! On dirait Emily, cette fois.

Il ramassa deux fleurs mortes, les laissa tomber dans le panier de Charlotte.

— Que voulait Pitt ? Je croyais qu'il nous avait posé toutes les questions possibles et imaginables.

— Je n'en suis pas si sûre. Il s'est montré très impertinent.

Elle regretta aussitôt d'avoir dit cela. Peut-être avait-il été impertinent, mais elle-même s'était montrée impolie. Or elle était beaucoup moins pardonnable que Pitt.

— Il cherche sans doute à surprendre les gens pour les obliger à dire la vérité.

— Dans votre cas, c'était sûrement superflu, dit Dominic en souriant.

Le cœur de Charlotte chavira. L'habitude, la familiarité, tout s'évanouit. Ce fut un enchantement, comme si elle venait à nouveau de le rencontrer. Il était tout humour, virilité, romantisme. Pourquoi, oh ! pourquoi n'avait-elle pu être à la place de Sarah ?

Charlotte baissa les yeux sur les roses, de peur qu'il ne lise tout cela dans son regard. On devait lire dans son regard comme dans un livre ouvert. Pour une fois, elle ne trouva rien à dire.

— Il a continué à propos de Maddock ? demanda Dominic.

— Oui.

Il coupa une autre rose fanée, la jeta dans le panier.

— Croit-il sincèrement que le pauvre diable était fou de Lily au point de la suivre dans la rue et de la tuer parce qu'elle lui avait préféré Brody ?

— Bien sûr que non ! Il n'est pas si stupide, répliqua-t-elle vivement.

— Est-ce vraiment stupide, Charlotte ? La passion peut être quelque chose de très violent. Si elle lui a ri au nez, si elle s'est moquée...

— Maddock ? Dominic !

Charlotte se tourna vers lui, sans réfléchir.

— Vous ne pensez pas qu'il l'a tuée, si ?

Les yeux noirs de Dominic reflétaient la perplexité.

— Je trouve cela difficile à croire, mais j'ai également du mal à m'imaginer qu'on puisse étrangler une femme avec un fil d'acier. Pourtant quelqu'un l'a fait. Nous ne connaissons Maddock que sous un seul aspect. Nous le voyons toujours très guindé, très correct. « Oui, Monsieur », « Non, Madame ». Nous ne nous demandons jamais ce qu'il pense ou ressent au fond de lui-même.

— Donc vous considérez qu'il peut l'avoir tuée ! s'exclama Charlotte sur un ton accusateur.

— Je ne sais pas, Charlotte. Mais c'est une éventualité qu'il nous faut envisager.

— Non ! Pitt y est peut-être obligé, mais nous savons bien que ce n'est pas vrai.

— Non, Charlotte. Nous ne savons rien du tout. Et Pitt doit être doué pour ce métier, sinon il ne serait pas inspecteur.

— Il n'est pas infailible. De toute façon, selon lui, Maddock n'est pas impliqué dans l'affaire. Il lui faut simplement éliminer les hypothèses une à une.

— Il a dit cela ?

— Oui.

— Alors, s'il pense que Maddock est innocent, pourquoi continue-t-il à venir ici ?

— Parce que Lily travaillait chez nous, j' imagine.

— Et les autres, Chloé et la bonne des Hilton ?

— Je suppose qu'il se rend également chez eux. Je ne lui ai pas posé la question.

Dominic regardait fixement l'herbe, les sourcils froncés.

Charlotte brûlait du désir de dire quelque chose d'intelligent, dont il se souviendrait, mais elle fut submergée par un tumulte d'émotions.

Il coupa la dernière rose et prit le panier.

— À mon avis, il va soit arrêter quelqu'un, soit classer l'affaire, dit Dominic, caustique. Cette idée n'a rien de rassurant. Je crois que je lui préférerais n'importe quoi d'autre.

Sur ce, il partit vers la maison.

Charlotte le suivit lentement. Papa, Sarah et Emily étaient dans le grand salon. Au moment où Charlotte y entraît derrière Dominic,

maman arriva par l'autre porte. Elle vit le panier avec les roses fanées.

— Ah ! très bien, dit-elle. Merci, Dominic.

Elle prit le panier qu'il lui tendait.

Edward leva les yeux du journal qu'il était en train de lire.

— Que ce policier t'a-t-il demandé ce matin, Charlotte ?

— Pas grand-chose.

En réalité, tout ce dont elle se souvenait, c'était l'attitude impolie qu'elle avait eue à son égard, et le soulagement éprouvé quand elle avait compris qu'il ne suspectait pas réellement Maddock.

— Vous êtes restés enfermés assez longtemps, remarqua Emily. S'il ne t'a pas posé de questions, que diable avez-vous fait ?

— Emily, ne sois pas stupide ! dit Edward avec brusquerie. Et puis tes commentaires sont de mauvais goût. Charlotte, réponds-moi un peu plus en détail, je te prie. Cela nous concerne tous.

— Il continue à creuser les mêmes pistes, semble-t-il. Je vous assure. Il m'a demandé à quelle heure Maddock était sorti, ce que Mrs. Dunphy avait dit. Mais il a admis ne pas croire Maddock coupable. Il doit simplement explorer toutes les possibilités.

— Ah bon !

Charlotte s'était attendue à du soulagement, voire de la joie. Elle ne comprit pas ce silence qui accueillit ses paroles.

— Papa ?

— Oui, ma chérie ?

— N'êtes-vous pas soulagé ? La police ne soupçonne pas Maddock. L'inspecteur Pitt me l'a dit.

— Alors qui suspecte-t-il ? demanda Sarah. À moins qu'il ne t'en ait pas parlé ?

— Évidemment que non ! déclara Edward en fronçant les sourcils. Je suis déjà surpris qu'il lui en ait dit autant. Tu es sûre d'avoir bien compris ? De n'avoir pas pris tes désirs pour des réalités ?

C'était presque comme s'ils refusaient de la croire.

— Je n'ai pas mal compris. Il a été tout à fait clair.

— Qu'a-t-il dit, exactement ? demanda Caroline avec calme.

— Je ne m'en souviens pas, mais je n'ai pas mal interprété ses propos, j'en suis certaine.

— Eh bien, quel soulagement ! dit Sarah en posant son ouvrage.

Elle cousait magnifiquement. Charlotte lui avait toujours envié cela.

— Peut-être que la police ne reviendra plus, ajouta-t-elle.

Emily sourit.

— Si, ils reviendront.

— Pour quoi faire s'ils ne suspectent pas Maddock ?

— Pour voir Charlotte, bien sûr. Elle plaît beaucoup à l'inspecteur Pitt.

Edward prit une inspiration rapide.

— Emily, ce n'est guère le moment de badiner. Du reste, les rêves infortunés d'un quelconque policier ne nous intéressent pas. Beaucoup d'hommes d'origine modeste s'éprennent de femmes de qualité, mais ils sont suffisamment sensés pour n'en rien montrer.

— La police n'a aucune raison de revenir, aucune raison valable, insista Sarah.

— C'est la meilleure des raisons, affirma Emily qui ne se laissait pas évincer facilement. Les crimes se produisent, puis sont résolus. L'amour dure plus longtemps.

— Certaines amours, dit Dominic, narquois.

— À l'évidence, c'est quelqu'un de la pègre, dit Sarah, les ignorant l'un et l'autre. Je me demande comment ils ont jamais pu envisager une autre solution. Pour moi, c'est une preuve d'incompétence.

— Non, répondit Charlotte très vite. Sûrement pas !

Edward se tourna vers elle, surpris.

— Sûrement pas, ma chérie ?

— Ce n'est pas quelqu'un de la pègre. Car ces gens-là tuent seulement quand ils ne peuvent faire autrement. Soit pour pouvoir s'enfuir, soit par vengeance. Ils n'attaquent les passants que pour les voler.

— D'où sais-tu tout cela ?

Charlotte eut soudain conscience que tous les yeux étaient braqués sur elle.

— L'inspecteur Pitt me l'a expliqué. Et c'est logique.

— Pourquoi devrait-on s'attendre à ce que les gens de la pègre aient un comportement logique ? dit Sarah avec impatience. C'est-un fou, un dépravé qui ne sait pas ce qu'il fait.

Elle frissonna.

— Pauvre diable ! dit Dominic.

Il avait parlé avec émotion, ce qui surprit Charlotte. Pourquoi plaindrait-il quelqu'un qui avait tué de façon abjecte à trois reprises ?

— Gardez vos bons sentiments pour Lily, Chloé et la bonne des Hilton, grommela Edward.

Dominic regarda autour de lui.

— Pourquoi ? Elles sont mortes. Le pauvre animal est toujours en vie, du moins je le présume.

— Assez ! dit Edward d'un ton sec. Vous allez faire peur aux filles.

Dominic parcourut l'assemblée féminine du regard.

— Excusez-moi. Bien qu'en ce moment, le fait d'avoir un peu peur pourrait vous sauver la vie.

Il tourna la tête vers Charlotte.

— Ainsi Pitt ne croit pas qu'il s'agisse d'un fou issu des bas-fonds ? Que pense-t-il, alors ?

Il n'y avait qu'une seule conclusion possible. Charlotte y fit face aussi calmement qu'elle put, mais sa voix trembla.

— D'après lui, c'est quelqu'un qui habite le quartier, du côté de Cater Street.

— Balivernes ! dit Edward avec brusquerie. J'ai vécu ici toute ma vie. Je connais pratiquement tout le monde dans un rayon de plusieurs kilomètres. Il n'y a pas ce genre de monstre dans le voisinage. S'il y en avait un, ne craindrait-il pas d'être découvert ? Une telle créature passerait difficilement inaperçue ! Il serait très différent de nous.

Vraiment ? Charlotte regarda son père. Puis ses yeux se posèrent subrepticement sur Dominic. Que sait-on réellement des autres à travers leur visage ? L'un d'eux avait-il seulement conscience des émotions tumultueuses qui habitaient Charlotte ? De grâce, non ! Si la démence, la haine retorse que ressentait cette créature étaient visibles, pourquoi ne l'avait-on pas encore identifiée ? Quelqu'un devait pouvoir l'observer – sa famille, sa femme, ses amis ? Que pensaient-ils, s'ils savaient ? Pouvait-on savoir cela d'un être humain et se taire ? Ou bien refusait-on de le croire, niait-on l'évidence, trouvait-on à cet état de fait un sens différent ?

Que ferait-elle... si elle aimait quelqu'un ? Si c'était Dominic, ne le protégerait-elle pas à n'importe quel prix, ne mourrait-elle pas pour ce faire, s'il le fallait ?

Quelle pensée monstrueuse ! Comme si un homme ressemblant à Dominic, même très vaguement, avait pu se retrouver pris par cette violence, cette rage obscène qui conduit un être à terrifier, à détruire, à rôder dans l'ombre, le long des murs des maisons, assoiffé de la peur des autres.

Quel genre d'homme était-il ? Charlotte se le représentait seulement comme une ombre noire dans le brouillard. Lily avait-elle vu son visage ? L'une d'elles l'avait-elle vu ? Si Charlotte se retrouvait face à lui, le reconnaîtrait-elle... serait-ce un cauchemar avec un inconnu ou avec un visage familier ?

Ils parlaient, autour d'elle. Elle avait perdu le fil de la conversation. Pourquoi acceptaient-ils si facilement l'idée qu'il pût s'agir de Maddock ? Un peu comme s'ils étaient soulagés d'avoir une solution, comme si n'importe quelle solution était préférable au néant.

C'était effrayant. Mais malgré tout, Charlotte pouvait comprendre. La suspicion avait disparu. Tout élément connu était le bienvenu, n'importe quel fait à affronter, plutôt que de s'interroger, de le savoir toujours là, dans ces rues éclairées au gaz. N'importe quelle information portée à leur connaissance était préférable à l'ignorance totale, au fait de voir la police chez eux, posant des questions, soupçonneuse.

Charlotte pouvait comprendre, mais conjointement, elle avait

honte pour eux, honte de se taire, de ne pas exposer sa pensée. D'une certaine manière, elle laissait faire, elle les laissait s'abuser eux-mêmes.

La conversation continuait autour d'elle, et elle n'avait pas le cœur de s'y mêler.

Emily n'avait pas ce genre de pensées. Pour elle, dès le lendemain, cette sordide histoire s'était muée en un simple problème pratique. Elle était désolée pour Lily, bien sûr, mais on ne pouvait plus rien pour elle, à présent. Se lamenter n'apporterait rien à cette pauvre fille. Emily avait constaté un fait étrange : c'étaient les gens les plus pieux qui se laissaient aller aux lamentations, quand ils auraient dû se réjouir avant les autres ! Après tout, ils prêchaient le paradis et l'enfer avec assez de force ! Pleurer quelqu'un était sans doute la pire insulte qu'on pût lui faire. Cela présupposait qu'au Jugement dernier, il ne pèserait pas bien lourd dans la balance.

Lily avait été une jeune fille quelconque, mais il n'y avait rien en elle qui légitimât la damnation. Aussi pouvait-on imaginer qu'elle était dans un monde meilleur. Quels que fussent les péchés qu'elle avait commis, et ils étaient forcément sans importance, ils avaient sans nul doute été rachetés par les souffrances de sa vie.

Aussi mieux valait oublier tout cela, excepté cette tâche plutôt pénible consistant à découvrir qui l'avait tuée. Or c'était le travail de la police. Tout ce qu'elle et sa famille pouvaient faire, c'était de se montrer prudents, de ne pas croiser le chemin de ce détraqué avec son fil d'acier.

Les préoccupations essentielles étaient d'ordre positif, pratique : savoir ce que les convives porteraient à la réception donnée par le major et Mrs. Winter, à laquelle George Ashworth devait l'accompagner. Retrouver sa robe sur une autre, ou quasiment la même robe, serait un revers sérieux. Emily avait bien l'intention, dans l'avenir, de lancer la mode plutôt que la suivre. Mais dans l'intervalle, elle devait en évaluer la tendance avec une grande justesse, afin de ne pas paraître excentrique. Il lui faudrait consulter les demoiselles Madison et Miss Decker – sans qu'elles s'en rendent compte, bien sûr.

La police ne revint pas pendant plusieurs jours. Apparemment, elle poursuivait son enquête en d'autres lieux, s'intéressait à nouveau à des meurtres plus anciens, s'entretenait avec les Abernathy et les Hilton. À la maison, ils ne discutèrent plus de l'affaire ouvertement, même s'ils se surprirent plusieurs fois à y faire des allusions, à penser tout haut. Ils exprimaient surtout leur soulagement du fait que la police ne venait plus à la maison, qu'elle avait transféré ailleurs sa présence indésirable, avec le parfum de scandale et les commérages qui s'y rattachaient. L'autre sentiment qui revenait souvent était la crainte

incessante de la suite des événements, l'interrogation sur le repaire possible du monstre. S'il était toutefois concevable qu'il habitât le voisinage immédiat... un homme de maison, un petit commerçant ?

Emily glana toutes les informations nécessaires et obtint une magnifique robe d'un mauve très pâle, avec des ornements argentés. Elle était en excellente santé. Elle avait le teint clair, une peau bien plus belle que l'aînée des demoiselles Madison. Ses yeux brillaient. Elle avait de jolies couleurs, pas trop prononcées, et, pour une fois, elle put faire ce qu'elle voulut de ses cheveux.

Ashworth vint la chercher avec son équipage, présentant naturellement ses respects à la famille avant de repartir. Maman fut très aimable, et papa plus encore, mais Charlotte se montra froide, comme d'habitude.

— Votre sœur Charlotte ne m'aime pas beaucoup, j'ai l'impression, observa Ashworth dès qu'ils furent seuls. Dommage, car elle est très belle.

Emily savait qu'elle n'avait rien à craindre de Charlotte, mais il pouvait être judicieux de ne pas donner l'assurance à Ashworth de l'avoir conquise, elle, Emily. Il était plus que probable qu'il prît davantage de plaisir à la conquête qu'à son résultat.

— Mais certainement, acquiesça Emily. Et vous n'êtes pas le seul à l'avoir remarqué.

— Cela ne m'étonne pas.

Il se tourna vers elle et sourit.

— Mais vous vouliez peut-être parler de quelqu'un en particulier ? Quelques savoureux commérages ? Dites-moi.

— Oh ! c'est juste notre inspecteur de police. Il semble très amoureux de Charlotte, ce qui la met en rage !

Ashworth éclata de rire.

— Et vous connaissant, vous avez tout fait pour que ça se sache. Pauvre Charlotte, quelle barbe que de faire l'admiration d'un policier !

Leur arrivée fut une réussite qui dépassa tous les rêves, toutes les espérances d'Emily. Ensuite, pendant au moins deux heures, tout se passa bien. Après quoi, la jeune fille vit Ashworth accorder son attention non seulement à ses compagnons de jeu et de boisson, mais à une certaine Hetty Gosfield, créature tapageuse aux charmes vulgaires, mais de famille influente, pire, de famille riche. Emily avait toujours su qu'Ashworth regardait les jolies femmes ; elle ne s'était pas attendue à capter tout son intérêt, voire même seulement l'essentiel de son intérêt, sans un travail considérable. Mais cette fille Gosfield commençait à représenter une menace.

Emily vit Ashworth, à l'autre bout de la salle, sourire franchement à Hetty Gosfield, laquelle lui rendit son sourire joyeusement. Un quart d'heure plus tard, la situation était restée la même.

Emily prit une profonde inspiration et réfléchit. Avant tout, ne pas faire de scène. Ashworth abhorrait toute vulgarité, excepté la sienne propre. Et même lorsque la vulgarité l'amusait, il la méprisait. Emily allait devoir se montrer plus subtile que cela. Amener cette Gosfield à commettre une erreur.

Il lui fallut du temps pour trouver une stratégie, car elle devait à la fois continuer à parler avec Mr. Decker sans dire trop de sottises, conserver son sang-froid et échafauder un plan de bataille acceptable.

Quand finalement Emily passa à l'action, ce fut de façon décidée. Elle connaissait assez bien l'un des jeunes amis d'Ashworth, l'Honorable William Foxworthy – un garçon riche, dénué de goût, de nature exhibitionniste et à l'esprit creux. Ce n'était pas difficile d'attirer son attention. Il était à l'une des tables, en train de jouer aux cartes. Emily attendit qu'il gagne.

— Oh ! magnifique, Mr. Foxworthy ! applaudit-elle. Quel talent ! Vraiment, je ne connais pas d'homme plus doué que vous, excepté Lord Ashworth, bien sûr.

Foxworthy leva les yeux, piqué.

— Ashworth ? Vous le croyez plus doué que moi ?

Emily eut un charmant sourire.

— Seulement aux cartes. Je ne doute pas que vous le surpassiez en bien d'autres domaines.

— Je l'ignore, Miss Ellison, mais quant aux cartes, je puis vous assurer que je suis plus fort que lui.

Elle eut un regard indulgent, chargé d'une patience incrédule.

— Je vais vous le prouver !

Foxworthy se leva, son paquet de cartes à la main.

— Oh ! je vous en prie, ne prenez pas cette peine, dit-elle précipitamment.

Tout se passait à merveille, exactement comme elle l'avait prévu.

— Je suis sûre que vous êtes très capable.

— Pas capable, Miss Ellison.

Il s'était raidi, image même de la fierté outragée.

— Capable sous-entend médiocre. Je suis meilleur qu'Ashworth, et je le prouverai !

— Oh ! je vous en prie. Je ne voulais pas interrompre votre partie, objecta-t-elle, toujours sur le ton de l'incrédulité.

— Vous doutez de mon talent au jeu ?

— Vous désirez que je sois franche ?

— Dans ce cas, vous ne me laissez pas d'autre choix que de battre Ashworth, pour vous obliger à me croire !

Il se dirigea à grandes enjambées vers Ashworth, lequel était toujours sous le charme d'Hetty Gosfield.

— George ! lança-t-il d'une voix forte.

— Oh ! je vous en prie ! répéta Emily d'un ton plaintif.

Mais elle ne le suivit pas au-delà de deux ou trois mètres. Il ne fallait pas qu'elle fût démasquée comme l'instigatrice de cette scène, ou elle en perdrait tout le bénéfice.

Son plan marcha magnifiquement. Foxworthy interrompit le tête-à-tête, exigea de pouvoir prouver sa supériorité. Ashworth ne put résister. Hetty Gosfield commença par protester. Ashworth s'irrita, la trouva fatigante, jugea que la jeune fille attirait sur eux une attention de mauvais aloi. Résultat, Hetty bouda et jeta son dévolu sur un autre.

Pour finir, Emily se retrouva à nouveau avec Ashworth.

— Je l'ai battu, annonça-t-il avec satisfaction.

— Évidemment, dit Emily en souriant.

Apparemment, il ne se doutait pas que l'exercice n'avait rien à voir avec son talent au jeu.

— Je savais que vous gagneriez.

— Je ne supporte pas la vulgarité, poursuivit-il, contrarié. C'est de mauvais goût, pour une femme, de se donner en spectacle.

À nouveau, Emily acquiesça, même si au fond d'elle-même elle estimait que ce n'était pas pire pour une femme que pour un homme. Mais la société ne l'entendait pas ainsi. La jeune fille connaissait suffisamment bien les règles pour s'y conformer, et *trop* bien pour s'imaginer qu'on pouvait gagner sans les respecter.

Ce ne fut qu'une fois à la maison, allongée dans son lit, tandis qu'elle regardait fixement les ombres déformées des réverbères sur le plafond, qu'elle repassa les événements de la soirée dans sa tête. Elle avait toujours l'intention d'épouser George Ashworth, c'était incontestable. Cependant, il allait falloir évaluer ses défauts, décider ce à quoi l'on pourrait raisonnablement remédier, et ce avec quoi elle devrait apprendre à vivre, en changeant elle-même. Une absolue fidélité ? Peut-être était-ce trop demander à un homme riche et de bonne famille. Mais elle exigerait, sans nul doute, qu'il soit discret dans ses liaisons. Il ne devait jamais faire d'elle l'objet de la pitié générale. Elle devrait le lui faire clairement comprendre au moment opportun.

Encore une fois, il pourrait miser au jeu les sommes qu'il voudrait, sur son propre argent. Mais jamais il ne devrait hypothéquer ce qu'elle pouvait, en toute bonne conscience, considérer comme ses biens à elle. En d'autres termes leur maison, les gages des domestiques, une voiture avec de bons chevaux et un budget pour ses robes, un budget suffisant pour lui permettre d'avoir l'allure qui sied à une dame.

Elle s'endormit en continuant à penser aux détails pratiques.

Le jeudi suivant, Emily se rendit chez le pasteur et Mrs. Prebble avec Sarah, pour prendre le thé et discuter de la prochaine vente de

charité de l'église.

— Et s'il pleut ? demanda Sarah, son regard allant du pasteur à sa femme.

— Nous devons faire confiance au Seigneur, répondit le pasteur. Et puis, septembre est souvent le plus beau mois de l'année. Et même s'il pleut, il est peu probable qu'il fasse froid. Je suis sûr que nos fidèles paroissiens s'en accommoderont de bonne grâce.

Emily en doutait grandement. Elle se réjouit en silence de l'absence de Charlotte, qui ainsi ne pouvait exprimer son opinion.

— Ne serait-il pas possible d'installer un genre d'abri, juste au cas où ? demanda-t-elle. Nous pouvons difficilement compter sur le fait que le Seigneur pense à nous d'abord.

— Pense à nous d'abord, Miss Ellison ? dit le pasteur en haussant les sourcils. Je crains de ne pas vous avoir bien comprise.

— D'autres pourraient avoir besoin qu'il pleuve, expliqua-t-elle. Des fermiers, par exemple.

Le pasteur lui lança un regard noir.

— Nous sommes au service du Seigneur, Miss Ellison.

Il n'existait pas de réponse courtoise à cela.

— Ce ne serait pas difficile d'emprunter des tentes, dit Martha, songeuse. Je crois qu'ils en ont à Saint Peter. Ils seront contents de nous les prêter, sans aucun doute.

— Ce sera un événement dans la paroisse, remarqua Sarah. Les gens vont se mettre sur leur trente et un.

— C'est une vente de charité, Mrs. Corde, destinée à rassembler des fonds pour les pauvres, pas une occasion pour les femmes de folâtrer.

Le pasteur avait dit cela d'un ton froid, clairement désapprouvateur.

Sarah rougit, gênée. Emily vola à son secours d'une façon digne de Charlotte.

— Pour être au service de Dieu, les gens vont vouloir soigner leur mise, dit-elle, affable. Nous pouvons user d'un certain décorum. Nous le faisons bien à l'église, où il vous semblerait anormal que nous ayons une tenue négligée.

Une étrange expression passa sur le visage de Martha. On y lut à la fois le triomphe et la peur, et un humour sinistre. Mais tout cela fut trop fugace pour qu'on le remarque.

— C'est vrai, Miss Ellison, répondit le pasteur pieusement. Espérons que tout le monde a le sens du devoir et de l'à-propos, comme vous. Nous devons être un exemple.

— Espérons aussi que les gens vont s'amuser, hasarda Martha. Ils risquent d'être peu disposés à dépenser leur argent s'ils se sentent tristes.

Emily jeta un regard rapide au pasteur.

— Nous ne sommes pas là pour amuser les gens, dit-il d'un ton glacial.

Emily ne voyait rien de mieux, pour amuser les gens, que la figure figée du pasteur.

— Sans doute pouvons-nous être heureux, dit-elle délibérément, sans passer, même de loin, pour des amuseurs publics ?

Elle poursuivit, comme si Charlotte avait été à ses côtés :

— En réalité, le simple fait de savoir que nous sommes au service de Dieu sera pour nous une source de joie.

Si l'idée qu'Emily était sarcastique effleura le pasteur, il n'en montra rien. Mais elle croisa le regard de Martha et se demanda si cette femme n'aurait pas aimé répliquer la même chose.

— Je crains que vous n'ayez pas conscience des réalités de ce monde, ce qui est très bien pour une femme, dit le pasteur avec condescendance. Néanmoins, je dois vous dire que les gens ne sont pas aussi heureux au service de Dieu qu'ils devraient l'être, sinon le monde serait un endroit bien plus fréquentable que cette vallée de péchés et de faiblesses où nous vivons. Hélas, comme la chair est faible, même si l'esprit aimerait que les choses se passent différemment !

Il n'y avait pas non plus de réponse à cela. Emily reporta son attention sur les détails pratiques. Sur ce point au moins, elle était d'une efficacité remarquable, même si ça ne l'intéressait pas le moins du monde. Mais elle ne pouvait décemment pas laisser Sarah s'en arranger seule.

Sur le chemin du retour, elles restèrent silencieuses un long moment. À huit cents mètres de la maison, Sarah se drapa un peu plus dans son châle.

— Il fait bien plus frais que je ne l'aurais cru, dit-elle avec un petit frisson. On avait l'impression qu'il faisait bon, pourtant.

— Tu es fatiguée.

Emily cherchait l'explication la plus évidente.

— Tu as travaillé dur à cette... cette chose.

Elle décida d'omettre l'adjectif qu'elle avait au bout de la langue.

— Je ne peux pas laisser la pauvre Mrs. Prebble tout organiser. Tu n'imagines pas le travail qu'abat cette femme-là.

Sarah avait accéléré le pas.

Elle avait raison. Emily n'imaginait pas ce que Martha Prebble pouvait faire de son temps. Elle n'avait jamais pris la peine d'y réfléchir.

— Vraiment ? fit-elle. À quoi s'occupe-t-elle ?

— À trouver des fonds pour l'église, à rendre visite aux malades et aux pauvres, à diriger l'orphelinat. À ton avis, qui a organisé la sortie pour eux, le mois dernier ? Qui s'est mise en quatre pour la vieille

Mrs. Janner ? Elle n'avait pas de famille et elle était pauvre comme Job.

Emily ne cacha pas sa surprise.

— Martha Prebble ?

— Oui. Parfois les gens l'aident, mais seulement quand ils en ont envie, quand ça leur sied, ou qu'ils pensent que quelqu'un les verra et les en félicitera.

— J'ignorais cela.

Sarah resserra un peu plus son châle autour d'elle.

— C'est pour ça que maman s'accommode du pasteur et des façons bizarres de Martha. Je dois reconnaître qu'ils sont quelquefois un peu pénibles, mais il ne faut pas oublier le travail qu'ils accomplissent.

Emily regardait droit devant elle. De tels actes forçaient son admiration, en dépit de sa profonde antipathie pour le pasteur, et pour Martha, par association. Les gens avaient de drôles de caractères, à n'en pas douter.

Caroline pensait également au pasteur et à Martha Prebble, mais avec moins d'aménité. Martha Prebble s'occupait des orphelins, soit, mais depuis si longtemps que Caroline ne s'en étonnait plus. Certes, elle comprenait la solitude d'une femme qui n'avait pas eu d'enfants. Les circonstances et sa situation familiale l'avaient poussée à œuvrer pour ceux qui n'étaient pas les siens. Ce devait souvent être une tâche ingrate et anonyme.

Cependant, leur compagnie, surtout celle du pasteur, suffisait à doses minimales et très espacées.

— Une femme de grande valeur, observa grand-mère. Un bel exemple pour les membres de la paroisse. Dommage qu'ils soient si peu nombreux à l'imiter. Vous devez être fière de Sarah. Elle évolue bien.

« Comme on dit d'un gâteau ou d'un pudding qu'il monte bien », pensa Caroline, mais elle savait que grand-mère n'appréciait pas la plaisanterie, si elle en était l'objet.

— Oui, acquiesça-t-elle, tout en continuant à coudre.

Il y avait beaucoup plus de linge à repriser qu'elle ne l'aurait cru. Mais il manquait une bonne depuis longtemps, dans cette maison. Ça datait d'avant le mariage de Sarah, en fait.

— Dommage que vous ne puissiez rien faire de Charlotte, poursuivit grand-mère. Je me demande vraiment comment vous allez réussir à marier cette fille. J'ai l'impression qu'elle ne fait aucun effort !

Caroline enfila un nouveau fil dans son aiguille. Elle savait pourquoi Charlotte ne faisait aucun effort, mais cela ne regardait nullement grand-mère.

— Elle est très différente d'Emily dans ses goûts, dit-elle prudemment. Dans sa tactique aussi. Mais il n'y a aucune raison pour qu'elles soient semblables.

— Vous devriez lui parler, insista grand-mère. Lui montrer l'aspect pratique de la question. Que va-t-elle devenir si personne ne l'épouse ? Y avez-vous pensé ?

— Oui, grand-mère, mais l'effrayer ne servira à rien. Et même si elle ne se marie pas, elle survivra. Mieux vaut être célibataire que mariée à un homme peu recommandable, de mœurs douteuses, ou qui ne pourrait pas subvenir à ses besoins.

— Ma chère Caroline, dit grand-mère, exaspérée, c'est votre devoir en tant que mère de veiller à ce que cela n'arrive pas ! C'est également votre devoir de vous occuper de l'organisation de cette maison. Quand allez-vous engager une nouvelle bonne ?

— J'ai déjà fait des recherches en ce sens, et Mrs. Dunphy en a vu deux, mais elles ne convenaient pas.

— Qu'avaient-elles qui n'allait pas ?

— L'une des deux était trop jeune, sans expérience. L'autre n'avait pas une très bonne réputation.

— Peut-être que si vous aviez un peu mieux surveillé Lily, elle ne se serait pas fait assassiner ! Ce genre de choses n'arrive pas dans une maison bien tenue.

— Ce n'est pas arrivé dans la maison ! protesta Caroline.

Poussée à bout, elle durcit le ton.

— Ça s'est passé dans Cater Street. Vous êtes assez irresponsable de suggérer, même de façon indirecte, que Lily a attiré ce malheur sur elle, ou qu'elle était immorale. Je ne tolérerai pas ce genre d'insinuations sous mon toit.

— Vraiment !

Grand-mère se leva, les mains jointes, le visage empourpré.

— Pas étonnant que Charlotte ne sache pas tenir sa langue et qu'Emily coure après un bon à rien simplement parce qu'il a un titre ! Tout ce qu'elle va réussir à faire, c'est se rendre ridicule, et ce sera votre faute. J'ai dit à Edward, quand il vous a épousée, qu'il commettait une grave erreur. Mais évidemment, il était amoureux de vous et il ne m'a pas écoutée. À présent, Charlotte et Emily vont payer pour ça. Ne venez pas me dire après que je ne vous avais pas prévenue !

— Je n'oserais même pas y songer, grand-mère. Voulez-vous votre dîner dans votre chambre ou aurez-vous suffisamment récupéré pour le prendre en bas ?

— Je ne suis pas malade, Caroline. Je suis seulement déçue, quoique pas vraiment surprise.

— On a parfois besoin de se remettre d'une déception comme

d'une maladie, dit Caroline, ironique.

— Vous êtes immodeste, Caroline, et peu féminine. Pas étonnant que Charlotte ait de mauvaises manières. Si vous aviez été ma fille, j'aurais veillé à ce qu'on vous éduque comme une dame.

Et, sans laisser le temps à Caroline de répondre, elle sortit et referma la porte d'un coup sec.

Caroline poussa un soupir. Elle avait largement assez de soucis, sans que grand-mère joue les prima donna. Elle aurait pourtant dû s'y habituer, depuis le temps. Cependant, elle lui en voulait d'avoir critiqué Charlotte. La calomnie à l'égard de Lily la blessait d'une autre façon, plus profondément.

Qui aurait tué une fille pauvre et inoffensive comme Lily Mitchell ? Personne, hormis un fou. Un fou sorti des bas quartiers ou un fou de leur milieu, qui leur ressemblait, excepté la nuit, quand il voyait une jeune femme seule dans les rues ? Pourrait-il s'agir de quelqu'un qu'elle avait déjà vu ?

Le cours de ses pensées fut interrompu par l'arrivée d'Edward.

— Bonsoir, ma chère.

Il l'embrassa sur le front.

— Avez-vous passé une bonne journée ?

Il regarda le raccommodage et fronça les sourcils.

— Toujours personne pour remplacer Lily ? Je croyais que vous deviez en voir une ou deux aujourd'hui.

— J'en ai vu deux, oui. Rien qui puisse convenir.

— Où sont les filles ? Et maman ?

Il s'assit, s'étira avec satisfaction.

— Voulez-vous boire quelque chose avant le dîner ?

— Non, merci. Je me suis arrêté à mon club.

— Je pensais bien que vous étiez en retard, dit-elle, jetant un coup d'œil à la pendule.

— Où sont-elles ? répéta-t-il.

— Sarah et Dominic dînent chez les Lessing...

— Qui ça ?

— Les Lessing. Le sacristain et sa famille.

— Ah ! Et les autres ?

— Emily est à nouveau avec George Ashworth. J'aimerais que vous lui parliez, Edward. Parce que moi, apparemment, je ne l'impressionne pas.

— Je crains, ma chère, qu'elle n'ait à mûrir par le biais d'une expérience amère. Je doute qu'elle écoute qui que ce soit. Je pourrais lui opposer une interdiction, mais elle va forcément rencontrer ce garçon à diverses occasions. Aussi mon attitude ne ferait que donner un côté romantique à l'affaire. Emily risquerait alors de s'attacher davantage à lui.

Caroline sourit. Elle n'avait jamais soupçonné Edward d'une telle finesse psychologique. Elle ne lui avait d'ailleurs suggéré d'intervenir que pour sa propre tranquillité d'esprit.

— Vous avez raison, approuva-t-elle. Cet engouement finira probablement par retomber de-lui-même avec le temps.

— Et Charlotte, et maman ?

— Charlotte est allée dîner avec le jeune Uttley, et grand-mère est dans sa chambre, furieuse contre moi, car je ne l'ai pas laissée dire que Lily était immorale.

Edward poussa un soupir.

— Non, il ne faut pas dire ça, bien que ce soit sans doute vrai.

— Pourquoi ? Parce qu'elle s'est fait assassiner ? Si vous pensez ça, alors qu'en est-il de Chloé Abernathy ?

— Ma chère, il est beaucoup de choses en ce monde que vous ignorez, et c'est mieux ainsi. Mais il est plus que probable que Chloé ait également attiré la mort sur elle. Malheureusement...

Il hésita.

— ... les jeunes filles bien nées fondent des liaisons, des alliances...

Il laissa sa phrase en suspens.

— On ne sait jamais. Il peut y avoir des jalousies, des vengeances. Des choses dont il est préférable de ne pas parler.

Caroline dut se contenter de ça, bien qu'elle fût incapable d'y croire tout à fait ou de chasser cette histoire de ses pensées.

Chapitre VI

Une semaine plus tard, Caroline réussit finalement à engager une nouvelle bonne pour remplacer Lily. Cela n'avait pas été simple. En effet, même si de nombreuses filles cherchaient une bonne place, beaucoup d'entre elles n'avaient pas les compétences requises, et beaucoup d'autres avaient une réputation et des références moins que satisfaisantes. Et, bien entendu, depuis qu'on avait appris la mort de Lily et les circonstances de cette mort, travailler chez eux n'était pas une perspective des plus réjouissantes pour une fille cherchant un emploi.

Néanmoins, Millie Simpkins semblait être la meilleure postulante qu'ils risquaient de jamais rencontrer. En outre, la situation devenait critique sans une nouvelle bonne. Mrs. Dunphy allait bientôt s'apercevoir qu'elle ne pouvait plus s'en sortir et arguerait de ce manque de personnel pour donner son congé.

Millie était une fille de seize ans, assez jolie. Elle semblait être pleine de bonne volonté et avoir une nature accommodante. Elle était propre, plutôt soignée. Elle manquait d'expérience, n'ayant travaillé que dans une seule maison, mais cela pouvait avoir ses avantages. Si elle n'avait pas d'habitudes trop bien ancrées, on pourrait la former, la modeler aux us de cette maison. Et puis, l'essentiel fut qu'elle plut immédiatement à Mrs. Dunphy.

Le mercredi matin, Millie frappa à la porte du petit salon.

— Entrez, répondit Caroline.

Millie entra, une veste sur le bras. Elle fit une petite révérence amusante.

— Oui, Millie, qu'y a-t-il ?

Caroline lui sourit. La pauvre enfant était anxieuse.

— Pardon, Madame, mais cette veste est... assez abîmée, Madame. Je ne sais pas comment la réparer. Excusez-moi, Madame.

Caroline prit le vêtement et l'examina en le tenant à bout de bras. C'était une veste d'Edward, élégante, avec un col de velours. Il lui fallut quelques instants avant de trouver la déchirure. Dans la manche, dans la partie proche du poignet, à l'intérieur du bras. Comment diable pouvait-on déchirer sa manche en un endroit pareil ? Caroline tâta l'accroc avec ses doigts, écartant les deux bords. On aurait dit qu'une griffe acérée avait fait une entaille dans le tissu, sur environ cinq centimètres.

— Ça ne m'étonne pas, dit Caroline, compréhensive. Ne vous

inquiétez pas, Millie. Je verrai ce que je peux faire. Mais il va peut-être falloir donner la veste à un tailleur, pour qu'il mette une pièce.

— Oui, Madame.

Le soulagement de Millie faisait presque peine à voir.

Caroline lui sourit.

— Vous avez bien fait de me l'apporter. Vous pouvez retourner à l'office maintenant et vous remettre au raccommodage du linge. Je crois aussi que Miss Emily a déchiré l'un de ses jupons.

— Oui, Madame.

Millie fit une autre petite révérence maladroite.

— Merci, Madame.

Après qu'elle fut partie, Caroline regarda à nouveau le vêtement. Elle n'avait pas vu Edward avec cette veste depuis longtemps, depuis des semaines, en réalité. Où s'était-il donc fait ça ? À l'évidence, il n'avait pas pu porter la veste avec une déchirure pareille. Pourquoi ne lui avait-il pas demandé tout de suite de la reprendre ? Il n'avait pu se faire un tel accroc sans s'en rendre compte. C'était une veste qu'il prenait fréquemment pour aller à son club. En fait, il l'avait mise le soir où Lily avait été tuée. Caroline le revoyait rentrer et se fâcher contre Charlotte parce qu'elle avait envoyé chercher la police. Elle revit la scène : la lampe à gaz, sur le mur, qui grésillait doucement et projetait une lumière jaunâtre sur le velours bordeaux. La peur et la colère les consumaient trop les uns et les autres pour qu'ils s'intéressent à des détails vestimentaires. Peut-être était-ce pour ça qu'il avait oublié cette veste ?

Il fallut à Caroline presque tout l'après-midi pour la raccommoder. Elle dut tirer des fils dans les coutures pour que sa reprise soit invisible, et, malgré tout, elle n'en fut pas totalement satisfaite. Edward rentra à la maison relativement tôt, et elle mentionna la chose d'emblée, plus ou moins sur un ton d'excuse.

— Je crains que ce ne soit toujours visible, dit-elle en levant la veste. Mais seulement en pleine lumière, ce qui n'arrivera pas avec une reprise à l'intérieur du bras. Mais grand Dieu, comment avez-vous pu déchirer votre veste à cet endroit-là ?

Il fronça les sourcils, détourna les yeux.

— Je ne n'en souviens plus très bien. C'était il y a très longtemps.

— Pourquoi n'avez-vous rien dit à ce moment-là ? J'aurais pu faire la même reprise tout de suite. Ç'aurait même été plus facile : Lily s'en serait chargée. Elle était extrêmement douée pour ce genre de choses.

— Ça a dû arriver après la mort de Lily. Je me suis sans doute dit que vous aviez suffisamment à faire, avec une bonne de moins, sans qu'en plus je vous impose cette corvée-là. Après tout, j'ai des tas d'autres vêtements.

— Je ne vous ai plus vu avec cette veste depuis la mort de Lily.

Caroline ne savait pas pourquoi elle avait dit ça.

— Eh bien, c'est peut-être la dernière fois que je l'ai portée. Ce qui explique parfaitement pourquoi je n'en ai pas parlé, j'imagine. Ce n'était pas important, comparativement à Lily et au fait que la police était dans la maison.

— Oui, bien sûr.

Caroline plia la veste sur son bras, avec l'intention d'appeler Millie pour la porter à l'étage.

— Comment avez-vous fait ça ?

— Quoi ?

— La déchirure !

— Je ne m'en souviens vraiment pas, ma chère. Quelle importance ?

— Je pensais que vous aviez passé la soirée au club, et que c'était pour ça que vous étiez rentré si tard, ce soir-là.

— J'étais à mon club, oui, dit-il d'une voix plus saccadée. Je regrette que la nouvelle bonne ne soit pas capable de s'acquitter de ce genre de tâches, mais, ma chère Caroline, il est inutile d'en faire un drame. Je n'ai pas l'intention d'en parler toute la soirée.

Caroline mit la veste sur son bras et ouvrit la porte.

— Oui, bien sûr. Je me demandais simplement comment c'était arrivé. C'est un si gros accroc.

Elle sortit dans le couloir pour appeler Millie. Ce serait une bonne idée de la repasser à la vapeur pour aplatir la reprise.

Ce fut Dominic qui, involontairement, ruina sa tranquillité d'esprit et la plongea dans un trouble intérieur qu'elle ne put dominer. Il vint la voir quelques jours plus tard avec un gilet qu'il tenait d'un doigt passé dans un trou de la poche.

— Comment avez-vous fait ça ?

Elle prit le gilet et l'examina.

— J'ai enfoncé ma main trop loin, dit-il en souriant. Pure bêtise de ma part. Pouvez-vous le raccommorder ? Vous avez fait une reprise magnifique sur la veste de beau-papa.

Caroline fut ravie du compliment car elle n'était pas totalement satisfaite de sa reprise.

— Merci. Oui, ce n'était pas trop mal réussi. Je vais essayer de le faire ce soir.

— Si vous avez pu arranger la veste de papa, je suis sûr que vous saurez réparer mon gilet.

Dominic allait sortir quand une pensée traversa l'esprit de Caroline.

— Quand l'avez-vous vue ?

— Comment ?

Il se retourna.

— Quand avez-vous vu la déchirure dans la veste d'Edward ?

Il fronça légèrement les sourcils.

— La nuit où Lily s'est fait assassiner.

— Comme vous êtes observateur ! Je n'aurais jamais cru que vous l'auriez remarqué dans le tumulte du moment. Ou bien l'avez-vous vue au club ? C'est là qu'il a déchiré sa veste.

Dominic secoua la tête en signe de dénégation.

— Vous devez avoir mal compris. J'étais au club, mais papa est parti très tôt, et, à ce moment-là, sa veste n'était pas déchirée. Je m'en souviens très bien : Belton, le valet de pied, lui a donné sa canne et son chapeau. Il n'aurait pu manquer de s'en apercevoir.

— Vous vous trompez de soir !

— Non, parce que j'ai dîné avec Reggie Hafft. Il m'a laissé juste avant Cater Street et j'ai fait à pied les derniers huit cents mètres. J'ai vu papa arriver, de l'autre bout de Cater Street. Je l'ai appelé, mais il ne m'a pas entendu. Il est rentré à la maison peu avant moi.

— Oh !

C'était une exclamation stupide, mais Caroline était trop abasourdie pour penser clairement. Edward lui avait menti, à propos d'un détail insignifiant... mais la nuit où Lily s'était fait tuer. Pourquoi ? Pourquoi ne lui avait-il pas dit la vérité ? Avait-il honte ou peur de quelque chose ?

Mais que diable allait-elle imaginer ? C'était grotesque ! Il serait allé rendre visite à un ami et l'aurait oublié. C'était cela. Il existait sûrement une explication simple, qui lui ferait regretter d'avoir eu ces pensées-là.

Elle ne se retrouva seule avec lui qu'au moment où ils se retirèrent dans leur chambre à coucher. Caroline, assise sur le tabouret de sa coiffeuse, devant son miroir, défit ses cheveux et les brossa. Edward arriva du dressing-room.

— À qui avez-vous rendu visite, le soir où Lily est morte ? s'enquit-elle d'un ton dégagé, comme s'il s'agissait d'une question anodine.

Elle vit son visage dans le miroir. Il fronçait les sourcils.

— Comment cela ?

Elle répéta sa question, le cœur battant violemment, évitant son regard.

— À personne, dit-il un peu sèchement. J'étais à mon club, Caroline, je vous l'ai déjà dit ! Je suis rentré directement à la maison en sortant du club. Je ne sais pas pourquoi vous continuez à parler de ça. Croyez-vous que je rôdais dans Cater Street à la recherche de ma bonne ?

Il était réellement furieux, à présent.

— Bien sûr que non, répondit-elle calmement. Ne soyez pas bête.

Le visage d'Edward se durcit. Il devint blême. Elle connaissait très bien cette expression de colère. Elle l'avait profondément offensé en employant le mot « bête ». Ou avait-il choisi de feindre la colère, afin de ne pas avoir à dire la vérité, le temps de trouver un autre mensonge ?

Elle devait être à bout, son esprit déraillait, elle devenait ridicule. Mieux valait chasser cette pensée et se mettre au lit. Edward observait toujours un silence glacial. Elle songea un moment à s'excuser, mais une voix intérieure lui souffla qu'elle y repenserait, qu'elle y reviendrait, et que toute excuse était donc hypocrite.

Ils se couchèrent sans dire un mot. Edward était étendu dans le lit, immobile, respirant régulièrement. Elle ignorait s'il dormait, s'il essayait de trouver le sommeil ou s'il jouait la comédie pour éviter de prolonger la discussion.

D'où lui venaient ces pensées ? Elle connaissait Edward. Quelle que fût la raison pour laquelle il mentait, cela n'avait rien à voir avec ce qui s'était passé dans Cater Street. Elle le savait. Cependant il devait avoir quelque chose à lui cacher. Quoi ? Rien de très honorable, sinon il lui aurait dit la vérité, ou du moins avec qui il était, à défaut de lui donner la raison de ce rendez-vous. Où Edward pouvait-il être allé, pour revenir par l'autre extrémité de Cater Street ? Quel était cet endroit, pour qu'il dût mentir plutôt que de le nommer ?

Caroline tenta de réfléchir aux habitudes de son mari, à ses activités quotidiennes, aux gens qu'il connaissait, aux autres lieux qu'il fréquentait. Plus elle y songeait, plus elle se rendait compte qu'elle ne savait pas grand-chose de sa vie. À la maison, elle le connaissait si bien qu'elle devinait souvent ce qu'il allait dire, comment il réagirait à tel ou tel événement, qui il allait aimer et ne pas aimer. Mais lorsqu'il allait en ville, il pénétrait dans une région totalement différente de sa vie, région dont elle ne savait rien, excepté ce qu'il lui en disait.

Elle s'endormit profondément malheureuse.

La journée qui suivit fut terrible. Caroline se réveilla avec un mal de tête sournois. Elle se sentait si déprimée et si anxieuse qu'elle desserrait les dents seulement quand elle y était obligée. Elle vérifiait le travail de Millie devant l'armoire à linge, quand Dora vint lui annoncer que l'inspecteur Pitt était revenu. Voulait-elle le recevoir ?

Caroline fixa la pile de taies d'oreillers devant elle, le cœur battant, la bouche sèche. Pitt était-il passé au club pour découvrir qu'Edward avait menti ? C'était impossible qu'Edward ait tué Lily, pour quelque raison que ce soit. Cependant, il devait cacher quelque chose. Il faudrait qu'elle essaie de le protéger. Si seulement elle connaissait la vérité !

— Madame ?

Dora attendait toujours.

— Oh ! oui, Dora. Dites-lui que je le verrai dans cinq minutes. Faites-le entrer dans le grand salon.

— Bien, Madame.

Pitt était debout devant la fenêtre quand elle ouvrit la porte. Il pivota pour lui faire face.

— Bonjour, Mrs. Ellison. Je suis désolé de vous déranger à nouveau, mais je me dois de ne négliger aucune piste.

— Nous ne pouvons certes nous plaindre d'être négligés, Mr. Pitt. Dois-je déduire de votre remarque que vous faites preuve de la même diligence avec tout le monde ?

— Absolument, madame.

Quelle apparence bizarre il avait ! Il était tellement inélégant ! Mais il dominait la pièce par sa présence. Ou bien Caroline avait-elle seulement cette impression parce qu'il lui faisait peur ?

— Que souhaitez-vous savoir cette fois, Mr. Pitt ?

Mieux valait en finir rapidement.

— Votre mari est rentré particulièrement tard, le soir où Lily Mitchell a été assassinée. Beaucoup plus tard que d'habitude.

C'était davantage une assertion qu'une question, comme s'il réaffirmait quelque chose qu'il savait déjà.

— Oui.

La tension ressentie par Caroline était-elle perceptible dans sa voix ?

— Où est-il allé ?

Que devait-elle répondre ? Devait-elle répéter ce qu'Edward lui avait dit ? Ou la vérité que Dominic avait ensuite livrée par hasard ? En se posant ce problème, Caroline s'aperçut qu'elle n'avait même pas mis en doute la version de Dominic ! Si elle disait à Pitt qu'Edward était au club toute la soirée, elle lui apprendrait que son mari lui avait menti. Et il aurait d'autant plus de mal à se sortir de ce mensonge. Mais si elle disait qu'il était allé ailleurs, elle l'obligeait à expliquer quelque chose qu'il ne voulait ou ne pouvait expliquer.

Pitt observait Caroline de ses yeux lumineux, intelligents. Elle se sentit transparente, comme un enfant qu'on surprend à proximité du garde-manger.

— Il m'a dit qu'il était à son club, je crois, répondit-elle lentement, en se forçant à articuler chaque mot. Je ne me souviens pas s'il devait ensuite dîner avec des amis.

— Et il ne vous l'a pas précisé ?

Cette question fut posée poliment.

Qu'y avait-il là d'extraordinaire ? Voyait-on sur sa figure qu'elle avait menti ?

— Vu ce dans quoi nous avons été plongés en rentrant à la maison

— Charlotte qui avait envoyé chercher la police, le désarroi, la peur —, je n'ai jamais pensé à le lui redemander. Cela paraissait vraiment sans importance.

— Naturellement. Cependant, si vous ne le savez pas, je ne puis exclure la possibilité que Mr. Ellison soit passé près du lieu du crime à l'heure où il a été commis.

Pitt sourit, montrant ses dents, les yeux brillants.

— Il peut avoir vu quelque chose qui nous aiderait, ajouta-t-il.

Caroline sentit sa gorge se serrer.

— Oui, bien sûr. Mais je crains de ne pas le savoir.

— Évidemment que non, Mrs. Ellison. Je sais que vous êtes passée dans Cater Street en calèche, et en compagnie de vos filles. Et je vous ai parlé à toutes.

— Vous avez également parlé à mon mari. Que pourrait-on vous dire de plus ?

Pourrait-elle éviter la confrontation, persuader Pitt de ne pas voir Edward ? Il n'avait plus rien à lui demander, sauf s'il soupçonnait quelque chose et savait déjà qu'Edward avait menti.

— Mr. Pitt, si mon mari avait vu quoi que ce soit, il vous l'aurait dit. Vous n'en doutez pas, j'espère ?

— S'il avait su que c'était important, mais peut-être aura-t-il vu quelque chose d'étrange, un détail qu'il aura oublié. Et puis l'heure compte aussi, vous savez. L'heure exacte, à la minute près, peut confirmer ou infirmer l'alibi de quelqu'un.

— L'alibi ?

— Savoir où la personne se trouvait à l'heure où le crime a été commis, ce qui la disculpe.

— Je connais le sens de ce mot, Mr. Pitt. Je n'avais simplement pas pensé... que vous... éliminiez les gens en prouvant l'imposs...

Elle laissa sa phrase en suspens, effrayée par sa propre conclusion, troublée.

— Eh bien, quand nous avons des suspects, Mrs. Ellison, cela nous aide à les mettre hors de cause les uns après les autres, à exclure l'impossible du tableau.

Elle souhaitait plus que tout au monde qu'il s'en aille. C'était un policier, un homme du niveau d'un commerçant. C'était stupide de le laisser la dominer ainsi. Emily avait raison. Il avait réellement une belle voix, sonore et douce. Son élocution était parfaite.

— Bien, dit-elle maladroitement. Mais je crains de ne pouvoir vous être utile. Mon mari n'est pas à la maison ce matin.

Il eut un sourire très doux.

— Je reviendrai ce soir, si Mr. Ellison est attendu chez lui.

— Oui. Il est attendu pour dîner.

Pitt s'inclina légèrement et sortit.

Quand Edward rentra, à six heures et quart, Caroline lui fit part de la visite de Pitt et ajouta qu'il allait revenir.

Debout, immobile, Edward la regardait.

— Il revient ce soir ?

— Oui.

— Vous n'auriez pas dû lui dire que je serais là, Caroline.

Les traits d'Edward s'étaient durcis.

— Il faut que je ressorte...

— Vous avez dit ce matin...

Elle s'interrompit, la peur lui coupa le souffle. Il évitait Pitt parce qu'il craignait de lui mentir !

— Visiblement, j'ai pris d'autres dispositions depuis ce matin, dit-il d'un ton sec. De toute façon, c'est absurde. Je n'ai rien de plus à lui apprendre. Dites-le-lui ou demandez à Maddock de le faire.

— Vous pensez que... dit-elle, hésitante.

— Caroline, enfin, c'est un policier, pas un invité de marque. Priez Maddock de lui expliquer que j'avais un rendez-vous de longue date, et que je ne sais rien qui puisse faire progresser son enquête. S'il n'a toujours rien trouvé après toutes les recherches qu'il a effectuées et le temps qu'il y a consacré, soit il s'agit d'un mystère insoluble, soit l'homme est incompetent.

Mais Pitt revint à nouveau le soir suivant et fut introduit dans le grand salon où se trouvaient Caroline, Edward, Charlotte et grand-mère. Les autres étaient allés à un concert. Maddock ouvrit la porte pour l'annoncer et, avant que quiconque pût protester, Pitt passa devant lui et entra dans la pièce.

— Dans la maison d'un gentleman, Mr. Pitt, dit Edward, acerbe, il est de coutume d'attendre qu'on vous invite à entrer avant de le faire.

L'insolence de son mari fit rougir Caroline, sa peur la glaça. Il devait avoir peur pour se départir à ce point de ses habituelles bonnes manières. Habituelles ? Le connaissait-elle aussi bien qu'elle se l'imaginait ? Qu'était-il allé faire dans Cater Street ?

Pitt ne sembla pas le moins du monde désarçonné. Il pénétra plus avant dans le salon. Maddock se retira.

— Pardonnez-moi. Les meurtres m'amènent rarement chez les gentlemen. Pourtant, même eux sont peu décidés à me parler, chose à laquelle je dois remédier en utilisant les moyens à ma disposition. Vous êtes sûrement aussi impatient que moi de voir cet homme identifié et arrêté.

— Bien entendu.

Edward le regarda froidement.

— Cependant, poursuivit-il, je vous ai déjà dit tout ce que je savais... plus d'une fois. Je n'ai rien à ajouter. Je ne vois pas en quoi

répéter sans arrêt la même chose va vous aider.

— Vous seriez surpris, si je vous le disais. Des souvenirs vous reviennent à force, vous vous rappelez des détails.

— Il ne m'est rien revenu.

— Où étiez-vous ce soir-là, Mr. Ellison ?

Edward fronça les sourcils.

— Je vous l'ai déjà dit. J'étais à mon club, qui ne se trouve pas dans le voisinage de Cater Street.

— Toute la soirée, Mr. Ellison ?

Caroline regarda Edward. Il était pâle. Elle pouvait presque voir le combat qui se livrait dans son esprit. Son mensonge passerait-il inaperçu ? Que cachait-il, mon Dieu ? Elle se tourna vers Pitt. Ses yeux intelligents n'étaient pas posés sur Edward, mais sur elle. Soudain, elle fut terrifiée à l'idée qu'il voie sa peur et comprenne qu'elle savait que son mari mentait. Caroline tourna la tête et s'aperçut que Charlotte aussi l'observait. Elle suffoquait dans cette pièce ; la peur panique l'empêchait presque de respirer.

— Toute la soirée, Mr. Ellison ? répéta Pitt doucement.

— Euh... non, dit Edward d'une voix tendue.

— Où êtes-vous allé, dans ce cas ?

Pitt se montrait d'une politesse parfaite. S'il était surpris, il n'en laissait rien paraître.

Était-il déjà au courant ? Le cœur de Caroline se serra. Savait-il où Edward était allé ?

— Je suis allé rendre visite à un ami, répondit Edward en le regardant.

— Vraiment, dit Pitt avec un sourire. Quel ami, Mr. Ellison ?

Edward hésita.

Grand-mère se redressa sur son siège.

— Jeune homme ! dit-elle d'un ton sec. N'oubliez pas votre position, à la fois dans cette maison, et dans la société en général. Mr. Ellison vous a dit qu'il avait rendu visite à un ami. C'est là une réponse suffisante à votre question. Nous comprenons que vous ayez un devoir à remplir, indispensable pour la sécurité publique et pour la justice. Et, bien entendu, nous vous aiderons comme nous le pourrons, mais ne présumez pas de notre bonne volonté pour outrepasser vos fonctions.

Pitt haussa les sourcils, plus avec humour qu'avec agacement.

— Madame, un assassin, hélas, ne respecte ni les personnes ni le statut social. Il faut retrouver cet homme, ou l'une de vos petites-filles pourrait être sa prochaine victime.

— Sottises ! s'exclama grand-mère, furieuse. Mes petites-filles ont de la rigueur morale et un mode de vie décent. Je comprends que vous n'ayez pas l'habitude de fréquenter ce genre de femmes. Par

conséquent, je vous pardonnerai votre insulte, imputable à votre ignorance et non à votre médisance.

Pitt prit une grande inspiration, puis soupira.

— Madame, nous n'avons aucune raison de supposer que la haine de cet homme se porte exclusivement sur les femmes immorales, ni même qu'il ait une prédilection pour ce genre de femmes. Miss Abernathy était un peu frivole, mais rien de plus. Lily Mitchell avait une réputation sans tache. Nous n'avons encore rien trouvé qui laisse penser le contraire. Même son comportement avec Brody semble jusqu'ici des plus corrects.

Grand-mère le regarda, les narines légèrement dilatées.

— Ce qui est correct pour une bonne ou un policier peut être tout à fait indigne d'une dame de qualité, déclara-t-elle, lapidaire.

Pitt s'inclina imperceptiblement.

— Permettez-moi d'être en désaccord avec vous, madame. Je pense que la moralité est universelle. On est plus ou moins blâmable selon les circonstances, mais un crime reste un crime.

Grand-mère ouvrit la bouche pour condamner sa témérité, puis elle considéra son argument et le laissa passer sans commentaire.

Caroline regarda Edward, toujours silencieux, puis Charlotte. Cette dernière contemplait Pitt avec surprise et un certain respect.

Pitt reporta son attention sur Edward.

— Mr. Ellison, le nom et l'adresse de votre ami, si ça ne vous ennuie pas ? Je vous assure que c'est nécessaire. Ainsi que l'heure à laquelle vous êtes parti de chez lui. Soyez le plus précis possible.

Il y eut une nouvelle pause. Pour Caroline, cela dura une éternité, comme lorsqu'on ouvre une missive annonçant un désastre.

— Je crains de ne pas savoir à quelle heure je suis parti, répondit Edward. J'ignorais à ce moment-là que ce serait d'une quelconque importance par la suite.

— Votre ami le sait peut-être, lui ? dit Pitt qui n'avait pas du tout l'air troublé.

— Non, répliqua Edward à la hâte. Mon ami... est malade. C'est pourquoi je suis passé le voir. Euh... il s'endormait déjà quand je l'ai quitté... c'est pour ça que je suis parti. Je crains que nous ne puissions ni l'un ni l'autre vous être utiles quant à l'heure précise à laquelle je suis sorti de chez lui. Je suis désolé.

— Mais vous avez redescendu tout Cater Street pour rentrer ?

Pitt ne se laissait pas décourager facilement.

— Je vous l'ai déjà dit.

De son côté, Edward recouvrait son sang-froid.

— Avez-vous vu quelqu'un ?

— Pas que je me souviene, mais je pensais à rentrer chez moi, pas à surveiller la rue.

— Naturellement. Mais vous auriez certainement remarqué un homme en train de courir, ou deux personnes en train de lutter, ou un cri alarmé, ou n'importe quel genre de cri ?

— Bien entendu. S'il y a eu quoi que ce soit, ce devait être quelque chose d'insignifiant, quelqu'un qui rentrait tard, comme moi. En fait, je n'ai rien vu, pour autant que je me le rappelle.

— Et l'adresse ?

— Je vous demande pardon ?

— L'adresse de la maison d'où vous veniez ?

— Je ne vois pas à quoi cela peut vous servir. Mon ami est malade, il souffre. Je préférerais que vous n'alliez pas le voir. Il risquerait de s'inquiéter, ce qui aggraverait encore son état.

— Je vois.

Pitt était toujours debout, immobile.

— Malgré tout, j'aimerais connaître cette adresse. Il pourrait se souvenir de l'heure.

— Et cela servirait à quoi ?

— Au moins à déterminer une heure à laquelle le crime n'a pas été commis. Par élimination, nous finirons bien par connaître l'heure exacte.

Sans réfléchir, Caroline bondit de son fauteuil.

— C'est très facile à déterminer, déclara-t-elle, requérant l'attention de Pitt. Il est arrivé ici quelques minutes après nous, moins de cinq minutes. Si vous marchez d'ici à Cater Street, vous aurez l'heure exacte.

Le cœur battant, Caroline attendit de voir s'il allait se contenter de ça.

Pitt eut un petit sourire.

— Mais certainement. Merci.

Il lança un regard à Charlotte, puis inclina la tête dans une attitude de résignation.

— Je vous souhaite le bonsoir.

Il ouvrit la porte lui-même et sortit. Ils entendirent Maddock dans le couloir. Après quoi, la porte d'entrée se referma, elle aussi.

— Vraiment ! s'exclama grand-mère en poussant un soupir. Quel jeune homme vulgaire !

— Persévérant, dit Caroline spontanément. Mais pas vulgaire. S'il se contentait de paroles équivoques, il ne résoudrait jamais ses affaires criminelles.

— Je ne vous ai jamais considérée comme un juge compétent en matière de vulgarité, Caroline, dit grand-mère avec une colère grandissante. Mais je suis choquée que vous puissiez seulement envisager qu'Edward ait des informations sur un crime. Vous semblez douter de lui !

— Bien sûr que non ! mentit Caroline, rougissant violemment. Je parlais de la police, pas de moi. Vous ne pouvez pas vous attendre à ce que Mr. Pitt adopte mon point de vue !

— Certes pas. Mais je ne m'attendais pas non plus, jusqu'à ce soir, à ce que vous adoptiez le point de vue de Mr. Pitt !

— Elle n'a pas fait ça, grand-mère, intervint Charlotte. Elle soulignait juste le fait que...

— Tais-toi, Charlotte, dit Edward avec humeur. J'interdis à quiconque de poursuivre cette discussion. C'est sordide. Et hormis l'aide que nous avons apportée à la police, cela ne fait nullement partie de notre vie. Va dans ta chambre, Charlotte, si tu n'es pas capable de te maîtriser.

Charlotte ne répondit rien. Grand-mère se lamenta à nouveau sur le déclin général des bonnes manières, sur la victoire du crime et de l'immoralité.

Caroline resta assise à fixer une photo assez laide de son mariage et à se demander, avec une peur croissante, pourquoi Edward refusait de dire à Pitt où il était allé.

On ne parla plus de rien jusqu'au coucher. Le lendemain matin, Caroline faisait les comptes du ménage derrière son bureau, dans le petit salon, quand grand-mère entra.

— Caroline, il faut que je vous demande ce que vous entendez par là, même si je crains de le savoir. Je pense en avoir le droit.

Caroline mentit immédiatement, sur la défensive.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez, grand-mère.

Elle-même n'avait pratiquement pensé qu'à ça, mais elle feignit d'être uniquement préoccupée par la note du poissonnier posée devant elle.

— Dans ce cas, vous êtes encore plus dure que je ne le croyais. Je parle de ce policier, de son comportement incroyable, hier soir. De mon temps, les policiers restaient à leur place.

— Un policier a sa place là où il se commet des crimes, dit Caroline d'une voix lasse.

Elle savait qu'elle ne pourrait éviter la confrontation, mais elle la retardait instinctivement, comme on se protège de la douleur.

— Il n'y a pas eu de crime commis dans cette maison, Caroline, excepté le fait que vous avez trahi le nom de votre mari, un nom respecté.

— C'est là une chose malveillante à dire, et tout à fait fausse !

Caroline s'était levée et avait fait précipitamment le tour de son bureau, son stylo toujours à la main, qu'elle tenait à présent comme un couteau.

— Vous n'oseriez pas dire une chose pareille si nous n'étions pas

seules et si vous n'étiez pas certaine que je ne veux pas me quereller avec vous. Eh bien, vous vous trompez, cette fois ! Nous allons sans nul doute nous quereller, si vous proférez de telles méchancetés ! Vous m'entendez ?

— Vous êtes en colère parce que vous avez mauvaise conscience, déclara grand-mère avec une satisfaction évidente. Et j'oserai répéter ce que je viens de dire. Je vais d'ailleurs le répéter devant Edward. Nous verrons alors qui se querellera et qui restera calme.

— Ça vous ferait plaisir, n'est-ce pas ? dit Caroline en se penchant en avant. Vous aimeriez ennuyer Edward et semer la zizanie dans sa maison ! Eh bien, pour une fois, je ne vais pas céder à votre chantage. Racontez à Edward ce que bon vous semble. Mais je vous ferai remarquer que ce n'est pas vous qui l'avez défendu quand il n'a pas voulu dire à la police où il était. Vous n'avez rien fait d'autre que de nous mettre Pitt à dos par votre impolitesse. Que cherchiez-vous ? L'effrayer ? Ne rêvez pas ! Cela l'a rendu encore plus soupçonneux, c'est tout.

— Soupçonneux à propos de quoi ?

Grand-mère se tenait toujours debout, se balançant d'avant en arrière, furieuse.

— Que croyez-vous donc qu'Edward ait fait, Caroline ? Vous pensez qu'il a suivi sa bonne et qu'il l'a étranglée ? C'est cela ? Edward sait-il ce que vous pensez de lui ?

— Il ne le saura que si vous le lui dites ! Ce qui ne m'étonnerait pas. Cela créerait certainement l'ambiance déplaisante dont vous vous repaissez ! La mort de Lily ne vous suffit-elle pas ?

— Si la mort de Lily me suffit ! À moi ? Qu'ai-je à gagner de la mort de quelque misérable servante ? J'ai toujours détesté l'immoralité, mais ce n'est pas à moi d'appeler sur elle le jugement de Dieu.

— Espèce de vieille hypocrite ! explosa Caroline. Il n'y a rien au monde de plus immoral que de prendre plaisir à la souffrance et au malheur d'autrui !

— Vous avez attiré le malheur sur vous, Caroline. Et je ne puis vous en sortir, que je le souhaite ou non.

Grand-mère redressa la tête et sortit majestueusement de la pièce avant que Caroline n'eût le temps de répliquer. De toute façon, elle n'aurait rien trouvé à répondre. Elle s'assit au bureau, regarda la note du poissonnier à travers ses larmes. Elle détestait les disputes, mais celle-ci couvait depuis des années. Ce ne fut qu'une éruption de la haine qui fermentait en elles, mais qui, sans la mort de Lily et les peurs que cette mort avait engendrées, aurait pu ne jamais se manifester. À présent, des paroles avaient été dites qui ne seraient jamais oubliées, et ne pourraient certainement pas être pardonnées...

du moins par grand-mère.

Le pire, dans tout cela, était que grand-mère entraînerait toute la maisonnée dans cette querelle. Elle obligerait les uns et les autres à choisir un camp. Il y aurait des regards lourds de sens, des silences, des remarques laconiques, jusqu'à ce que la curiosité pousse quelqu'un à demander ce qui se passait. Edward détestait cela. Il les aimait toutes les deux et souhaitait par-dessus tout avoir la paix chez lui. Il avait horreur des querelles de famille, comme la plupart des hommes. Il était prêt à payer un prix exorbitant pour conserver sa tranquillité. Il feindrait de ne s'apercevoir de rien le plus longtemps possible. Dominic serait probablement, et sans le vouloir, le déclencheur des hostilités. Il ne connaissait pas grand-mère depuis suffisamment de temps pour décrypter les fureurs sous-jacentes et les ignorer.

Ce serait horrible ! Et le plus grave, c'était que grand-mère avait raison. Caroline soupçonnait Edward d'avoir commis quelque chose de déshonorant. Sa gorge la piquait, car elle se retenait de pleurer, et, si elle baissait les yeux, les larmes risquaient de déborder.

— Maman ?

C'était Charlotte. Elle ne l'avait même pas vue venir.

Caroline renifla.

— Oui, qu'y a-t-il ? Je suis occupée à faire les comptes.

Charlotte passa son bras autour d'elle et l'embrassa.

— Je sais, je vous ai entendue.

Quelle bonne surprise, quel soulagement immense après ce terrible sentiment de solitude ! Ce fut plus difficile que jamais de garder son sang-froid, mais elle avait des années de pratique derrière elle.

— Oh ! je suis désolée. Je n'avais pas remarqué que nous avions élevé la voix.

Charlotte remit en place une épingle à cheveux de Caroline, puis s'éloigna avec tact, pour la laisser se ressaisir. Étrange, comme Charlotte pouvait se montrer délicate parfois, alors qu'à d'autres moments elle ne mâchait pas ses mots.

Charlotte se mit devant la fenêtre.

— Ne vous en faites pas pour cette histoire avec grand-mère. Si elle en parle à papa, il va être furieux, et elle n'en tirera que des désagréments.

Caroline était trop surprise pour le cacher. Elle pivota sur sa chaise et fixa le dos de sa fille.

— Pourquoi penses-tu cela ?

Charlotte regardait toujours par la fenêtre.

— Parce que papa n'a pas envie de dire où il était. Regardons les choses en face. Par conséquent, il en voudra à quiconque osera à nouveau y faire allusion.

— Qu'entends-tu par là, grand Dieu ?

Caroline s'aperçut que sa voix tremblait.

— Que dis-tu, Charlotte ? Tu ne soupçonnes tout de même pas ton père de... de...

— Je ne sais pas. Peut-être était-il allé jouer, ou avait-il bu, ou se trouvait-il en compagnie de gens qui nous déplairaient. Mais il ne veut pas que Mr. Pitt ou l'un d'entre nous l'apprenne. Inutile de faire comme si de rien n'était. Et puis, on ne peut pas se jouer la comédie à soi-même. Mais ne vous inquiétez pas, maman, ça ne peut pas avoir de rapport avec Lily, si c'est cela qui vous tracasse.

— Charlotte...

Elle ne trouva rien d'autre à dire. Comment pouvait-elle rester là, tranquillement, à débiter des choses pareilles ?

— Cela pourrait se révéler d'une rare bêtise... poursuivit Charlotte.

Cette fois, Caroline perçut la tension dans sa voix et sut que Charlotte ne gardait le contrôle d'elle-même qu'au prix d'un immense effort.

— ... parce qu'à mon avis, Mr. Pitt découvrira la vérité.

— Tu crois ?

— Oui. Et ce sera d'autant plus pénible qu'il ne la lui aura pas révélée de son propre gré.

— Alors, si nous pouvions le persuader...

Mais Caroline savait qu'elle n'en aurait pas le courage. Edward serait furieux ; il se murerait dans cette réserve amère dont elle n'avait fait l'expérience que deux ou trois fois – comme le jour où elle l'avait contré à propos de Gerald Hapwith. C'était vieux, et ça paraissait tellement ridicule, à présent. Mais elle se souvenait très bien de la peine que lui avait causée son extrême froideur.

Avant tout, cependant, Caroline avait peur d'apprendre ce que son mari tentait de cacher. Peut-être Pitt ne le découvrirait-il pas ?

Il le découvrit. Mr. Pitt revint deux jours plus tard, dans la soirée, et à l'improviste – probablement pour être sûr de trouver Edward. Il n'était pas venu le matin leur annoncer sa visite. Ils étaient tous à la maison.

— Le moment n'est pas très bien choisi, Mr. Pitt, dit Edward froidement. Qu'y a-t-il, cette fois ?

— Nous avons établi le fait que vous avez descendu Cater Street à peu près entre onze heures moins cinq et onze heures deux ou trois.

— C'était inutile de revenir pour me dire ça, répliqua Edward d'un ton sec. Vu que je suis arrivé à la maison vers onze heures et quart, c'était évident.

Rien ne semblait décontenancer Pitt.

— Évident pour vous, monsieur, qui connaissez votre emploi du temps. Pour nous, qui n'avons que votre parole, il est satisfaisant

d'obtenir une preuve. S'il nous suffisait de poser des questions aux assassins pour les arrêter, notre travail n'aurait pas de réelle raison d'être.

Les traits d'Edward se figèrent.

— Qu'insinuez-vous, Mr. Pitt ?

— La chose suivante : nous avons établi que vous avez quitté Mrs. Attwood à onze heures moins le quart. Il vous aura fallu environ une demi-heure pour rentrer tranquillement chez vous à pied. Vous aurez descendu Cater Street entre onze heures moins cinq et onze heures deux ou trois.

Edward était blême.

— Vous n'aviez pas le droit !...

— C'eût été plus simple, monsieur, et cela nous aurait fait gagner beaucoup de temps, si vous nous aviez donné l'adresse de Mrs. Attwood plus tôt. Maintenant, vous aurez peut-être l'amabilité de me dire où vous étiez le soir où Chloé Abernathy a trouvé la mort ?

— Si vous savez où j'étais le soir du meurtre de Lily, vous savez également que je n'ai rien à voir avec ça, marmonna Edward entre ses dents.

Pour la première fois, il avait l'air réellement terrorisé.

— Que croyez-vous que je puisse vous dire, à propos de Chloé Abernathy ?

— Seulement où vous étiez, répondit Pitt avec un grand sourire. Et si possible avec qui.

— J'étais avec Alan Cuthbertson, nous avons discuté affaires chez lui.

Le sourire de Pitt se fit encore plus rayonnant.

— Bien, c'est ce qu'il affirme. Mais comme il connaissait très bien Miss Abernathy, il était nécessaire de vérifier qu'il avait dit la vérité. Merci, Mr. Ellison. Vous avez rendu un service à Mr. Cuthbertson et à la police. Je vous remercie. Madame...

Pitt les salua d'un petit signe de la tête.

— Bonsoir, dit-il.

— Qui est Mrs. Attwood, papa ? demanda immédiatement Sarah. Je ne me souviens pas de vous avoir jamais entendu mentionner son nom.

— Je ne crois pas vous avoir parlé d'elle, dit Edward en évitant son regard. C'est une femme assez fatigante. Elle est à la charge d'un homme qui m'a un jour rendu service et qui à présent est mort. Elle est tombée malade, et de temps en temps, je viens lui proposer mon aide. Elle n'est pas clouée au lit, mais presque. Elle sort rarement de chez elle. Tu peux aller lui rendre visite, si tu veux, mais je te préviens, elle est assommante, et il lui arrive de divaguer. Elle s'invente parfois des souvenirs, bien qu'à d'autres moments elle soit

parfaitement lucide. C'est sans doute dû au fait qu'elle est souvent seule, et qu'elle lit des histoires à l'eau de rose.

Caroline fut infiniment soulagée. Mais plus tard ce soir-là, dans son lit, elle se réveilla et se mit à ruminer. Tout d'abord, elle s'inquiéta du fait qu'Edward eût déployé tant d'efforts pour cacher sa visite à Mrs. Attwood. Était-ce réellement dans le but de protéger une femme malade ? Ou parce qu'elle était un peu vulgaire, tapageuse, et qu'il ne souhaitait pas voir son nom associé à celui de cette dame ?

Puis une inquiétude plus profonde remonta à la surface, inexorablement. Caroline s'était posé des questions, avait craint pendant un moment que son mari n'ait quelque chose à voir avec l'assassinat de Lily. Il était étendu à côté d'elle, endormi. Elle était mariée avec lui depuis plus de trente ans. Comment l'idée qu'il ait tué une jeune fille dans la rue avait-elle pu l'effleurer ? Quel genre de femme était-elle pour envisager une chose pareille, même l'espace d'une seconde ? Elle avait toujours cru l'aimer, pas passionnément bien sûr, mais suffisamment. Elle le connaissait bien – du moins l'avait-elle supposé jusqu'à cette semaine. À présent, elle découvrait qu'il y avait des aspects de sa vie qu'elle ignorait totalement.

Elle avait vécu dans la même maison que lui, dormi dans le même lit, pendant plus de trente ans, elle lui avait donné trois enfants, quatre, en comptant le fils mort seulement quelques jours après sa naissance. Et pourtant elle avait envisagé le fait qu'il ait pu étrangler Lily.

Que valait son amour ? Que penserait ou ressentirait Edward, s'il savait ce qui lui était passé par la tête ? Caroline était troublée, honteuse, et terriblement effrayée.

Chapitre VII

La semaine suivante, au début du mois de septembre, par une journée chaude et immobile, Millie vint voir Charlotte dans le jardin. La jeune bonne était rougissante et paraissait agitée. Elle avait une feuille de papier à la main.

Charlotte posa la binette qu'elle utilisait pour retourner la terre entre les fleurs. C'était davantage un passe-temps qu'un travail, une excuse pour être dehors, au lieu de s'occuper des confitures dont elle aurait dû surveiller la cuisson pour que Sarah les mette en pots. Mais Sarah était sortie avec Dominic pour sacrifier à quelque obligation mondaine. Emily était à une partie de tennis avec tout un groupe de gens, dont George Ashworth. Maman était allée rendre visite à Susannah.

— Oui, Millie ?

— S'il vous plaît, Miss Charlotte, j'ai trouvé cette lettre, ce matin. Toute la journée, je me suis demandé ce que j'allais en faire.

Elle tendit la feuille de papier à Charlotte qui la prit et lut :

Chair Lily,

C'est pour te dir que je ne t'avairtirais plus. Soi tu fai comme on t'a di, soi il t'en quiras.

La missive n'était pas signée.

— Où avez-vous déniché ça ? demanda Charlotte.

— Dans l'un des tiroirs de ma chambre, Miss. L'ancienne chambre de Lily.

— Je vois.

— J'ai bien fait ?

— Oui, Millie. Sans aucun doute. Vous auriez eu tort de ne pas me l'apporter. Cela... cela pourrait être important.

— Vous pensez que c'est l'assassin qui lui a écrit, Miss ?

— Je ne sais pas, Millie, probablement pas. Mais nous devons donner cette lettre à la police.

— Oui, Miss. Mais cet après-midi, Mr. Maddock est occupé à déballer les nouvelles caisses de vin. Le maître a dit qu'il fallait le faire tout de suite.

— C'est bon, Millie. Je vais la porter moi-même.

— Mais, Miss Charlotte, vous n'irez pas toute seule, n'est-ce pas ? Charlotte la dévisagea pendant quelques instants.

— Non, Millie, vous viendrez avec moi.

— Moi, Miss Charlotte ?

Millie se figea, les yeux écarquillés.

— Oui, vous, Millie. Allez chercher votre manteau. Dites à Mrs. Dunphy que j'ai besoin de vous pour une course urgente. Allez, filez.

Trois quarts d'heure plus tard, Millie se retrouva dans la salle d'attente du poste de police. On escorta Charlotte jusque dans le petit bureau de Pitt, où elle dut attendre son retour. C'était un lieu sans joie, fonctionnel, un peu poussiéreux. Il y avait trois sièges, dont une chaise pivotante, une table avec des tiroirs fermant à clé, un bureau à cylindre également verrouillé et un linoléum marron sur le sol, usé sur le trajet entre la porte et le bureau.

Charlotte était là depuis seulement dix minutes quand la porte s'ouvrit et un petit homme parut. Il avait le nez pointu et portait des vêtements trop chic. Sa figure s'allongea de surprise.

— Bonjour, Miss ! Vous êtes sûre de ne pas vous être trompée d'endroit ?

— Oui, je pense. J'attends Mr. Pitt.

Il l'examina de haut en bas avec attention.

— Vous n'avez pas l'air d'un mouchard.

— Je vous demande pardon ?

— Vous ne ressemblez pas à un mouchard.

Il entra et referma la porte derrière lui.

— Un informateur, un espion pour les bourres.

— Pour qui ?

Charlotte fronça les sourcils, essayant de comprendre ce qu'il disait.

— La police ! Vous avez bien dit que vous vouliez voir Mr. Pitt ?

— Oui.

Il sourit soudain, découvrant des dents cassées.

— Vous êtes une amie à lui ?

— Je suis venue pour une affaire qui, pardonnez ma franchise, ne vous regarde pas.

Elle n'avait pas voulu se montrer impolie. Ce petit homme semblait inoffensif et apparemment gentil.

— Une affaire ? Vous n'avez pas l'air de quelqu'un qui a affaire avec les bourres.

Il s'assit sur la chaise face à elle, la regardant toujours avec une aimable curiosité.

— Vous travaillez ici ? demanda-t-elle, sceptique.

— Oh ! oui, dit-il en souriant. J'ai des affaires en cours.

— Vraiment ?

— Des affaires importantes, acquiesça-t-il, l'œil brillant. Je travaille beaucoup pour Mr. Pitt. Je ne sais pas comment il s'en sortirait sans moi.

— Je pense qu'il survivrait, d'une manière ou d'une autre, dit

Charlotte avec un sourire.

L'homme ne parut pas s'en offusquer.

— Oh, Miss, c'est parce que vous ne savez rien sur la question, si vous voulez bien m'excuser.

— Quelle question ?

— Le boulot, Miss. La façon dont les choses se passent. Je parie que vous ne savez même pas comment faire un casse, ni quel nom on donne à la marchandise, ni comment la fourguer après coup.

Charlotte était complètement perdue, mais intéressée malgré elle.

— Non, admit-elle. Je ne sais même pas de quoi vous parlez.

— Ah ! dit-il, s'installant plus confortablement. Mais moi, voyez-vous, je connais la chanson. Depuis toujours. Je suis né dans un taudis. J'y ai grandi. Ma mère est morte quand j'avais aux alentours de trois ans, paraît-il. Et j'étais très petit. Heureusement que...

— Heureusement ? Vous voulez dire que quelqu'un a eu pitié de vous ?

Il lui lança un regard de dédain indulgent.

— Je veux dire qu'ils ont vu les possibilités que j'avais... si je restais petit, je pourrais être utile.

Charlotte se souvint des histoires que Pitt lui avait racontées sur les petits garçons passant par la cheminée. Elle frissonna.

— Vous n'aviez pas de famille ? Et votre père ? Vos grands-parents ?

— Mon père, il a fait le saut en 42, l'année de ma naissance, et mon grand-père s'est retrouvé sur un bateau, paraît-il. Ma mère avait un frère, un très bon pickpocket, mais il ne voulait pas s'occuper d'un enfant. C'était un pickpocket de haut vol. Un art où les enfants n'ont pas leur place.

— Que veut dire faire le saut ? demanda Charlotte.

Il se passa une main autour de la gorge, puis fit un geste imitant une corde, derrière sa tête.

Charlotte rougit, gênée.

— Oh ! je suis désolée... je...

— Pas grave, dit-il, balayant ses condoléances. Ils ne me servaient à rien, de toute façon.

— Et votre grand-père a pris la mer. Est-il revenu ?

— Dieu vous garde, Miss. Vous êtes vraiment d'un autre monde, hein ? Il n'a pas pris la mer, Miss, on l'a envoyé en Australie.

— Oh !...

Elle ne trouva rien d'autre à répondre à cela.

— Et votre oncle ?

— Les bons pickpockets volent dans les poches des dames, Miss. Un art très délicat. Ils n'utilisent pas les enfants, comme certains. Je ne leur servais à rien, voyez ? Alors ils m'ont donné à un dénicheur de

moineaux qui m'a appris à voler : je piquais des mouchoirs en soie dans les poches, Miss, pour payer mon entretien, d'une certaine façon. Puis quand j'ai été plus vieux, mais pas tellement plus grand, il m'a vendu à un casseur de première. J'étais capable de passer entre n'importe quels barreaux. Je m'y glissais comme un serpent. Je suis entré dans bien des bicoques rupines : je leur ouvrais la porte.

— Qu'est-ce qu'une bicoque rupine ?

Charlotte savait que son père serait furieux s'il avait vent de cette conversation incroyable, mais il s'agissait d'un monde qui faisait trop peur à la jeune fille pour qu'elle s'obstine à l'ignorer. Elle était fascinée par cet univers, comme un enfant par une plaie qu'il ne peut s'empêcher de tripoter.

— Une maison de riches, peut-être comme celle que vous habitez.

Il semblait n'éprouver aucun ressentiment à son égard. Au contraire, il ne l'en trouvait que plus intéressante.

— Je ne pense pas que nous ayons beaucoup d'objets de valeur, dit-elle en toute honnêteté. Que vous est-il arrivé, alors ?

— Eh bien, je suis devenu trop grand, à un moment donné. Mais avant cela, il s'est fait prendre et je ne l'ai jamais revu. Mais il m'avait appris beaucoup de choses. Comme à me servir de tous les outils, à faire une étoile...

— Faire une étoile ? répéta-t-elle, incrédule.

L'homme éclata de rire, un rire sec et profus.

— Dieu vous bénisse. Vous êtes un numéro. Une étoile dans un carreau. Regardez.

Il se leva et alla se mettre devant la fenêtre.

— Disons que voulez passer à travers cette vitre. Bien, vous appuyez dessus.

Il en fit la démonstration.

— Vous mettez votre couteau ici, poursuivit-il, près du bord, et vous poussez fort, mais de façon mesurée, jusqu'à ce que le verre casse. Pas fort au point de le faire tomber. Puis vous posez du papier brun adhésif dessus pour que ça colle, et hop ! Vous pouvez ôter le carreau sans faire tout un barouf, passer votre main au travers et défaire le loquet.

Il se tourna vers elle avec un air de triomphe évident.

— Je vois. Vous ne vous faisiez jamais prendre ?

— Bien sûr que si ! Mais on s'attend à ce que ça arrive, non ?

— Vous n'envisagiez pas de chercher un travail... euh... régulier ?

Charlotte n'avait pas voulu dire « honnête ». Pour quelque obscure raison, elle ne souhaitait pas le blesser.

— J'avais une équipe sur mesure, non ? Des outils, un bon corbeau, le plus joli canari de Londres et une bonne couverture. Nous vivions dans une belle maison, confortable, nous avions de la

marchandise à gauche en cas de coup dur. Que m'aurait-il fallu de plus ? Pourquoi serais-je allé m'éreinter dans une usine pour quelques pence la journée ?

— À quoi servent les oiseaux ?

— Les oiseaux ?

Le petit homme plissa le front.

— Quels oiseaux ? dit-il.

— Le corbeau et le canari ?

Il gloussa, ravi.

— Oh ! j'aime vraiment parler avec vous, Miss. Vous êtes d'une telle fraîcheur ! Un corbeau est soit un charlatan, un docteur, ou, dans ce cas précis, un gars qui reste dans le coin et qui vous avertit s'il arrive quelqu'un de dangereux... un bon citoyen, les bourres, peu importe. Le canari, c'est celui qui vous porte vos outils. Si vous avez un peu de classe, vous ne portez pas vos outils vous-même. Vous allez sur place, vous vérifiez qu'il n'y a personne dans les parages, puis, quand la voie est libre, votre canari vous apporte vos outils. C'est généralement une femme.

Ça marche mieux comme ça. Et Bessie était belle comme le jour, ça oui.

— Que lui est-il arrivé ?

— Elle est morte du choléra, en 60, l'année avant la guerre américaine. Pauvre Bessie !

— Quel âge avait-elle ?

— Dix-huit ans, comme moi.

Plus jeune qu'Emily, plus jeune que Lily Mitchell. Elle avait vécu dans les taudis, été porteur d'outils pour un cambrioleur, puis elle était morte d'une maladie à l'âge de dix-huit ans. Un parcours comme un soufflet à l'existence rangée de Charlotte, avec ses petits problèmes. Les seuls grands événements de sa vie étaient son amour pour Dominic et la mort de Lily. Tout le reste était l'illustration du confort. A-t-on raccommodé tout le linge ? Fait-on des confitures de pêches ou d'abricots ? La note du poissonnier n'est-elle pas trop élevée ? Que vais-je mettre à la réception de vendredi ? Dois-je vraiment être courtoise avec le pasteur ? Et pendant tout ce temps-là, il y avait des gens, comme ce drôle de petit homme, qui devaient se battre pour manger à leur faim. Et certains étaient perdus : les plus petits, les plus faibles, ceux à qui l'on faisait le plus facilement peur.

— Je suis désolée.

Ce fut tout ce qu'elle réussit à dire.

Il la regarda attentivement.

— Vous êtes une étrange créature, finit-il par déclarer.

Avant qu'elle pût réagir, les portes battantes s'ouvrirent, et Pitt fit son entrée. Son visage refléta la surprise quand il la vit. À l'évidence,

personne ne l'avait prévenu.

— Miss Ellison ! Que faites-vous ici ?

— Elle vous attend.

Le petit homme bondit sur ses pieds, tout excité.

— Elle est assise là depuis une demi-heure.

Et il tira une magnifique montre en or de sa poche.

Pitt regarda fixement la montre.

— Où t'es-tu procuré cela, Willie ?

— Vous voyez le mal partout, Mr. Pitt.

— Et toi tu n'es pas un ange. Où l'as-tu trouvée, Willie ?

— Je l'ai achetée, Mr. Pitt !

Il était outragé, mais pas en colère. Sa voix vibrait d'innocence.

— À qui ? À l'un de tes receleurs ?

— Mr. Pitt ! C'est de l'or véritable. C'est de la qualité.

— À un pickpocket, alors ?

— Ce n'est pas gentil, Mr. Pitt ! Je l'ai achetée de façon respectable.

— Très bien, Willie. Va donc convaincre le brigadier pendant que je parle avec Miss Ellison.

Willie souleva son chapeau et fit une révérence fleurie.

— Dehors, Willie !

— À vos ordres, Mr. Pitt. Bonne journée, Miss.

Pitt referma la porte derrière lui et indiqua une chaise à Charlotte. Maintenant qu'il était seul avec elle, il paraissait moins assuré, conscient de l'aspect minable du décor. Charlotte se surprit à vouloir le mettre à l'aise. Elle sortit la lettre sans perdre une minute.

— Notre nouvelle bonne, Millie, m'a donné cela il y a un peu plus d'une heure. Elle l'a trouvée ce matin dans sa chambre. Je dois préciser que cette chambre était celle de Lily.

Pitt prit la lettre et la déplia. Il la lut, puis l'approcha de la lumière.

— Elle n'a pas l'air vieille, et ce n'est pas le genre de lettre qu'on aurait tendance à garder. On peut supposer qu'elle l'aura reçue peu de temps avant de se faire assassiner.

— C'est une menace ?

Charlotte s'avança pour regarder elle aussi la lettre de plus près.

— Ce serait difficile de l'interpréter autrement.

Bien qu'il ne s'agisse peut-être pas d'une menace de mort.

Un monde effrayant s'ouvrit à l'imagination de Charlotte. Pauvre Lily ! Qui l'avait menacée, et pourquoi n'avait-elle pas osé se tourner vers l'un d'entre eux pour demander de l'aide ? Quel combat solitaire avait eu lieu dans leur maison, derrière les apparences, derrière la façade impeccable d'une bonne en noir et blanc ?

— Que voulait-on d'elle, à votre avis ? demanda Charlotte. Qui a

pu écrire cette lettre ? Vous pensez pouvoir le retrouver et le punir ?

— Ce n'est pas forcément lui qui l'a tuée.

— Ça m'est égal ! Il lui a fait peur ! Il a essayé de la forcer à faire quelque chose qui visiblement lui répugnait ! N'est-ce pas un crime ?

Pitt la regarda, surpris, touché par sa colère, son indignation, sa pitié. Et peut-être son sentiment de culpabilité, parce que tout cela s'était passé chez elle et qu'elle n'avait rien vu.

— Oui, c'est un crime, si nous réussissons à le prouver. Mais nous ne savons pas qui a écrit cette lettre ni ce qu'il lui voulait. Et la pauvre petite n'est plus là pour se plaindre.

— Vous n'allez pas vous renseigner ? demanda Charlotte.

Il tendit la main comme pour la toucher, puis se souvint des convenances et suspendit son geste.

— Nous allons essayer. Mais je doute que l'auteur de cette lettre soit son assassin. Elle a été étranglée exactement de la même façon que Chloé Abernathy et la bonne des Hilton : par-derrière, avec un fil d'acier. Un cambrioleur pourrait avoir menacé deux bonnes, mais il ne s'y serait pas risqué avec une jeune fille comme Chloé.

Frappé par une pensée soudaine, Pitt plissa les yeux.

— À moins, bien sûr, qu'il ne l'ait confondue avec Lily. Elles avaient la même taille, la même couleur de cheveux. Je suppose que dans le noir...

— Pourquoi les aurait-il menacées ? Les bonnes, je veux dire.

— Pourquoi ? Oh ! les cambrioleurs se servent souvent des bonnes pour les introduire dans les maisons et leur indiquer où se trouvent les objets de valeur. Peut-être a-t-elle refusé...

Il soupira.

— Mais c'est une solution plutôt radicale. Les bonnes consentantes, ou bavardes, sont suffisamment nombreuses pour qu'un cambrioleur n'ait pas besoin de recourir à ce genre de procédés.

— Pourquoi ne nous a-t-elle pas demandé notre aide ?

— Probablement parce qu'il ne s'agissait pas d'un cambrioleur, mais de quelque amourette, répondit-il. Quelque chose qu'elle préférerait vous cacher, de peur d'encourir votre réprobation. Nous ne le saurons jamais, j'imagine.

— Mais allez-vous essayer ?

— Oui, nous essaierons. Et vous avez eu raison de m'apporter cette lettre. Merci.

Charlotte se sentit mal à l'aise sous son regard. Elle repensa à l'allure miteuse de ce bureau. Pourquoi était-il devenu policier ? Elle se rendit compte qu'elle ne savait rien de lui. Comme à l'accoutumée, elle exprima ses pensées tout haut.

— Vous avez toujours été policier, Mr. Pitt ?

Il fut surpris, mais une lueur amusée brilla dans ses yeux, ce qui

l'eût agacée en temps ordinaire.

— Oui, depuis l'âge de dix-sept ans.

— Pourquoi ? Pourquoi vouliez-vous être policier ? Vous devez voir tellement de...

Elle ne trouva pas les mots exacts pour qualifier tout le malheur et la misère qu'elle imaginait.

— J'ai été élevé à la campagne. Mes parents étaient domestiques. Ma mère était cuisinière et mon père garde-chasse.

Pitt eut un petit sourire désabusé, songeant à la différence de rang social qui existait entre eux.

— Ils étaient au service d'un gentleman extrêmement riche. Il avait des enfants, dont un fils de mon âge. J'étais autorisé à m'asseoir dans la salle de classe. Et aussi, nous jouions ensemble. Je connaissais beaucoup mieux la campagne que lui. J'avais des amis parmi les braconniers et les bohémiens. C'est très excitant pour un petit garçon, pour le fils du manoir, qui a trop de sœurs et passe trop d'heures à ses leçons.

« Des faisans furent volés sur la propriété, et vendus. Mon père fut accusé. Puis jugé aux assises et déclaré coupable. On l'envoya dix ans en Australie. Au fond de moi, j'étais convaincu de son innocence – ce qui est naturel, je suppose. J'ai passé beaucoup de temps à essayer de le disculper. Je n'ai jamais réussi, mais c'est là que ça a commencé.

Charlotte imaginait cet enfant, pour qui cette histoire avait une importance considérable, cet enfant consumé par un sentiment d'injustice. Elle éprouva pour lui une tendresse qui l'effraya. Elle se leva précipitamment.

— Je vois. Et vous êtes venu à Londres. Comme c'est intéressant. Merci de me l'avoir raconté. Maintenant il faut que je rentre à la maison, sinon ils vont s'inquiéter.

— Vous n'auriez pas dû venir seule, dit-il en fronçant les sourcils. Je vais demander à un brigadier de vous raccompagner.

— Ce n'est pas nécessaire. Je pensais que vous voudriez peut-être parler à Millie, aussi l'ai-je emmenée avec moi.

— Non, je ne vois plus de raisons de lui poser des questions, à présent. Mais je suis content que vous ayez eu l'intelligence de l'amener avec vous.

Il sourit et fit un petit geste contrit.

— Toutes mes excuses pour avoir douté de votre bon sens.

— Au revoir, Mr. Pitt.

Charlotte se dirigea vers la porte.

— Au revoir, Miss Ellison.

Elle savait qu'il se tenait dans l'embrasure de la porte et qu'il la regardait, et elle se sentit sottement intimidée. Elle rata la marche en sortant et dut se rattraper au bras de Millie. Pourquoi donc un policier

très ordinaire lui donnait-il l'impression d'être aussi... aussi remarquable ?

Trois jours plus tard, Charlotte rendit visite aux Abernathy. Seule, mais uniquement parce que Sarah et maman se trouvaient chez le pasteur, cent mètres plus loin, au coin de la rue.

— Prenez encore du thé, Miss Ellison. C'est tellement gentil à vous de venir nous voir.

— Merci, dit Charlotte en avançant sa tasse. Je suis heureuse de vous trouver en meilleure forme.

Mrs. Abernathy sourit gentiment.

— Avoir à nouveau des jeunes gens à la maison nous fait du bien. Après la mort de Chloé, personne n'est passé pendant si longtemps ! Du moins, ça m'a paru long. On ne peut le leur reprocher, j'imagine. Quand on est jeune, on n'a pas envie de venir dans une maison endeuillée. Ça rappelle trop la mort, alors qu'on a envie de penser à la vie.

Charlotte voulut la reconforter, l'empêcher de croire que les amis de Chloé étaient sans cœur et pensaient davantage à leur bon plaisir qu'à sa douleur.

La jeune fille se pencha en avant.

— Peut-être ne voulaient-ils pas vous importuner ? Quand on est profondément bouleversé, on ne sait pas quoi dire. Il n'y a rien à faire, et on a peur de se montrer maladroit, d'aggraver les choses en disant une bêtise.

— Vous êtes très gentille, ma chère Charlotte. J'aurais préféré que la pauvre Chloé recherche davantage la compagnie de jeunes gens dans votre genre, plutôt que de fréquenter des imbéciles, comme il y en avait autour d'elle. Tout a commencé avec ce misérable George Ashworth...

— Quoi ?

Charlotte perdit son sang-froid au point d'oublier toute courtoisie.

Mrs. Abernathy la regarda, un peu surprise.

— Je regrette que Chloé se soit liée avec Lord Ashworth. Je sais que c'est un gentleman, mais parfois les gens bien nés ont des goûts étranges et des habitudes que nous ne pouvons approuver.

— J'ignorais que Chloé connaissait George Ashworth.

Charlotte était troublée, à présent. Le petit visage déterminé d'Emily lui revenait sans cesse à l'esprit.

— Le connaissait-elle bien ?

— Beaucoup trop à notre goût. Mais il était charmant, il avait un titre. On ne peut rien dire aux jeunes filles.

Elle cilla à plusieurs reprises.

Charlotte aurait aimé changer de sujet – cette conversation ne

pouvait que remuer le couteau dans la plaie —, mais il fallait qu'elle sache, pour la sécurité d'Emily.

— Croyez-vous qu'il ait mal traité Chloé, qu'il n'ait pas été sincère alors qu'elle s'était attachée à lui ?

— Mr. Abernathy me défend de parler ainsi, mais je pense que si Chloé n'avait pas rencontré cet homme, elle serait toujours en vie.

Charlotte eut l'impression de pénétrer dans un couloir obscur, dont les ombres se refermaient sur elle.

— Pourquoi dites-vous cela, Mrs. Abernathy ?

Mrs. Abernathy se pencha en avant, agrippa le bras de Charlotte.

— Oh ! Charlotte, je vous en prie, ne le répétez pas ! D'après Mr. Abernathy, je pourrais avoir les pires ennuis si j'en dis trop !

Charlotte posa la main sur celle de Mrs. Abernathy, la serra fort.

— Bien sûr que je ne dirai rien. Mais j'aimerais savoir pourquoi vous accusez George Ashworth d'avoir eu une mauvaise influence sur elle. Je l'ai rencontré, et bien qu'il ne m'ait pas plu, je ne l'aurais pas jugé aussi sévèrement que vous semblez le faire.

— Il a flatté Chloé, lui a fait croire toutes sortes de choses qui ne pouvaient pas se réaliser, qui ne correspondaient pas à son milieu social. Il l'a emmenée dans des endroits où il y avait des femmes de petite vertu.

— Comment le savez-vous ? Chloé vous l'a dit ?

— Elle l'a mentionné. Mais j'en ai entendu parler par d'autres qui les ont vus là-bas. Un gentleman, ami de Mr. Abernathy, lui a dit avoir vu Chloé en un lieu où il ne se serait pas attendu à trouver une jeune fille de bonne famille.

— Et cet ami est digne de confiance ? Pas enclin à mal interpréter ou à exagérer ? Il n'a pas de rancune ni le désir de ternir la réputation de Chloé ?

— Oh ! pas le moins du monde. C'est le plus droit des hommes, le plus bienveillant qui soit !

— Dans ce cas, pardonnez-moi, mais que faisait-il dans cet endroit tel que vous le décrivez ?

Pendant quelques instants, Mrs. Abernathy parut troublée.

— Ma chère Charlotte, c'est différent pour les hommes ! Il est parfaitement acceptable pour un gentleman de fréquenter des endroits où n'irait pas une femme de qualité. Nous sommes bien obligées de l'accepter.

Charlotte n'était pas du tout disposée à accepter quoi que ce soit, mais c'était impossible d'en discuter maintenant.

— Je vois, dit-elle. Et vous avez le sentiment que Lord Ashworth aurait pu entraîner Chloé à avoir de mauvaises fréquentations, voire à se livrer à certaines pratiques peu acceptables pour elle ou pour n'importe quelle jeune fille convenable ?

— Oui, je le crois. Chloé ne faisait pas réellement partie de son monde. Et je pense qu'elle est morte parce qu'il a tenté de l'y intégrer.

— Si j'ai bien compris, Mrs. Abernathy, selon vous, Lord Ashworth ou quelqu'un de son entourage a tué Chloé ?

— Oui, Charlotte, je le pense. Mais vous m'avez promis de ne pas le répéter ! Rien ne peut faire revenir Chloé, et nous ne pouvons nous venger de ces gens-là.

— Mais on peut les empêcher de recommencer ! s'exclama Charlotte, en colère. C'est notre devoir, même !

— Tout doux, Charlotte ! Je ne sais rien ! C'est juste mon intuition. Peut-être que je me trompe complètement et que je causerais une terrible injustice à ces gens !

Elle s'était levée, inquiète, en se tordant les mains.

— Vous m'avez donné votre promesse !

— Mrs. Abernathy, ma propre sœur, Emily, voit beaucoup Lord Ashworth. Si ce que vous dites est vrai, comment pourrais-je ne pas tenir compte de votre intuition, que vous vous trompiez ou non ? Je vous promets de ne rien dire, à moins que je ne croie Emily en danger. Dans ce cas, je ne pourrai me taire !

— Oh ! ma chère, dit Mrs. Abernathy en s'asseyant brusquement. Oh ! ma chère Charlotte ! Qu'allons-nous faire ?

— Aucune idée, répondit Charlotte franchement. M'avez-vous dit tout ce que vous saviez, que ce soient des certitudes, ou simplement des soupçons ?

— Je sais qu'il boit trop, mais enfin, c'est souvent le cas de gentlemen. Je sais qu'il joue, mais j'imagine qu'il peut se le permettre. La pauvre Chloé était amoureuse de lui, il lui a complètement tourné la tête et il était pour elle l'objet de rêves romantiques. Il l'a emmenée dans son monde, dont les normes sont très différentes des nôtres, et où ils font n'importe quoi pour se divertir. Je crois que si elle était restée avec les gens de son milieu, elle ne serait pas morte, à l'heure qu'il est.

Quand finalement elle se tut, des larmes ruisselaient le long de ses joues.

— Pardonnez-moi, dit-elle.

Mrs. Abernathy sortit son mouchoir et se mit à pleurer sans bruit.

Charlotte la prit dans ses bras et la serra contre elle. Elle ressentait pour elle une immense pitié, car elle ne pouvait rien faire. Elle se sentait également coupable de l'avoir fait parler. Charlotte la berçait doucement, comme si Mrs. Abernathy avait été une enfant, et non une femme de l'âge de sa mère.

Au retour, Charlotte ne trouva rien à dire à sa mère ni à Sarah, mais celles-ci étaient trop absorbées par leurs propres préoccupations pour s'en apercevoir. Toute la soirée, elle resta assise, pratiquement

sans parler, ne répondant que lorsque c'était nécessaire, et un peu au hasard. Dominic fit deux ou trois commentaires sur sa distraction, mais même pour lui, elle ne put se soustraire à son inquiétude.

Si Mrs. Abernathy avait vu juste, George Ashworth n'était pas seulement dépravé, mais dangereux. Il pouvait même être impliqué dans une affaire de meurtre. C'était aller un peu loin que d'imaginer l'existence de deux assassins dans Cater Street. Aussi Lord Ashworth devait-il avoir également tué Lily et la bonne des Hilton, s'il était réellement compromis dans cette histoire. Peut-être certains de ses amis, dans un moment de folie due à l'alcool, avaient-ils attaqué... Cette pensée était effrayante.

Mais le plus grave, c'était Emily. Ne devait-elle pas prendre conscience de la culpabilité d'Ashworth, même à son corps défendant ? Et si cela arrivait, et qu'elle le laissât entendre au jeune lord, n'allait-on pas la retrouver morte dans la rue, elle aussi ?

Cependant Charlotte n'avait aucune preuve. Peut-être tout cela était-il le fruit de l'imagination de Mrs. Abernathy, rendue excessive par le chagrin, ayant désespérément besoin de quelqu'un à blâmer, préférant n'importe quelle réponse au mystère total ? Si Charlotte faisait part de ses soupçons à Emily sans avoir de preuve, sa sœur refuserait sans doute d'y croire et s'emporterait. Elle pourrait même, par défi, tout dire à George Ashworth, pour lui prouver à quel point elle avait confiance en lui, et par là même provoquer sa propre mort.

Alors que faire ? Charlotte regarda les siens, les uns après les autres, quand ils furent tous assis au salon, après dîner. À qui allait-elle demander conseil ? Papa regardait le journal, l'air sinistre. Il lisait sans doute les cours de la Bourse. Il serait peu disposé à être interrompu maintenant. En outre, il semblait approuver que sa fille fréquente Ashworth.

Maman brodait. Elle était pâle. Grand-mère ne lui avait toujours pas pardonné ses craintes quant à la culpabilité de papa, quant au fait qu'il eût rendu visite à Mrs... quel que fût son nom. Grand-mère lâchait de petites remarques acerbes jour après jour. Il ne servirait à rien de demander son avis à la vieille dame, car elle s'empresserait de tout raconter aux autres ou de les agacer avec des sous-entendus, jusqu'à ce qu'ils lui arrachent la vérité.

Emily pianotait. À côté d'elle, Sarah jouait au bésigue avec Dominic. Charlotte pouvait-elle solliciter l'aide de Sarah ? Une part d'elle-même brûlait de s'ouvrir à Dominic pour partager quelque chose avec lui, lui demander conseil. Et cependant, elle éprouvait une résistance grandissante, la crainte que Dominic n'ait pas la sagesse requise en la circonstance, qu'il lui donne une réponse évasive, qu'il ne s'implique pas.

Elle n'avait pas non plus une immense confiance en Sarah, mais il

ne restait qu'elle. Elle trouva l'occasion de lui parler sur le palier avant d'aller se coucher.

— Sarah ?

Sarah s'arrêta, surprise.

— Je pensais que tu étais couchée.

— Je veux te parler.

— Ça ne peut pas attendre demain matin ?

— Non. Viens dans ma chambre, je t'en prie.

Quand la porte fut fermée, Charlotte s'y adossa.

Sarah s'assit sur le lit.

— Je suis allée voir Mrs. Abernathy, aujourd'hui.

— Je sais.

— Savais-tu que George Ashworth était très lié avec Chloé juste avant sa mort ?

Sarah fronça les sourcils.

— Non, je l'ignorais. Je suis sûre qu'Emily n'est pas au courant non plus.

— C'est bien ce que je me dis. Mrs. Abernathy pense qu'il a emmené Chloé dans des endroits peu convenables pour une jeune fille de bonne famille. Ce serait par son intermédiaire qu'elle aurait pu rencontrer la personne qui l'a tuée. En tout cas, cette relation est en partie responsable...

— Tu es sûre de ce que tu avances, Charlotte ? Je sais que tu n'aimes pas George Ashworth. Tu ne te laisserais pas influencer par la mauvaise opinion que tu as de lui ?

— J'en doute. Que dois-je dire à Emily ?

— Rien. De toute façon, elle ne te croira pas.

— Mais il faut que je la mette en garde !

— Contre quoi ? Tout ce que tu peux lui dire, c'est qu'Ashworth avait un penchant pour Chloé avant de la rencontrer, elle. Ce qui ne fera de bien à personne. Et pourquoi Chloé n'aurait-elle pas plu à George Ashworth ? Elle était très jolie, la pauvre petite. Je ne doute pas qu'il ait courtoisé de nombreuses jeunes filles et qu'il en courtisera encore beaucoup.

— Mais Emily ? dit Charlotte. Et s'il avait réellement quelque chose à voir avec la mort de Chloé ? Emily pourrait le découvrir. Elle pourrait même être la prochaine !

— Ne sois pas hystérique, Charlotte ! dit Sarah d'un ton sec. Mrs. Abernathy est très vieux jeu. Elle vient d'un milieu où les gens ont l'esprit étroit. À mon avis, ce qui lui paraît immoral et très osé ne serait pour nous qu'un divertissement banal. Je l'ai entendue critiquer la valse ! Jusqu'à quel point les gens peuvent être collet monté ! Même la reine valse ou du moins valsait dans sa jeunesse.

— Mrs. Abernathy parlait de meurtre, pas de valse.

— Pour nous, ces deux choses sont aux antipodes, mais, pour elle, elles ne sont pas si éloignées que ça.

Dans son esprit, une personne capable de valser pourrait très bien envisager de tuer.

— Je ne te connaissais pas un tel sens de l'humour, dit Charlotte avec amertume. Mais ce n'est pas le moment de l'exercer. Que dois-je dire à Emily ? Je ne peux pas rester sans rien faire.

— Au moins, tu n'as encore rien dit à ton affreux policier !

— Évidemment que je ne lui ai rien dit ! Voilà une remarque judicieuse !

— Désolée. Peut-être ferions-nous mieux d'aller chercher Emily et de lui dire... je ne sais pas exactement quoi. La vérité, je suppose.

Tout en parlant, Sarah s'était levée et se dirigeait vers la porte.

Charlotte l'approuva. C'était la meilleure solution, et elle lui était reconnaissante de son soutien. Elle s'écarta pour la laisser passer.

Quelques instants plus tard, elles se retrouvèrent toutes dans la chambre de Charlotte, la porte fermée.

— Eh bien ? demanda Emily.

— Charlotte a appris quelque chose aujourd'hui que tu devrais savoir aussi. Dans ton propre intérêt.

— Quand on dit ça, en général, c'est mauvais signe.

Emily regarda Charlotte.

— Très bien. De quoi s'agit-il ?

Charlotte inspira profondément. Elle savait qu'Emily allait se mettre en colère.

— George Ashworth était très lié avec Chloé juste avant sa mort. Il l'a emmenée dans de nombreux endroits.

Emily haussa les sourcils.

— Vous pensiez que je n'étais pas au courant ?

Charlotte fut surprise.

— À vrai dire, oui. Mais peut-être ne sais-tu pas de quel genre d'endroits il s'agit ? Apparemment, des lieux où les femmes vertueuses ne vont pas.

— Tu veux dire les maisons closes ?

— Emily, je t'en prie ! intervint sèchement Sarah. Je comprends que tu sois furieuse, mais il n'est pas utile de te montrer vulgaire.

— Non, je ne veux pas dire... les maisons closes ! dit Charlotte avec brusquerie. Du moins, je ne pense pas qu'il s'agissait de ça. Mais ce n'est pas quelque chose à prendre à la légère. Souviens-toi que Chloé est morte, et n'oublie pas comment. Mrs. Abernathy considère que c'est le fait d'avoir fréquenté George Ashworth qui a provoqué sa mort, directement ou indirectement.

Emily était blême.

— J'ai bien compris que tu n'aimais pas George, voire même que

tu étais jalouse, mais ça c'est méchant et tout à fait indigne de toi. Dieu sait que je déplore la mort de Chloé, mais ça n'a rien à voir avec George !

— Qu'en sais-tu ?

— Parce que c'est ta pudibonderie malveillante qui te dicte ces idées-là. Je connais George, et toi pas. Pourquoi aurait-il fait une chose pareille ?

— Je ne sais pas ! Mais je ne te dis pas ça par méchanceté, tu as tort de le croire ! Je te le dis parce que je ne supporterais pas qu'il t'arrive la même chose, si, par l'intermédiaire de George Ashworth, tu rencontrais quelqu'un qui...

Emily poussa un soupir d'impatience.

— Si Chloé s'est commise en mauvaise compagnie, c'est parce qu'elle n'a pas eu l'intelligence de voir à qui elle avait affaire. J'espère que tu ne me ranges pas dans la même catégorie qu'elle ?

— Je ne sais vraiment pas, Emily, répondit Charlotte, honnête. Parfois je me le demande.

Emily était à nouveau sur la défensive.

— Alors que vas-tu faire ? Le dire à papa ?

— Dans quel but ? Il pourrait t'interdire de voir George Ashworth, mais tu n'en ferais qu'à ta tête... simplement, tu le ferais en secret, ce qui serait pire. Sois seulement... prudente.

L'expression d'Emily s'adoucit.

— Evidemment que je serai prudente. Tu dis ça pour mon bien, je suppose. Mais parfois tu es... si pompeuse, et si prude, que je désespère de toi ! Bien, je suis trop fatiguée pour rester ici plus longtemps. Bonne nuit.

Quand Emily fut sortie, Charlotte regarda Sarah.

— Tu ne peux vraiment rien faire de plus, dit Sarah calmement. Et honnêtement, je ne pense pas qu'Ashworth soit mêlé à l'assassinat de Chloé. Ce n'est que l'imagination de Mrs. Abernathy. Ne t'inquiète pas pour ça. Bonsoir.

— Bonsoir, Sarah. Et merci.

Chapitre VIII

Le 2 octobre, la pluie automnale rafraîchissait les rues. Maddock frappa à la porte du grand salon et entra aussitôt. Son pantalon était éclaboussé de pluie, il avait le teint gris.

Edward leva les yeux, ouvrit la bouche pour lui demander des explications sur son comportement, puis vit son visage. Il bondit sur ses pieds.

— Maddock ! Que se passe-t-il, mon vieux ? Vous êtes malade ?

Maddock se raidit et oscilla légèrement.

— Non, Monsieur. Pourrais-je vous parler dehors, Monsieur ?

— Qu'y a-t-il Maddock ? dit Edward, manifestement affolé, à présent.

La pièce était silencieuse.

Charlotte les regardait fixement ; une sensation de froid engourdisait peu à peu ses membres.

— Puis-je vous parler en privé, Monsieur ? demanda à nouveau Maddock.

— Edward, dit Caroline très calmement, s'il est arrivé quelque chose, il faut que nous le sachions. Maddock ferait aussi bien de nous le dire, plutôt que de nous laisser dans l'expectative.

Maddock regarda Edward.

— Ça va, dit Edward en hochant la tête. Qu'y a-t-il, Maddock ?

— Il y a eu un autre meurtre, Monsieur, dans une ruelle, derrière Cater Street.

— Oh ! mon Dieu !

Edward devint blanc comme un linge. Il se laissa tomber sur la chaise derrière lui. Sarah émit un faible gémissement.

— Qui est-ce ? fit Caroline, si bas qu'on l'entendit à peine.

— Verity Lessing, Madame, la fille du sacristain, lui répondit Maddock. Un agent vient juste d'arriver du poste de police pour nous avertir et nous dire de ne pas laisser sortir les bonnes, même dans la courette sur la rue.

— Oui, bien sûr, dit Edward.

L'air abattu, il fixait un point devant lui.

— Est-ce la même chose que...

— Oui, Monsieur, avec un fil d'acier, comme les autres.

— Oh ! mon Dieu !

— Peut-être ferais-je mieux d'aller vérifier que toutes les portes sont bien verrouillées, Monsieur ? Et de fermer les volets. Cela

rassurerait les femmes.

— Oui, approuva Edward d'un air absent. Oui, faites, je vous en prie.

— Maddock ?

Caroline l'avait appelé alors qu'il tournait les talons pour partir.

— Oui, Madame ?

— Avant de faire tout ça, veuillez nous apporter une bouteille de cognac et des verres. Je pense que nous avons besoin d'un... remontant.

— Oui, Madame, certainement.

Peu après qu'il eut apporté de quoi boire, il y eut du bruit dans le vestibule. Dominic entra, secouant les gouttelettes de pluie accrochées à sa veste.

— J'aurais dû prendre un manteau, dit-il en regardant ses mains mouillées. Je ne m'attendais pas à ce que le temps change.

Son regard alla de leurs visages au cognac, puis se posa à nouveau sur eux.

— Que se passe-t-il ? Vous avez l'air accablés ! Maintenant que j'y pense, il y avait du monde plein la rue. Maman ?

Il la regarda, les sourcils froncés.

— Grand-mère n'est pas malade, n'est-ce pas ?

— Non, dit Edward, répondant pour Caroline. Il y a eu un autre meurtre. Vous feriez mieux de vous asseoir et de prendre un peu de cognac, vous aussi.

Dominic le dévisagea en pâlisant.

— Oh ! mon Dieu !

Il prit une grande inspiration.

— Qui ça ?

— Verity Lessing.

Dominic s'assit.

— La fille du sacristain ?

— Oui, dit Edward.

Puis il lui servit le cognac et lui tendit le verre.

— Qu'est-ce qui s'est passé ? dit Dominic, abasourdi. C'est également arrivé dans Cater Street ?

— Dans une ruelle juste derrière, répliqua Edward. Il faut bien l'admettre : ce détraqué habite près de Cater Street. Ou bien il travaille là, il a une raison d'y venir régulièrement.

Personne ne lui répondit. Charlotte le regardait. Elle ne pensait qu'à une chose, intensément soulagée qu'il n'ait pas quitté la maison de la soirée. La prochaine fois que Pitt viendrait – car elle ne doutait pas qu'il allait venir –, papa ne serait pas interrogé.

— Je suis désolé, dit Edward. Nous ne pouvons plus continuer à prétendre qu'il s'agit d'un individu issu des bas-fonds. Et que c'est une

question de malchance, s'il s'attaque à nous.

— Papa ? dit Emily en tremblant. Vous ne croyez pas que ce soit... quelqu'un que nous connaissons, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que non ! dit Sarah avec brusquerie. C'est un détraqué.

— Qui peut très bien figurer parmi nos connaissances.

Charlotte venait d'exprimer, avec tristesse, les pensées qui avaient germé dans son esprit.

— Après tout, reprit-elle, il y a bien *quelqu'un* qui le connaît !

— Je ne te suis pas.

Sarah fronça les sourcils.

— Je ne fréquente pas de détraqués.

— Comment peux-tu en être sûre ?

— C'est évident !

Dominic se tourna vers Charlotte.

— Qu'essayez-vous de nous dire, Charlotte ? Que s'il y avait un fou dans notre entourage, nous ne pourrions pas nous en rendre compte ?

— Vous croyez que vous l'auriez remarqué ? dit Charlotte en le regardant à son tour. Si c'était aussi simple, ceux qui le connaissent ne se seraient-ils pas manifestés, n'auraient-ils pas réagi ? Après tout, quelqu'un doit le connaître – des commerçants, des domestiques, des voisins –, même s'il n'a pas de famille !

— Oh ! mais c'est horrible ! s'écria Emily. Imagine que tu es le domestique ou le voisin de quelqu'un dont tu sais qu'il est... fou à ce point, qu'il tue des femmes...

— C'est ce que j'essaie de vous expliquer ! s'exclama Charlotte, son regard allant fébrilement de l'un à l'autre. Je ne pense pas qu'on s'en rendrait compte, sinon il se serait fait arrêter depuis longtemps. La police a interrogé toutes sortes de gens. Si quelqu'un savait, ce serait officiel, à présent.

— Eh bien, je pense à plusieurs personnes qui ne sont pas ce qu'elles semblent être extérieurement, dit grand-mère, parlant pour la première fois. On n'imagine pas la méchanceté qui se cache derrière une douceur apparente. Certains, qui ont l'air de saints, sont en fait des démons.

— Et certains, qui ont l'air de démons, sont réellement des démons, riposta Charlotte du tac au tac.

— Cette remarque est censée vouloir dire quelque chose ? demanda grand-mère d'un ton aigre. Il est temps, jeune fille, que tu apprennes à réfléchir avant de parler ! Dans ma jeunesse, une personne de ton âge savait se tenir !

— Dans votre jeunesse, vous n'avez pas été confrontée à quatre morts violentes dans la rue où vous viviez.

Caroline avait pris la défense de Charlotte et, de façon indirecte, la sienne propre.

— Du moins, vous nous l'avez suffisamment répété, ajouta-t-elle.

— C'est peut-être à cause de ça ! répliqua grand-mère.

— Comment ça ? s'enquit Sarah. Nous savons tous que Charlotte parle sans réfléchir, mais d'après vous, cela aurait entraîné la mort de Verity Lessing, ce soir, derrière Cater Street ?

— Tu es impertinente, Sarah ! dit grand-mère d'un ton sec. Et cela ne te ressemble pas.

— Je pense que vous êtes injuste, grand-mère, fit Dominic en lui souriant.

Il réussissait généralement à la charmer, il le savait et en jouait.

— Nous sommes bouleversés, à la fois par la mort d'une jeune fille que nous connaissions et à la pensée que le meurtrier pourrait également être quelqu'un que nous connaissons, au moins de vue.

— Oui, maman, dit Edward en se levant. Peut-être devriez-vous vous retirer. Caroline veillera à ce qu'on vous apporte quelque chose à boire au lit.

Grand-mère le fixa d'un air belliqueux.

— Je ne veux pas aller me coucher. Je ne me laisserai pas congédier !

— Je pense que c'est préférable, déclara Edward avec fermeté.

Grand-mère resta assise où elle était, mais elle avait trouvé son maître. Quelques minutes plus tard, elle le laissa l'aider à se lever et, avec une mauvaise grâce considérable, monta se coucher.

— Dieu soit loué, dit Caroline d'un ton las. C'en est vraiment trop.

— Néanmoins, dit Dominic en fronçant les sourcils, nous ne pouvons occulter le fait que ce pourrait être n'importe qui, comme l'a souligné Charlotte... même quelqu'un que nous fréquentons ou avec qui nous nous sommes toujours sentis parfaitement à l'aise...

— Arrêtez, Dominic ! fit Sarah.

Elle se redressa dans son fauteuil.

— Vous allez nous faire soupçonner nos voisins et même nos amis ! Nous ne pourrons plus avoir une conversation normale avec quelqu'un sans nous demander s'il ne s'agit pas de l'assassin !

— Peut-être que ce serait aussi bien tant qu'on ne l'a pas arrêté, dit Emily, songeuse.

— Emily ! Comment peux-tu dire une chose pareille, même pour plaisanter ? Le moment est mal choisi pour faire de l'humour, de toute façon.

— Emily ne plaisante pas, répondit Dominic, prenant la défense de la jeune fille. Elle a simplement l'esprit éminemment pratique, comme d'habitude. Et elle a raison, jusqu'à un certain point. Peut-être que si Verity Lessing s'était montrée plus circonspecte, elle serait toujours en vie.

Une nouvelle pensée traversa l'esprit de Charlotte.

— Vous le croyez vraiment, Dominic ? Vous croyez que c'est pour ça que personne n'a entendu de cris... car chaque victime connaissait l'assassin et n'a pas eu peur jusqu'à ce qu'il soit trop tard ?

Dominic pâlit. À l'évidence, il n'avait pas envisagé cela. Ses pensées ne lui dictaient pas ses propos, elles les suivaient. Son imagination était encore loin derrière.

Charlotte était étonnée. Elle pensait qu'il avait vu cette conclusion avant elle.

— Cela expliquerait tout, dit-elle tristement.

— Comme le fait d'être attaquée par-derrière et par surprise, remarqua Sarah.

— À mon avis, cette conversation n'est pas utile, les interrompit Edward. Nous ne nous protégerons pas en nous adonnant à des spéculations sur toutes nos connaissances. En outre, nous pourrions être injustes à leur égard. Nous allons avoir peur, c'est inévitable. À quoi bon nous donner des frayeurs supplémentaires ?

— C'est facile à dire, déclara Caroline en posant les yeux sur son verre de cognac. Mais ce sera difficile à faire. À partir de maintenant, je crois que je vais regarder les gens différemment. Je vais me demander jusqu'à quel point je les connais, et s'ils s'interrogent de la sorte sur moi-même, ou en tout cas sur ma famille.

Sarah la regarda fixement, haussant les sourcils.

— Vous voulez dire qu'ils pourraient suspecter papa ?

— Pourquoi pas ? Ou Dominic. Ils ne les connaissent pas aussi bien que nous.

Charlotte se souvint que cela leur avait traversé l'esprit, à elle et à maman, dans des moments sombres et inavouables. Elles-mêmes avaient envisagé que papa puisse être impliqué dans l'affaire. Elle ne regarda pas sa mère. Si Caroline pouvait l'oublier, c'était tant mieux.

— Mes soupçons peuvent se porter sur n'importe qui. Et ce dont j'ai peur, dit Charlotte avec franchise, c'est de rencontrer un homme dans la rue et que cette fois mes soupçons soient fondés. Il comprendrait que je le suspecte et je lirais dans ses yeux que j'ai eu raison de le suspecter. Puis nous nous regarderions, il saurait que j'ai tout compris et il faudrait qu'il me tue, vite, avant que je ne parle ou que je ne crie.

— Charlotte ! dit Edward.

Il s'était levé. Il donna un coup de poing sur le guéridon, qu'il renversa.

— Arrête ! Tu effraies tout le monde sottement. Aucune d'entre vous ne va se retrouver seule avec cet homme, ni avec un autre, d'ailleurs.

— Nous ne savons pas qui il est, dit Charlotte sans s'émouvoir. Ce pourrait être quelqu'un que nous considérons comme un ami,

quelqu'un d'aussi inoffensif que l'un d'entre nous ! Ce pourrait être le pasteur ou le garçon boucher, ou Mr. Abernathy...

— Ne sois pas ridicule ! Ce sera quelqu'un que nous connaissons à peine, voire pas du tout. Peut-être ne savons-nous pas très bien juger les caractères, mais de là à commettre une erreur aussi grossière !

— Vous croyez ?

Charlotte fixait un espace vide sur le mur.

— Je me suis demandé, poursuivit-elle, ce que les apparences laissent filtrer de la nature profonde, ce que nous savons réellement sur autrui. Nous ne savons déjà pas grand-chose les uns des autres, alors nos vagues connaissances...

Dominic la regardait toujours, l'air interloqué.

— J'étais sûr que nous nous connaissions tous très bien !

— Vraiment ?

Charlotte le regarda à son tour, croisa le regard sombre, intelligent. Pour une fois, elle ne cherchait pas à savoir ce qu'il pensait ; son cœur ne battait pas pour lui.

— Et vous en êtes toujours persuadé ? demanda-t-elle.

— Peut-être pas.

Il détourna les yeux et alla se servir un autre cognac.

— Quelqu'un en veut ? demanda-t-il.

Edward se leva.

— Je pense que nous ferions mieux de nous coucher tôt. Après avoir dormi, nous pourrions peut-être offrir un meilleur visage au monde et affronter les problèmes de façon un peu plus... pratique. Je vais y réfléchir. Je vous dirai demain matin ce que j'aurai décidé, quant à la meilleure attitude à adopter jusqu'à ce que cet individu soit arrêté.

Le lendemain, il y eut les habituelles corvées macabres à accomplir. Un agent de police passa, tôt le matin, pour les informer officiellement du meurtre et leur poser quelques questions. Charlotte se demanda si Pitt allait venir et fut à la fois curieusement soulagée et déçue qu'il ne se montre pas.

Au déjeuner ils parlèrent peu et mangèrent de la viande froide avec des légumes. Dans l'après-midi, elles allèrent toutes les quatre présenter leurs condoléances aux Lessing, et offrir toute l'aide dont elles se sentaient capables... même si, bien entendu, rien ne pouvait dissiper le choc ni apaiser le chagrin. Néanmoins, c'était une visite obligatoire. Si elles n'avaient pas accompli cet acte de politesse, les Lessing eussent été blessés.

Elles portaient toutes des couleurs sombres. Maman s'était carrément habillée en noir. Charlotte se regarda dans le miroir avant de partir et ne se plut pas du tout. Elle avait mis une robe vert foncé

gansée de noir et un chapeau noir. Ce n'était pas flatteur, surtout sous le soleil d'automne.

Elles allèrent à pied chez Mrs. Lessing, car ce n'était pas loin. La maison des Lessing avait les stores baissés. Un agent arpentait le trottoir devant l'entrée. Il était costaud et avait l'air malheureux. Charlotte se dit qu'il était peut-être habitué à la mort, voire à la violence, mais pas à la douleur des proches de la victime. C'est embarrassant de voir le chagrin de quelqu'un sans rien pouvoir y changer. Elle se demanda si Pitt éprouvait lui aussi ce sentiment d'impuissance, ou s'il était trop occupé à essayer d'assembler les pièces du puzzle : les alibis des uns et des autres, les amours, les haines, les mobiles possibles.

Elle se rendit compte soudain combien elle détesterait ce métier, combien ce genre de responsabilités lui pèserait. Tout le voisinage attendait de Pitt qu'il vînt les délivrer de leurs peurs, qu'il trouve cet individu, prouvant par là même que ce n'était pas l'un des leurs, chacun avec ses affections particulières, ses soupçons cachés, ses craintes désespérées et tues. Attendaient-ils des miracles de sa part ? Il ne pouvait altérer la vérité. Peut-être même n'était-il pas capable de la découvrir !

Une bonne leur ouvrit la porte, les yeux rouges, nerveuse. Mrs. Lessing était au salon. On avait assombri la pièce par respect pour la défunte ; les lampes à gaz chuintaient sur le mur. Mrs. Lessing était en noir, elle avait le teint blême. Sa coiffure était en désordre, comme si elle n'avait pas défait ses cheveux la veille et les avait simplement ramassés sur la nuque avec un peigne, ce matin, arrangeant seulement quelques épingles.

Caroline alla droit vers elle, l'enlaça et l'embrassa sur la joue. Verity était leur unique enfant.

— Ma chère, je suis tellement triste, dit-elle tout doucement. Pouvons-nous vous être utiles ? Voudriez-vous que l'une d'entre nous reste avec vous un moment pour vous aider ?

Mrs. Lessing fit un énorme effort pour parler. Ses yeux s'agrandirent de surprise, puis on y lut de l'espoir. Tout à coup, elle éclata en sanglots et enfouit son visage dans l'épaule de Caroline.

Caroline la serra plus fort contre elle, lui caressa les cheveux, arrangea doucement les mèches qui s'échappaient de sa coiffure, comme si cela avait de l'importance.

Charlotte ressentit une grande bouffée de pitié. Elle se souvint de la dernière fois où elle avait vu Verity. Elle avait été brusque avec elle, et avait eu l'intention de s'excuser. Maintenant, il était trop tard.

— J'aimerais rester avec vous, Mrs. Lessing, dit-elle distinctement. J'aimais beaucoup Verity. Laissez-moi vous aider, je vous en prie. Il va y avoir beaucoup à faire. Vous ne devez pas vous en charger seule. Et

puis je sais que Mr. Lessing a des... devoirs qu'il ne peut négliger.

Il s'écoula plusieurs minutes avant que Mrs. Lessing ne recouvre le contrôle d'elle-même. Elle se tourna vers Charlotte, luttant contre les larmes, mais sans avoir honte de son chagrin.

— Merci, Charlotte. S'il vous plaît... s'il vous plaît, restez !

Il n'y avait plus grand-chose à ajouter. Charlotte ne rentra pas à la maison, préférant ne pas laisser Mrs. Lessing toute seule. On décida que Maddock lui apporterait une valise de vêtements et d'objets de toilette d'ici une heure ou deux.

Ce fut une journée très dure. Comme Mr. Lessing était sacristain, ses fonctions le tinrent éloigné de la maison la majeure partie de l'après-midi. Aussi Charlotte resta-t-elle avec Mrs. Lessing pour recevoir les autres visiteurs qui vinrent présenter leurs condoléances. Il n'y avait pas grand-chose à dire, hormis les mêmes paroles de sympathie face à un tel choc, l'assurance qu'ils avaient beaucoup aimé Verity. Puis cette question terrible : et maintenant, quelles horreurs les attendaient ?

Le pasteur se montra, naturellement. Charlotte avait redouté sa visite, tout en la sachant inévitable. À l'évidence, il était déjà venu la veille au soir, dès qu'on avait appris la nouvelle. Il revint néanmoins en fin d'après-midi, cette fois avec Martha. La bonne les fit entrer. Charlotte les reçut dans le petit salon. Mrs. Lessing avait finalement accepté d'aller s'étendre sur son lit et s'était assoupie.

— Ah ! Miss Ellison.

Le pasteur la regarda avec une certaine surprise.

— Vous aussi, vous venez voir la pauvre Mrs. Lessing ? Comme c'est gentil de votre part. Vous pouvez partir en toute bonne conscience, à présent. Nous allons guider et reconforter Mrs. Lessing en cette heure difficile. Le Seigneur a donné et le Seigneur a repris.

— Non, je ne viens pas voir Mrs. Lessing, répondit Charlotte un peu sèchement. Je reste ici pour l'aider du mieux que je peux. Il y a beaucoup à faire...

— Je suis sûr que nous pouvons nous en charger.

Le pasteur était très clairement contrarié, peut-être par le ton qu'elle avait employé.

— J'ai plus l'habitude que vous, vu votre jeune âge, de prendre ce genre de dispositions, déclara-t-il. C'est mon devoir, de reconforter ceux qui sont dans la peine, de vivre le deuil avec les affligés.

— Je doute que vous ayez le temps de diriger une maison, rétorqua Charlotte, qui ne désarmait pas. Comme vous l'avez dit, vous allez devoir prendre des dispositions pour l'enterrement. Et puisque c'est votre devoir de reconforter ceux qui sont dans la peine, votre présence sera nécessaire ailleurs. Je crois que la pauvre Mrs. Abernathy a toujours besoin de réconfort.

Du coin de l'œil, elle vit blêmir encore davantage le visage pâle de Martha, de sorte que, par contraste, ses yeux apparurent comme des cavités dans son crâne et que ses sourcils blonds semblèrent avoir bruni. La pauvre femme était près de défaillir, malgré ses larges épaules et son corps robuste.

— Je vous en prie, asseyez-vous, dit Charlotte, poussant une chaise vers elle. Vous devez être affreusement fatiguée. Vous êtes restée debout toute la nuit ?

Martha acquiesça d'un hochement de tête, puis se laissa tomber sur la chaise.

— C'est très gentil à vous, dit-elle d'une voix tremblante. Il y a tant de détails pratiques à régler : s'occuper de la cuisine, écrire des lettres, préparer des habits de deuil, donner des instructions aux bonnes. Mrs. Lessing dort ?

— Oui, et je préférerais ne pas la réveiller, à moins qu'il ne s'agisse d'une urgence, répondit Charlotte fermement, parlant pour le pasteur, alors qu'elle regardait Martha.

Ce dernier grommela :

— J'espérais apporter une aide spirituelle à la pauvre femme, mais si vous dites qu'elle dort, je vais devoir revenir à un autre moment, je suppose.

— Sans doute, oui, approuva Charlotte.

Elle ne souhaitait nullement leur proposer des rafraîchissements, mais le visage hagard de Martha lui fit pitié.

— Puis-je vous offrir une tasse de thé ? Cela ne pose aucun problème.

Martha ouvrit la bouche comme pour accepter, puis un mélange de doute et de peur se peignit sur son visage. À nouveau, elle hésita, puis se leva et déclina l'offre.

Après leur départ, Charlotte alla à la cuisine demander qu'on prépare un repas léger pour le soir et s'assurer qu'on s'occupait du ravitaillement du lendemain. La femme de chambre l'interrompit dans ces occupations pour lui annoncer l'arrivée de la police. Charlotte s'était attendue à sa visite ; elle l'avait en tête depuis le début et fut pourtant prise au dépourvu.

C'était Pitt, bien sûr. Elle se sentit intimidée à l'idée qu'il la trouve ici, gênée par son désir de se rendre utile.

— Bonsoir, Miss Ellison, dit-il, sans autre manifestation de surprise qu'un léger haussement de sourcils. Mrs. Lessing est-elle en état de me parler ? Je sais que Mr. Lessing est encore à l'église.

— Elle sera bien obligée de vous parler, dit Charlotte d'une voix douce.

Elle espérait que son intonation aimable atténuerait la rudesse de son propos.

— Peut-être serait-il plus simple d'en finir au plus vite, ajouta-t-elle. Il ne sert à rien d'atermoyer. Si ça ne vous ennuie pas d'attendre, je vais aller la réveiller. Veuillez m'excuser si cela prend un peu de temps.

— Mais bien sûr.

Il hésita.

— Charlotte ?

Elle se retourna.

Il fronçait les sourcils.

— Si elle se sent mal, si elle est trop affligée, je n'ai rien à lui demander qui ne puisse attendre demain. Simplement, je doute que ce soit plus facile à ce moment-là. Elle pourrait même passer une meilleure nuit, sachant cette épreuve-là derrière elle.

Charlotte se surprit à sourire.

— Je crois que vous avez raison. Puis-je rester si elle le souhaite ?

— Je préférerais que vous soyez là.

Il fallut plusieurs minutes à Charlotte pour réveiller Mrs. Lessing et lui assurer qu'elle était tout à fait présentable, que son apparence ne lui ferait pas honte devant un être simple comme un policier. Charlotte ajouta qu'il était poli et qu'elle n'avait rien à craindre, puisqu'elle n'avait rien à se reprocher. En outre, elle dormirait mieux la nuit, une fois cette corvée achevée. Charlotte n'eut pas le cœur de lui dire qu'il s'agissait probablement de la première d'une longue série de visites. Un motif de douleur, un motif de crainte suffisaient pour aujourd'hui.

Pitt fut très gentil avec Mrs. Lessing, mais la nature de ses questions était inévitable : qui Verity avait-elle pour amis ? Avec qui s'était-elle liée récemment ? Quels jeunes gens s'intéressaient à elle ? Avait-elle exprimé des craintes précises ? Connaissait-elle bien Chloé Abernathy ? Avait-elle rendu visite aux Hilton ou aux Ellison, de sorte qu'elle aurait pu connaître leurs servantes et vice versa ? Avaient-elles pu observer ou découvrir les mêmes choses ?

Mrs. Lessing ne possédait aucune information utile. Elle répondit d'une manière incohérente et hébétée, propre aux êtres en état de choc. On avait l'impression qu'elle ne comprenait pas le but des questions de Pitt.

Finalement, il abandonna et se leva pour prendre congé. Il regarda Mrs. Lessing traverser lentement le couloir puis fermer la porte derrière elle.

— Vous restez, Charlotte ?

Il ne vint même pas à l'esprit de la jeune fille de lui reprocher son impertinence pour avoir employé son prénom.

— Oui. Il y a beaucoup à faire, et Mr. Lessing ne peut s'interrompre dans son travail. C'est quelqu'un qui n'a pas le sens

pratique. Il n'a guère l'habitude de diriger une maison.

— Il serait peut-être bon de lui laisser certaines tâches. Le travail ne guérit pas, mais il aide. L'oisiveté donne le temps de penser.

— Oui, je... je lui trouverai des occupations. Des travaux ménagers qui ne demandent pas de réfléchir. Mais j'organiserai tout moi-même, les préparatifs de l'enterrement, prévenir les gens, toutes ces choses-là.

Il sourit.

— Je vois beaucoup d'horreurs et de tragédies dans mon métier. Mais je rencontre aussi beaucoup de gentillesse.

Arrivé à la porte, il se retourna.

— Surtout, ne sortez pas seule. Même si vous deviez avoir besoin d'un médecin, envoyez quelqu'un, envoyez Mr. Lessing, ou demandez de l'aide dans la maison d'à côté. Ils comprendront.

— Mr. Pitt !

— Oui ?

— Vous avez appris quelque chose ? Je veux dire, quel genre d'homme, de quel... de quel milieu ?

Elle pensait à George et à Emily.

— Vous ne m'avez pas dit tout ce que vous savez ?

À nouveau, il la regarda comme s'il voyait en elle, comme s'il la connaissait bien, qu'il fût son égal et non un policier.

— Non ! Bien sûr que non ! Si je savais quelque chose, je vous le dirais !

— Vraiment ?

Sa voix était empreinte d'une douce incrédulité.

— Même si ce n'était qu'un soupçon ? Ne craindriez-vous pas de faire du tort à quelqu'un, quelqu'un que vous aimez, peut-être ?

Elle faillit lui rétorquer avec une certaine fureur qu'aucun des êtres qu'elle aimait ne pouvait être mêlé à de tels crimes. Mais quelque chose – l'intelligence ou l'honnêteté de Pitt – l'incita à la franchise.

— Oui, bien sûr que j'aurais peur de faire du tort à quelqu'un, s'il s'agissait seulement d'un soupçon. Mais vous n'êtes pas du genre à tirer des conclusions hâtives, j'imagine ?

C'était une question. Charlotte avait besoin d'être rassurée.

— Non, ou nous arrêterions dix criminels pour chaque délit.

Il sourit, découvrant à nouveau ses belles dents blanches.

— Dans quel domaine vous ne voulez pas me voir intervenir ?

— Vous tirez des conclusions hâtives ! déclara-t-elle avec fougue. Je n'ai pas dit que j'avais des informations à vous donner !

— Vous ne l'avez pas dit explicitement, mais vous vous êtes montrée évasive : j'en déduis donc que vous savez quelque chose.

Elle lui tourna le dos, décidée à se taire.

— Vous vous trompez. J'aimerais vous aider, mais je ne sais rien. Je suis désolée de vous avoir involontairement laissé croire le

contraire.

— Charlotte !

— Vous devenez trop familier, inspecteur Pitt ! dit-elle à mi-voix.

Il s'approcha par-derrière. Elle fut troublée de le sentir aussi près d'elle. La remarque d'Emily sur ses sentiments pour elle lui revint en mémoire. Les joues en feu, elle se rendit compte avec effroi que sa sœur avait raison. Cette découverte la cloua sur place.

— Charlotte, dit-il gentiment, cet homme a déjà tué quatre femmes. Il n'y a aucune raison de supposer qu'il va s'arrêter. Selon toute probabilité, il ne peut pas s'en empêcher. Il est préférable qu'on suspecte un innocent pendant quelque temps plutôt que de risquer un nouveau crime. Quel âge avait Lily ? Dix-neuf ans ? Verity Lessing n'avait que vingt ans. Chloé Abernathy, un peu plus. Et la bonne des Hilton ? Je ne me souviens même pas de son nom ! Si vous doutez encore de l'aspect monstrueux de cette affaire, retournez donc voir Mrs. Lessing...

— Je sais ! s'emporta Charlotte. Vous n'avez pas à me le rappeler !

— Alors dites-moi ce qui vous a traversé l'esprit, ce que vous avez vu ou entendu... n'importe ! Si cela ne tire pas à conséquence, je m'en apercevrai. Personne ne sera injustement poursuivi. Nous allons l'arrêter un jour. Mais autant que ce soit maintenant, avant qu'il ne frappe à nouveau.

Impulsivement, Charlotte pivota sur elle-même, pour lui faire face.

— Vous croyez qu'il va encore tuer ?

— Pas vous ?

Elle ferma les yeux pour ne pas voir le visage de Pitt.

— Qu'est-il arrivé à notre quartier ? C'était un endroit tranquille, où il faisait bon vivre. Le pire qu'on a connu, c'étaient des amourettes brisées, quelques commérages. Et voilà qu'on a eu des morts. Nous nous observons tous et nous nous posons des questions. Moi la première ! Je regarde des hommes en qui j'ai toute confiance depuis des années et je me demande si ce n'est pas l'un d'eux ; j'ai des pensées à leur égard qui me font rougir de honte ! Et je vois sur leurs visages qu'ils savent que je les soupçonne !

« C'est presque ça, le plus grave ! poursuivit-elle. Ils ont bien conscience que je m'interroge à leur sujet, que j'ai des doutes. Que peuvent-ils bien ressentir ? Que ressent-on en voyant dans les yeux de sa fille, de sa femme, qu'elles vous suspectent, en dépit de leurs protestations ? Que l'idée de votre culpabilité les a réellement effleurées un jour ? Peut-on se sentir à nouveau le même ? L'amour peut-il survivre à ça ? L'amour n'est-il pas aussi confiance ? Aimer, n'est-ce pas avoir foi en quelqu'un, le connaître suffisamment bien pour ne pas le remettre en cause ?

Elle gardait les yeux fermés.

— Je m'aperçois que je connais à peine ceux que je croyais aimer. Et je le constate chez les autres. Chez tous ceux qui sont venus ici. J'écoute ce qu'ils disent, car je n'ai pas le choix. Ils regardent autour d'eux, cherchant à jeter l'anathème sur quelqu'un, sur celui dont la culpabilité les dérangera le moins. C'est le début des commérages, des soupçons, des insinuations murmurées. Il n'y a pas que les morts qui souffriront, ni même seulement leurs proches.

— Alors aidez-moi, Charlotte. Que savez-vous ou que croyez-vous savoir ?

— George Ashworth. Lord George Ashworth. Il était très lié avec Chloé Abernathy juste avant qu'elle meure. Il l'a emmenée dans des... des endroits peu fréquentables. C'est du moins ce que dit Mrs. Abernathy. Et, contrairement à ce que pense papa, Chloé n'était pas immorale, pas le moins du monde, juste un peu écervelée !

— Je sais.

Charlotte ouvrit les yeux.

— Ashworth sort beaucoup avec Emily. S'il vous plaît, veillez à ce qu'il ne soit pas... qu'il n'ait pas...

Pitt esquissa une grimace amère.

— J'enquêterai discrètement sur les récents faits et gestes de Lord George Ashworth, je vous le promets. Il n'est pas inconnu de nos services, du moins de réputation.

— Vous voulez dire...

— Je veux dire que c'est un gentleman aux goûts un peu... extravagants, que son titre et sa fortune confortent dans une conduite qui serait punie chez d'autres. Parler à Emily ne servirait à rien, j'imagine ?

— À rien. J'ai déjà essayé, et si mes propos avaient été accueillis différemment, je ne vous aurais pas ennuyé avec ça.

Il sourit.

— Bien sûr. Ne vous inquiétez pas.

Il tendit la main comme pour toucher son bras, puis la retira gauchement.

— Je vais faire surveiller Lord Ashworth, discrètement. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour qu'il n'arrive rien à Emily, bien que je ne puisse la protéger contre une éventuelle grosse frayeur.

— Cela ne lui fera pas de mal, dit Charlotte laconiquement.

Elle était totalement soulagée.

— Merci, inspecteur. Je suis contente... que vous m'aidiez.

Pitt rougit légèrement et tourna les talons pour prendre congé.

— Allez-vous rester avec Mrs. Lessing jusqu'à l'enterrement ?

— Oui. Pourquoi ?

— Comme ça. Bonsoir... Miss Ellison. Merci de votre collaboration.

— Bonsoir, inspecteur Pitt.

Charlotte revint de chez les Lessing une semaine plus tard, après les funérailles. Outre Pitt, papa aussi lui avait interdit de se déplacer seule. Dominic vint la chercher en fiacre, ce dont elle fut absolument ravie.

Même le souvenir de l'enterrement, sa fin, le noir pathétique, la douleur de Mrs. Lessing ne purent lui gâcher le plaisir de voir Dominic, d'être seule avec lui. Il croisa son regard : ce fut comme s'il l'avait touchée. Son sourire la réchauffa, chassa le sentiment de peur et de vulnérabilité. Elle s'assit dans la voiture à côté de lui et, pendant un moment, tout le reste cessa d'exister. Plus de passé, plus d'avenir.

Ils parlèrent de banalités, mais cela lui importait peu. Ce qui comptait, c'était d'être avec lui, unique objet de son attention.

Le cocher descendit sa valise, que Maddock porta à l'intérieur. Elle le suivit, au bras de Dominic. C'était une sensation délicieuse.

Sensation qui s'évanouit dès qu'elle pénétra dans le grand salon. Sarah leva les yeux du sofa où elle était assise, en train de coudre. À leur vue, son visage s'assombrit.

— Tu n'entres pas dans une salle de bal, Charlotte, dit-elle avec aigreur. À moins de te sentir faible, tu n'as pas besoin de t'accrocher comme ça !

Emily était au piano. Elle baissa les yeux sur ses mains, rougissant d'embarras.

Charlotte s'arrêta net, le bras soudain engourdi, malgré la proximité et la chaleur de Dominic.

Peut-être s'était-elle trop serrée contre lui. Elle ne pouvait nier l'avoir fait consciemment. À présent, elle se sentait gênée et coupable. Elle chercha à libérer son bras, mais Dominic, qui le tenait toujours, resserra sa prise.

— Sarah ? dit-il en fronçant les sourcils. Charlotte revient à la maison après avoir accompli un acte de charité. Vous auriez voulu que je la laisse rentrer seule ?

— C'était normal que vous alliez la chercher, répondit Sarah d'une voix dure, tendue, mais de là à faire votre entrée, bras dessus, bras dessous !

Charlotte se dégagea délibérément, le visage cramoisi.

— Je suis désolée de t'avoir contrariée, Sarah, mais jusqu'à ce que tu ouvres la bouche, je n'éprouvais que la joie de rentrer à la maison.

— Et maintenant que j'ai ouvert la bouche, tu éprouves quoi ? demanda Sarah.

— Eh bien, tu m'as privée d'une bonne part de ce plaisir.

Charlotte commençait à s'énervier elle aussi. C'était injuste. Sa sottise ne méritait pas une critique aussi vive, et en public.

— Tu n'étais qu'au coin de la rue ! dit Sarah sèchement. Pas en Australie !

— Elle était chez Mrs. Lessing, pour l'aider à traverser la pire des épreuves, attitude qui témoigne d'une grande générosité, dit Dominic, perdant patience à son tour. Ça n'a certainement pas été facile ni agréable, vu les circonstances.

Sarah le regarda d'un air mauvais.

— Je sais très bien où elle était. Inutile d'être aussi sentencieux. C'était charitable, sans nul doute, mais cela n'en fait pas une sainte, contrairement à ce que vous semblez croire.

Charlotte ne comprenait pas. Elle dévisagea Sarah : son expression était proche de la haine. Elle se détourna, écoeurée, bouleversée. Emily évitait de croiser son regard. Elle pivota à nouveau vers Dominic.

— Mais oui ! dit Sarah en se levant. Adresse-toi à Dominic ! Ça ne m'étonne pas, sauf que je pensais que tu le ferais derrière mon dos !

Charlotte sentit ses joues s'enflammer. Elle s'empourpra jusqu'à la racine des cheveux, parce qu'elle aimait Dominic, qu'elle l'avait toujours aimé... mais elle rougissait de ses pensées, pas de ses actes. Ses actes ne justifiaient pas une telle accusation.

Elle inspira, puis expira profondément.

— Sarah, je ne sais pas ce que tu imagines, mais s'il s'agit de quelque chose de malséant, de déloyal ou d'injuste envers toi, tu te trompes, et ton accusation ne te fait pas honneur. Elle est fausse, et je crois que tu me connais suffisamment pour t'en rendre compte.

— Je pensais te connaître ! Mais je me suis aperçue à quel point j'ai été aveugle pendant ton séjour chez Mrs. Lessing ! Tu es une parfaite hypocrite, Charlotte. Dire que je ne me suis jamais méfiée de toi !

— Et tu as eu raison.

Charlotte eut l'impression que sa propre voix venait de très loin.

— Il n'y avait pas de quoi se méfier. C'est maintenant que tu as tort.

Dominic lui prit à nouveau le bras ; elle tenta de se dégager, mais il tint bon.

— Sarah, fit-il, très calme, j'ignore ce que vous avez en tête, et je ne souhaite pas le savoir. Mais vous devez des excuses à Charlotte pour ce que vous avez imaginé et pour l'avoir dit tout haut.

Sarah le regarda droit dans les yeux, avec une moue dégoûtée.

— Ne me mentez pas, Dominic. Je le sais, ce n'est pas le fruit de mon imagination.

Il la contempla, médusé.

— Vous savez quoi ? Il n'y a rien à savoir !

— Je le sais, Dominic. Emily m'a tout dit.

C'était la première fois que Charlotte voyait Dominic réellement en colère. Emily avait l'air effrayée, trop effrayée pour bouger.

— Emily ?

— Inutile de faire appel à Emily ou d'essayer de l'intimider.

— Intimider Emily ? dit Dominic en haussant les sourcils, amusé. Personne n'a jamais intimidé Emily ! C'est du domaine de l'impossible.

— Cessez de persifler ! siffla Sarah.

Charlotte ne faisait pas attention à eux. Elle dévisageait Emily.

Cette dernière releva le menton.

— Tu as prévenu l'inspecteur Pitt pour George et Chloé Abernathy, dit-elle d'une voix à peine frémissante.

— Parce que j'avais peur pour toi ! se défendit Charlotte.

Elle se sentait néanmoins coupable. Elle savait qu'Emily considérerait cela comme une trahison, et bien que ce ne fût pas du tout son intention, la culpabilité demeurerait.

— Peur de quoi ? Que j'épouse George, et que je te laisse ici, la seule d'entre nous qui n'aurait pas de mari ?

Emily ferma les yeux, le visage blême.

— Je suis désolée. Je n'aurais pas dû dire ça, c'est affreux.

— Je pensais qu'il pouvait avoir tué Chloé, que tu finirais par le deviner, et qu'alors il lui faudrait te supprimer.

Charlotte aurait donné n'importe quoi pour que Dominic ne soit pas là, pour qu'il n'entende pas cela.

— Tu te trompes, dit Emily calmement, les yeux toujours fermés. George a des défauts, dont tu ne t'accommoderais sans doute pas, mais rien d'aussi grave. Tu me crois donc capable d'épouser un assassin ?

— Non. Je pense que tu aurais découvert la vérité et que c'est pour ça qu'il t'aurait tuée.

— Tu le hais à ce point-là ?

— Il m'indiffère ! s'écria Charlotte avec exaspération. Je pensais à toi !

Emily ne dit rien.

Dominic était toujours en colère.

— Vous avez donc calomnié Charlotte auprès de Sarah pour vous venger ?

Le visage d'Emily se crispa. Elle parut très jeune et très honteuse aussi.

— Je n'aurais pas dû lui dire, admit-elle en regardant Dominic.

— Dans ce cas, excusez-vous et retirez ce que vous avez dit, exigea-t-il.

Le visage d'Emily reprit son aspect normal.

— Je n'aurais pas dû le dire, mais ce n'est pas faux pour autant, Charlotte est amoureuse de Dominic. Et ce depuis qu'il a mis les pieds ici. Et Dominic en est flatté. Il y prend plaisir. Je ne sais pas jusqu'à quel point... ?

Elle mit un point d'interrogation à sa phrase, lourde de sous-entendus.

— Emily ! plaida Charlotte.

Emily se tourna vers elle.

— Peux-tu retirer ce que tu as dit à l'inspecteur Pitt ? Peux-tu faire en sorte qu'il l'oublie ? Dans ce cas, pourquoi penses-tu que moi, je vais revenir sur mes propos ? Tu devras vivre avec ça... tout comme moi.

Elle sortit en les bousculant et disparut dans le couloir.

Charlotte regarda Sarah.

— Si tu attends mes excuses, tu attendras en vain, dit Sarah froidement. Maintenant peut-être seras-tu assez bonne pour monter déballer tes affaires. Je préférerais parler à mon mari seule à seul. Tu comprends bien que j'aie des questions à lui poser !

Charlotte eut un moment d'hésitation, mais il n'y avait rien à ajouter. Quoi qu'elle dise, cela ne pourrait qu'empirer la situation. Elle se dégagea du bras de Dominic et fit volte-face pour sortir. Peut-être demain y aurait-il des regrets, peut-être pas. Mais rien n'effacerait l'incident d'aujourd'hui. Les sentiments ne pourraient plus jamais être les mêmes. Ce qu'elle avait dit à Pitt était vrai. C'était comme des ronds à la surface d'un étang, des cercles concentriques qui se reproduiraient peut-être à l'infini.

Chapitre IX

Le lendemain, Dominic se rendit en ville, comme d'habitude. Le soir, il devait dîner chez un général de brigade en retraite et la femme de ce dernier. Ce dîner, Sarah l'attendait avec impatience depuis un certain temps, mais quand il rentra à la maison, il la trouva peu disposée à se réjouir. Elle paraissait lointaine, pas seulement préoccupée, mais positivement offensée par sa présence. Il essaya toutes les stratégies habituelles. Il la complimenta sur sa robe, lui raconta tout ce qu'il savait de la générale et de ses relations sociales. Il lui assura qu'elle, Sarah, serait parfaitement à la hauteur de la situation. Il l'embrassa sans déranger sa coiffure ni sa parure. Rien de tout cela n'eut le moindre effet. Elle s'écartait de lui et évitait son regard.

Il n'eut pas l'occasion de lui demander ce qui la contrariait. À deux ou trois reprises dans la soirée, il tenta de s'adresser à elle en aparté, mais, chaque fois, soit ils furent interrompus, soit elle changea de sujet, sollicitant l'attention d'une tierce personne.

Ils se retrouvèrent seuls pour la première fois dans la voiture, sur le chemin du retour.

— Sarah ?

— Oui ? dit-elle en détournant la tête.

— Qu'y a-t-il, Sarah ? Vous vous êtes conduite comme... comme une étrangère toute la soirée. Non, c'est faux : une étrangère aurait eu de meilleures manières.

— Je regrette que mes manières ne vous agréent pas.

— Cessez ce petit jeu, Sarah. S'il y a un problème, dites-le-moi.

— Un problème !

Elle se tourna vers lui, les yeux brillants de colère dans la lumière intermittente des réverbères.

— Oui, il y a un problème, c'est le moins qu'on puisse dire, et si vous n'en êtes pas conscient, c'est que vous n'avez aucun sens moral. Je n'ai rien à ajouter.

— Aucun sens moral à propos de quoi ? Oh ! pour l'amour du ciel, vous n'allez pas me refaire une scène parce que j'ai pris le bras de Charlotte, quand elle est rentrée à la maison hier ? C'est ridicule, et vous le savez. Vous cherchez seulement un prétexte pour vous quereller avec moi. Au moins, avouez-le.

— Je cherche un prétexte ! Je n'ai pas à chercher bien loin, n'est-ce pas ? Ma sœur vous plaît, vous lui tenez la main, vous lui parlez à

l'oreille et Dieu seul sait quoi d'autre ! Et vous croyez que j'aie besoin d'un prétexte pour vous chercher querelle ? dit-elle d'une voix tremblante, en détournant à nouveau la tête.

Dominic tendit le bras vers elle, mais elle resta de marbre.

— Sarah ! Ne soyez pas ridicule ! Je ne m'intéresse pas à Charlotte, mis à part le fait qu'elle est votre sœur. Je l'aime bien, c'est tout. Pour l'amour du ciel, je connaissais Charlotte quand je vous ai épousée. Si c'était elle que je préférerais, j'aurais demandé sa main !

— C'était il y a six ans ! Les gens changent, riposta-t-elle d'un ton méprisant.

Elle s'en voulut aussitôt : c'était une remarque vulgaire.

Dominic était désolé ; il ne souhaitait pas la blesser, mais cette scène était grotesque. Il ne pouvait cacher son irritation à l'idée de cette soirée gâchée... et maintenant cette querelle absurde alors qu'ils étaient tous les deux fatigués !

— Sarah, c'est stupide ! Je n'ai pas changé, et vous non plus, je pense. Pas plus que Charlotte, je présume. Mais Charlotte n'a rien à voir avec ça, de toute façon. Vous aurez compris qu'Emily a raconté des bobards parce qu'elle est amoureuse de George Ashworth et que Charlotte a dit au policier – comment s'appelle-t-il déjà ? – qu'Ashworth connaissait beaucoup mieux Chloé qu'il n'a bien voulu l'admettre. Ayez le bon sens de le reconnaître et de ne pas attacher d'importance à cette ineptie !

— Pourquoi êtes-vous en colère si vous n'avez rien à vous reprocher ? demanda-t-elle calmement.

— Parce que c'est idiot ! explosa-t-il, exaspéré.

— Je viens juste de découvrir que vous êtes amoureux de ma sœur, et elle de vous, et je suis idiote parce que ça me bouleverse !

— Oh ! Sarah, de grâce, arrêtez ! dit-il avec lassitude. Ce n'est pas vrai du tout, et vous le savez. Charlotte ne m'a jamais intéressé, sauf en tant que belle-sœur. Elle est intelligente, elle a de l'esprit et une façon de penser bien à elle – autant d'attributs qui n'ont rien de féminin, vous êtes la première à le dire...

— L'inspecteur Pitt n'a pas l'air de trouver ça gênant ! dit-elle d'un ton accusateur. Il est amoureux d'elle, n'importe qui peut voir ça !

— Grand Dieu, Sarah ! Qu'ai-je de commun avec un malheureux policier ? Et cette histoire doit mettre Charlotte dans l'embarras, si toutefois c'est vrai. Cet homme-là vient du ruisseau ! Socialement, il est du niveau d'un commerçant ! Et pourquoi n'admirerait-il pas Charlotte, du moment qu'il sait où est sa place ? Elle est très jolie fille...

— Vous le pensez donc !

À nouveau, ce ton accusateur, presque une note de triomphe dans la voix de Sarah.

— Oui, je le pense !

Lui aussi éleva la voix, avec colère.

Dieu qu'elle était sotte et assommante ! Dominic était fatigué et peu enclin à discuter. Il avait été patient toute la soirée, mais sa patience était à bout.

— En voilà assez ! Je n'ai rien fait pour vous devoir des excuses ou mériter vos reproches.

Elle ne répondit pas, mais lorsqu'ils arrivèrent à la maison, elle monta directement à l'étage. Quand Dominic eut parlé avec Edward dans le bureau et l'eut rejointe en haut, Sarah était déjà au lit, lui tournant le dos. Il envisagea un moment de tenter une nouvelle approche, mais il n'éprouvait ni chaleur ni désir. Franchement, il était trop épuisé pour un tel effort, une telle hypocrisie. Il se dévêtit et se coucha sans un mot.

Il se réveilla le lendemain, ayant oublié cette histoire absurde, mais on le fit s'en ressouvenir sans ménagement. Quand il rentra à la maison, le soir, les choses ne s'étaient pas arrangées. Il nota également une certaine froideur entre Emily et Charlotte, mais personne d'autre ne sembla s'en apercevoir. La conversation fut plutôt contrainte, ce qui était inhabituel. Caroline parla de banalités à propos du voisinage. Edward se contenta d'acquiescer. Seule grand-mère se montra volubile. Elle s'interrogea longuement sur les commérages visant les familles et tout spécialement les hommes aux alentours de Cater Street. Finalement Edward lui demanda de se taire d'un ton irrité.

Le lendemain, la situation ne s'améliora pas. Le soir suivant, Dominic décida de rester dîner à son club. Sarah finirait par se calmer à un moment ou à un autre, mais pour l'instant, elle l'agaçait prodigieusement. Il ne la comprenait pas : il n'avait jamais rien éprouvé pour Charlotte sinon un intérêt purement amical. Sarah devait le savoir. Souvent les femmes avaient des réactions bizarres et inexplicables, histoire d'attirer l'attention. Après quelques flatteries, elles retrouvaient leur état normal. Quoi que Sarah voulût cette fois, elle en faisait trop. Dominic se lassait, il commençait à en avoir réellement assez.

Il dîna de nouveau à son club les deux soirs qui suivirent. Le troisième soir, il lia conversation avec quatre autres gentlemen qui habitaient à proximité de Cater Street. Au début, il s'était contenté d'écouter distraitement ce qu'ils disaient, mais son intérêt s'éveilla lorsqu'ils se mirent à parler des meurtres.

— ... cette maudite police partout dans la maison, et on a l'impression qu'ils n'arrivent à rien ! se plaignit l'un d'eux.

— Les pauvres diables pataugent, tout comme nous, répliqua un autre.

— Encore plus que nous ! Ils ne font même pas partie de notre monde, ils appartiennent à une autre classe sociale. Ils ne nous comprennent pas plus que nous les comprenons.

— Grand Dieu ! Vous n'insinuez pas que ce forcené est un gentleman ?

Il y avait une note amusée, incrédule et un début de colère dans cette voix.

— Pourquoi pas ?

— Bonté divine !

Il était stupéfait.

— Eh bien, il nous faut l'admettre. S'il s'agissait d'un étranger, il aurait déjà été repéré.

L'homme se pencha en avant.

— Mais, mon vieux, c'est ce que tout le monde pense actuellement ! Croyez-vous qu'un étranger pourrait passer inaperçu ? Nous regardons tous par-dessus notre épaule. Les femmes n'osent même plus aller dans la maison d'à côté sans être accompagnées. Les hommes surveillent les alentours et attendent. C'est tout juste si les livreurs ne marquent pas l'heure à laquelle ils arrivent et repartent. Ils veulent pouvoir prouver où ils étaient, à tel ou tel moment. Même les cochers répugnent à aller jusque Cater Street. Il y en a deux qui se sont fait arrêter la semaine dernière, simplement parce qu'ils avaient une drôle de tête.

— Vous savez, fit l'homme en face de lui, fronçant les sourcils. Je viens de me souvenir de ce que ce vieux fou de Blenkinsop disait, l'autre jour ! Je pensais qu'il divaguait, mais je m'aperçois à présent qu'il me faisait comprendre de façon détournée qu'il me suspectait !

— Exact ! C'est ça, le pire : tous ces gens qui vous regardent bizarrement, qui ne disent rien de précis, mais vous savez fichtrement bien à quoi ils pensent. Même les garçons de courses ne respectent plus les barrières sociales.

— Vous n'êtes pas le seul, mon vieux ! J'avais laissé ma voiture à ma femme et je suis resté dehors assez tard. J'ai dû prendre un fiacre pour rentrer. Ce maudit cocher m'a demandé ma destination. Je la lui ai donnée et le bougre a eu l'impertinence de refuser de me prendre. « Je ne vais pas dans Cater Street », a-t-il dit. Je vous demande un peu !

L'un d'eux aperçut Dominic dans son champ de vision.

— Ah ! Corde ! Vous, vous savez de quoi on parle ! Une horrible histoire, n'est-ce pas ? Tout le quartier est sens dessus dessous. Cet individu doit être complètement fou, aucun doute.

— Malheureusement, ce n'est pas évident, remarqua Dominic, s'asseyant dans le fauteuil qu'on lui offrait.

— Pas évident ? Comment ça ? D'après moi, il n'y a rien de plus

évident à propos d'un type qui cavale dans les rues et qui étrangle de pauvres femmes !

— Je pense que ça ne transparaît pas dans son comportement le reste du temps, expliqua Dominic. Ni sur son visage ni dans ses actes, d'aucune façon. La plupart du temps, il doit être comme tout le monde.

Les paroles de Charlotte lui revinrent en mémoire.

— Il n'est pas impossible qu'il soit là en ce moment même, parmi ces respectables gentlemen.

— Je n'apprécie pas votre humour, Corde. Tout à fait déplacé. De mauvais goût, si je puis me permettre.

— Plaisanter sur un meurtre est de mauvais goût. Mais je ne plaisantais pas. J'étais très sérieux. Vous pouvez douter de l'intelligence de la police. Mais si la vraie nature de cet homme se lisait sur son visage, l'un d'entre nous l'aurait certainement repéré depuis longtemps, vu l'ambiance de suspicion qui règne actuellement.

L'homme le regarda, rougit, puis pâlit.

— Dieu me préserve ! Quelle pensée choquante ! Ce n'est pas agréable d'avoir un voisin qui pense que...

— Vous n'avez jamais soupçonné quelqu'un ?

— J'avoue que ça m'est arrivé. Gatling s'est comporté assez bizarrement. L'autre jour, je l'ai surpris faisant preuve d'une sollicitude excessive à l'égard de ma femme. La main baladeuse, pendant qu'il l'aidait à mettre son châle. Je lui ai fait une remarque sur le moment. Je n'y avais plus repensé, mais c'est peut-être pour ça qu'il s'est senti offensé... il a pensé que je voulais dire... Oh ! c'est passé maintenant.

— C'est bigrement déplaisant, cependant. J'ai l'impression qu'il n'y a plus une seule personne qui soit sincère. Les gens interprètent tout ce qu'on dit, vous comprenez ?

— Ce que je ne supporte pas, c'est la façon dont les femmes de chambre vous regardent comme si vous étiez...

Et ainsi de suite. Dominic entendit les mêmes points de vue, encore et encore. L'embarras, la colère, la perplexité... et pire, le sentiment presque inévitable que cela allait recommencer, pas bien loin, et que la victime faisait partie de leurs connaissances.

Dominic aurait voulu oublier, se reporter en arrière l'espace de quelques heures, au temps où le premier meurtre n'avait pas encore eu lieu.

Il fut ravi, une semaine plus tard, de tomber sur George Ashworth, suprêmement élégant et visiblement prêt à passer la nuit dehors.

— Ah ! Corde ! s'exclama Ashworth, lui donnant une claque dans le dos. Vous venez faire la fête avec nous, ce soir ? Du moment que vous ne dites rien à Sarah !

Ashworth sourit : il avait dit cela sur le ton de la plaisanterie. Il était impensable, évidemment, que Dominic en parle. On n'abordait pas ces sujets-là avec les femmes, à l'exception des femmes de mauvaise vie.

Dominic prit sa décision en un éclair.

— C'est exactement ce dont j'ai besoin. Je viens, entendu. Où allons-nous ?

Ashworth sourit.

— On finira la soirée chez Bessie Mullane. Avant, on passera peut-être ici ou là. Vous avez dîné ?

— Non.

— Parfait. Je connais un endroit qui va vous plaire. C'est petit, mais la nourriture est excellente, et on y est en très bonne compagnie.

Il avait raison. L'atmosphère était certes un peu paillarde, mais Dominic n'avait jamais fait un repas aussi riche, cuisiné de façon aussi raffinée, ni bu un vin aussi bon, servi à volonté. Peu à peu, il oublia Cater Street et tous ceux qui vivaient... ou mouraient là-bas. Même l'attitude stupide de Sarah lui sortit de la tête, dans la bonne humeur ambiante et la convivialité générale.

Bessie Mullane dirigeait une maison close gaie et extrêmement confortable, où ils furent accueillis comme des princes. À l'évidence, Ashworth n'y était pas seulement connu, mais apprécié. Ils étaient là depuis une demi-heure quand ils furent rejoints par un jeune gandin, vêtu de façon extravagante, légèrement éméché, mais encore présentable.

— George ! s'exclama-t-il avec un plaisir évident. Voilà des semaines que je ne vous ai vu !

Il se glissa sur le siège à côté de lui.

— Bonsoir, monsieur, fit-il en inclinant la tête à l'adresse de Dominic. Dites-moi, avez-vous vu Jervis ? Je voulais lui changer les idées, mais il est introuvable.

— Que lui arrive-t-il ? s'enquit Ashworth aimablement. Au fait, ajouta-t-il en désignant Dominic, Dominic Corde, Charles Danley.

Danley hocha la tête.

— Cet imbécile a perdu aux cartes, une belle somme.

— On ne devrait pas jouer au-delà de ses moyens, dit Ashworth sans aucune compassion. Mais connaître ses limites.

— Je pensais que c'était le cas, dit Danley avec une moue de dégoût. L'autre type a triché. J'aurais dû le mettre en garde.

— Je croyais que Jervis était relativement à l'aise ? dit Ashworth, les yeux agrandis pour indiquer qu'il s'agissait d'une question. Il va s'en remettre. Il lui faut juste élaguer son budget sorties pendant quelque temps.

— Ce n'est pas ça ! Il a eu la sottise d'accuser l'autre d'avoir triché.

Ashworth sourit.

— Que s'est-il passé ? L'a-t-il invité à sortir pour se battre en duel ? J'aurais pensé qu'après le scandale avec Churchill et le prince de Galles, il y a cinq ans, Jervis aurait évité ce genre de situation !

— Certes ! Mais le tricheur, apparemment, n'était pas très habile, et Jervis a pu le mettre facilement en défaut... ce dont il ne s'est pas privé, ce bougre d'imbécile !

— Pourquoi imbécile ? intervint Dominic par pure curiosité. Pour moi, si un homme a la grossièreté de tricher, et qu'il s'y prend mal, il doit en assumer les conséquences !

— Naturellement ! Mais c'est un type extrêmement colérique et assez influent. Il va être ruiné, c'est sûr ! C'est le péché ultime que de tricher maladroitement. Ça signifie que vous ne respectez pas suffisamment vos partenaires pour le faire bien ! Mais il va veiller à ce que le pauvre Jervis paie avec lui.

Ashworth fronça les sourcils.

— Comment ça ? Jervis n'a pas triché, n'est-ce pas ? Et même s'il a triché, il ne s'est pas fait prendre, ce qui est le principal. Après tout, tout le monde triche. Cette accusation passera pour une simple vengeance !

— Ça n'a rien à voir avec le fait de tricher, cher ami. L'homme est marié avec la cousine de Jervis, à qui il est très attaché... Jervis, je veux dire.

— Et alors ?

— Elle a un amant, semble-t-il, ce qui est assez banal et n'a aucune importance en soi. Elle lui a donné cinq enfants, il est fatigué d'elle, et elle de lui. Compréhensible. Tout cela est parfait, tant que ça reste discret. Or elle a manqué de discrétion, semble-t-il. Une fin de semaine à la campagne, sans fermer sa porte à clé. Quelqu'un est entré, confondant sa chambre avec celle d'une autre dame et l'a trouvée avec un homme. Résultat, ce maudit tricheur menace de divorcer.

Ashworth ferma les yeux.

— Oh ! mon Dieu ! Cette femme serait déshonorée !

— Bien entendu. Ce pauvre Jervis en est malade.

Il aime beaucoup sa cousine, sans parler de la réputation de sa famille et tout le reste. Ça lui compliquerait singulièrement la vie en société, une cousine divorcée.

— Et votre tricheur s'en sort sans une égratignure ?

— Absolument ! Il a une sacrée veine : il se remariera quand bon lui semblera. Et elle, pauvre créature, la voilà devenue paria. Ça vous apprend à fermer vos portes à clé.

— Il ne l'a pas surprise lui-même ?

— Bonté divine, non ! Il était au lit avec Dolly Lawton-Smith,

oublieux du monde. Mais c'est sans importance. C'est différent, pour un homme, évidemment.

— Et Dolly ? Ça ne va pas lui être très profitable.

— Ni préjudiciable. Tout le monde connaît les histoires de tout le monde. Ce qui compte, c'est ce qui se voit. Le comble de la vulgarité, c'est de se faire surprendre. Au lieu de redorer votre blason, ça vous rend ridicule. Et le divorce, qui n'est pas très grave pour un homme, déshonore totalement une femme. Après tout, on a bien le droit de s'amuser, mais vous passez pour un fieffé imbécile si votre femme vous préfère quelqu'un d'autre et que ça se sache.

— Et le mari de Dolly ?

— Oh ! je crois qu'ils ont un arrangement à l'amiable. Il ne va certainement pas divorcer d'elle, si c'est à cela que vous pensez. Pourquoi le ferait-il ? Personne ne l'a surpris, *lui*, en train de tricher aux cartes !

— Pauvre vieux Jervis ! soupira Ashworth. Comme la vie est périlleuse !

— À propos de péril, vous êtes au courant de cette horrible histoire dans Cater Street ? Quatre meurtres ! Il doit s'agir d'un dément. Je suis drôlement content de ne pas habiter là.

Il fronça soudain les sourcils.

— Mais vous y allez assez souvent, non ? Cette belle enfant que j'ai vue avec vous chez Acton. Vous ne m'aviez pas dit qu'elle habitait là ? Elle m'a bien plu. Beaucoup d'esprit. Pas de sang bleu, mais extrêmement jolie.

Dominic ouvrit la bouche pour parler, puis se ravisa, décidant d'écouter. Il aimait bien Emily, mais par ailleurs, il y avait une question de loyauté.

— Le sang bleu est parfois synonyme d'ennui, dit Ashworth lentement, sans tenir aucun compte de Dominic. On les élève trop strictement, en quête du beau parti. Je devrais faire un mariage d'argent, j'imagine, ou du moins contracter une union avec des espérances de ce côté-là, mais les jeunes filles riches sont parfois si assommantes !

Dominic revit le petit visage déterminé d'Emily. Quel que fût son caractère, et elle pouvait être très agaçante, elle n'était jamais ennuyeuse. À sa manière, elle était aussi entêtée que Charlotte, quoique beaucoup plus sournoise.

— Enfin, pour l'amour du ciel, George, dit Danley qui s'appuya sur le dossier de son siège et fit signe à l'une des filles en levant son verre vide, épousez une femme noble et riche, et gardez l'autre comme maîtresse ! Ça tombe sous le sens, non !

Ashworth jeta un coup d'œil en direction de Dominic et sourit.

— Excellente suggestion, Charlie, mais pas devant son beau-frère.

— Quoi ?

La mine de Danley s'allongea ; la couleur déserta son visage.

— Je n'aime pas trop votre sens de l'humour, George.

Il attrapa une fille au passage et la fit asseoir sur son genou, en dépit de ses gloussements.

— Ce n'est pas très courtois de votre part, ajouta-t-il.

Dominic le regarda.

— Miss Ellison *est* ma belle-sœur, dit-il non sans satisfaction. Et je ne peux l'imaginer dans un rôle de maîtresse, même de quelqu'un d'aussi distingué que George. Mais vous pouvez toujours essayer, si vous voulez !

Ashworth souriait de toutes ses dents. C'était un homme remarquablement séduisant.

— Le plaisir est dans la conquête. Pour un divertissement plus complet, on peut toujours venir ici. Emily offre quelque chose de beaucoup plus... intéressant. Qui participe de l'intelligence et de l'habileté, vous comprenez ?

Sarah était toujours à la maison quand Dominic rentrait de ses expéditions nocturnes. Elle n'était plus distante ; elle ne faisait plus allusion à un quelconque lien fâcheux entre Charlotte et lui. Mais il savait, d'après son attitude, et à cause d'une certaine réticence, qu'elle y pensait toujours. Il n'y avait rien à faire. D'ailleurs, il n'envisageait pas sérieusement de faire quoi que ce soit. Mais malgré tout, c'était déplaisant. Il se sentait dépossédé d'une chaleur, d'un bonheur que jusque-là il avait crus naturels.

La police continuait à interroger les gens. La peur était toujours présente, mais la panique du début était retombée. Verity Lessing avait été enterrée ; les parents et amies de la défunte reprenaient une vie normale. Des soupçons continuaient sans doute à couvrir sous les apparences, mais l'hystérie était décemment maîtrisée.

On était en octobre, et le temps fraîchissait rapidement, quand Dominic rencontra par hasard l'inspecteur Pitt dans un café. Le jeune homme était seul. Pitt s'arrêta devant sa table. C'était vraiment un personnage dénué d'élégance. Personne n'aurait pu le confondre avec un homme de la bonne société. Aucune concession à la mode dans sa mise, et un respect très sommaire des conventions.

— Bonjour, Mr. Corde, dit Pitt avec entrain. Vous êtes seul ?

— Bonjour, Mr. Pitt. Oui, je suis seul. Mon ami est parti.

— Puis-je m'asseoir avec vous, dans ce cas ?

Pitt posa la main sur le dossier de la chaise en face de Dominic. Ce dernier fut pris au dépourvu. Il n'avait pas l'habitude de faire la conversation aux policiers, surtout en public. Le bougre semblait n'avoir aucune conscience de son statut social.

— Si vous voulez, répondit Dominic à contrecœur.

Pitt le gratifia d'un grand sourire et, tirant la chaise, s'installa confortablement.

— Merci. Ce café est encore chaud ?

— Oui. Servez-vous, je vous en prie. Vous désirez me parler ?

Il ne s'imposait tout de même pas à lui juste pour causer amicalement ! Il ne pouvait manquer de finesse à ce point-là.

— Merci.

Pitt prit la cafetière et se servit une tasse de café, les narines délicatement frémissantes.

— Comment allez-vous ? Et comment va votre famille ?

Il voulait certainement parler de Charlotte. Emily exagérerait probablement, mais Pitt était épris de Charlotte, c'était flagrant.

— Plutôt bien, merci. Évidemment, ces tragédies dans Cater Street nous ont marqués. Vous n'avez pas progressé, j'imagine ?

Pitt fit une grimace. Il avait un visage extraordinairement mobile, expressif.

— Nous avons éliminé des hypothèses. C'est une manière de progrès, non ?

— Pas vraiment.

Dominic n'était pas d'humeur à se montrer généreux.

— Vous avez laissé tomber ? demanda-t-il. Puisque vous n'êtes pas revenu nous importuner.

— Je n'avais plus de questions à vous poser, répondit Pitt, raisonnable.

— Je n'ai pas remarqué que cela vous a freiné, dans le passé.

Qu'il aille au diable ! S'il ne pouvait résoudre un crime, il n'avait qu'à solliciter l'aide de ses supérieurs.

— Pourquoi ne transmettez-vous pas l'affaire à quelqu'un de plus haut placé dans la hiérarchie, ou ne demandez-vous pas une assistance ?

Pitt posa les yeux sur lui. La très vive intelligence qui se lisait dans ce regard mit Dominic légèrement mal à l'aise et l'intimida.

— Je l'ai fait, Mr. Corde. Tous ces messieurs de Scotland Yard se torturent les méninges à ce sujet, je vous l'assure. Mais il y a d'autres crimes, vous savez. Des escroqueries, des contrefaçons, des détournements de fonds, de la corruption, des cambriolages ou même d'autres meurtres.

Dominic était piqué. Cet individu le traiterait-il avec condescendance ?

— Bien entendu ! Je n'ai jamais pensé que les crimes commis dans notre quartier étaient les seuls de Londres. Mais vous considérez certainement les meurtres de Cater Street comme les plus importants ?

Le sourire de Pitt s'évanouit.

— Evidemment. Le meurtre en série est le pire des crimes. D'autant plus terrible que ce n'est sûrement pas fini. Quelle solution nous suggérez-vous ?

Dominic resta interdit devant la pure effronterie de cette remarque.

— Comment diable le saurais-je ? Je ne suis pas policier ! Mais peut-être que si vous travailliez avec d'autres policiers, plus expérimentés...

— Pour quoi faire ? dit Pitt en haussant les sourcils. Poser davantage de questions ? Nous avons mis au jour un nombre incroyable de bizarreries, petits actes immoraux, petites cruautés et trahisons sans intérêt, mais aucune piste concernant ces meurtres... en tout cas, rien de valable.

Son expression se fit grave.

— Nous avons affaire à un fou, Mr. Corde. Il est inutile de chercher des mobiles ou des schémas qui nous seraient familiers à l'un et à l'autre.

Dominic le fixa, effrayé. Ce diable d'homme parlait de quelque chose d'horrible, d'inférieur et d'incompréhensible, et cela lui faisait peur.

— Quel genre d'individu cherchons-nous ? continua Pitt. Choisit-il ses victimes pour des raisons spécifiques ? Ou bien son choix est-il arbitraire ? Est-ce simplement le fait qu'elles se trouvent au bon endroit au bon moment ? Les connaît-il seulement ? Qu'ont-elles en commun ? Elles sont toutes jeunes, et plutôt jolies, mais ce sont les seuls points communs que nous leur connaissons. Deux d'entre elles étaient domestiques, les deux autres, issues de familles respectables. La bonne des Hilton avait une morale assez souple, mais Lily Mitchell était d'une moralité irréprochable. Chloé Abernathy était un peu évaporée, mais c'est tout. Verity Lessing fréquentait la haute société. Dites-moi ce qu'elles avaient en commun, à part le fait d'être jeunes et d'habiter près de Cater Street !

— Ce doit être un fou ! dit Dominic, inutilement.

Pitt eut un sourire amer.

— Nous avons déjà compris cela.

— Un vol ? suggéra Dominic.

Il se rendit compte instantanément que c'était stupide.

Pitt haussa les sourcils.

— Sur la personne d'une servante, le soir où elle est en congé ?

— Ont-elles été... ?

Dominic n'aimait pas utiliser ce mot.

Pitt n'avait pas ce genre de scrupules.

— Violées ? Non. La robe de Verity Lessing était déchirée et sa poitrine entaillée assez profondément, mais rien de plus.

— Pourquoi ? s'écria Dominic, oublieux des regards qui se tournaient vers eux. Ce doit être un fou, un... ! Un... un...

Il ne trouvait pas le mot. Sa colère retomba.

— Ça n'a aucun sens, dit-il en désespoir de cause.

— Certes, acquiesça Pitt. Et pendant que nous essayons de comprendre, de trouver un schéma répétitif, nous devons continuer à résoudre d'autres crimes.

— Oui, bien sûr, dit Dominic en fixant le fond de sa tasse vide. Vous ne pouvez pas laisser ce travail à votre brigadier ou à quelqu'un d'autre ? C'est la panique, dans Cater Street. Tout le monde a peur de tout le monde.

Il pensa à Sarah.

— Cela affecte même l'opinion que nous avons les uns des autres.

— C'est normal, admit Pitt. Rien ne met autant l'âme à nu que la peur. Nous découvrons des choses en nous-mêmes et chez les autres que nous aurions préféré, et de loin, ne jamais savoir. Mais mon brigadier est à l'hôpital.

— Il est malade ?

Dominic ne s'en souciait pas réellement ; c'était plus pour parler.

— Non, il a été blessé. Nous sommes allés dans un quartier pauvre pour retrouver un faussaire.

— Et il vous a attaqués ?

— Non, dit Pitt avec une ironie désabusée. Les voleurs et les faussaires ont plutôt tendance à fuir qu'à se battre. Si vous connaissiez ces lieux labyrinthiques où ils vivent, vous n'auriez pas posé la question. Les maisons sont construites de façon si serrée qu'on a du mal à les distinguer les unes des autres. Mais chacune d'elles a une douzaine d'entrées et de sorties. Ils ont généralement un guetteur... un enfant, une vieille dame ou un mendiant, n'importe. Et puis ils fabriquent des pièges. Nous avons l'habitude de ces trappes qui s'ouvrent sous nos pieds et nous font tomber dans une espèce d'oubliette, un trou de cinq à sept mètres de profondeur, qui parfois même aboutit dans les égouts.

« Mais cette fois ç'a été différent, continua Pitt. Notre homme a filé vers le toit. Nous l'avons poursuivi dans les escaliers. Deux autres vilains s'étaient jetés sur moi, et j'essayais de m'en débarrasser. Le pauvre Flack a continué à monter les marches quatre à quatre. Le faussaire a disparu un peu plus haut et a ouvert une trappe dans le sol. Le boyau était hérissé de grandes piques en fer. L'une d'elles a traversé l'épaule de Flack, une autre a raté son visage de seulement quelques centimètres.

— Oh ! mon Dieu !

Dominic était horrifié. Des images de caves sombres et sales, de couloirs puant les détritiques et pleins de rats furtifs lui traversèrent

l'esprit. Il imagina la trappe se refermant sur lui, les pics en fer pénétrant dans sa chair, la douleur, le sang. Pendant un moment, il crut qu'il allait vomir.

Pitt l'observait.

— Il va sans doute perdre son bras, mais, à moins d'une gangrène, il vivra.

Il lui passa la cafetière.

— Vous voyez qu'il y a d'autres crimes, Mr. Corde.

— Vous l'avez attrapé ?

Dominic s'aperçut qu'il parlait d'une voix enrouée.

— Il faudrait le pendre ! ajouta-t-il.

— Oui, nous l'avons attrapé le lendemain. Il sera condamné au bagne, entre vingt-cinq et trente ans. D'après ce que j'ai entendu dire, ce sera une peine lourde. Peut-être sera-t-il utile à quelqu'un, en Australie.

— Je trouve tout de même qu'il devrait être pendu !

— C'est facile de juger, Mr. Corde, quand on est fils de gentleman. Qui plus est, vous avez des vêtements sur le dos et de la nourriture dans votre assiette tous les jours. Le père de William était résurrectionniste...

— Un homme d'Église !

Dominic était choqué.

Pitt eut un sourire sardonique.

— Non, Mr. Corde, quelqu'un qui gagne sa vie en volant des cadavres pour les vendre aux écoles de médecine. C'était avant que la loi ne change dans les années trente...

— Doux Jésus !

— À l'époque, il y avait de nombreux corps dont personne ne voulait, dans les taudis surpeuplés. C'était un crime, bien sûr, et cela demandait une bonne dose d'habileté et de courage pour les transporter clandestinement de l'endroit où on les volait à celui où l'on recevait l'argent. Parfois, ils étaient même habillés et maintenus en position assise, afin qu'on les prenne pour des passagers vivants...

— Arrêtez !

Dominic se leva.

— Je comprends que ce misérable n'ait pas vraiment eu conscience de la gravité de ses actes, mais je ne veux pas en savoir plus. Cela ne l'excuse nullement, pas plus que ça n'aide votre brigadier. Laissez donc cet homme fabriquer de la fausse monnaie. Que valent quelques guinées de plus ou de moins dans Londres ? Mais trouvez notre étrangleur !

Pitt n'avait pas bougé.

— Quelques guinées de plus ou de moins, ce n'est rien pour vous, Mr. Corde, mais pour une femme seule avec un enfant, cela peut faire

la différence entre manger ou crever de faim. Et si vous pouvez m'indiquer une solution pour attraper notre assassin, je ne serai que trop heureux de l'appliquer.

Dominic quitta le café malheureux, troublé et très en colère. Pitt n'avait pas le droit de lui parler sur ce ton. Il ne pouvait rien faire pour l'aider à identifier l'étrangleur. Et c'était injuste de l'avoir obligé à l'écouter.

De retour à la maison, il ne se sentit pas mieux. Sarah l'accueillit dans le vestibule. Il l'embrassa, la prit dans ses bras, mais elle ne se laissa pas aller contre lui. Irrité, il desserra son étreinte.

— Sarah, j'en ai assez de ces enfantillages. Votre attitude est stupide et il est temps d'en changer !

— Savez-vous combien de nuits vous avez passées dehors, ce mois-ci ? contre-attaqua-t-elle.

— Aucune idée. Vous le savez, vous ?

— Oui. Treize nuits ces trois dernières semaines.

— Et tout seul. Si vous vous conduisiez avec dignité, comme une adulte et non comme une enfant gâtée, je vous aurais emmenée avec moi.

— Je n'apprécierai sûrement pas les endroits que vous fréquentez.

Il faillit répondre qu'ils iraient ailleurs, mais la colère l'empêcha de parler. Il ne servait à rien d'argumenter. Tant qu'elle était dans cet état d'esprit, c'était inutile. Il tourna les talons et alla dans le grand salon. Sarah retourna dans la cuisine.

Dans le salon, Charlotte peignait, debout devant la fenêtre ouverte.

— C'est un salon, Charlotte, pas un atelier, dit-il, hargneux.

Elle parut surprise, et légèrement peinée.

— Je suis désolée. Ils sont tous sortis ou occupés, et je ne vous attendais pas si tôt. Sinon, j'aurais rangé mon matériel.

Elle ne fit cependant aucun geste pour fermer sa boîte.

— J'ai rencontré votre fichu policier.

— Mr. Pitt ?

— Vous en avez un autre ?

— Je n'en ai aucun.

— Ne faites pas la mijaurée, Charlotte.

Il s'assit, irrité.

— Vous savez très bien que vous lui plaisez, et même qu'il est amoureux de vous. Si vous ne vous en êtes pas rendu compte, Emily vous l'aura certainement fait comprendre !

Charlotte rougit, gênée.

— Emily a dit cela par dépit. Vous êtes bien placé pour savoir qu'elle est capable de raconter n'importe quoi pour semer la zizanie !

Dominic se tourna pour mieux la regarder. Il avait été injuste. Pitt et Sarah l'avaient énervé. Et il passait sa colère sur Charlotte.

— Je suis désolé, dit-il avec sincérité. Oui, Emily tient des propos qui frisent l'inconscience, mais elle a peut-être raison à propos de Pitt. Après tout, pourquoi ne lui plairiez-vous pas ? Vous êtes extrêmement séduisante, et vous avez tout à fait le genre de caractère qui lui convient.

À son étonnement, Charlotte rougit de plus belle. Il avait dit cela pour la reconforter, non pour la mettre dans l'embarras. Charlotte était la personne la plus franche qu'il connût et, paradoxalement, celle qu'il avait le plus de mal à comprendre. Aucune femme n'aurait voulu certes être l'objet des attentions de quelqu'un comme Pitt. Cependant, cela ne méritait qu'un agacement passager, rien de plus.

— Où l'avez-vous rencontré ? s'enquit-elle en tripotant sa palette d'un air absent.

— Dans un café. Je ne savais pas que les policiers fréquentaient ce genre d'endroits. Il a eu le culot de venir s'asseoir à ma table !

Sa colère se raviva à ce souvenir.

— Que voulait-il ?

Charlotte paraissait inquiète.

Dominic fouilla sa mémoire, en vain. Pitt n'avait posé aucune question pertinente.

— Je ne sais pas. Peut-être seulement bavarder. Pourquoi ?

Elle haussa légèrement une épaule.

— Il a parlé de faussaires et de résurrectionnistes.

Elle se retourna.

— Des résurrectionnistes ? Qu'est-ce que c'est que ça ? Des prêcheurs charlatans ?

— Non. Des hommes qui volent des cadavres pour les vendre aux étudiants en médecine.

— Oh ! comme c'est pathétique !

— Pathétique ? C'est dégoûtant, oui !

— C'est également pathétique d'en arriver là.

— Et si c'était de leur propre gré ?

— Alors c'est encore plus triste.

Étrange créature ! Sarah n'aurait jamais réagi de la sorte. Il y avait chez Charlotte une innocence, une gentillesse déplacées et pourtant, c'était cela qui plaisait. Bizarre. Il avait toujours cru que c'était Sarah qui était gentille, et que Charlotte avait une tendance à... à la rébellion, attribut fort peu féminin. Il la regarda tandis qu'elle se tenait debout, son pinceau à la main. Elle n'était pas aussi jolie que Sarah, et il lui manquait des petits riens – la dentelle fine, les pendants d'oreilles, les boucles délicates sur la nuque –, et cependant, d'une certaine manière, elle était plus belle. Dans trente ans, quand Sarah serait replète, aurait le menton empâté et le cheveu terne, le visage de Charlotte garderait la beauté de ses lignes.

— C'est une responsabilité terrible, dit-elle lentement. Nous nous attendons qu'il résolve ces meurtres pour nous, qu'il nous permette de retrouver notre vie d'avant.

Et elle continuerait à dire ce qu'elle pensait, songea-t-il avec une ironie désabusée. Elle n'aurait jamais de ces petites fourberies qui rendent les femmes mystérieuses, féminines... qui constituent leur capital.

Charlotte n'était pas du genre à ruminer quelque offense imaginaire, elle provoquerait plutôt un esclandre. À long terme, c'était peut-être préférable, plus simple à vivre.

— Lui au moins n'est pas obligé d'habiter ici. Personne ne le soupçonne, dit Dominic pour en revenir à la remarque de Charlotte.

— Non, mais tout le monde lui en voudra s'il ne trouve pas l'assassin.

Dominic n'avait même pas pensé à cela. À présent, en l'écoutant, il eut comme un élan de compassion pour Pitt. Il regretta de l'avoir traité avec dédain au café.

Charlotte regardait sa peinture sur le chevalet.

— Je me demande s'il sait seulement qui il est ou s'il a simplement peur, comme nous.

— Bien sûr que non ! S'il le savait, il l'arrêterait !

— Pas Pitt ! Notre homme. Se souvient-il de quelque chose ? Ou bien est-il aussi apeuré et perplexe que nous ?

— Oh ! mon Dieu ! Quelle pensée innommable ! Qui vous a mis ça dans la tête ?

— Je ne sais pas. Mais c'est possible, non ?

— Je ne pense pas. Je préfère ne pas y penser. Si c'est vrai, ce pourrait être... ce pourrait être n'importe qui !

Elle posa gravement son regard gris sur lui.

— Ça peut être n'importe qui, à présent.

— Charlotte, arrêtez. Pour l'amour du ciel, prions pour que Pitt découvre qui c'est. Cessez d'y penser ! Nous ne pouvons rien faire, excepté ne jamais sortir seuls ; en aucune circonstance.

Il frissonna.

— Ne sortez que si c'est indispensable. Et emmenez Maddock ou votre père avec vous. Ou moi.

Elle sourit – un curieux petit sourire contraint – et se tourna à nouveau vers sa peinture.

— Merci, Dominic.

Il la regarda. Étrange, il l'avait toujours trouvée ouverte, facilement déchiffrable. Maintenant, elle paraissait énigmatique, plus mystérieuse que Sarah.

Apprend-on jamais à comprendre les femmes ?

Quelques jours plus tard, Dominic eut une nouvelle occasion de s'interroger sur l'âme féminine. Ils étaient tous assis dans le grand salon après dîner ; même Emily était à la maison. Grand-mère crochetait, plissant un peu les yeux chaque fois qu'elle regardait son ouvrage. La plupart du temps, elle travaillait sans le regarder. Ses doigts et sa longue habitude du crochet la guidaient.

— Je suis passée voir le pasteur, cet après-midi, dit grand-mère un peu sèchement.

Il y avait un reproche voilé dans sa remarque.

— Sarah m'a emmenée.

— Ah oui ? dit Caroline en levant les yeux. Ils vont bien ?

— Pas particulièrement. Le pasteur était en assez bonne forme, mais Martha m'a paru épuisée. Une femme ne devrait jamais se laisser aller comme ça. Elle commence à ressembler à une bête de somme.

— Elle travaille très dur, dit Sarah, prenant la défense de Martha.

— Ce n'est pas une raison, ma chère, objecta grand-mère sur un ton réprobateur. On doit soigner son apparence, aussi dur travaille-t-on. C'est très important.

Emily leva la tête.

— Je doute que le pasteur y attache de l'importance. À mon avis, il ne remarque même pas ces choses-là.

— Là n'est pas la question.

Grand-mère n'allait pas se laisser contredire.

— Une femme est tenue de se soigner. C'est un devoir.

— Et tout ce qui relève du devoir plaît au pasteur, ajouta Charlotte. Surtout si c'est déplaisant.

— Charlotte, nous savons tous que tu n'aimes pas le pasteur : tu as été très claire sur ce point.

Grand-mère la regarda d'un air méprisant.

— Néanmoins, des remarques comme celle-là ne servent à rien et ne te font pas honneur. Le pasteur est un être de grande valeur et, comme il sied à un homme d'Église, il désapprouve la frivolité, les visages peinturlurés et tout ce qui peut encourager à la prostitution.

— Même dans mes pensées les plus folles, je ne puis imaginer Martha Prebble encourageant la prostitution, si ce n'est en offrant l'exemple inverse, rétorqua Charlotte, nullement décontenancée.

Caroline laissa tomber sa taie d'oreiller en lin.

— Charlotte ! Que diable, que veux-tu dire ?

— Que la pâleur de Martha Prebble et l'idée de vivre avec quelqu'un d'aussi ronchon et imbu de soi que le pasteur ferait envisager la prostitution comme une possibilité nettement plus supportable, déclara Charlotte avec une franchise accablante.

— J'imagine, Charlotte, dit grand-mère, acerbe, que tu trouves ça drôle. Quand je vois la façon dont on se comporte aujourd'hui, il

m'arrive de désespérer. Ce qu'on nomme l'esprit n'est que de la vulgarité !

— Je te trouve un peu dure, Charlotte, dit Caroline, moins sévèrement. Le pasteur est un peu difficile, je l'admets, ce n'est pas un homme très aimable, mais il fait beaucoup pour la communauté. Et la pauvre Martha est presque infatigable.

— Tu n'as pas l'air de te rendre compte, dit Sarah, de la somme de travail qu'elle abat. Ni du fait que ces meurtres l'ont profondément affectée. Elle aimait beaucoup Chloé et Verity, tu sais.

Charlotte parut surprise.

— Non, je l'ignorais. J'étais au courant pour Verity, mais je ne savais pas qu'elle connaissait Chloé. J'ai du mal à les imaginer ensemble.

— Je crois qu'elle essayait d'aider Chloé à... à garder les pieds sur terre. Chloé était un peu écervelée, mais très gentille au fond.

En l'écoutant, Dominic éprouva une immense bouffée de pitié pour la jeune fille. Il ne s'était jamais soucié de Chloé quand elle était vivante ; elle avait plutôt tendance à l'agacer. À présent, il ressentait pour elle quelque chose d'aussi fort que l'amour, mais beaucoup plus douloureux.

Instinctivement, il regarda Charlotte. Elle clignait rapidement des yeux. Une larme qu'elle n'avait pu retenir coulait sur sa joue. Caroline avait repris sa taie d'oreiller. Emily ne faisait rien, et grand-mère toisait Charlotte avec dégoût.

À quoi pensaient-elles ?

Grand-mère rendait tout le monde responsable du déclin de la morale. Caroline se concentrait sur sa couture. Emily aussi avait sûrement des préoccupations pratiques. Sarah avait défendu Chloé. Charlotte avait pleuré pour elle.

Jusqu'à quel point les connaissait-il les unes et les autres ?

Dominic continua à aller à son club et ailleurs pour dîner et s'offrir du bon temps. À plusieurs occasions, il vit George Ashworth qu'il trouvait d'un abord facile et de commerce agréable.

Il s'était réellement attendu à ce que Sarah oublie cette histoire absurde, cette accusation qu'Emily avait portée contre lui et Charlotte, mais apparemment Sarah y pensait toujours. Elle n'en parlait plus, mais sa froideur demeurait. Le fossé entre eux risquait de s'agrandir.

C'était une soirée glaciale de novembre. Le brouillard tournoyait dans les rues, enveloppait les réverbères de volutes brumeuses. Il faisait humide et terriblement froid. Dominic fut bien content quand son fiacre tourna au coin de Cater Street, s'engagea dans sa rue, avant de s'arrêter et de le laisser devant chez lui, quelques minutes plus tard. Il paya et entendit les sabots des chevaux s'éloigner en résonnant sur

les pavés, bruit bientôt assourdi par le brouillard. Il se retrouva abandonné dans le petit îlot de lumière du bec de gaz, au milieu de ténèbres impénétrables. Le réverbère suivant semblait très loin.

Il avait passé une soirée délicieuse, chaleureuse, bien arrosée et en excellente compagnie. Cependant, perdu dans le brouillard, il ne songeait qu'à une chose : les femmes seules dans la rue, les pas derrière elles, peut-être même un visage ou une voix qu'elles connaissaient. Soudain, une douleur coupante à la gorge, le noir, les poumons qui éclatent et la mort... un corps flasque sur les pavés humides, retrouvé au matin par quelque passant, puis examiné par la police.

Dominic frissonna, accablé et transi de froid. Il se hâta de gravir les marches et frappa fort à la porte. Le temps lui parut interminable avant que Maddock lui ouvre et s'efface pour le laisser pénétrer au chaud, dans la maison bien éclairée. Dominic fut content quand on referma la porte sur la rue avec son brouillard, ses ténèbres et Dieu seul sait quelles créatures innommables.

— Miss Sarah s'est retirée, Monsieur, dit Maddock derrière lui. Pas depuis longtemps. Mr. Ellison est dans son bureau en train de lire et de fumer. Mais il n'y a personne dans le grand salon, si vous désirez que je vous apporte quelque chose. Préféreriez-vous une boisson chaude, Monsieur, ou du cognac ?

— Rien, merci, Maddock. Je pense que je vais aller me coucher aussi. Il fait affreusement froid dehors, et on nage dans la purée de pois.

— Oui, Monsieur. C'est vraiment déplaisant. Voudriez-vous que je vous fasse couler un bain chaud ?

— Non, ça va, merci. Je vais aller au lit. Bonne nuit.

— Bonne nuit, Monsieur.

À l'étage, tout était silencieux. Seule une veilleuse éclairait le palier. Dominic entra dans le dressing et ôta ses vêtements. Dix minutes plus tard, il ouvrit la porte de la chambre.

— Ce n'est pas la peine de marcher sur la pointe des pieds, dit Sarah froidement.

— Je pensais que vous dormiez.

— Vous *espérez* que je dormais !

Il ne comprit pas.

— Pourquoi devrais-je m'inquiéter de savoir si vous dormez ou pas ? Je voulais simplement ne pas vous déranger, au cas où vous vous seriez endormie.

— Où étiez-vous ?

— À mon club.

Ce n'était pas vrai à proprement parler, mais suffisamment proche de la vérité. Le mensonge lui-même ne tirait pas à conséquence.

Sarah haussa les sourcils d'un air sarcastique.

— Toute la soirée ?

Elle ne l'avait encore jamais questionné. Il fut trop surpris pour en prendre ombrage.

— Non, je suis allé dans un ou deux autres clubs. Pourquoi ?

— Seul ?

— Eh bien, pas avec Charlotte, si c'est ce que vous imaginez, répondit-il sèchement.

— Je n'imagine pas Charlotte dans ce genre d'endroits, même avec vous.

Sarah le fixait, glaciale.

— Que vous arrive-t-il, grand Dieu ? Je suis sorti avec George Ashworth. Je croyais que vous aviez de l'estime pour lui !

Sarah détourna les yeux.

— Je suis allée voir Mrs. Lessing, aujourd'hui.

— Ah oui ? dit-il en s'asseyant sur le tabouret de la coiffeuse.

Il ne se souciait nullement de savoir à qui elle avait rendu visite, mais à l'évidence, elle avait une idée derrière la tête.

— J'ignorais que vous connaissiez aussi bien Verity, poursuivit Sarah. Chloé, oui, mais Verity, ç'a été une surprise.

— Quelle importance ? Je ne lui ai adressé la parole que trois ou quatre fois. Je pense qu'elle m'aimait bien. Mais la pauvre enfant est morte. Juste ciel, Sarah, vous ne pouvez pas être jalouse d'une morte ! Songez à l'endroit où elle se trouve, à présent !

— Je n'ai pas oublié l'endroit où elle se trouve, Dominic, ni que Chloé y est aussi.

— Et Lily, et Bessie. Ou bien êtes-vous également jalouse des femmes de chambre ?

Il commençait à être vraiment en colère. Il n'avait jamais regardé Charlotte autrement que comme une sœur, et c'était déjà suffisamment pénible que Sarah l'eût accusé d'avoir eu une histoire avec elle... mais ça, c'était ridicule, et obscène.

Sarah était assise très droite dans son lit.

— Qui est Bessie ? La bonne des Hilton ? Je ne connaissais même pas son prénom. Comment Pavez-vous su ?

— Aucune idée ! Quelle importance maintenant ? Elle est morte !

— Je le sais, Dominic. Elles sont toutes mortes.

Il la regarda. Elle le fixait, les yeux grands ouverts, comme s'il n'était qu'un étranger et qu'elle le vît pour la première fois, comme s'il venait de surgir du brouillard, un fil d'acier dans les mains.

Mais pourquoi ces pensées horribles ? Parce qu'elle avait peur de lui, il le voyait sur son visage. Elle était assise dans son lit, crispée, les épaules voûtées. Son cou, sa gorge trahissaient sa tension.

— Sarah !

Elle semblait figée, inflexible, incapable de parler.

— Sarah ! Pour l'amour du ciel !

Il vint vers elle, s'assit sur le lit, se pencha pour poser les mains sur ses bras nus. Elle se raidit à son contact.

— Vous n'imaginez pas que... Sarah ! Vous me connaissez ! Vous ne pensez pas que je pourrais avoir...

Sa voix se brisa. Sarah ne réagit pas.

Dominic capitula. Soudain, il n'avait plus envie de la toucher. Il était glacé de l'intérieur, comme s'il venait de recevoir une blessure et en mesurait l'effroyable gravité. Mais le choc empêcha la blessure de le faire souffrir. La douleur viendrait plus tard, demain peut-être.

Il se leva.

— Je vais dormir dans le dressing. Bonne nuit, Sarah. Fermez la porte à clé, si ça peut vous rassurer.

Il l'entendit prononcer son nom, doucement, d'une voix rauque, mais il referma la porte sans se retourner. Il voulait être seul, digérer ce qui s'était passé, et dormir.

Chapitre X

Évidemment, Charlotte ne savait rien de ce que ressentait Dominic, ni de ce qui s'était passé entre Sarah et lui quand il était rentré de son club. Mais le lendemain, elle ne put s'empêcher de remarquer une grande tension entre eux. Une tension due à une cause plus grave que les soupçons tenaces de sa sœur vis-à-vis d'elle et de Dominic.

Cependant, l'incident lui sortit brusquement de la tête dans l'après-midi, alors qu'elle était seule à la maison, occupée à copier des recettes de cuisine pour Mrs. Lessing. Elle venait juste de se tourner vers la fenêtre pour regarder les nuages s'amonceler dans le ciel. Tous les autres étaient sortis rendre visite à des amis. Charlotte se dit qu'ils allaient se faire tremper quand on frappa à la porte, des coups à la fois timides et pressants.

— Entrez, dit-elle distraitement.

Il était trop tôt pour le thé. Il devait donc s'agir de quelque problème relatif à la préparation du dîner.

C'était Millie, la nouvelle bonne. Elle paraissait terrifiée. Charlotte pensa aussitôt qu'elle avait dû sortir faire une course, peut-être même n'était-elle pas allée plus loin que la courette. Soit elle s'était fait attaquer, soit elle avait vu quelqu'un ou quelque chose qui lui avait fait penser à l'assassin.

— Entrez, Millie, répéta Charlotte. Vous devriez vous asseoir. Vous avez une mine épouvantable. Que se passe-t-il ?

— Oh ! Miss Charlotte !

La pauvre enfant tremblait comme si elle avait la fièvre.

— Je suis tellement contente que ce soit vous !

— Asseyez-vous, Millie, et dites-moi ce qui s'est passé.

Mais Millie restait clouée sur place. Ses mains se tordaient, comme animées d'une vie propre. Soudain, les mots lui manquèrent, et elle faillit partir en courant.

— Pour l'amour de Dieu, Millie, soupira Charlotte en la prenant à bras-le-corps et en la poussant sur une chaise. Que s'est-il passé ? Vous êtes sortie faire une course ? Ou dans la cour ?

— Oh ! non, Miss Charlotte !

Millie parut surprise.

— Eh bien, qu'y a-t-il, alors ? Où étiez-vous ?

— Là-haut, dans ma chambre, Miss. Oh ! Mrs. Dunphy m'avait dit que je pouvais y aller !

Charlotte recula d'un pas. Elle était elle-même troublée. Elle avait

cru que le comportement et la pâleur de Millie avaient un rapport avec l'assassin. À présent, il semblait que non.

— Alors, qu'est-ce qui ne va pas, Millie ? Vous êtes malade ?

— Non, Miss.

Millie regarda fixement ses mains qui se tordaient toujours sur son giron. Charlotte suivit son regard et s'aperçut qu'elle tenait quelque chose.

— Que cachez-vous là, Millie ?

— Oh !

Les yeux de Millie se remplirent de larmes.

— Je ne l'aurais pas apportée, Miss, mais j'avais peur pour ma réputation !

Elle renifla bruyamment.

— Je suis tellement contente que ce soit vous, Miss.

Elle se mit à pleurer avec un désespoir résigné.

Charlotte était perplexe. Non seulement elle était désolée pour Millie, mais elle avait un peu peur.

— Qu'est-ce que c'est, Millie ?

Charlotte tendit la main.

— Donnez-moi ça.

Lentement, les petits doigts blancs de Millie s'ouvrirent sur une cravate froissée. Pour Charlotte, cela ne signifiait absolument rien. Elle ne voyait pas pourquoi Millie lui avait apporté cette cravate, ni pourquoi elle devait en éprouver une quelconque émotion, a fortiori cette terreur qui paralysait Millie.

Charlotte prit la cravate. Millie la regardait, les yeux écarquillés.

— C'est une cravate, dit Charlotte, déconcertée. Quel est le problème ?

Puis une pensée lui traversa l'esprit.

— Millie, vous n'avez pas cru que quelqu'un s'était fait étrangler avec une cravate, n'est-ce pas ?

De soulagement, elle sentit presque ses genoux flageoler. Elle avait envie de rire.

— Ce n'était pas une cravate, Millie ! Mais un fil d'acier. Rien qui ressemble à ça ! Reprenez-la, et donnez-la à Maddock pour qu'il la nettoie. Elle est sale !

— Oui, Miss Charlotte, dit Millie.

Mais elle ne bougea pas. Elle était toujours blême ; la peur la clouait sur place.

— Continuez, Millie !

— Elle est à Mr. Dominic, Miss Charlotte. Je le sais, parce que c'est moi qui ramasse le linge. Celles du maître sont faites dans une autre matière. On voit toujours la différence entre les deux. Quand je remets le linge en place, je n'ai qu'à regarder pour savoir à qui sont les

cravates.

Charlotte sentit son angoisse revenir, bien que ce fût sans raison. Dominic avait égaré une cravate, soit, mais en quoi cela avait-il une importance ?

— C'est donc une cravate de Mr. Dominic, dit-elle après avoir dégluti rapidement. Elle est sale. Remettez-la avec le linge.

Millie se leva très lentement en serrant fort la cravate, en la tordant dans ses mains.

— Cela n'a rien à voir avec moi, Miss Charlotte. Je vous le jure. Dieu m'est témoin, Miss, je peux le jurer !

L'intensité de sa peur, son besoin d'être crue la faisaient trembler.

Charlotte ne put se dérober plus longtemps. L'estomac noué, elle éprouva une sensation de froid. Il ne pouvait y avoir qu'une question importante. Elle la posa.

— Où l'avez-vous trouvée, Millie ?

— Dans ma chambre, Miss.

Millie rougit douloureusement.

— Coincée à la tête du lit. Elle est tombée quand j'ai retourné le matelas, Miss. C'est pour ça qu'elle est toute froissée et poussiéreuse. Elle était là avant que j'arrive, Miss. Je le jure !

Charlotte avait l'impression que son univers venait d'exploser. Une voix lui soufflait qu'elle aurait dû s'y attendre. Elle chercha dans ce chaos quelque chose à sauver, afin de pouvoir reconstruire. Cette chambre avait été celle de Lily pendant des années. Sarah n'y avait jamais dormi. Dominic n'avait aucun motif légitime pour y entrer. Lily pouvait-elle avoir eu quelque raison d'y emporter du linge ? Aurait-elle pris cette cravate pour la raccommoder ? Cette hypothèse fut facilement écartée. Il n'y avait pas d'accroc dans le tissu. Millie mentait-elle ? Il suffisait de la regarder pour exclure cette possibilité.

— Je suis désolée, Miss, souffla Millie, désespérée. Ai-je mal agi ?

Charlotte toucha le bras replié de la jeune fille.

— Non, Millie, vous avez bien fait, et il n'y a pas de quoi avoir peur. Mais n'en parlez à personne, ça pourrait être mal interprété, à moins que...

Charlotte ne voulut pas continuer.

— À moins que quoi, Miss ?

Millie la regardait avec de grands yeux pleins de gratitude.

— Que dois-je dire si l'on me pose la question, Miss Charlotte ?

— Je ne vois pas pourquoi on vous questionnerait, mais si ça arrive, alors dites la vérité, Millie. Dites exactement ce que vous savez, rien d'autre. Ne faites pas de suppositions. Compris ?

— Oui, Miss Charlotte. Et... merci, Miss.

— C'est bon, Millie. Vous devriez laver cette chose et la mettre avec le reste du linge. Occupez-vous-en vous-même, s'il vous plaît.

Faites en sorte que Miss Sarah ne le sache pas.

Le visage de Millie blêmit.

— Miss Charlotte, vous pensez...

— Je ne pense rien, Millie. Et je ne veux pas que Miss Sarah s' imagine quoi que ce soit. Maintenant allez et faites ce qu'on vous a demandé.

— Oui, Miss.

Millie fit une petite révérence et faillit trébucher en sortant.

Dès qu'elle fut partie, Charlotte se laissa tomber sur le siège le plus proche, les jambes tremblantes, des fourmis dans les doigts.

Dominic et Lily ! Dominic sur le lit de Lily ! Dominic enlève sa cravate, sa chemise, peut-être d'autres vêtements. Puis les remet avec une telle hâte qu'il en oublie sa cravate. Charlotte avait envie de vomir. Lily... la petite Lily Mitchell.

Charlotte avait aimé Dominic de tout son cœur, sans rien demander en retour, et il était allé trouver Lily, la bonne. Y avait-il quelque chose qui ne tournait pas rond chez Dominic, chez tous les hommes ? Ou bien était-ce elle, Charlotte ? Son franc-parler était-il en cause ? Manquait-elle de féminité ? On l'appréciait, certes, mais le seul à qui elle avait plu en tant que femme, le seul qui était tombé amoureux d'elle, était ce malheureux Pitt.

C'était ridicule. S'apitoyer sur soi ne servait à rien. Elle devait penser à autre chose. Lily était morte. Avait-elle aussi aimé Dominic ou était-ce seulement... non, pas ça ! Dominic était beau, charmant... le cœur de Charlotte manqua un battement. Pourquoi ne plairait-il pas aux femmes ? Il avait plu à Verity, et à Chloé ; Charlotte l'avait lu dans les yeux de cette dernière. Et elles étaient mortes toutes les deux !

Charlotte se figea sur son siège. C'était impossible ! Dominic avait vu papa dans Cater Street, le soir où Lily avait été assassinée. Cela signifiait que Dominic y était, lui aussi. Ils n'y avaient pas pensé. Ils ne s'étaient préoccupés que de papa. Jamais Charlotte n'avait imaginé que Dominic...

Que lui arrivait-il ? Elle aimait Dominic, l'avait toujours aimé, depuis qu'elle était adulte. Comment une telle pensée avait-elle pu l'effleurer ?

Que valait l'amour qu'elle éprouvait pour lui ? À quoi rimait-il si elle ne pouvait savoir, en son âme et conscience, de quoi il était capable ? Jusqu'à cet après-midi, il eût été inconcevable de l'imaginer couchant avec Lily ! Et voilà qu'en moins d'une heure, elle l'avait admis. Son amour était-il d'abord de la fascination, l'amour de l'amour, l'amour de l'image qu'elle avait de lui ? Aimait-elle son visage, son sourire, ses yeux, la forme de sa chevelure ? Connaissait-elle ou aimait-elle le tréfonds de son âme ? Quels étaient les

sentiments ou les pensées de Dominic, sans rapport avec elle, ni même avec Sarah ? Etait-il possible qu'il eût aimé Lily, ou Verity... ou qu'il les eût haïes ?

Plus Charlotte y pensait, plus elle perdait pied, plus elle doutait d'elle-même et de l'amour qu'elle croyait avoir ressenti si passionnément pendant toutes ces années.

Elle ne savait plus ni où elle était, ni depuis combien de temps elle était assise dans ce fauteuil quand on frappa à la porte. C'était Dora. La femme du pasteur était là. Et fallait-il servir le thé, vu qu'il était près de quatre heures ?

Charlotte fit un effort considérable pour se ressaisir. Elle n'avait envie de voir personne et surtout pas Martha Prebble.

— Oui, bien sûr, Dora, dit-elle machinalement. Et faites entrer Mrs. Prebble.

Martha Prebble paraissait moins abattue que la dernière fois. La femme du pasteur semblait avoir recouvré une part de son énergie. Une détermination nouvelle se lisait sur ses traits.

Elle s'avança, les mains tendues, fronçant légèrement les sourcils.

— Ma chère Charlotte, je vous trouve bien pâle. Vous vous sentez bien, mon enfant ?

— Oh ! oui. Merci, Mrs. Prebble.

Puis elle songea à l'expression qu'elle devait avoir et décida qu'une explication s'imposait.

— Un peu fatiguée, peut-être. Je n'ai pas bien dormi la nuit dernière. Mais rien de grave. Asseyez-vous, je vous en prie.

Elle lui indiqua le fauteuil capitonné, le plus confortable.

Martha s'assit.

— Faites attention à vous, dit-elle. Vous avez été d'un grand secours à Mrs. Lessing. Il ne faut pas vous épuiser à ce point-là.

Charlotte se força à sourire.

— S'il y a quelqu'un qui ne peut se permettre de donner ce genre de conseil, c'est bien vous. Vous semblez être partout, prête à aider tout le monde.

Une pensée soudaine lui traversa l'esprit.

— Et vous êtes venue ici toute seule ! Vous avez marché seule dans la rue ? Vous ne devriez pas faire ça ! Je demanderai à Maddock de vous raccompagner. La nuit sera tombée quand vous partirez. Ce pourrait être dangereux !

— C'est très gentil à vous, mais je n'ai guère l'habitude de me faire escorter dans mes déplacements.

— Dans ce cas, il faut rester chez vous, au moins... au moins jusqu'à ce que...

Martha se pencha en avant. Un léger sourire flottait sur son visage énergique.

— Jusqu'à quand, ma chère ? Jusqu'à ce que la police arrête cet homme ? Et combien de temps ça va prendre, à votre avis ? Je ne puis interrompre mon travail dans la paroisse. Nombreux sont ceux qui ont besoin de moi. La fortune ne sourit pas à tous pareillement, vous savez. Il y a des gens qui sont seuls, âgés ou malades. Les femmes abandonnées par leur mari, ou veuves, les femmes qui doivent élever leurs enfants sans aucune assistance. Les nantis ne veulent pas savoir qu'ils existent, et pourtant ils sont là.

— Dans ce quartier ?

Charlotte était surprise. Elle pensait que tous les habitants de Cater Street avaient au moins un train de vie acceptable, bénéficiaient de l'essentiel, et même d'un certain confort. Elle n'avait jamais vu un pauvre, en tout cas pas dans le voisinage.

— Oh ! c'est un quartier très respectable.

Martha regarda par la fenêtre.

— La pauvreté est cachée. Les vêtements sont rapiécés, indéfiniment raccommodés. Il peut n'y avoir qu'une seule paire de chaussures, qu'un seul repas par jour. L'essentiel est de préserver une apparence de dignité.

— Mais c'est affreux !

Malgré cette phrase banale, Charlotte était réellement touchée. C'était affreux. Ça lui faisait de la peine. Ce n'était pas comme la misère noire, ces crève-la-faim dont lui avait parlé l'inspecteur Pitt, mais il s'agissait tout de même d'une souffrance. Pénible, constante, épuisante. Charlotte n'avait jamais eu faim de sa vie, elle ne s'était jamais souciée de savoir si quelque chose était ou non dans ses moyens. Certes, elle avait admiré des toilettes qu'elle ne pouvait s'offrir, mais elle avait plus d'habits qu'il ne lui en fallait.

— Je suis désolée. Puis-je faire quelque chose ?

Martha sourit et lui effleura le genou.

— Vous êtes gentille, Charlotte. Vous tenez de votre mère. Je suis certaine que vous pourriez vous rendre utile, que cela vous est déjà arrivé. C'est très regrettable que toutes les jeunes filles de la paroisse ne se conduisent pas comme vous.

Elle fut interrompue par Dora qui apporta le thé.

Quand Dora fut partie, que Charlotte eut rempli et tendu une tasse à Martha, celle-ci continua :

— La tendance est à la frivolité, à la recherche du plaisir.

À contrecœur, Charlotte pensa à Emily. Elle avait beau l'aimer tendrement, à sa connaissance Emily ne se préoccupait que de sa propre personne.

— Je le crains, oui, acquiesça-t-elle. Peut-être est-ce simplement un manque de discernement ?

— L'ignorance n'excuse pas tout. Nous détournons si souvent les

yeux de peur d'être obligés d'intervenir.

C'était indéniablement vrai. Une vérité qui inspirait à Charlotte un vague sentiment de culpabilité. Par inadvertance, elle pensa à Pitt. Il l'avait forcée à découvrir une réalité qu'elle aurait préféré ignorer. Une réalité qui l'avait dérangée, qui avait ruiné sa tranquillité d'esprit, son confort. Et elle lui en avait profondément voulu.

— J'ai essayé de le faire comprendre à Verity, dit Martha en regardant Charlotte. Elle avait tellement de qualités, cette pauvre Verity !

— Et vous connaissiez également bien Chloé, je crois.

Charlotte regretta aussitôt d'avoir dit cela. C'était raviver un souvenir douloureux, réveiller une souffrance. Elle vit le visage de Martha se crispier, un spasme lui contracter les mâchoires.

— Pauvre Chloé, dit-elle sur un ton que Charlotte ne sut définir. Si frivole, si légère. Riant quand elle n'aurait pas dû rire. Cherchant à se mêler à la haute société. Je la soupçonne, hélas, d'avoir eu parfois des pensées impures, des pensées de...

Martha reprit son souffle.

— Mais ne médisons pas des morts. Elle a payé pour son péché. Tout ce qui était corrompu et corruptible en elle s'en est allé.

Charlotte la regarda fixement. Son beau visage énergique était troublé et malheureux.

— Parlons d'autre chose, déclara fermement Charlotte. J'ai copié quelques recettes. Je suis sûre qu'au moins l'une d'elles vous intéresserait. Sarah a dit que vous aviez demandé celle du fricandeau aux épinards, je m'en souviens. Il paraît que Mrs. Hilton a une excellente cuisinière. En tout cas, c'est ce que Mrs. Dunphy a dit à maman.

— Oui, tout à fait. Et tellement dévouée, acquiesça Martha. Elle donne beaucoup de son temps pour les fêtes paroissiales. Elle réussit très bien la pâtisserie. Toutes les cuisinières ne savent pas faire une bonne pâte feuilletée. Elles la malaxent trop. Il faut avoir la main rapide et légère. Elle est aussi douée pour les conserves et les fruits confits. Elle envoyait toujours sa bonne avec...

Martha s'interrompt, blême, l'air à nouveau désespéré.

Charlotte tendit instinctivement la main vers elle.

— Je sais. Tâchons de ne pas y penser. Nous n'y pouvons plus rien. Je vais vous trouver la recette du fricandeau.

Elle retira promptement sa main et se leva. Martha la suivit. Charlotte fit le tour de la table. Elle voulait que cette conversation se termine. C'était embarrassant. Elle ne s'en était pas bien sortie. Charlotte éprouvait une profonde pitié pour Martha, à la fois pour la détresse que lui inspirait la mort de ces jeunes filles et parce que cette femme vivait avec le pasteur, un sort qui lui apparaissait aussi peu

enviable que l'existence dont lui avait parlé Pitt.

— Tenez, dit Charlotte en tendant une feuille de papier à Martha. J'ai déjà copié le fricandeau. Je peux facilement en faire une autre copie. Vous voulez bien ? Et j'insiste pour que Maddock vous raccompagne chez vous.

— Ce n'est pas nécessaire, dit Martha.

Elle prit la recette sans la regarder.

— Je vous assure !

— Je refuse de vous laisser repartir toute seule, décréta Charlotte, catégorique.

Elle tendit la main vers le cordon de la sonnette.

— Je me sentirais coupable toute la soirée. Je serais malade d'inquiétude !

Et Martha fut obligée d'accepter. Elle partit dix minutes plus tard, Maddock consciencieusement sur ses talons.

Charlotte n'eut pas le loisir de passer une soirée paisible à essayer de voir clair dans ses sentiments chaotiques. Emily arriva à la maison avec une nouvelle qui fit l'effet d'une bombe : elle avait invité George Ashworth à dîner, peu après sept heures.

À cette annonce, un vent de panique souffla sur la maisonnée. Seule grand-mère sembla en tirer un plaisir sans mélange. Ravie d'observer cette frénésie, elle débita une tirade sur la façon de tenir une maison de sorte que même la visite impromptue d'une Altesse puisse être assumée avec dignité et une table pour le moins convenable. Ni Emily, trop excitée, ni Caroline, trop anxieuse, ni Charlotte, trop occupée par ses propres problèmes, ne lui répondirent. Ce fut finalement Sarah qui lui dit sèchement de se taire. Résultat, la rage de grand-mère outragée atteignit un paroxysme tel que la vieille dame dut monter s'étendre.

— Bien joué, fit Charlotte, laconique.

Sarah lui décocha un sourire, le premier depuis des semaines.

Tout était calme, du moins en apparence, cinq minutes avant l'arrivée de George Ashworth. Ils étaient tous assis dans le grand salon. Emily était en rose vif, couleur qui lui allait très bien, même si papa désapprouvait qu'on lui fît encore une nouvelle robe. Sarah portait du vert, également très seyant, et Charlotte un bleu sourd, dans les tons ardoise, une teinte qu'elle avait détestée, jusqu'au moment où elle s'était vue dans la glace et avait constaté combien ce bleu se mariait bien avec ses yeux, tranchait sur l'éclat chaud de sa peau et de ses cheveux.

Elle rougit, gênée, quand George Ashworth se pencha pour baiser sa main, et que son regard admiratif s'attarda sur elle. Elle ne l'aimait pas, convaincue qu'il se jouait d'Emily. Elle le salua de façon

conventionnelle, sans plus de chaleur que ne le requérait la politesse.

Pendant la soirée, toutefois, elle fut obligée de réviser en partie son jugement. Ashworth ne fit aucune faute notable. En fait, n'eût-il pas risqué d'affecter Emily dans sa réputation et ses sentiments, Charlotte se serait prise d'amitié pour lui. Il avait de l'esprit et un certain franc-parler, même si un homme de son rang pouvait se permettre de dire n'importe quoi sans craindre les conséquences. Il alla même jusqu'à flatter grand-mère, ce qui n'était pas difficile, un joli garçon ne pouvant que lui plaire, sans parler du titre.

Charlotte regarda de l'autre côté de la table et vit un petit sourire se dessiner sur le visage d'Emily. Visiblement, elle savait parfaitement à quoi il voulait en venir, et cela l'arrangeait. Une fois de plus, Charlotte sentit sa colère monter. Maudit soit-il s'il faisait du mal à Emily. Pour ce qui était de l'expérience de la vie, Emily était une enfant, comparée à lui !

Lorsque ensuite il s'adressa à Charlotte, elle lui répondit avec une réelle froideur. Elle vit Dominic la regarder avec perplexité, mais elle était trop furieuse pour s'en préoccuper. Puis son trouble ancien revint. Elle avait tant aimé Dominic et, à présent, elle ne ressentait plus qu'un besoin pressant et bouleversant de le protéger de... de quoi ? De Pitt, de la police... ou de lui-même ?

Il semblait que la soirée s'étirait indéfiniment. Il n'était pourtant que onze heures quand George Ashworth prit congé. Charlotte s'excusa aussitôt pour monter se coucher avec soulagement. Elle s'attendait que des pensées fiévreuses la tiennent éveillée toute la nuit, mais à peine se fut-elle allongée qu'elle sombra dans un sommeil de plomb.

Le lendemain, quelque chose d'infiniment pire l'attendait. Il n'était que dix heures du matin quand Maddock vint lui dire que l'inspecteur Pitt était dans le vestibule et souhaitait la voir.

— Moi ?

Elle essaya de se dérober, espérant qu'il verrait quelqu'un d'autre. Peut-être même était-il venu voir papa et voulait-il seulement s'assurer que celui-ci serait là en début de soirée.

— Oui, Miss, dit Maddock fermement. Il a spécialement demandé à vous parler.

— Assurez-vous que ce n'est pas le maître qu'il veut voir ce soir, vous voulez bien, Maddock ?

— Bien, Miss.

Maddock tourna les talons, mais lorsqu'il arriva à la porte, Pitt lui-même l'ouvrit et entra.

— Inspecteur Pitt ! fit Charlotte d'un ton tranchant.

Elle voulait le faire partir. Pitt était la dernière personne au monde

que Charlotte avait envie de voir. La cravate de Dominic occupait tellement ses pensées que Pitt n'aurait qu'à parler avec Millie, semblait-il, mettre un pied dans la cuisine ou la buanderie pour que cette histoire lui saute aux yeux, avec toutes ses implications horribles. Charlotte avait encore plus peur de ce qu'elle-même pourrait dire. L'effort de concentration que cela lui demandait, son angoisse viraient à l'obsession.

— Bonjour, Miss Ellison.

Pitt regarda Maddock disparaître dans le couloir et ferma la porte derrière lui.

— Charlotte, je suis venu vous parler de George Ashworth.

Charlotte ressentit un immense soulagement. Cette visite n'avait rien à voir avec Dominic.

— Vous êtes au courant ? fit-il, surpris.

Quel visage étonnant il avait ! Ses sentiments s'y reflétaient finement, comme grossis par une loupe.

Charlotte était troublée.

— Non ? Qu'y a-t-il ? Vous avez découvert quelque chose ?

À nouveau, elle eut peur en pensant à Emily. Était-ce finalement Ashworth ? Au moins, cela signifiait qu'il ne pourrait plus faire de mal à Emily, l'humilier en la quittant pour une autre. À cette idée se mêlait un profond regret, ce qui était ridicule. Elle ne l'avait trouvé agréable que l'espace d'un très bref instant.

Pitt la contemplait.

— Vous l'aimez bien, observa-t-il dans un sourire.

Le regard du policier était doux.

— Il me déplaît vivement, riposta-t-elle avec brutalité.

— Pourquoi ? Parce que vous avez peur pour Emily ? Peur qu'il ne la tue, ou peur qu'il ne finisse par se lasser d'elle et ne se tourne vers une autre, une jeune fille riche peut-être, ou noble ?

Elle lui en voulut de la justesse de son analyse, de son intrusion dans ses pensées. L'humiliation et la douleur d'Emily ne le regardaient nullement.

— Peur qu'il ne la tue, bien sûr ! Qu'avez-vous à me dire, inspecteur Pitt ?

Peu affecté par sa brusquerie, il continua à sourire.

— Qu'il ne connaissait probablement pas la bonne des Hilton, et qu'il n'a pas tué Lily Mitchell, aucun doute là-dessus. Nous avons le détail de ses faits et gestes pendant ces vingt-quatre heures.

Charlotte était heureuse, absurdement heureuse. On venait de lui annoncer qu'Ashworth avait toujours la possibilité de faire souffrir Emily, or elle n'y tenait pas du tout.

— Ainsi vous avez éliminé un suspect de plus, déclara-t-elle en cherchant quelque chose à dire, n'importe quoi, pour éviter le silence

et les yeux qui l'observaient, souriants, déchiffrant toutes ses expressions, toutes ses pensées.

— Oui, acquiesça-t-il. Ce n'est pas une méthode de détection très satisfaisante.

— Est-ce là tout ce dont vous êtes capable ?

C'était une question, pas un reproche.

Pitt eut un petit sourire désabusé, comme pour s'excuser.

— Presque. J'essaie de me représenter le genre d'individu que nous cherchons, l'homme qui se sent poussé à commettre de tels actes.

Involontairement, Charlotte exprima à haute voix l'idée qui avait horriifié Dominic.

— Pensez-vous qu'il puisse s'agir de quelqu'un qui ne sache pas *lui-même* ce qu'il a fait, ni pourquoi, voire qui oublie tout après coup ? Il serait alors aussi perdu et effrayé que vous tous.

— Oui, dit-il simplement.

Ce n'était guère réconfortant. Charlotte aurait préféré qu'il dise non. Cela rapprochait cet homme, ce bourreau, de leur univers. Cela supprimait le fossé entre eux. Ce pouvait être n'importe qui. Dieu seul savait ce qu'il éprouverait quand il découvrirait qui il était !

— Je suis navré, Charlotte, répondit-il d'une voix douce. Cela m'effraie aussi. Il faut le retrouver, mais ce n'est pas une idée qui me réjouit.

Elle était à court de paroles. Dans sa tête, elle ne voyait que la cravate de Dominic, suffisamment grande pour étrangler le monde entier. Elle souhaitait que Pitt s'en aille, avant que cette pensée omniprésente dans son esprit ne la pousse à commettre un impair.

— J'ai vu votre beau-frère l'autre jour, poursuivit-il.

Charlotte se figea. Heureusement, elle lui tournait le dos. Il ne vit donc pas sa gorge se nouer, sa peur panique. Elle essaya de parler, de prendre une voix normale, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Était-ce la vraie raison de sa visite, savait-il ou se doutait-il de quelque chose ?

— Dans un café.

— Ah oui ?

Elle réussit finalement à recouvrer sa voix.

Pitt ne répondit pas. Il l'observait jusqu'à ce que le silence devînt insupportable.

— J'imagine que vous n'avez pas eu grand-chose à vous dire.

— Nous avons parlé de l'assassin. C'est à peu près tout, à part une brève discussion sur d'autres crimes. Il considère cette affaire comme la plus importante de toutes.

— Pas vous ?

Charlotte se retourna pour tenter de déchiffrer son expression.

— Si, bien sûr, mais il y a beaucoup d'autres crimes. Mon brigadier

a perdu son bras, la semaine dernière.

— Perdu son bras ! répéta Charlotte, horrifiée. Comment ? Que s'est-il passé ?

La jeune fille avait un souvenir très vif de ce petit homme. Comment avait-il fait pour avoir un accident aussi terrible ?

— Gangrène, dit Pitt simplement.

Mais elle surprit une lueur de colère dans ses yeux. Pendant quelques instants, elle oublia totalement Dominic.

— Une pique en fer lui a transpercé le bras, poursuivit Pitt. Nous étions dans les taudis, à la recherche d'un faussaire.

Il lui raconta tout l'épisode.

— C'est horrible, s'exclama Charlotte fougueusement. Ça vous arrive... souvent ?

Elle lut de l'espoir dans ses yeux, puis de la dérision : il se moquait de ses propres sentiments. Emily avait raison sur un point : cet homme-là attachait de l'importance à ce qu'elle pensait de lui.

— Non, pas trop, répondit-il. Cela peut être aussi tragique, aussi pitoyable, voire aussi drôle que violent. La plupart des gens préfèrent purger leur peine et rester en vie. Les actes de violence sont punis trop sévèrement pour qu'on s'y risque à la légère. Ceux qui tuent sont pendus.

— Drôle ? dit Charlotte, incrédule.

Il se percha sur l'accoudoir d'un fauteuil.

— À votre avis, comment les gens survivraient-ils dans les taudis s'ils n'avaient pas le sens de l'humour ? Sans un certain sens du ridicule, sans un minimum de présence d'esprit, ils mourraient. Vous ne comprendriez pas le marchand des quatre-saisons, les prostituées, les receleurs, mais si c'était le cas, vous les trouveriez drôles : féroces, sans merci, et ne s'attendant pas à ce qu'on leur fasse grâce, inventifs, cupides, mais souvent amusants. C'est l'univers dans lequel ils vivent. Les faibles et les traîtres meurent.

— Et les malades, les orphelins, les vieillards ? demanda-t-elle. Comment envisager leur situation avec humour ?

— Ils meurent, exactement comme dans votre milieu, répondit-il. Leur fin est différente, c'est tout. Qu'arrive-t-il à une femme divorcée dans votre monde ou à une femme qui a un enfant illégitime, à une femme dont le mari meurt ou ne peut plus payer les factures ? Il est poliment conduit à sa ruine et souvent acculé au suicide. Pour vous, ces gens-là sont perdus le jour de leur disgrâce. Vous ne les croisez plus dans la rue. Vous n'allez plus leur rendre visite l'après-midi. Ils n'ont pas la possibilité de travailler, les filles ne peuvent plus se marier, les commerçants ne leur font plus crédit. C'est un autre genre de fin, mais bien souvent une fin inéluctable, comme partout ailleurs.

Il n'y avait rien à rétorquer. Charlotte aurait voulu fulminer, nier

ou bien justifier cet état de choses, mais elle savait au fond d'elle-même que c'était vrai. Des bribes de souvenirs lui revenaient, des gens dont on ne parlait plus, qu'on cessait subitement de voir.

Pitt lui toucha doucement le bras, lui transmettant sa chaleur.

— Je suis désolé, Charlotte. Je n'avais pas le droit d'en parler comme si c'était votre faute, comme si vous preniez part à cet état de fait, volontairement ou consciemment.

— Cela ne change rien, n'est-ce pas ? dit-elle sombrement.

— Non.

— Racontez-moi certaines de vos anecdotes. Je crois que j'en ai besoin.

Il se laissa aller en arrière, retira sa main. Elle eut froid, soudain. Elle aurait dû prendre ombrage de son geste familier. À sa grande surprise, elle constata qu'il n'en était rien.

Il eut un petit sourire désabusé.

— Vous vous souvenez de Willie, que vous avez rencontré au poste de police ?

Involontairement, Charlotte sourit aussi. Elle n'avait pas oublié le visage mince, le mélange sympathique d'intérêt et de dédain que son ignorance avait suscité chez lui.

— Oui, oui. Il doit en avoir des histoires pittoresques à conter.

— Des centaines. Il y en a même qui sont vraies. Je me souviens de cette anecdote sur le marchand des quatre-saisons et sa famille, et d'une histoire longue et rocambolesque sur la revanche dont fut victime un passeur...

— Un quoi ?

— Un type qui écoule des faux billets. Et Belle... j'allais dire qu'elle vous aurait plu, mais c'est une prostituée...

— Elle m'aurait peut-être plu quand même, répliqua Charlotte.

Puis elle se demanda si elle n'avait pas parlé un peu trop vite.

— Peut-être... répéta-t-elle.

Pitt lui lança un regard amusé et son visage s'adoucit.

— Belle est née à Bornemouth. Ses parents étaient respectables, mais extrêmement pauvres, domestiques dans une maison bourgeoise. Belle fut séduite – apparemment, ce fut plus une question de force que de charme – par le fils de la maison, et à cause de cela mise à la porte. Dès lors, elle était déshonorée. Naturellement, on n'évoqua jamais le fait qu'il aurait dû l'épouser. Elle vint à Londres et s'aperçut qu'elle était enceinte.

« Au début, poursuivit-il, Belle travailla comme couturière, fit des chemises... cousit des cols, des manchettes, six boutonniers chaque fois, quatre coutures verticales sur le devant, deux pence et demi la chemise. Vous cousez, Charlotte ? Vous savez combien de temps il faut pour confectionner une chemise ? Vous tenez les comptes de la

maison ? Vous savez ce qu'on peut acheter avec deux pence et demi ?

« Elle essaya l'hospice, dont on lui refusa l'entrée, parce qu'elle ne disposait pas d'un droit d'accès officiel. C'est alors qu'un gentleman lui fit des avances, un monsieur trop jeune et pas encore assez riche pour faire un mariage avantageux, mais doté de solides appétits. Cela rapporta suffisamment à Belle pour nourrir son enfant et lui acheter une couverture.

« Et cela lui ouvrit un monde nouveau, dit Pitt. Elle put écrire à ses parents toutes les semaines. Ce qu'elle continue à faire, de même qu'elle leur envoie toujours un peu d'argent. Ils pensent qu'elle gagne sa vie comme couturière. Et à quoi ça servirait qu'ils découvrent la vérité ? Ils ignorent combien gagne une couturière à Londres.

« Elle s'était trouvé un logeur comme protecteur, mais il a commencé à lui réclamer de plus en plus d'argent. Seulement, cette fois elle avait des amis... de tous bords, pas uniquement des clients. C'est une jolie fille, maligne, mais pas méchante. Et elle est capable de pratiquement tout prendre avec philosophie.

— Qu'a-t-elle fait ? s'enquit Charlotte avec intérêt.

— Elle avait un amant régulier qui vivait de sa plume. Il écrivait des lettres, faisait de faux certificats, de fausses attestations et ainsi de suite. L'un de ses oncles était dénicheur de moineaux. Il s'est arrangé pour que le logeur soit harcelé par ses petits protégés chaque fois qu'il sortait. On lui volait sa montre, ses sceaux, son argent. Mais, pire que cela, ils se moquaient de lui, épinglaient des petits mots sur ses habits, en faisaient la risée générale.

— Si on le volait, pourquoi n'appelait-il pas la police ?

Charlotte se sentit obligée de poser cette question.

— Surtout s'il savait de qui il s'agissait et que ça continuait, ajouta-t-elle.

— Oh ! il a prévenu la police ! C'est comme ça que j'ai appris cette histoire.

— Vous les avez arrêtés ?

Charlotte était horrifiée et furieuse.

Pitt lui sourit, la regarda droit les yeux.

— Malheureusement, j'avais des crampes dans une jambe ce jour-là, et j'étais incapable de courir assez vite pour en attraper un. Le brigadier Flack a eu une poussière dans l'œil, et le temps qu'il s'arrête pour l'enlever, ils avaient disparu.

Charlotte ressentit un immense soulagement.

— Et Belle ?

— Elle a négocié un loyer raisonnable et gardé le reste de ses gains.

— A-t-elle continué comme prostituée ?

— Qu'aurait-elle pu faire d'autre ? Se remettre à confectionner des

chemises à deux pence et demi l'unité ?

— Bien sûr que non. C'est une question idiote. Maintenant, j'ai un peu plus conscience de la chance que j'ai d'être née dans cette famille. J'ai toujours trouvé injuste ce dicton sur les péchés des pères se reportant sur les fils jusqu'à la troisième et la quatrième génération. Mais il ne l'est pas, n'est-ce pas ? C'est une réalité de la vie. Nous récoltons ce que nos parents ont semé.

Charlotte leva la tête et rencontra le regard de Pitt. La douceur qu'elle y lut la mit mal à l'aise, et elle se détourna.

— Et l'assassin ? Pensez-vous qu'il... que c'est plus fort que lui ?

— Je crois possible qu'il ne se rende pas vraiment compte de ce qu'il fait, répondit Pitt. Cela explique peut-être pourquoi ses proches ne se sont aperçus de rien.

Charlotte repensa tout à coup à la cravate noire avec terreur, une terreur glacée. Pendant un moment, elle l'avait oubliée, elle avait oublié de considérer Pitt comme une menace pour ne voir en lui qu'un... non, c'était ridicule !

Elle se leva avec une certaine raideur.

— Merci d'être venu me prévenir, pour Lord Ashworth. C'est très aimable à vous, et ça m'a rassurée, du moins sur mon inquiétude la plus grave.

Pitt se leva aussi, acceptant de se faire congédier, mais la déception se lisait clairement sur son visage. Charlotte en fut navrée : il ne le méritait pas. Mais elle avait trop peur de lui pour le laisser rester. Il avait la faculté de la deviner, il lisait trop bien ses pensées. Sa sympathie spontanée, son intelligence amèneraient Charlotte à se trahir et à trahir Dominic.

Il la regardait toujours, que le diable l'emporte !

Oh ! Seigneur ! L'avait-elle congédié si vite qu'il avait senti sa peur ? Ne l'avait-elle pas renvoyé juste après qu'ils eurent mentionné l'assassin et la possibilité qu'il n'ait pas conscience de ses actes ? Pour l'empêcher de se douter de quelque chose, il fallait qu'elle répare son erreur.

— Excusez-moi, Mr. Pitt, je ne voulais pas être impolie. Je ne vous ai rien offert à boire.

Elle se força à le regarder et sourit, l'air crispé. Elle devait avoir une mine épouvantable.

— Puis-je sonner pour qu'on vous apporte quelque chose ?

— Non, merci.

Il se dirigea vers la porte, puis se retourna, fronçant légèrement les sourcils.

— De quoi avez-vous peur, Charlotte ?

Elle prit une grande inspiration, la gorge serrée. Il s'écoula quelques secondes avant qu'elle pût proférer un son.

— De l'assassin, bien sûr, pourquoi ? N'est-ce pas pareil pour tout le monde ?

— Si, dit-il calmement. Y compris peut-être pour l'assassin lui-même.

La pièce tangua autour d'elle. Un tremblement de terre devait faire cet effet-là. C'était ridicule. Elle ne devait pas s'évanouir. Dominic était faible, il sacrifiait à ses penchants ? Tous les hommes étaient comme lui, il fallait l'accepter. Mais associer Dominic à des meurtres, à un fil de fer autour de gorges blanches et haletantes, quelle idée ! Il fallait être folle, lâche et déloyale pour se laisser aller à de tels soupçons.

— Oui, acquiesça-t-elle. Sans doute. Mais vous devez tout de même l'arrêter, pour le salut de tous.

Elle avait délibérément parlé d'une voix plus légère, avec un certain entrain, comme si cette affaire ne la touchait pas de près, que ce fût une préoccupation d'ordre général et non un souci personnel.

Pitt eut un sourire en coin, inclina imperceptiblement la tête et sortit de la pièce. Charlotte entendit Maddock lui ouvrir la porte d'entrée, puis la refermer.

Ses genoux la lâchèrent, et elle s'écroula en larmes sur le sofa.

Quand Dominic revint le soir, Charlotte n'eut pas le courage de le regarder en face. Sarah ne parla pas de tout le dîner. Emily était sortie avec George Ashworth et plusieurs de ses amis. Grand-mère monologua sur le déclin des bonnes manières en société. Edward et Caroline entretenaient un semblant de conversation que personne n'écoutait.

Après dîner, Sarah annonça d'un ton guindé qu'elle avait mal à la tête et monta se coucher. Maman accompagna grand-mère dans son boudoir, au premier, pour lui faire la lecture pendant à peu près une heure. Papa se retira dans son bureau pour fumer et rédiger son courrier.

Dominic et Charlotte se retrouvèrent seuls dans le grand salon. Une situation que Charlotte avait appréhendée, mais qu'elle accueillit presque avec soulagement. La réalité ne serait peut-être pas aussi terrible que ses angoisses du moment.

Elle attendit quelques minutes après que les autres furent partis. Puis elle leva la tête, de peur qu'il ne s'en aille aussi si elle ne se décidait pas très vite à parler.

— Dominic ?

Il se tourna vers elle.

Elle était seule avec lui. Elle avait toute son attention. Les yeux sombres ne regardaient qu'elle, un peu inquiets. Cela aurait dû lui faire battre le cœur. Mais elle ne pouvait penser qu'à Lily Mitchell et à

Sarah, à l'étage, malheureuse à cause d'une vétille, alors qu'il y avait des choses bien pires dont Sarah ne se doutait pas... ou bien s'en doutait-elle ? Et Pitt. Elle revoyait le visage de Pitt, les yeux vifs, pénétrants, qui lui donnaient l'impression d'être si proche de lui. Elle se secoua violemment. Cette pensée était absurde.

— Oui ? dit Dominic, l'incitant à parler.

Charlotte n'avait jamais eu beaucoup de tact, elle n'avait jamais été capable d'aborder un sujet indirectement. Maman s'en serait bien mieux tirée qu'elle.

— Vous aimiez bien Lily ? demanda-t-elle.

Le visage de Dominic se plissa de surprise.

— Lily, la bonne, Lily Mitchell ?

— Oui.

— Si je l'aimais bien ? répéta-t-il, incrédule.

— Oui, est-ce qu'elle vous plaisait ? Répondez-moi honnêtement, s'il vous plaît. C'est important.

C'était très important, même si elle n'était pas sûre de savoir quelle réponse elle espérait. L'idée qu'il l'avait aimée était suffisamment douloureuse, et pourtant l'hypothèse qu'il se soit servi d'elle sans éprouver de sentiment était pire. C'était encore plus minable, plus dégoûtant, plus significatif.

Il avait vaguement rougi.

— Oui, je l'aimais bien. C'était une drôle de gamine. Elle parlait souvent de la campagne où elle avait grandi. Pourquoi ? Vous voulez faire quelque chose pour elle ? Elle était orpheline, enfant illégitime, je pense. Il n'y a pas de famille.

— Non, je ne pensais pas à ça, dit-elle un peu sèchement.

Charlotte n'avait jamais su que Lily était orpheline. La jeune fille avait vécu dans sa maison toutes ces années, et vu le peu d'intérêt que Charlotte lui avait accordé, Lily aurait tout aussi bien pu ne pas exister. Dominic était-il réellement pire qu'elle ?

— Je voulais le savoir à cause de vous.

— Moi ?

Charlotte se trompait-elle, ou la rougeur de Dominic s'était-elle accentuée ?

— Oui, dit-elle.

Il était inutile de mentir, de tourner autour du pot. Il la regardait fixement. Mais pourquoi diable avait-elle tellement envie de le toucher, là, maintenant ? Pour s'assurer qu'il était toujours la même personne, le Dominic qu'elle avait aimé depuis qu'elle était adulte ? Ou bien éprouvait-elle un sentiment proche de la pitié ?

— Je ne vous comprends pas, fit-il lentement.

Elle plongeait son regard dans le sien avec une franchise inimaginable un mois plus tôt. Pour la première fois, elle le scrutait

sans avoir le cœur qui flanche ou le poulx qui s'accélère. Elle regardait l'être et oubliait l'homme, la beauté, l'excitation.

— Si, vous comprenez très bien. Millie m'a apporté la cravate qu'elle a trouvée à la tête du lit en retournant le matelas. C'était la vôtre.

Visiblement, Dominic ne cherchait pas à mentir. Sa rougeur était désormais flagrante, mais il ne détourna pas la tête.

— Oui, elle me plaisait. Elle n'était pas... bien compliquée. Sarah est parfois affreusement collet monté.

— Vous aussi, dit-elle brutalement, et à sa propre surprise.

Une pensée furieuse naquit dans son esprit, et immédiatement elle l'exprima tout haut :

— Que ressentiriez-vous si Sarah allait se donner à Maddock ?

Le visage de Dominic s'allongea de stupeur.

— Ne soyez pas ridicule !

— Pourquoi ridicule ? demanda Charlotte froidement. Vous couchiez bien avec la bonne, non ? Lily n'était même pas majordome, mais une simple bonne !

— Sarah ! Mais une chose pareille ne lui viendrait même pas à l'esprit ! Ce n'est pas une garce. C'est inouï et dégradant pour vous de tenir de tels propos, même pour plaisanter.

— Loin de moi l'idée de plaisanter ! Pourquoi vous sentez-vous insulté si j'évoque cette possibilité pour Sarah, alors que vous admettez, vous, l'avoir fait sans en éprouver la moindre honte ? Vous n'avez pas honte, n'est-ce pas ?

Dominic rougit à nouveau et, pour la première fois, détourna les yeux.

— Je n'en suis pas très fier.

— À cause de Sarah, ou parce que Lily est morte ?

Pourquoi le voyait-elle soudain si nettement ? C'était affreux, comme la lumière du matin sur la peau, qui en révèle toutes les imperfections.

— Vous ne comprenez pas, dit-il, exaspéré. Quand vous serez mariée, vous comprendrez.

— Je comprendrai quoi ?

— Que...

Il se leva.

— Que les hommes... les hommes vont parfois...

Il s'interrompit, incapable de parachever sa pensée avec délicatesse.

Elle termina la phrase pour lui.

— Que vous avez des règles de conduite pour vous-mêmes, et d'autres pour nous, dit-elle avec aigreur.

Sa gorge la picotait, comme si elle avait envie de pleurer.

— Vous exigez une parfaite loyauté de notre part, mais vous vous estimez libres de distribuer votre amour comme bon vous semble...

— Ce n'est pas de l'amour ! explosa-t-il. Bonté divine, Charlotte...

— C'est quoi ? Du désir ? De la luxure ?

— Vous ne comprenez pas !

— Alors expliquez-moi.

— Ne soyez pas naïve. Vous n'êtes pas un homme. Si vous étiez mariée, vous comprendriez peut-être que les hommes sont différents. Les sentiments féminins, les principes des femmes ne s'appliquent pas aux hommes.

— D'après moi, le principe de la loyauté et de l'honneur est valable pour tout le monde.

Il était furieux, à présent.

— Cela n'a rien à voir avec la loyauté et l'honneur ! J'aime Sarah : du moins je l'aimais jusqu'à ce qu'elle...

Soudain son visage devint blême.

— ... jusqu'à ce qu'elle me soupçonne d'être l'assassin.

Il regardait Charlotte. Elle lut le désespoir, la douleur dans ses yeux.

Elle se leva aussi. Sans réfléchir, elle lui prit la main, et il s'y raccrocha.

— Charlotte, c'est ce qu'elle croit ! Elle l'a clairement laissé entendre !

— Elle a cru Emily, dit Charlotte calmement. Et peut-être était-elle au courant pour Lily.

— Grand Dieu ! Ça n'a rien à voir avec le fait de tuer quatre filles sans défense et d'abandonner leurs corps dans la rue !

— Si elle était au courant pour Lily et si elle me met en cause, moi aussi, alors vous l'avez blessée. Il se pourrait qu'elle ait voulu vous blesser à son tour.

— C'est absurde ! Elle ne peut pas être blessée au point de... de...

Il regarda intensément Charlotte.

Elle lui rendit son regard, l'air grave.

— C'est possible. Si je vous avais donné tout mon amour, mon cœur, mon corps, si je vous avais été fidèle, y compris en pensée, et si j'apprenais que vous avez couché avec ma bonne, et si en plus je pensais que vous faites la cour à ma sœur, je préfère ne pas imaginer à quel point je souffrirais. Et il n'est pas impossible que je veuille vous faire du mal à mon tour, de toutes mes forces. Si vous étiez capable de me trahir à ce point, un meurtre ne me paraîtrait guère plus terrible.

— Charlotte !

Sa voix se brisa et monta d'un ton.

— Charlotte, vous n'êtes pas sérieuse ? De grâce ! Je veux dire, je n'ai pas... je n'ai fait de mal à personne !

Il saisit à nouveau sa main et la serra à lui broyer les doigts.

Elle ne se dégagea pas.

— Excepté à Sarah, et peut-être à Lily ? Elle vous aimait, elle aussi, ou bien les bonnes sont-elles autorisées à avoir des lubies, comme les hommes ?

— Charlotte, pour l'amour du ciel, ne soyez pas sarcastique ! Aidez-moi !

— Je ne vois pas comment !

Elle répondit à sa demande en étreignant sa main plus fort pendant quelques instants.

— Je ne peux obliger Sarah à avoir d'autres sentiments. Je ne peux retirer ce qu'elle a dit, ni vous le faire oublier.

Il resta immobile un long moment, près d'elle, ses yeux dans les siens.

— Non, dit-il finalement.

Il ferma les paupières.

— Mon Dieu, murmura-t-il, vous ne pouvez pas me prouver non plus que ce n'est pas moi. D'après votre fichu policier, cet homme pourrait ne pas avoir conscience de ses actes. Autrement dit, ce pourrait être moi. Je pourrais très bien faire ça, sans le savoir. J'ai vu votre père dans la rue. Personne, pour le moment, ne semble en déduire que j'étais là aussi. Et je connaissais les quatre filles... et j'étais dehors chaque fois que l'une d'elles s'est fait tuer !

Elle ne trouva qu'une seule réponse qui fût à la fois réconfortante et vraie.

— Si Pitt doutait de votre innocence, il serait revenu ici pour vous questionner. Il ne vous exclurait pas simplement parce que vous êtes un gentleman.

— Vous pensez qu'il a vraiment son idée sur la question ? s'enquit-il avec ferveur.

À l'évidence, il désirait ardemment la croire, mais n'y arrivait pas tout à fait.

— Je sais que vous ne l'aimez pas, mais imaginez-vous que vous pourriez le duper longtemps ?

Dominic esquaissa une moue désabusée.

— Je ne le déteste pas. Je crois que j'ai peur de lui.

— Parce que vous le considérez comme quelqu'un d'intelligent ?

— Oui.

Il soupira.

— Merci, Charlotte. Oui, Pitt nous a étudiés de près. S'il soupçonnait l'un d'entre nous, nous serions déjà cernés. Or ce n'est pas le cas, n'est-ce pas ?

Il était au bord de la panique.

Cette fois elle mentit, comme pour protéger un enfant.

— Non.

Il poussa un nouveau soupir et s'assit.

— Comment Sarah peut-elle penser une chose pareille ? Quand on me connaît un peu... Vous dites qu'elle m'aime, comment peut-on aimer quelqu'un et se méfier de lui ?

— Parce qu'aimer quelqu'un ne veut pas dire le connaître, répliqua-t-elle, les mots résonnant violemment et clairement dans sa tête.

Seraient-ils aussi lourds de sens pour lui que pour elle ?

— Elle ne m'aime pas vraiment, dit-il lentement. Sinon, elle n'aurait pas pensé cela.

— Vous l'avez pensé vous-même !

— C'est différent. Je me connais. Mais je n'ai jamais pensé du mal d'elle, jamais.

— Alors vous ne la connaissez pas, pas plus qu'elle ne vous connaît.

Charlotte était sincère, même si elle en prit conscience en parlant.

— Que voulez-vous dire ?

— Nous avons tous des défauts... Sarah aussi. Si vous vous attendez à ce qu'elle soit parfaite, vous vous faites du tort mutuellement.

— Je ne vous comprends pas, Charlotte.

Il fronça les sourcils.

— Parfois j'ai l'impression que vous ne savez pas ce que vous dites.

— En effet.

Elle avait mal, parce qu'elle se rendait compte qu'il ne comprenait vraiment pas.

— Ça ne m'étonne pas.

Elle se décida rapidement, d'instinct.

— Je vais monter voir si Sarah va bien.

— Sarah ? fit-il, surpris.

Elle alla jusqu'à la porte, puis se retourna.

— Oui.

Dominic la regardait, les sourcils froncés. Elle souffrait jusqu'au plus profond d'elle. Elle aurait voulu le prendre dans ses bras, chasser cette peur qui l'habitait. Mais elle éprouvait désormais pour lui un genre d'amour différent. Un amour qui n'avait plus rien de mystérieux, de romantique, qui ne lui faisait plus battre le cœur. Elle se sentait plus âgée que lui, et plus forte.

— Charlotte...

Elle savait ce qu'il voulait dire ; il voulait dire : « Aidez-moi » et ne savait pas comment.

Elle sourit.

— Je ne lui parlerai de rien. N'importe quel homme, dans Cater

Street, qui a un tant soit peu réfléchi, doit nourrir les mêmes craintes que vous.

Il soupira et essaya de sourire.

— Merci, Charlotte. Bonne nuit.

À l'étagé, Charlotte trouva Sarah assise dans son lit. Elle regardait fixement le mur, un livre ouvert sur les couvertures, posé sur la tranche.

— Comment ça va ? demanda Charlotte.

— Que veux-tu ?

Sarah la considéra froidement.

— Je peux aller te chercher quelque chose ? Une boisson chaude ?

— Non, merci. Que se passe-t-il ? Dominic refuse de te parler ?

Sa voix était empreinte d'amertume. Charlotte eut l'impression que sa sœur se retenait de pleurer.

Elle s'assit au bord du lit.

— Il vient de me parler pendant assez longtemps.

— Ah !...

Sarah affecta la désinvolture.

— De quoi ?

— Du meurtrier.

— C'est horrible. Tu vas faire des cauchemars.

Charlotte lui prit la main.

— Sarah, tu ne devrais pas lui laisser croire que tu le soupçonnes...

— Il s'est plaint à toi, il a pleuré sur ton épaule ?

— C'est facile de voir ce que tu penses ! Sarah !

Charlotte serra plus fort la main que Sarah essayait de retirer.

— Même si tu en es convaincue, aie la gentillesse ou l'intelligence de ne pas le lui montrer. Dans l'hypothèse où il serait coupable, tu auras tout le temps d'y penser une fois que ce sera prouvé. S'il est innocent, et que tu le soupçonnes à tort, tu vas creuser entre vous un fossé qu'il sera difficile de combler par la suite.

Sarah ne put retenir ses larmes plus longtemps.

— Je ne le soupçonne pas, dit-elle en ravalant ses sanglots. Pas vraiment. Ça m'a juste traversé l'esprit à un moment. Est-ce si dur à comprendre ? Je n'ai pas pu m'en empêcher ! Il est tellement sorti, ces derniers temps ! Il ne me regarde pratiquement plus. Est-il amoureux de toi, Charlotte ? Dis-le-moi honnêtement. Je crois que je préfère savoir.

— Non.

Charlotte secoua la tête en souriant.

— J'ai été amoureuse de lui, c'est ça que voulait dire Emily. Mais il ne me voyait même pas.

Des larmes ruisselaient sur les joues de Sarah.

— Oh ! Charlotte, je suis désolée. Je ne savais pas.

— Je ne voulais pas que tu saches.

Charlotte se força à sourire. Ses propres sentiments lui apparaissaient soudain très clairement. Elle plaignait Sarah, elle la plaignait terriblement, parce que sa sœur avait blessé Dominic et s'était infligé à elle-même une blessure inguérissable. Encore maintenant, Sarah ne comprenait pas ce qu'elle avait fait, pas plus qu'elle ne semblait capable d'y remédier.

Sarah la regardait avec compassion à travers ses larmes.

— Oh ! tout va bien, dit Charlotte tranquillement. Je ne suis plus amoureuse de lui. Je l'aime beaucoup, mais je ne suis plus amoureuse.

Sarah sourit et renifla.

— Ton malheureux policier ?

Charlotte fut choquée.

— Grand Dieu, non !

Le sourire de Sarah s'épanouit.

Charlotte se pencha en avant. Plus que tout au monde, elle voulait aider et protéger Sarah, retrouver leurs relations d'antan.

— Sarah, dis à Dominic que tu ne le soupçonnes pas sérieusement, que cette terrible pensée t'a simplement effleurée. Mens même, s'il le faut. Mais il ne doit plus s'imaginer que...

— Il ne viendra pas à moi.

— Alors fais le premier pas !

— Non.

Sarah secoua la tête.

— Sarah !

— Je ne peux pas.

Charlotte n'avait plus rien à ajouter. En silence, elle repoussa une mèche de cheveux qui cachait les yeux de Sarah. Puis elle se leva et sortit lentement. Ce bouleversement dans sa vie l'avait trop fatiguée, trop secouée pour qu'elle puisse réagir ce soir. La peur et la pitié viendraient demain.

Chapitre XI

Sarah réfléchit aux paroles de Charlotte, mais ne put se résoudre à parler à Dominic. Il s'était montré si froid ces derniers temps, si distant. Elle craignait une nouvelle rebuffade. Du reste, s'il était réellement blessé, il pouvait facilement venir la trouver.

Ou bien était-ce autre chose ? Eprouvait-il un sentiment de culpabilité d'un autre ordre ? Elle se souvenait des œillades entendues de Lily, suivies d'un rire. À l'époque, Sarah avait refusé de comprendre, même si elle connaissait trop bien les femmes pour ne s'apercevoir de rien. Elle avait pensé que c'était fini, et, pour sa tranquillité d'esprit, elle s'était peu à peu conditionnée à oublier. Et voilà que cela resurgissait dans toute sa cuisante laideur. Était-ce la mort de Lily qui avait ravivé ce souvenir dans la mémoire de Dominic ?

Cependant, s'il lui posait la question, elle lui dirait aussitôt et sans la moindre équivoque qu'elle ne l'avait jamais cru capable de tuer. Ce n'avait été qu'une crainte absurde, passagère, que sa raison avait écartée dès qu'elle se l'était avouée.

Mais il ne vint pas la trouver, et elle ne lui parla pas.

Ces événements avaient changé au moins une chose : les sentiments de Sarah à l'égard de Charlotte. Son aveu expliquait tout. Maintenant, Sarah comprenait pourquoi Charlotte avait montré si peu d'intérêt pour les jeunes gens que maman avait réussi à lui présenter parmi les partis acceptables. À la lumière de cet aveu, elle se souvenait de petits incidents, de mots, de regards, de colères et de larmes inexplicables.

Elle s'étonnait que Charlotte ait pu lui cacher aussi bien son secret... elle n'avait rien remarqué, en dehors même de son mariage avec Dominic. Comment avait-elle pu être aveugle à ce point ? Toute à son bonheur, elle ne s'était jamais préoccupée de Charlotte. Emily s'en était aperçue et, dans un moment de colère, avait trahi sa sœur. C'était difficile à pardonner.

Mais la chose était réglée. Charlotte n'était plus amoureuse. Était-il concevable qu'elle fût attirée par cet affreux policier ? Certainement pas ! Cependant, si une femme était capable d'une telle folie, d'une telle mésalliance, c'était bien Charlotte !

Enfin, ils auraient tout le temps d'y penser si cela arrivait. Papa expédierait la question rapidement, même s'il n'avait pas l'air de réagir au sujet d'Emily et de ce dandy d'Ashworth. Il faudrait qu'elle

lui rappelle d'intervenir, sinon Emily risquait non seulement d'être humiliée, mais déshonorée. Sur le moment, Sarah fut tentée de penser que cela la punirait d'avoir trahi Charlotte, mais peut-être la vie se chargerait-elle de lui donner une leçon sans l'intervention de sa famille.

Deux jours plus tard, Sarah était chez Martha Prebble pour les affaires de la paroisse, quand il fut question de Mrs. Attwood, l'invalides que papa était allé voir le soir de la mort de Lily.

— Pauvre âme, dit Martha avec un petit soupir. C'est une vraie croix.

Sarah se souvint des paroles de papa.

— J'ai entendu dire qu'elle avait tendance à exagérer et qu'elle s'inventait des souvenirs. Peut-être prend-elle ses désirs pour des réalités ?

Martha haussa les sourcils.

— Je n'étais pas au courant. Quand je l'ai vue, elle n'a fait que parler, et toujours de sa gloire passée. Cela dit, j'avoue ne pas avoir écouté avec suffisamment d'attention pour savoir si ce qu'elle racontait était vrai. J'imagine que la pauvre femme est surtout très seule.

— Personne ne lui rend visite ? demanda Sarah dans un élan de pitié, peu désireuse cependant d'y aller elle-même.

— Ses visiteurs sont rares. Comme je vous l'ai dit, elle est plutôt fatigante.

— Elle est invalide, je crois, condamnée à rester chez elle ?

Sarah se sentait obligée de poursuivre. Elle aurait eu honte d'ignorer une femme dans le besoin... surtout si, dans le passé, son mari avait réellement rendu service à papa.

— Absolument pas, répondit Martha, catégorique. Elle ne souffre que des petits maux liés à l'âge.

— Elle n'est pas infirme ? dit Sarah en fronçant les sourcils.

Avait-elle mal compris papa ? Elle essaya de se souvenir précisément de ce qu'il avait dit, mais en vain.

— Non. Mais je suis sûre qu'elle vous serait très reconnaissante de lui rendre visite, juste pour faire un brin de causette.

— Est-elle dans le besoin ? Je veux dire financièrement.

Sarah aurait préféré donner de l'argent plutôt que son temps.

— Ma chère Sarah, comme c'est généreux de votre part ! Je vous reconnais bien là, à vouloir aider votre prochain, à vous sacrifier pour les autres sans épargner votre peine. Mais elle n'est pas démunie, je vous l'assure, excepté moralement. Elle a besoin d'amis, dit Martha d'une voix hésitante, resserrant les mains sur les épaules de Sarah. Et d'un peu de chaleur humaine.

Sa voix s'était voilée, comme si elle luttait contre une forte

émotion. Au début, Sarah en fut gênée, puis elle se souvint de la vertueuse froideur du pasteur et tenta de se mettre à la place de Martha. Curieusement, l'attitude distante de Dominic l'y aida. Elle répondit à l'étreinte de Martha en lui pressant le bras.

— Bien sûr, dit-elle calmement. On en a tous besoin. Je passerai la voir cet après-midi. Je ne peux rien lui apporter cette fois. Je lui rendrai juste une visite, puisque je peux utiliser la voiture. Mais je reviendrai la voir, avec Charlotte ou maman, et je lui offrirai quelque chose, un petit cadeau symbolique.

Martha la regardait, l'œil vitreux.

— Vous n'êtes pas d'accord ? fit Sarah en contemplant son visage pâle. D'après vous, je ne devrais pas y aller avant d'avoir été présentée ?

Le regard de Martha s'éclaircit.

— Bien sûr que si, dit-elle en reprenant son souffle. Il faut y aller, oui. Allez-y aujourd'hui.

— Vous vous sentez bien, Mrs. Prebble ?

Maintenant Sarah s'inquiétait pour elle. Martha paraissait épuisée, à bout. Sarah l'avait-elle involontairement contrariée ? Ou bien songeait-elle à sa propre vie également dénuée d'émotions ?

Sarah prit les mains de Martha et les serra très fort. Puis, quand elle sentit ses muscles se contracter, elle se pencha vers elle, l'embrassa gentiment sur la joue et se dirigea vers la porte.

— Je lui dirai que vous vouliez avoir de ses nouvelles. Ça lui fera sûrement plaisir. Vous donnez tant de vous-même, et à tellement de gens, qu'il ne doit pas y avoir un seul foyer dans la paroisse où l'on ne vous bénisse pas.

Et, avant que Martha pût marmonner une réponse, Sarah s'excusa et partit.

Sarah ne savait pas trop à quoi elle s'attendait, mais la femme qui finit par lui ouvrir la surprit à un point tel qu'elle demeura figée sur le pas de la porte.

— Oui ?

La femme haussa les sourcils, l'air interrogateur.

Sarah déglutit et se ressaisit.

— Je m'appelle Sarah Corde. Je n'ai pas eu le plaisir de vous rencontrer plus tôt, mais Mrs. Prebble m'a tant parlé de vous que j'ai décidé, si toutefois vous êtes d'accord, de faire votre connaissance.

Le visage de l'inconnue s'éclaira aussitôt. C'était une femme séduisante, qui avait dû être belle vingt-cinq ans plus tôt. Les vestiges de cette beauté transparaissaient dans la structure du visage, le mouvement élégant de la chevelure, désormais sans éclat, mais toujours abondante. Sarah ne vit là rien de pathétique, et si cette

femme souffrait de la solitude, elle ne le montrait pas.

— Entrez, je vous en prie, dit-elle, s'effaçant pour que Sarah puisse répondre à son invitation.

Le petit salon était meublé avec une simplicité peu commune, mais Sarah eut l'impression que c'était plus par goût que par manque d'argent. Et curieusement, elle apprécia cette sobriété. C'était plus reposant que les pièces surchargées dont elle avait l'habitude, avec leurs dizaines de photographies, de peintures, d'oiseaux empaillés, de compositions de fleurs séchées, de broderies et d'ornements, et des meubles partout où il y avait de la place. Ici, l'air lui parut plus léger, l'ambiance moins oppressante.

— Merci, dit-elle en s'asseyant dans le fauteuil qu'on lui proposait.

Elle se félicitait de ne pas avoir apporté de nourriture à lui offrir. C'eût été superflu, voire offensant.

— C'est gentil à Mrs. Prebble d'avoir parlé de moi, dit la femme. Malheureusement, je ne la connais pas très bien. Je trouve ces pratiques religieuses...

Elle s'interrompt. À l'évidence, elle venait de se rendre compte que Sarah s'y adonnait probablement, et elle cherchait maintenant à se rattraper.

Sarah se surprit à sourire.

— Ennuyeuses, acheva-t-elle.

Le visage de Mrs. Attwood se détendit.

— Je vous remercie de votre franchise. Je le crains, oui. Elle se consacre aux œuvres de charité, mais il faut être une sainte pour continuer à supporter ces conversations futiles et ces commérages. Des commérages, ma chère, qui ne sont même pas intéressants !

— Les commérages sont-ils jamais intéressants, sauf pour ceux qui les colportent ?

— Bien sûr ! Certains sont pleins d'esprit, d'autres ont l'étoffe des vrais scandales. Ou avaient. Voilà des années que je n'ai pas entendu parler d'un scandale digne de ce nom. Cela dit, presque plus personne ne vient me voir, aujourd'hui. Je suis devenue respectable. Quelle terrible épitaphe !

La curiosité de Sarah s'aiguissait. Qui, précisément, était cette femme ? Jusque-là, elle n'avait rien de la créature pathétique et délirante dont avait parlé papa. Tout au contraire, elle était de compagnie agréable et tout à fait maîtresse d'elle-même.

— L'emploi du mot épitaphe n'est-il pas prématuré ? demanda Sarah en souriant. Vous n'êtes pas encore morte.

— C'est comme si je l'étais, assise dans ce salon de Cater Street, à regarder la vie passer sans me voir. Et puis je n'ai personne pour m'écouter, même si je suis capable de remarques spirituelles ! C'est terrible, ma chère, d'avoir de l'esprit et pas d'auditoire pour l'exercer.

Puis-je vous offrir quelque chose à boire, du thé, peut-être ? Je n'ai pas de bonne, comme vous n'aurez pas manqué de le constater, mais je peux le préparer moi-même, si vous voulez bien m'excuser.

— Oh ! non, je vous en prie.

Sarah tendit la main, comme pour l'arrêter.

— Je viens de prendre le thé avec Mrs. Prebble.

C'était un mensonge, mais elle ne voulait pas déranger son hôtesse.

— À moins, bien sûr, ajouta Sarah, que vous n'en preniez vous-même ? Dans ce cas, permettez-moi de m'en occuper.

— Grand Dieu, mon enfant, vous tenez à vous rendre utile ! Très bien, ce sera tout à fait plaisant de me faire servir. Vous trouverez tout dans la cuisine. S'il y a quelque chose qui vous manque, n'hésitez pas à me le demander.

Un quart d'heure plus tard, Sarah revint avec un grand plateau et du thé pour deux. Elle le servit, puis les deux femmes reprirent leur conversation.

— Vous habitez Cater Street depuis longtemps ? demanda Sarah.

Mrs. Attwood sourit.

— Depuis la mort de mon mari, et depuis que ce cher Edward m'a trouvé cette maison.

— Edward ? Est-ce votre fils ?

La femme haussa ses sourcils bien dessinés, surprise et amusée.

— Juste ciel, non ! Il était mon amant. Notre rencontre date d'il y a plus de vingt-cinq ans. J'avais quarante ans, lui la trentaine.

— Vous ne l'avez pas épousé ?

Elle eut un rire sonore.

— Bien sûr que non ! Il était déjà marié, à une très jolie femme, d'après ce qu'on m'a dit. Et il avait une fille. Ma chère, qu'avez-vous ? Vous êtes toute pâle. Vous avez avalé de travers ?

Sarah était abasourdie. Une pensée inexprimable venait de germer dans son esprit. Elle fixait le visage de cette femme, essayant de l'imaginer telle qu'elle avait pu être vingt-cinq ans plus tôt. Était-ce la véritable raison pour laquelle papa était venu ici ? Était-ce pour ça qu'il avait d'abord menti, disant qu'il était à son club toute la soirée, jusqu'à ce que Dominic le trahisse involontairement ? Était-ce pourquoi il avait refusé de donner à Pitt le nom de la femme et son adresse ?

Plus Sarah cherchait à éluder la conclusion, plus elle s'imposait à elle. Elle s'entendit demander, d'une voix qui venait d'ailleurs :

— Il vous a fait ce cadeau au moment de vous quitter, j'imagine, pour s'assurer que vous seriez bien logée ?

— Comme c'est romantique, dit Mrs. Attwood en souriant. Un adieu grandiose où l'on retient ses larmes, des souvenirs qu'on garde toute sa vie, dans du papier de soie enrubanné ? Il n'est pas mort, ma

chère, pas plus qu'il n'a émigré. En fait, il va parfaitement bien, et nous restons assez bons amis, autant que la discrétion et l'usure du temps peuvent le permettre. Rien d'aussi romantique que vous l'imaginez. Simplement une liaison, devenue une amitié, puis rien de plus qu'une relation entre deux personnes qui partagent des souvenirs agréables.

— Dans ce cas, il ne doit pas habiter loin ?

Sarah s'obstinait encore, dans l'espoir qu'un détail mettrait fin à ses craintes. Chaque fait nouveau était une chance supplémentaire de découvrir qu'il ne pouvait s'agir de papa.

La femme sourit, l'œil pétillant de malice.

— En effet, mais ce serait indiscret de ma part de vous en dire plus. Ce pourrait être quelqu'un que vous connaissez !

— Peut-être, répondit Sarah machinalement.

Elle s'exprimait sur un ton emprunté, mais le chaos régnait dans son esprit. Elle essayait de s'y retrouver entre les fragments de certitudes concernant papa et Dominic. Maman le savait-elle ? Avait-elle toujours su, avait-elle accepté de fermer les yeux ? Y attachait-elle de l'importance ? Ou bien son éducation l'y avait préparée, comme à un attribut de la nature masculine ? Mais les hommes en général étaient différents de votre propre père... ou mari !

Sarah n'admettait pas cette idée, ne pouvait l'admettre. Elle n'avait jamais pensé à un autre que Dominic ; sa vision de l'amour le lui défendait. La fidélité faisait partie de l'amour. On échangeait des promesses et on les tenait. On pouvait à l'occasion se montrer égoïste, déraisonnable ou agressif, négligé ou extravagant. Mais on ne mentait ni en paroles ni en actes.

Elle resta encore un peu pour causer avec Mrs. Attwood, sans trop savoir ce qu'elle disait... des remarques polies et dénuées de sens, des phrases toutes faites que personne n'écoute. Puis elle prit congé et monta dans la voiture pour rentrer à la maison.

Caroline était assise, seule, dans sa chambre. Sarah venait juste de sortir et de refermer la porte.

Elle se sentait engourdie, l'esprit figé, bloqué sur cette seule et unique pensée, la ressassant sans fin, comme si elle allait devenir plus supportable à force de répétition. Edward avait eu une liaison avec une autre femme ; pendant vingt-cinq ans, il avait conservé des liens avec elle, il continuait même aujourd'hui à aller la voir. Était-ce de l'amour ? Les braises d'un amour passé ? Ou bien une dette dont il ne pouvait se libérer ? Voire de la pitié ?

Pauvre Sarah !

Sarah était venue pour qu'elle la conseille, pour s'assurer qu'elle n'était pas seule, victime d'une trahison particulière. Et Caroline avait

été incapable de la réconforter. Sarah s'était troublée. Elle était elle-même trop choquée pour comprendre ce qu'elle faisait et se rendre compte que Caroline n'avait jamais rien su de cette histoire. En une demi-heure, Sarah avait ruiné trente ans de paix.

Caroline s'examina dans le miroir. Ce n'était même pas une question d'âge. L'autre femme était plus vieille ! Qu'Edward lui avait-il trouvé que Caroline n'avait pas ? La beauté, la chaleur humaine, l'esprit, la sophistication ? Ou était-ce simplement de l'amour, un amour irrationnel ?

Pourquoi avait-il quitté sa maîtresse ? Pour éviter le scandale ? À cause des enfants ? Pour un motif aussi banal que l'argent ? Caroline ne le saurait jamais, car comment savoir s'il lui dirait la vérité ?

Cela soulevait une autre question. Allait-elle lui avouer qu'elle était au courant ? Cela ne servirait pas à grand-chose, à présent. D'un autre côté, arriverait-elle à le cacher ? Elle ne pourrait décemment plus éprouver la même chose pour lui. Les années avaient créé entre eux un sentiment de familiarité, un certain détachement vis-à-vis de leur mode de vie, l'habitude de passer sur les petits défauts et les faiblesses de l'autre. Mais il y avait toujours eu cette confiance, cette certitude que les inconvénients n'étaient que superficiels.

Ses pensées revenaient sans cesse sur cette femme. Quel genre de personne était-ce ? Avait-elle aimé Edward, s'était-elle livrée corps et âme à lui ? Ou bien était-ce une simple liaison, à classer dans les profits et pertes, une histoire de prestige, d'intérêt, un désir de sécurité, la recherche du plaisir ? Que lui avait-elle donné que Caroline ne pouvait lui donner ?

Elle essaya de se remémorer l'état d'esprit de ces premières années. Sarah devait être une toute petite fille, Charlotte une nouveau-née, quant à Emily, on n'y pensait pas encore. Était-ce la cause de cette liaison ? Avait-elle été trop absorbée par les enfants ? L'avait-elle négligé ? Certainement pas. Elle croyait se souvenir d'heures innombrables passées ensemble, de longues soirées à la maison, de soirées dehors, de dîners, de fêtes et même de concerts. Ou bien était-ce plus tard ? Les dates se brouillaient, se télescopaient.

Avait-il aimé cette autre femme, ou n'était-ce qu'une distraction, l'assouvissement d'un désir ? Tout le passé n'était-il qu'un mensonge ?

L'idée qu'il eût aimé Mrs. Attwood effrayait, blessait profondément Caroline, altérait des années de sentiments, brisait la sérénité, détruisait toute tendresse, toute confiance. Même le fait qu'il pût s'agir d'un simple désir ne la consolait guère.

Elle frissonna. Elle se sentait souillée, comme envahie d'une substance impure dont elle ne pouvait se débarrasser. Le souvenir de ses gestes tendres, de leur intimité, devint une offense, qu'elle voulait oublier, parce qu'elle ne pouvait l'anéantir.

Elle se leva, arrangea machinalement sa coiffure, rajusta sa robe. Elle devait descendre et présenter à la famille une façade qui masquerait, au moins en partie, son chagrin et son désarroi.

Grand-mère remarqua que quelque chose n'allait pas, à la fois chez Caroline et Sarah. Tout d'abord, elle crut qu'elles s'étaient querellées et, naturellement, elle voulut savoir pourquoi. Le lendemain matin, Sarah se trouvait dans le petit salon. Grand-mère entra, en apparence pour s'informer des dispositions à prendre pour le thé de l'après-midi, savoir quels visiteurs ils attendaient ; en réalité pour découvrir la nature de la querelle.

— Bonjour, Sarah, ma chérie, dit-elle ostensiblement.

— Bonjour, grand-mère, répondit Sarah, sans lever les yeux de la lettre qu'elle écrivait.

— Tu es un peu pâlotte. Tu n'as pas bien dormi ? poursuivit grand-mère en s'asseyant sur le sofa.

— Si, merci de vous en inquiéter.

— Tu es sûre ? Tu me parais un peu nerveuse.

— Je me sens parfaitement bien, merci. Ne vous tracassez pas pour moi.

Grand-mère profita de l'occasion.

— Mais je me fais du souci, ma chérie. Je ne puis m'en empêcher, quand je vous vois, toi et maman, fatiguées et contrariées. S'il y a eu quelque désaccord entre vous, je pourrais peut-être vous aider à le régler ?

Si Charlotte s'était trouvée à la place de Sarah, elle aurait rétorqué sans ménagement que grand-mère risquait plutôt d'envenimer la situation, mais Sarah étant Sarah, elle demeura polie, du moins dans ses propos.

— Nous ne nous sommes pas disputées, grand-mère. Nous sommes très proches l'une de l'autre.

Elle sourit avec une amertume non dissimulée.

— En fait, nous sommes unies dans le malheur.

— Le malheur ? De quel malheur s'agit-il ? Je ne suis pas au courant.

— C'est normal. Ça s'est passé il y a vingt-cinq ans.

— Que veux-tu dire, pour l'amour du ciel ? demanda grand-mère. Que s'est-il passé il y a vingt-cinq ans ?

Sarah battit en retraite.

— Rien que vous ayez besoin de savoir. C'est fini, à présent.

— Cela vous rend encore malheureuses, ta mère et toi, ce n'est donc pas fini ! dit grand-mère d'un ton sec. Que s'est-il passé, Sarah ?

— Les hommes, répondit Sarah. La vie. Peut-être même que cela vous est arrivé, à vous aussi.

Elle eut un petit sourire crispé.

— Ça ne m'étonnerait pas ! Ça ne m'étonnerait pas du tout !

— De quoi parles-tu ? Quoi, les hommes ?

— Ils sont superficiels, fourbes et hypocrites ! s'exclama Sarah, furieuse. Ils prêchent une chose et en pratiquent une autre. Ils ont des principes pour eux, et d'autres pour nous.

— Certains, oui. Forcément. Mais pas tous. Il existe des hommes honnêtes et droits. Ton père en est un. Je suis désolée si ce n'est pas le cas de ton mari.

— Papa ! siffla Sarah. Espèce de vieille imbécile ! C'est le pire de tous. Dominic a peut-être porté ses regards là où il ne fallait pas, mais il n'a jamais entretenu une maîtresse pendant vingt-cinq ans !

Ces mots ne signifiaient rien pour grand-mère. C'était un mensonge grotesque. Sarah devait avoir perdu la raison. Le choc ressenti en découvrant les frasques de Dominic avait dû la rendre momentanément folle. Évidemment, épouser un aussi beau garçon ne pouvait conduire qu'au désastre. Grand-mère le savait depuis le début. Elle l'avait dit à Caroline. Mais, bien entendu, Caroline n'écoutait jamais.

— Sottises ! dit-elle avec humeur. C'est infantile, et ridicule, de tenir des propos pareils. Je veux bien t'excuser pour cette fois, car tu es perturbée par ce que tu as découvert sur ton mari et que j'aurais pu prédire dès le début. En fait, je l'avais dit à ta mère. Mais si tu répètes de telles calomnies sur ton père ailleurs que dans cette pièce, ou en présence d'autres personnes, je te...

Elle hésita, ne sachant quelle menace employer pour faire peur à Sarah.

— Vous feriez quoi ? dit Sarah durement. Vous prouveriez que c'est faux ? C'est impossible ! Si vous avez un après-midi à perdre, je vous emmènerai la voir ! Elle est vieille, plus vieille que papa, mais encore très séduisante. Elle a dû être très belle.

— Sarah ! Cela n'a vraiment rien de drôle. Reprends-toi immédiatement. C'est un ordre ! Si tu ne peux pas, alors monte t'étendre jusqu'à ce que tu sois calmée. Respire des sels, et passe-toi le visage sous l'eau froide.

— L'eau froide ! Papa a une maîtresse, et vous me suggérez de régler le problème en me passant la figure sous l'eau froide ! s'écria Sarah, élevant la voix pour souligner le ridicule de la situation.

« Vous avez également offert des sels à maman ? C'est ce que vous faisiez, respirer des sels ? Grand-père entretenait-il une maîtresse, lui aussi ?

Ses paroles éveillèrent de vieux souvenirs déplaisants.

— Sarah, tu deviens hystérique ! dit grand-mère sèchement. Sors de cette pièce. Tu te conduis comme une servante. Ressaisis-toi et

tâche de rester digne. Tu ferais mieux de t'allonger jusqu'à ce que tu recouvres ton bon sens.

Comme Sarah ne bougeait pas, grand-mère s'emporta.

— Tout de suite ! fit-elle en haussant le ton. Je dirai à ta mère que tu ne te sens pas bien. Je ne souhaite pas que tu te donnes en spectacle, et toi non plus, j'en suis sûre. Imagine qu'un domestique entre ! Tu veux qu'on parle de toi à l'office ? Et dans les offices de toutes les maisons de la rue ?

Sarah sortit avec un regard haineux.

Grand-mère s'assit lourdement. Quelle horrible matinée ! Sarah ! Avait-on idée de faire des allégations aussi choquantes ! Elle devait avoir complètement perdu le contrôle d'elle-même.

Edward avait sans doute commis les indiscretions habituelles, mais cela ne pouvait lui valoir d'être accusé de déloyauté ! Demander à un homme de ne pas fauter en trente ans de mariage était impensable. N'importe quelle femme savait cela. On acceptait cet état de choses, on le supportait avec courage et surtout avec dignité.

Mais installer une maîtresse dans une maison et subvenir à ses besoins matériels, c'était différent. C'était impardonnable. Comment Sarah osait-elle suggérer cela ? Quels que fussent ses griefs contre Dominic, salir le nom de son père d'une telle manière était inexcusable. Et certainement pas fondé.

Vraiment ?

Grand-mère se disait qu'Edward ne pouvait s'être conduit de la sorte, quand Charlotte entra. Elle aussi avait la mine sombre et paraissait tendue. De toute façon, elle était bizarre, fantasque et d'humeur changeante. Peut-être était-elle également déçue par Dominic. Tout à fait stupide, cet entichement pour Dominic. Charlotte aurait réellement dû dépasser le stade des amours infantiles.

— Qu'y a-t-il, Charlotte ? demanda-t-elle. Tu n'as tout de même pas prêté foi aux divagations de Sarah ?

Charlotte fit brusquement volte-face. Grand-mère prit une nouvelle inspiration.

— Elle est bouleversée, naturellement, d'avoir découvert que Dominic était faillible, mais elle s'en remettra, si tu l'aides, au lieu de répandre la tristesse autour de toi comme un personnage de tragédie. Ressaisis-toi, ma fille, cesse d'être égoïste.

— Et maman ? dit Charlotte avec amertume. Elle va se ressaisir et s'en remettre, elle aussi ?

— Je ne vois pas de quoi elle devrait se remettre ! riposta grand-mère, cinglante. Je m'étonne que tu sois assez sotte et crédule pour écouter Sarah. Tu ne vois donc pas qu'elle est perturbée ?

— Évidemment qu'elle est perturbée ! Moi aussi, je le suis. Et si vous ne l'êtes pas, alors vos critères moraux sont différents des miens !

C'en était vraiment trop ! Grand-mère se sentit outragée au point de manquer de souffle. L'insolence de Charlotte dépassait les bornes.

— Mes critères moraux sont différents des tiens, c'est sûr ! dit-elle avec aigreur. Je ne suis pas tombée amoureuse du mari de ma sœur !

— Vous n'avez jamais été amoureuse, oui, rétorqua Charlotte, glaciale.

— Je n'ai jamais perdu le contrôle de moi-même, dit grand-mère méchamment, si c'est ça que tu appelles « être amoureuse ». À mon sens, les émotions excessives ne sont pas une excuse pour avoir un comportement immoral. Si tu avais reçu une éducation convenable, tu penserais de même !

C'était la chance que Charlotte attendait. Une expression de triomphe farouche illumina ses traits.

— Vous voilà prise à votre propre piège, grand-mère. Si l'éducation est en cause, alors qu'est-il arrivé à papa ? Pourquoi ne lui avez-vous pas expliqué qu'on ne trahit pas sa femme et ses enfants en entretenant une maîtresse pendant vingt-cinq ans ?

Grand-mère sentit le sang lui monter au visage. Elle avait la tête qui tournait, de peur, d'indignation... et du fait que son corset était trop serré.

— Comment oses-tu répéter des mensonges aussi méchants et injustifiés ! Va dans ta chambre ! Si ce n'était pas à la fois embarrassant et blessant pour ton père, je te demanderais d'aller lui présenter tes excuses.

— À mon avis, ce serait embarrassant pour vous deux, dit Charlotte avec un sourire cynique. Vous verriez à sa tête qu'il est coupable et vous seriez obligée de revenir sur vos déclarations, ainsi que sur bon nombre de vos principes.

— Sottises ! fit grand-mère, glaciale.

Elle ne laisserait pas Edward se faire critiquer par cette enfant insolente. Comment Sarah osait-elle répandre ces calomnies partout ? C'était impardonnable.

— Il est possible que ton père ait satisfait à certains penchants – tous les gentlemen le font –, mais rien de malhonnête, ni de déshonorant, comme tu le suggères. Parler de trahison est ridicule !

Charlotte eut une moue de dégoût.

— Dominic me plaisait. Et bien que je n'aie rien dit, jamais mentionné mon attachement, je suis immorale. Papa, qui garde une maîtresse pendant vingt-cinq ans, lui achète une maison et l'entretient, se comporte en gentleman, c'est tout. Il n'y a là rien de déshonorant. Espèce d'hypocrite ! Je sais qu'il y a une échelle de valeurs pour les femmes, et une autre pour les hommes, mais même vous ne pouvez la rendre élastique à ce point-là !

« Pourquoi, continua Charlotte, serait-ce un péché impardonnable

pour une femme que de trahir un homme, et une peccadille, rien qui mérite de s'y arrêter, quand un homme trahit une femme ? Un péché est un péché, aucun doute là-dessus, quel que soit celui qui le commet. Simplement, certains devraient bénéficier d'un surcroît d'indulgence pour cause d'ignorance ou de plus grande faiblesse ? Est-ce le fléau de l'homme, une faiblesse plus marquée ? On dit toujours que c'est nous, les plus faibles, ou bien est-ce seulement physiquement ? Sommes-nous censées être plus fortes moralement ?

— Ne dis pas de sottises, Charlotte !

Mais le ton de la vieille dame avait perdu son tranchant. Elle revit le visage de Caroline, au petit déjeuner. À moins qu'elle ne se fût grandement trompée, il y avait des traces de larmes, soigneusement poudrées. Grand-mère avait encore une assez bonne vue pour s'en apercevoir.

Caroline croyait à cette trahison.

Était-ce possible ? Edward avait-il eu une autre femme toutes ces années ? Et quel genre de femme ?

Grand-mère regarda le visage dur et meurtri de Charlotte.

Charlotte la vit hésiter, vit le doute, le dégoût passer dans son regard.

Le froid de la désillusion s'insinua dans l'esprit de grand-mère, lui laissant la sombre conviction qu'il devait y avoir du vrai dans cette histoire. Elle avait toujours adoré Edward, s'était accrochée à l'image de son père en lui et, d'une certaine manière, à celle de sa jeunesse et des souvenirs agréables qui s'y rattachaient. Elle voyait en Edward la quintessence de ce qu'il y avait d'admirable chez un homme : le meilleur de son père, sans le pire.

À présent, elle était obligée d'admettre qu'elle l'avait vu ainsi parce qu'elle le regardait de loin. Eût-elle regardé de plus près, comme Caroline, elle aurait repéré ses défauts. Et le choc aurait été moindre. Car non seulement ses certitudes à propos d'Edward étaient ébranlées, mais les siennes propres. Les anciennes valeurs s'écroulaient, et il n'y avait rien pour les remplacer. Grand-mère se sentit vieille et cruellement seule. Le monde auquel elle appartenait était mort, et ses vestiges, qui perduraient chez son fils, l'avaient trahie.

Elle en voulait à Charlotte de l'avoir mise face à la réalité.

— Tu n'es pas forte, Charlotte, dit-elle méchamment, répondant à sa question. Tu es dure. C'est pour ça que Dominic t'a préféré Sarah.

Grand-mère chercha quelque chose de plus blessant encore.

— Jamais un homme ne t'aimera. Tu es dénuée de toute féminité. Et ce malheureux policier te trouve à son goût parce qu'il est vulgaire et ne sait pas les qualités d'une dame. Il se dit que, grâce à toi, il pourrait s'élever socialement. Bien entendu, même si tu acceptais cet homme – et ce pourrait bien être ta seule demande en mariage –, tu ne

l'élèverais pas jusqu'à ta condition sociale. Il est né vulgaire et le restera. Et là peut-être d'ailleurs est ta vraie place !

Charlotte était livide.

— Vous n'êtes qu'une horrible mégère, dit-elle doucement. Cela ne m'étonnerait pas que grand-père aussi ait eu une maîtresse, pour vous fuir. Peut-être était-ce quelqu'un de gentil. Peut-être que papa a eu un mauvais exemple sous les yeux. Il est possible qu'il ne soit pas vraiment fautif. C'est quelque chose que j'ai appris de votre policier vulgaire : combien nos parents nous modèlent, combien ils influent non seulement sur notre éducation, notre condition sociale, le fait que nous soyons riches ou pauvres, mais aussi sur nos valeurs. En vous regardant, je me dis que papa n'est pas forcément coupable.

Sur ce, Charlotte tourna les talons et se dirigea vers la porte, laissant grand-mère suffocante, la gorge noyée, ses baleines lui rentrant dans la chair comme des couteaux. Elle appela à l'aide, espérant instinctivement susciter la pitié, mais Charlotte avait déjà refermé la porte.

Le déjeuner fut épouvantable et consommé dans un silence presque total. Après quoi chacun trouva une excuse pour s'éclipser le plus vite possible. Emily dit qu'elle allait chez la couturière. Maman voulait-elle bien l'accompagner pour qu'elle ne sorte pas seule ? Grand-mère eut un regard méchant pour Charlotte, puis déclara qu'elle montait dans sa chambre, car elle se sentait extrêmement mal. Sarah exprima le désir de rendre visite à Martha Prebble, femme sympathique et sage. L'ambiance chez le pasteur était peut-être pesante à force de vertu, mais se libérer des pensées chamelles et des péchés de la chair convenait de mieux en mieux à Sarah.

— Sarah, tu ne devrais pas y aller seule, dit Charlotte rapidement. Veux-tu que je vienne avec toi ?

C'était bien la dernière chose qu'elle avait envie de faire, mais depuis la première visite de Dominic dans cette maison, depuis qu'elle avait tout juste cessé d'être une enfant, c'était la première fois que Charlotte se sentait aussi proche de Sarah. Elle souffrait pour sa sœur, pour la déception, la dépossession, le choc qu'elle endurait. Charlotte partageait ces émotions d'autant plus qu'elle aussi avait aimé Dominic. Bien sûr, leurs rapports étaient différents. Elle était d'ailleurs surprise de s'en remettre aussi facilement. Son amour était-il plus superficiel qu'elle ne l'avait cru, un amour né non pas de la connaissance, mais de l'imagination ? Sarah, en revanche, perdait une intimité, des moments partagés, des faits, pas des rêves.

Sa sœur la regardait.

— Non, merci, dit-elle avec son plus beau sourire. Je sais à quel point tu détestes le pasteur, or il pourrait bien être chez lui. Et s'il

n'est pas là, j'aimerais autant parler avec Martha seule à seule.

— Je pourrais venir et te laisser devant la porte, insista Charlotte.

— Ne sois pas ridicule ! Dans ce cas, il faudrait que tu reviennes seule. Je ne risque rien. Ce détraqué est sans doute déjà parti. Ça fait un moment qu'il ne s'est rien passé. Nous nous sommes probablement trompés. Il devait venir des taudis, et il a dû y retourner.

— Ce n'est pas l'avis de l'inspecteur Pitt, fit Charlotte, se levant à moitié.

— Es-tu aussi éprise que lui ? s'enquit Emily en haussant les sourcils. Il n'est pas infallible, tu sais !

— J'irai directement chez le pasteur, puis de maison en maison pour les œuvres paroissiales, déclara fermement Sarah. Je pense que Martha m'accompagnera. Je n'ai donc rien à craindre ! Ne vous tracassez pas. Je vous verrai tous ce soir. Au revoir.

Les autres partirent également, et Charlotte se retrouva seule sans aucun projet particulier. Elle chercha rapidement une occupation qui lui éviterait de s'appesantir sur papa ou sur Dominic, sur la douleur que causait la désillusion, sur la sottise d'idéaliser les gens. Et, par-dessus tout, demeurait la peur terrible de l'assassin. Car en dépit de ce que pensaient Sarah et Emily, Charlotte ne croyait pas un instant qu'il eût regagné les quartiers pauvres d'où il était censé venir. Il habitait Cater Street, ou à proximité. Charlotte le sentait au plus profond d'elle-même.

Il était trois heures moins vingt. Elle était occupée à écrire une série de lettres à des parents éloignés avec qui elle se devait de correspondre de temps à autre, lettres dont elle retardait la rédaction comme une corvée, lorsque Maddock vint lui annoncer que l'inspecteur Pitt était à la porte et souhaitait la voir.

Charlotte en éprouva un plaisir déraisonnable, presque un soulagement, comme s'il pouvait, d'une certaine façon, alléger son sentiment de désillusion. Cependant, elle avait également peur de lui. Tout le monde à la maison savait le comportement de papa, même s'ils n'en discutaient jamais à plusieurs. On n'en parlait que sur le ton de la confidence. Pourtant, il semblait que la maison elle-même fût au courant. Si papa était capable d'une telle trahison, d'une tromperie de vingt-cinq ans, quels autres secrets ne leur avait-il pas cachés ? Cette autre existence dont ils ignoraient tout pouvait contenir toutes sortes de choses. Peut-être papa lui-même n'en était-il pas totalement conscient ?

Cette pensée monstrueuse avait tourmenté Charlotte pendant des heures. Elle la laissait en paix, à présent. Était-il possible qu'un homme se conduise de cette façon ? Pouvait-il avoir eu d'autres maîtresses ? Avoir fait des avances aux jeunes filles assassinées ? Puis, plutôt que d'être découvert, les avoir tuées ? Certainement pas !

Papa ? Que s'imaginait-elle, grand Dieu ? Elle avait connu papa toute sa vie. Il l'avait tenue sur ses genoux, avait joué avec elle quand elle était petite. Elle se souvenait d'anniversaires, de Noël, de jouets qu'il lui avait offerts.

Mais pendant tout ce temps, il avait fréquenté une autre femme habitant à deux pas de chez eux ! Et la pauvre maman ne l'avait jamais su !

— Miss Charlotte ?

Maddock la ramena au moment présent.

— Oui, Maddock, faites-le entrer.

— Souhaitez-vous que j'apporte des rafraîchissements, Miss ?

— Certainement pas, dit-elle un peu sèchement. Je doute qu'il reste plus d'une demi-heure.

— Bien, Miss.

Maddock se retira. Quelques instants plus tard, Pitt fit son entrée. Il était aussi débraillé que d'habitude et arborait son sempiternel sourire.

— Bonjour, Charlotte, dit-il gaiement.

Elle fronça les sourcils pour signifier que cette familiarité lui déplaisait, mais il ne s'en émut guère.

— Bonjour, Mr. Pitt. Pouvons-nous à nouveau vous aider dans votre enquête ? Avez-vous l'impression d'approcher du but ?

— Oh ! oui, nous avons éliminé beaucoup plus de possibilités que prévu.

Il souriait toujours. Avait-il donc une peau si épaisse que rien ne pénétrait en dessous ?

— Je suis bien contente de l'apprendre. Dites-moi, vous interrogez beaucoup de gens ?

Il haussa les sourcils.

— Quelque chose vous chagrine, déclara-t-il.

C'était un constat, quoique teinté d'une légère interrogation.

— Plusieurs choses me chagrinent, mais aucune d'elles ne vous regarde, répondit-elle froidement. Ça n'a rien à voir avec l'assassin.

— Si elles vous chagrinent, alors elles me concernent.

Elle se retourna et vit qu'il la regardait gentiment, et même plus que gentiment. Cette expression, que Charlotte n'avait jamais vue chez un homme, la troubla profondément. Le sang lui monta au visage. Une chaleur inaccoutumée l'envahit. Elle détourna la tête, désemparée.

— C'est très aimable de votre part, dit-elle maladroitement, mais ce sont des problèmes de famille, qui se résoudront d'eux-mêmes le moment venu.

— Êtes-vous toujours inquiète à propos d'Emily et de George Ashworth ?

Elle les avait totalement oubliés, mais c'était une échappatoire

idéale à la réalité. Et Pitt lui-même lui avait tendu la perche.

— Oui, mentit-elle. J'ai peur qu'il ne la fasse souffrir. Elle n'est pas de son milieu, il va finir par se lasser d'elle. Après quoi, la réputation d'Emily sera ruinée, et elle n'aura gagné qu'une immense déception amoureuse.

— Vous croyez qu'il ne la demandera pas en mariage parce qu'il est d'un milieu supérieur au sien ? demanda Pitt.

C'était une question idiote, et elle lui en voulut de l'avoir posée.

— Evidemment qu'il ne la demandera pas en mariage ! Les hommes de son rang se marient soit pour des raisons familiales, soit pour des raisons matérielles. Emily ne correspond à aucun des deux cas de figure.

— Vous trouvez ça bien ?

Charlotte fit volte-face.

— Bien sûr que non ! C'est lâche, méprisable. Mais c'est ainsi.

Elle vit le sourire sur le visage de Pitt, et aussi autre chose. Était-ce de l'espoir ? Charlotte sentit ses joues s'enflammer. C'était absurde ! Elle prit une grande inspiration et tenta de recouvrer son sang-froid.

Il la regardait toujours, mais cette fois avec l'air de se moquer de lui-même. Très gentiment, il l'aida à se sortir de l'embarras.

— Je pense que vous vous faites trop de souci pour Emily. Elle est bien plus réaliste que vous ne semblez le croire. Ashworth s'imagine peut-être qu'il mène le jeu, mais à mon avis, qu'il l'épouse ou non, la décision appartiendra à Emily. Une femme comme elle pourrait être un atout pour un homme dans sa position. Emily est beaucoup plus intelligente que lui, et suffisamment fine pour le lui cacher, ne jamais lui laisser sentir une quelconque infériorité. Elle réussira, mais elle le convaincra qu'il s'agissait de son idée à lui.

— Vous la faites passer pour une... intrigante.

— Elle l'est.

Pitt sourit.

— Elle est votre opposé en tout. Au moment où vous chargez tête baissée, Emily attaquera par la bande et surgira par-derrière.

— À vous entendre, c'est *moi* qui suis stupide !

Son sourire s'épanouit franchement.

— Pas du tout. Jamais vous ne pourriez conquérir Ashworth, mais vous avez également l'intelligence de ne pas le vouloir !

Charlotte se détendit malgré elle.

— Ça, c'est certain. Pourquoi êtes-vous venu, Mr. Pitt ? Sans doute pas pour parler à nouveau d'Ashworth et d'Emily ? Vous n'avez toujours pas progressé, sur les traces de l'assassin ?

— Je ne suis pas sûr d'avoir progressé, dit-il honnêtement. Une fois ou deux, j'ai cru le tenir, mais c'était une fausse alerte. Si seulement nous savions pourquoi ! Pourquoi il a fait ça, pourquoi ces filles-là.

Pourquoi pas une victime parmi des centaines d'autres jeunes filles ? N'était-ce réellement que le hasard ?

— Mais...

Elle hésita.

— ... si ce n'est que le hasard... comment allez-vous jamais le trouver ? Ce pourrait être n'importe qui !

— Je sais.

Il ne lui offrait ni faux espoirs ni propos rassurants. Elle lui en sut gré, tout en le lui reprochant intérieurement. Elle voulait être rassurée et elle voulait la vérité. Apparemment, les deux n'étaient pas compatibles.

— Il n'y a pas de lien, il n'existe pas quelqu'un qu'elles connaissaient toutes et qui... ?

— Nous continuons à chercher. C'est pour ça que je suis venu, aujourd'hui. J'aimerais parler à Dora, si possible, et aussi à Mrs. Dunphy. J'ai entendu dire que Dora était amie avec la bonne des Hilton, beaucoup plus proche d'elle qu'elle n'a bien voulu l'admettre. Elle l'a peut-être nié par peur. Nombre de gens gardent les informations pour eux. Un meurtre, ils trouvent ça scabreux et pensent que le simple fait de savoir quelque chose fait rejallir le scandale sur eux. Ils se sentent coupables par association.

Il esquissa une moue désabusée.

— Et Mrs. Dunphy ? dit Charlotte. Elle pourrait bien avoir gardé une information pour elle. Elle déteste le scandale.

— J'en suis certain. Tous les bons domestiques font ça, ils en font même plus que leurs maîtres, si toutefois c'est possible. En fait, j'ai seulement besoin d'une confirmation. Histoire que Dora cesse de se dérober. Elle peut me mentir, à moi, mais, comme la plupart des bonnes, elle n'osera pas mentir à la cuisinière.

Charlotte sourit. C'était parfaitement vrai.

Puis une autre pensée lui traversa l'esprit. N'avait-il rien d'autre à demander ? Et même si c'était tout, Dora ou Mrs. Dunphy dévoileraient-elles, sans le vouloir, la tension qui actuellement régnait dans la maison ? C'était une illusion dictée par l'instinct de conservation, par la dignité, de supposer que les domestiques ignoraient tout des larmes et des querelles de l'étage supérieur. Ils avaient des yeux, des oreilles, ils étaient curieux. Quelqu'un était forcément au courant. Les commentaires seraient discrets, voire compatissants, mais il y aurait des commentaires. Evidemment, ils ne sortiraient pas de la maison. On pouvait compter sur leur loyauté, la fierté d'appartenir à la maisonnée, mais ils sauraient.

— Voulez-vous que je l'appelle ? proposa Charlotte.

Elle pensait pouvoir contrôler la situation, de façon à empêcher tout dérapage.

— À moi non plus, elle ne mentira pas.

Pitt la regarda en plissant les yeux.

— Ne vous donnez pas cette peine. En outre, je crains qu'elle ne répugne à parler devant vous. Je ne souhaite pas non plus l'interroger en présence de Mrs. Dunphy. Je veux seulement avoir confirmation de ce que je pense auprès de Mrs. Dunphy, puis utiliser l'information pour inciter Dora à parler. Si elle a fait quelque chose de répréhensible à vos yeux, elle ne le dira pas en votre présence, mais elle pourrait me le dire à moi.

Charlotte aurait voulu protester, invoquer une raison d'assister à l'entretien, mais elle ne trouva rien de plausible. Pourtant, il ne fallait pas que Pitt apprenne l'histoire de papa et de cette femme. Il considérerait cela comme une trahison, tout comme elle, une forme de déloyauté que l'on peut pardonner en théorie, mais qu'on n'oublie jamais. Le respect anéanti, on ne pouvait plus jamais accorder sa confiance.

C'était stupide. Pitt était un homme, et pour lui, comme pour tous les hommes, c'était une situation banale, acceptable... du moment qu'une femme ne se permettait pas la même chose. Peut-être s'inquiétait-elle inutilement. Pour les hommes, un meurtre était très différent de l'adultère.

— Comment va votre brigadier ? demanda-t-elle dans l'espoir de le retenir, le temps qu'elle trouve un prétexte pour l'empêcher de voir Dora seul à seule.

— Il va mieux, merci.

Si cette question le surprit, il n'en montra rien.

— Vous en avez un autre ?

— Oui.

Il sourit.

— Il vous plairait, ajouta-t-il. C'est un personnage amusant. Un peu comme Willie.

— Ah oui ?

Son intérêt était tout à fait sincère. Et puis, c'était toujours quelques minutes de gagnées.

— À mon avis, dit Charlotte, Willie ne serait pas très à l'aise en policier.

— Oh ! Dickon était mal à l'aise au début, car il a dû travailler très jeune, et, naturellement, il lui a été plus simple de trouver des emplois malhonnêtes. Il a acquis une excellente connaissance de la pègre. Et ensuite, après l'avoir échappé belle, il a jugé qu'il serait plus sûr d'user de ses connaissances du côté de la loi que contre elle.

Pitt eut un grand sourire.

— En fait, il est tombé fou amoureux d'une jeune fille d'un rang social plus élevé que le sien. Il lui a promis de se ranger si elle

l'épousait. Jusqu'ici, il a tenu parole.

— Pourquoi a-t-il dû trouver du travail si jeune ?

Charlotte avait réellement envie de le savoir, tout en souhaitant tenir Pitt à distance de la cuisine. Elle avait un souvenir très vif du visage ironique et désabusé de Willie, et mentalement, elle voyait ce Dickon sous les mêmes traits.

— Son père est mort à une pendaison, en 47 ou 48, et sa mère s'est retrouvée seule avec cinq enfants. Dickon était le dernier. Les quatre autres étaient des filles.

— Oh non ! Comment a-t-elle fait ? Faut-il être irresponsable pour commettre un crime passible de la peine de mort !

Charlotte ne pouvait penser qu'à cette pauvre femme avec cinq enfants à nourrir.

— Il n'a pas été pendu, rectifia Pitt. Il s'est fait tuer pendant une pendaison. Les pendaisons étaient publiques à l'époque et considérées comme une attraction.

Charlotte ne le crut pas.

— Les pendaisons ? Ne soyez pas ridicule. Qui aurait envie de voir un criminel se balancer au bout d'une corde ?

Elle déglutit avec effort, les narines dilatées de dégoût.

— Beaucoup de gens, répondit Pitt, sérieux. C'était un vrai spectacle. Des centaines de personnes y assistaient ; d'autres venaient leur faire les poches, jouer, vendre des petits pains, des bigorneaux et des marrons chauds en hiver. Sans oublier les déplorables combats de chiens pour exciter le public.

« Les pauvres se massaient sur le pavé, tandis que les gens de qualité, les gentlemen, louaient des pièces dans les maisons voisines, avec les fenêtres donnant sur la place...

— C'est obscène ! s'exclama Charlotte farouchement. C'est dégoûtant !

— Ils les louaient très cher, continua Pitt comme si elle n'avait rien dit. Malheureusement, l'excitation liée à la pendaison gagnait souvent la foule. Des bagarres éclataient partout. Le père de Dickon fut battu à mort dans une de ces rixes.

L'horreur qui se lisait sur le visage de Charlotte arracha un petit sourire à Pitt.

— Il n'y a plus de pendaisons publiques. Maintenant, laissez-moi parler à Dora. Je ne sais pas si je découvrirai ce dont vous avez si peur, mais je dois essayer.

Elle déglutit à nouveau.

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire ! Demandez à Dora tout ce que vous désirez. Il n'y a rien que je craigne, excepté l'assassin, et je ne suis pas la seule.

— Mais vous avez peur que ce soit quelqu'un que vous connaissez,

n'est-ce pas, Charlotte ?

— Ce n'est pas quelqu'un que je connais ? Que nous connaissons tous ? demanda-t-elle.

Il ne servait plus à rien de mentir.

— En tout cas, je sais que ce n'est pas moi, dit-elle, une face cachée de mon être, sombre et terrible, dont j'ignore l'existence. Mais tout homme doué d'imagination doit y avoir songé au moins une fois, au cœur de la nuit.

— Et vous y avez pensé pour eux, conclut-il gentiment. Votre père, Dominic, George Ashworth, Maddock, probablement le pasteur et le sacristain. Pour lequel tremblez-vous à présent, Charlotte ?

Elle ouvrit la bouche pour protester, puis comprit que c'était inutile. Elle refusa simplement de se compromettre.

Pitt effleura sa main, sortit dans le couloir et se dirigea vers la cuisine à la recherche de Dora.

Chapitre XII

Charlotte retourna à ses lettres, puisque Pitt ne voulait pas interroger Dora en sa présence. Elle ignorait s'il avait l'intention de revenir la voir avant de partir, s'il lui parlerait de son entretien avec Dora, dans la mesure où il présentait un quelconque intérêt. Pendant un quart d'heure, elle pensa seulement à ce qui se disait dans la cuisine... elle se demandait si Pitt s'intéressait à autre chose qu'à la bonne des Hilton, ou s'il apprendrait, même par hasard, cette histoire sur papa et la femme de Cater Street.

Lorsqu'elle se résolut finalement à écrire, Charlotte rédigea des lettres décousues, sans doute pleines de redites et de phrases sans queue ni tête. Cependant, c'était mieux que de se laisser obnubiler par ce qui se passait dans la cuisine.

Vers quatre heures, il commença à faire nuit. Le brouillard montait du fleuve en tourbillonnant et formait déjà un halo autour des réverbères dans la rue.

Maman et Emily revinrent quelques minutes plus tard. Elles avaient froid et n'étaient pas contentes de la robe. Elles sonnèrent pour avoir du thé et demandèrent si Sarah était rentrée.

— Non, dit Charlotte avec un léger froncement de sourcils. L'inspecteur Pitt est passé. Il est peut-être même encore là.

Maman leva les yeux, l'air agité.

— Pourquoi est-il venu ?

Nourrissait-elle les mêmes craintes que Charlotte : que Pitt découvre la liaison entre papa et Mrs. Attwood ? Charlotte préféra ne pas poser la question, au cas où sa mère n'y avait pas songé.

— Parce que Dora connaissait bien la bonne des Hilton, mais ne l'a pas dit, semble-t-il, répondit-elle.

— Pourquoi Dora aurait-elle menti ? s'enquit Emily.

Elle reposa sa tasse toujours pleine, car le thé était trop chaud.

— De toute façon, ce ne doit pas être un mensonge bien grave.

— Elle aura menti par peur sûrement, dit Charlotte. Peur du scandale. Elle ne voulait pas avoir affaire à la police. C'était plus simple de nier.

— Peut-être que Pitt se trompe ? suggéra Emily. Mais peu importe, au fond. Tu sais qu'il fait très sombre dehors. Sarah ne traîne tout de même pas à une heure pareille avec Martha Prebble, pour les affaires de la paroisse ?

Caroline se leva et alla à la fenêtre. Dans la rue, tout n'était

qu'obscurité et brouillard opaque.

— Si c'est le cas, je vais lui parler sans ambages à son retour. À moins que quelqu'un ne soit tombé malade, il n'est pas utile de rester dehors aussi tard, surtout par un soir comme celui-là. Il faut envoyer Maddock la chercher. Elle ne peut rentrer seule dans un brouillard pareil.

— Je pense que le pasteur va la raccompagner, dit Emily tranquillement. Je ne l'aime pas, pas plus que Charlotte – elle lança un regard en direction de sa sœur –, mais il ne manque pas de courtoisie ou d'éducation au point d'abandonner Sarah à la nuit tombée.

— Non, c'est sûr, dit Caroline.

Elle se détourna de la fenêtre et revint s'asseoir, s'efforçant résolument de recouvrer son calme.

— C'est stupide. Je ne vois pas pourquoi je m'inquiète. Nous savons où elle est, et, de plus, elle est occupée à une tâche louable. Ni la naissance ni la mort ne s'en tiennent à des horaires civilisés ou à un temps clément. Et sûrement pas la maladie. J'ai entendu dire que la vieille Mrs. Petheridge allait très mal. Peut-être Sarah est-elle chez elle ?

— Oui, c'est possible, acquiesça vivement Charlotte.

Elle chercha un autre sujet de conversation, suffisamment captivant pour retenir leur attention.

— Vous croyez que Sir Nigel va épouser Miss Decker ? Elle a déployé des efforts considérables en ce sens.

— Probablement, dit Emily, ironique. Sir Nigel est un âne.

Elles réussirent à entretenir la conversation pendant encore une heure, l'agrémentant de petites astuces destinées à la relancer. Et ce jusqu'au retour d'Edward, peu après cinq heures.

— Où est Sarah ? demanda-t-il immédiatement.

— Chez le pasteur et Mrs. Prebble, répondit Caroline, jetant instinctivement un coup d'œil par la fenêtre.

— À cette heure-ci ? dit Edward en haussant les sourcils. Il y a eu une urgence ? On ne fait pas de visites dans le noir. Avez-vous une idée du temps qu'il fait dehors ?

— Évidemment ! répliqua Caroline avec brusquerie. Je suis moi-même sortie, et j'ai des yeux pour voir, même d'ici.

— Bien sûr, ma chère. Je suis désolé, dit gentiment Edward. C'était une question stupide. Je suis un peu inquiet pour Sarah. Elle consacre beaucoup trop de temps à ce travail. Je n'ai rien contre la charité, mais cela l'accapare trop. Elle va s'épuiser, et par une soirée comme celle-ci, elle pourrait attraper froid.

Il ne mentionna pas l'assassin, mais seulement un refroidissement possible dû au brouillard. Charlotte ressentit un soudain élan de tendresse pour lui. Peut-être son aventure avec Mrs. Attwood n'était-

elle qu'une bêtise qu'il regrettait et dont il n'avait pu s'affranchir. Charlotte se leva et l'embrassa rapidement sur la joue. Il fut trop surpris pour réagir. Arrivée à la porte, Charlotte se retourna et croisa son regard. Était-ce de la gratitude qu'elle lut dans ses yeux ? Elle s'était levée pour aller faire un tour à la cuisine et découvrir ce que Dora avait raconté à Pitt.

— Je vais voir où en est le dîner, annonça-t-elle. Je ne pense pas que Dora soit contrariée, mais il vaut mieux que je m'en assure.

— Pourquoi Dora serait-elle contrariée ? entendit-elle Edward demander, alors qu'elle refermait la porte.

Apparemment, il n'était pas ressorti grand-chose de l'interrogatoire de Dora, hormis les détails de son amitié avec la bonne des Hilton. Charlotte revint dans le salon parfaitement satisfaite.

Il était six heures moins vingt, quand la porte donnant sur le couloir s'ouvrit et Pitt apparut, le teint cireux, sur le seuil du salon. Maddock n'était nulle part en vue.

Edward se retourna. En apercevant Pitt, il se leva à moitié. Il allait réclamer des explications pour cette apparition inopinée, quand il l'observa plus attentivement. Le visage de Pitt, miroir de ses émotions, exprimait à présent la détresse, le choc, bien au-delà de tout ce qu'ils avaient pu voir jusqu'ici. Les yeux du policier s'arrêtèrent un instant sur Charlotte, puis revinrent sur Edward.

— Pour l'amour de Dieu, mon vieux, qu'y a-t-il ?

Edward se leva.

— Êtes-vous malade ?

Il l'était sûrement, pour avoir une mine aussi épouvantable.

Pitt réussit à faire quelques pas vers eux. Il les voyait mal, semblait-il.

Charlotte sentit son sang se glacer dans ses veines.

— Sarah, dit-elle calmement. C'est Sarah, n'est-ce pas ?

Pitt acquiesça d'un hochement de tête. Ferma les yeux.

— Je suis navré, dit-il.

Edward semblait ne pas comprendre.

— Quoi, Sarah ? Que lui est-il arrivé ! Y a-t-il eu un accident ?

Il chancelait légèrement.

Charlotte se leva, s'approcha de lui, glissa son bras sous le sien et le tint serré.

Elle regarda Pitt ; son cœur battait la chamade ; elle avait dans les doigts des fourmis qui peu à peu lui paralysaient les bras. Elle connaissait déjà la réponse avant même d'avoir ouvert la bouche.

— L'assassin ? demanda-t-elle.

Elle ne voulait pas savoir si Sarah avait elle aussi été mutilée. C'était insupportable.

— Oui, dit Pitt, le visage défait par la douleur et le remords.

— C'est impossible ! fit Edward en secouant la tête, sans comprendre, incapable de le croire. Pourquoi Sarah ? Qui voudrait faire du mal à Sarah ?

Sa voix trembla et il lutta pour continuer.

— Elle était tellement...

Il s'interrompit : des larmes ruisselaient sur son visage.

Derrière eux, Emily se leva pour s'asseoir à côté de Caroline, l'entoura de ses bras, l'étreignit, cacha son visage dans le creux de son épaule. Caroline pleurait sans retenue, désespérément, s'abandonnant à son chagrin.

— Je ne sais pas, répondit Pitt. Grand Dieu, je ne sais pas !

— Il y a quelque chose à faire ? demanda Charlotte d'une voix rauque.

Elle avait à présent des fourmis jusque dans les coudes. Le visage de Pitt semblait se dissoudre dans le lointain.

— Non, répondit-il avec un geste de dénégation.

— Où est Maddock ?

— Je crains qu'il... ne soit pas bien. Il a vraiment accusé le coup. Je l'ai envoyé chercher du cognac et des sels, au cas où...

Sa phrase resta en suspens, car il ne savait pas quoi dire d'autre.

Charlotte serra plus fort le bras de son père.

— Papa, venez vous asseoir. Il n'y a rien à faire. Il y aura des dispositions à prendre demain, mais pour ce soir, tout est fini.

Edward recula jusqu'à son fauteuil, obéissant. Ses jambes semblèrent se dérober sous lui.

Quelques minutes plus tard, Maddock entra avec un plateau, la carafe à cognac et des verres. Il regardait par terre sans mot dire. Emily et Caroline ne le virent pas. Maladroitement, il posa les sels sur la table. Il allait ressortir quand Charlotte l'interpella.

— Maddock, il vaudrait mieux que vous annuliez le dîner et que vous demandiez à Mrs. Dunphy de préparer un repas froid pour huit heures, s'il vous plaît.

Il lui lança un regard incrédule, comme atterré par son insensibilité, sa dureté de cœur. Elle ne put lui expliquer qu'elle était anéantie, tellement anéantie qu'elle ne supportait pas d'y penser. Se préoccuper de détails pratiques, du chagrin des autres était plus tolérable que de songer à sa propre douleur.

Elle se tourna vers Pitt et lut à nouveau dans ses yeux cette tendresse qui l'avait tant embarrassée auparavant. Mais cette fois, ce fut comme une vague de chaleur et de douceur qui l'enveloppa. Il comprenait sa réaction. Elle détourna rapidement les yeux ; les larmes l'étouffaient. C'était beaucoup plus difficile à supporter que l'incompréhension. Là, elle ne pouvait plus lutter.

— Merci, inspecteur Pitt.

Elle dut faire un effort pour que le tremblement dans sa voix ne déforme pas ses paroles.

— Peut-être pourriez-vous nous poser vos questions demain ? Nous ne pouvons pas vous dire grand-chose ce soir, sinon que Sarah est allée chez Mrs. Prebble, en tout début d'après-midi. Elle devait ensuite visiter quelques paroissiens. Si vous interrogez Mrs. Prebble, elle vous dira sans doute... à quelle heure...

Elle se trouva incapable de finir. Tout à coup, ils ne parlaient plus de faits, mais de Sarah. Elle la voyait clairement dans sa tête. Elle chassa cette image de son esprit. Elle voulait que Pitt s'en aille avant qu'elle ne s'effondre.

— Demain, nous serons plus à même de répondre à vos questions.

— Bien sûr, acquiesça-t-il précipitamment. D'ailleurs, il faut que j'aille parler au pasteur et à Mrs. Prebble.

Pitt se tourna à nouveau vers Edward. Il semblait incapable de regarder Caroline.

— Je suis... je suis navré, balbutia-t-il.

Edward se leva.

— Je comprends. Je suis sûr que vous avez fait tout votre possible. Les hommes sains d'esprit sont démunis face à la folie. Merci d'être venu nous prévenir vous-même. Bonne nuit, inspecteur.

Il n'y avait rien à dire, dans le silence qui suivit le départ de Pitt. Aucune question à se poser, excepté celle pour laquelle il n'existait pas de réponse : pourquoi Sarah ?

Il s'écoula un long moment avant que quiconque ne bouge. Puis Edward alla dans la cuisine annoncer officiellement la nouvelle aux domestiques. Emily emmena Caroline à l'étage. Le dîner consista en un plat froid servi dans le grand salon. Ils se forcèrent tous à manger, sauf Caroline. À neuf heures, Edward envoya Charlotte et Emily se coucher. Il attendit, seul, le retour de Dominic pour le mettre au courant.

Charlotte monta avec soulagement. La soirée s'éternisait, et la jeune fille avait de plus en plus de mal à contenir sa douleur. Elle s'était soudain sentie fatiguée, incapable de retenir ses larmes plus longtemps.

Dans sa chambre, elle se déshabilla, accrocha ses vêtements sur les cintres, se lava le visage à l'eau chaude, puis à l'eau froide, dénoua ses cheveux, les brossa. Ensuite elle se mit au lit et pleura enfin tout son souï, jusqu'à ce que ses forces l'abandonnent.

Le lendemain matin, le temps était triste et froid. Charlotte se réveilla et, pendant quelques minutes, tout lui parut comme d'habitude. Puis elle se souvint que Sarah était morte. Elle dut se le répéter plusieurs fois. Ça lui rappelait la matinée qui avait suivi le

mariage de Sarah. Cette fois-là aussi, ç'avait été la fin d'une relation de toute une vie. Sarah n'était plus sa sœur, mais la femme de Dominic.

Charlotte se souvenait de ses années d'enfance. C'était Sarah qui, la première, lui avait appris à boutonner ses chaussures, Sarah avec qui elle avait joué à la poupée. Elle avait grandi dans les vêtements de Sarah, c'était Sarah qui lui avait appris à lire, Sarah à qui elle avait confié ses premiers émois amoureux et ses premières peines de cœur. Quelque chose avait disparu de sa vie quand Sarah s'était mariée et avait cessé d'être toute à elle. Mais c'était normal, Charlotte avait grandi. Elle avait toujours su que ça arriverait un jour. Mais là, c'était différent. Ce n'était pas naturel. C'était monstrueux. Et cette fois, Charlotte n'éprouvait aucune jalousie. Juste une douleur déchirante, insoutenable.

Sarah avait-elle compris ce qui lui arrivait, avait-elle vu le visage de son assassin ? Avait-elle senti cette peur suffocante, qui glace le cœur ? Oh ! mon Dieu, pourvu que c'eût été rapide !

Il était inutile de rester couchée à ruminer. Mieux valait se lever, se trouver une occupation pratique. Ce devait être pire pour maman. Il y a quelque chose de terrible, d'inconcevable, dans le fait de perdre un enfant, un être à qui vous avez donné la vie.

Au rez-de-chaussée, Charlotte retrouva tout le monde. Debout et habillés, eux aussi cherchaient quelque chose à faire.

Le petit déjeuner eut lieu dans un silence quasi absolu. Dominic, blême, évitait le regard des autres. Charlotte l'observa pendant un moment. Puis, de peur qu'il ne s'en aperçoive, elle baissa les yeux sur son toast. Les gestes mécaniques qu'on accomplit en mangeant prenaient une importance excessive. C'était une façon de s'occuper l'esprit.

Où Dominic était-il allé la veille au soir ? Sarah serait-elle restée à la maison s'il n'était pas sorti ou si elle avait su qu'il allait rentrer ? Pouvait-on décemment se poser cette question ? Ou bien l'assassin l'avait-il cherchée, elle, Sarah ? S'il ne l'avait pas eue hier, l'aurait-il tuée à un autre moment ?

Etait-ce un dément venu des taudis noyés de brume, que la pauvreté et la crasse avaient rendu fou au point qu'il ne pensait qu'à une chose : tuer ? Ou bien était-ce un riverain de Cater Street qui les connaissait toutes, qui les guettait, attendait sa chance, qui les suivait, qui peut-être même leur parlait, marchait avec elles et soudain sortait le fil d'acier...

Il ne fallait plus penser à Sarah. C'était le passé. Que sa sœur ait été plus ou moins consciente, qu'elle ait souffert, qu'elle ait eu peur, c'était fini, à présent.

Connaissait-elle l'assassin ?

Que ressentait-il ce matin ? Était-il en train de déjeuner ? Avait-il faim ? Était-il seul dans une chambre insalubre, à grignoter du pain, ou bien assis à une table cirée, dans une salle à manger, entouré de sa famille, dégustant des œufs, des rognons et des toasts ? Peut-être parlait-il à ses proches, voire à ses enfants ? De quoi pouvait-il parler ? Sa famille avait-elle la moindre idée de sa véritable nature, des endroits qu'il fréquentait ? Avaient-ils peur, comme Charlotte ? Avaient-ils éprouvé les mêmes soupçons... l'idée qui effleure l'esprit, le dégoût de soi et le remords d'avoir pensé cela, puis l'examen de certains détails du passé, leur confrontation avec les faits, et, finalement, le spectre de la peur ?

Et lui, à quoi pensait-il ? Ou bien n'était-il pas au courant ? Se posait-il les mêmes questions que Charlotte en regardant les autres, son père, son frère, craignant pour eux ?

Charlotte scruta à nouveau Dominic, assis en face d'elle. Où était-il allé hier soir ? Le savait-il... précisément ? Pitt ne manquerait pas de le lui demander.

Les reliefs du petit déjeuner furent débarrassés. Chacun se chercha une occupation jusqu'à ce que la police arrive et commence à poser les inévitables questions.

Grâce à Dieu, ils n'attendirent pas longtemps. Pitt et son nouveau brigadier arrivèrent avant neuf heures. Pitt avait l'air fatigué – comme s'il avait veillé tard dans la nuit – et, pour une fois, très soigné. Curieusement, cela semblait le gêner ; on eût dit qu'il s'était préparé à quelque épreuve.

— Bonjour, dit-il d'un ton solennel. Je suis navré, mais ceci est indispensable.

Tout le monde en convint. C'était plus simple d'en finir. Ils s'assirent, excepté Dominic qui resta debout en attendant que Pitt commence.

Le policier n'y alla pas par quatre chemins.

— Vous êtes sorti hier soir, Mr. Corde ?

— Oui.

Dominic rougit péniblement. En le regardant, Charlotte sentit qu'il se posait la même question qu'elle : s'il n'était pas sorti la veille, Sarah ne serait-elle pas restée à la maison ?

— Où ?

— Comment ?

Dominic paraissait perdu.

— Où étiez-vous ? répéta Pitt.

— À mon club.

— Encore ? Y avait-il quelqu'un avec vous ?

Dominic blêmit : il voyait bien où Pitt voulait en venir. Bien que ce fût Sarah, la victime, il était néanmoins considéré comme suspect.

— Oui... oui, balbutia-t-il. Plusieurs personnes. Je ne me souviens pas de tous les noms. Vous... vous en avez besoin ?

— Je préférerais les avoir, Mr. Corde, avant que vous n'oubliez... ou qu'eux n'oublient.

Dominic ouvrit la bouche, peut-être pour protester, et renonça. Il débita une demi-douzaine de noms.

— Je... je pense que ce sont les bons. Qu'ils étaient là hier soir. Je n'ai pas passé toute la soirée avec eux, vous comprenez.

— Nous devrions pouvoir reconstituer le déroulement de la soirée, dit Pitt. Pourquoi étiez-vous à votre club hier soir, Mr. Corde ? Y avait-il un événement particulier ?

D'abord surpris, Dominic se troubla en suivant le raisonnement de Pitt. Pourquoi n'était-il pas à la maison ?

— Euh... non, rien de spécial.

Pitt ne poursuivit pas plus avant. Il se tourna vers Caroline, se ravisa et parla à Charlotte.

— Mrs. Corde est partie tôt dans l'après-midi pour rendre visite à la femme du pasteur ?

— Oui, tout de suite après le déjeuner.

— Seule ?

— Oui.

Charlotte baissa les yeux. Elle se souvint, avec douleur, et maintenant avec remords, de cette scène d'un passé si proche. Comment toute une vie pouvait-elle basculer en un éclair ?

— Pourquoi ?

Elle soutint son regard.

— Je lui ai proposé de l'accompagner, mais elle a préféré y aller seule. Elle voulait parler à Martha Prebble en privé, avant de s'occuper des œuvres paroissiales.

Charlotte avait du mal à parler. Sa gorge lui faisait mal, et elle dut s'interrompre.

— Elle travaillait beaucoup pour la paroisse, dit calmement Emily.

— Pour la paroisse ? Vous voulez dire qu'elle rend visite aux pauvres, aux malades ?

Inconsciemment, Pitt utilisait le présent.

— Oui.

— Savez-vous à qui elle avait l'intention de rendre visite hier ?

— Non. Qu'a dit Martha ? Mrs. Prebble.

— Que Sarah a cité plusieurs noms, mais qu'elle a quitté la maison du pasteur assez tard, et n'a pas précisé qui elle allait voir, ni dans quel ordre. Mrs. Prebble elle-même ne se sentait pas bien et lui a déconseillé d'y aller seule, mais Sarah n'a pas voulu l'écouter. Apparemment, il y avait quelques malades...

Il se tut.

— Vous croyez... commença Charlotte, que c'est juste un hasard ?

— Je ne sais pas. Peut-être. Possible qu'il ait simplement attendu quelqu'un... n'importe qui...

— Alors comment allez-vous jamais le trouver ? s'écria Edward. Vous pouvez difficilement truffer les rues de policiers jusqu'à ce qu'il frappe à nouveau. Il attendra simplement que vous partiez. Il pourrait vous croiser dans la rue, vous parler, porter la main à son chapeau pour vous saluer, et vous ne feriez pas la différence entre lui et... et le pasteur ou l'un des vôtres !

Personne ne lui répondit.

— Vous dites qu'elle travaillait beaucoup pour la paroisse, ces derniers temps, reprit Pitt. Le faisait-elle régulièrement, et toujours avec les mêmes gens ?

Dominic le regardait fixement.

— Vous pensez qu'il en voulait... à Sarah ? Je veux dire, à Sarah en particulier ?

— Je ne sais pas, Mr. Corde. Connaissez-vous quelqu'un qui l'aimait ou la haïssait suffisamment pour faire ça ?

— L'aimait ! dit Dominic, incrédule. Grand Dieu ! Vous voulez parler de moi ?

C'était la première fois qu'on le disait tout haut. Charlotte regarda les autres pour savoir qui y avait pensé. Seul papa n'y avait pas songé, semblait-il. Elle regarda à nouveau Pitt, attendant qu'il parle.

— Je ne sais pas de qui il s'agit, Mr. Corde, sinon la chasse serait terminée.

— Mais ce pourrait être moi !

La voix de Dominic monta de plusieurs tons, hystérique.

— Bien que cette fois on ait tué Sarah, vous pensez tout de même que ce pourrait être moi !

— Êtes-vous sûr que ce n'est pas vous ?

Dominic le contempla en silence pendant une minute.

— À moins que je ne sois complètement fou, susceptible de devenir quelqu'un d'autre, quelqu'un dont j'ignore tout, jamais je n'aurais fait de mal à Sarah. Je ne sais pas exactement à quel point je l'aimais, à quel point je suis capable d'aimer, mais en tout cas, je l'aimais trop pour lui avoir fait du mal délibérément. Accidentellement, oui, et par entêtement – l'un comme l'autre –, mais rien de tel, non !

Charlotte ne put retenir ses larmes plus longtemps. Si seulement Sarah n'en avait pas douté ! Pourquoi ne dit-on rien aux autres tant qu'il est encore temps ? Au lieu de s'attacher à des bêtises !

Mais elle ne voulait pas peiner les siens en pleurant devant eux. Elle se leva.

— Excusez-moi, dit-elle rapidement.

Puis elle sortit. Sans courir, car c'eût été trahir la force de son

désarroi.

Emily, quant à elle, ne tremblait pas pour Dominic, mais pour son père. L'idée que Dominic pût avoir une face cachée ne l'avait jamais effleurée. Il était ce qu'il semblait être : beau garçon, facile à vivre, bien qu'un peu enfant gâté, spirituel à ses heures et charmant le plus souvent... mais également sans grande imagination. Elle s'étonnait que Charlotte fût tombée amoureuse de lui. Il n'était pas du tout fait pour elle et l'aurait rendue terriblement malheureuse. Jamais il n'aurait éprouvé les mêmes sentiments profonds que Charlotte, et elle aurait passé sa vie à chercher quelque chose qui n'existait pas.

Mais papa était différent. À l'évidence, il y avait chez lui des désirs ardents qu'aucun d'entre eux n'avait détectés jusque-là. Et il n'avait pas voulu ou pas pu s'empêcher de les satisfaire.

La femme de Cater Street était-elle la seule ? C'était une vieille femme à présent, d'après ce qu'avait dit Sarah. Quand papa avait rompu avec elle, qui l'avait remplacée ? C'était là une question que les autres ne s'étaient pas posée, pensait Emily.

En cousant, dans l'après-midi, elle se demanda si Pitt, lui, se poserait cette question quand il découvrirait la vérité. Car il l'apprendrait inévitablement, par les commérages dans le quartier à la suite d'une visite de Sarah, grâce au lapsus d'un domestique, ou même de Charlotte. Sa sœur était transparente comme de l'eau de roche ! Ou peut-être était-il allé voir la femme lui-même. Il pouvait manquer d'élégance, être de modeste extraction, mais il était loin d'être sot.

Quoi qu'il en soit, se dit Emily, mieux valait avoir une bonne opinion de lui. Car il allait trouver le courage de demander Charlotte en mariage, c'était certain. Et elle pourrait bien accepter, si elle en avait l'audace et l'intelligence. Papa en perdrait l'usage de la parole, grand-mère aurait une attaque, mais quelle importance ?

À moins, bien sûr, que papa n'ait commis quelque chose de plus grave que d'entretenir une maîtresse, voire même une ribambelle de maîtresses. Dans ce cas, ils seraient tous ruinés. Toute idée de mariage deviendrait hypothétique, pour Charlotte comme pour elle-même. Était-ce possible ? Emily n'arrivait pas à le croire. Cependant, pour se libérer de ses craintes insidieuses, elle devait en avoir le cœur net.

Elle savait qu'il était seul dans la bibliothèque. L'inénarrable pasteur, par sens du devoir, viendrait sans doute présenter ses condoléances aujourd'hui ou demain, car la police était partie, du moins jusqu'à nouvel ordre. C'était le moment ou jamais.

Edward leva les yeux, surpris, quand elle entra dans la bibliothèque.

— Emily ? Tu cherches de la lecture ?

— Non.

Elle s'assit dans le grand fauteuil en cuir, en face de son père.

— Alors qu'y a-t-il ? Tu as du mal à rester seule ? J'avoue que je suis moi-même bien content que tu viennes me tenir compagnie.

Elle sourit imperceptiblement. Ça allait être plus difficile que prévu.

— Papa ?

— Oui, ma chérie ?

Comme il avait l'air fatigué ! Elle avait oublié son âge.

— Papa, la dame de Cater Street... elle a été votre maîtresse pendant combien de temps ?

Autant être directe. Elle pouvait louvoyer avec la plupart des gens, mais elle n'avait jamais eu le cœur de tromper papa.

— Comme tu ressembles à Charlotte, par moments, dit-il.

Il sourit, avec une expression de profond regret, et elle sut instinctivement qu'il ne pensait ni à elle ni à Charlotte, mais à Sarah.

— Pendant combien de temps ? répéta-t-elle.

Il fallait en finir tout de suite. Une nouvelle tentative ne ferait que remuer le couteau dans la plaie.

Il la regarda. S'interrogeait-il sur ce qu'elle pouvait bien savoir ? Se demandait-il s'il pouvait encore mentir, se dérober ?

— Nous savons qu'elle existe, dit Emily, impitoyable. Sarah est allée la voir, pour les œuvres de la paroisse. Elle a découvert la vérité. S'il vous plaît, papa, n'aggravez pas la situation.

La voix d'Emily tremblait. Elle détestait faire ça, mais le doute lui pesait encore plus. L'incertitude était comme un cancer, plus grave que la douleur franche de la vérité. Elle ne devait pas le laisser mentir, s'avilir.

Il la regardait toujours. Elle aurait voulu fermer les yeux, se rétracter, mais elle savait qu'il était trop tard.

Il finit par capituler.

— C'est une vieille histoire, dit-il avec un soupir. Notre liaison n'a pas duré longtemps en comparaison. Tout a été fini un an ou deux après ta naissance. Mais j'aimais bien cette femme. Ta mère était souvent occupée... avec toi. Tu ne l'as pas connue à l'époque, mais elle était un peu comme Sarah : obstinée, convaincue d'avoir toujours raison.

Soudain les yeux d'Edward se remplirent de larmes. Emily détourna la tête afin de lui éviter tout embarras. Elle se leva et alla jusqu'à la fenêtre, pour lui donner le temps de se ressaisir.

— Y a-t-il eu quelqu'un, après elle ?

Autant tout savoir d'un coup.

— Non, dit-il, déconcerté. Bien sûr que non ! Pourquoi cette question, Emily ?

Elle aurait voulu inventer un mensonge rapidement, afin qu'il ne

se doute pas de ses soupçons. Bêtement, elle souhaitait à présent le ménager. Elle avait cru qu'elle ne lui pardonnerait jamais d'avoir fait souffrir maman. Mais en fait, elle cherchait à le protéger, comme si c'était lui qui avait souffert. Elle ne se comprenait pas elle-même, sensation nouvelle pour elle, et pas totalement déplaisante.

— À cause de maman, bien sûr, répondit-elle. On peut passer sur une erreur, surtout s'il s'agit d'un événement ancien. Mais on ne peut pardonner quelque chose qui se répète sans cesse.

— Crois-tu que ta mère pense la même chose ? questionna-t-il pathétiquement, sur un ton plein d'espoir.

Emily fut un peu gênée.

— Je vais le lui demander, dit-elle précipitamment. Il me semble qu'elle est allée s'étendre en haut. La mort de Sarah l'a beaucoup affectée.

Il se leva.

— Oui, je sais. Moi non plus, je n'avais pas conscience à quel point je l'aimais.

Il mit son bras autour d'Emily et l'embrassa doucement, sur un sourcil. Emily se raccrocha à lui, pleurant sur Sarah, sur elle-même, sur tout le monde, parce que c'était vraiment trop dur à supporter.

En fin d'après-midi, George Ashworth vint présenter ses condoléances. Naturellement, celles-ci concernaient la famille entière. Par conséquent, il fut reçu dans le grand salon par Edward, comme l'exigeaient les convenances. Bien entendu, on offrit le thé, et, bien entendu, il fut refusé. Après quoi, George demanda à parler à Emily.

Elle le reçut dans la bibliothèque, car c'était là qu'ils risquaient d'être le moins dérangés.

Il referma la porte derrière lui.

— Emily, je suis désolé. Peut-être n'aurais-je pas dû venir aussi vite, mais je ne supportais pas que vous puissiez me croire indifférent à votre douleur. C'est stupide de demander si je peux faire quelque chose ?

Emily fut touchée et surprise de sa réaction, plus humaine que ne l'exigeait le savoir-vivre. Elle désirait l'épouser – elle avait même prévu de le faire – depuis un certain temps. Elle l'aimait réellement beaucoup, mais elle ne le savait pas aussi sensible. Ce fut une révélation reconfortante, et qui, curieusement, lui fit perdre de cette assurance qu'elle avait acquise depuis peu.

— Merci, dit-elle. C'est gentil à vous de me le proposer, mais il n'y a vraiment rien à faire. Excepté supporter son chagrin, jusqu'au moment où l'on sent qu'on peut recommencer à vivre comme avant.

— Ils ne savent toujours pas qui c'est, j'imagine ?

— Je ne le crois pas. Je commence à me demander s'ils vont

jamais le trouver. J'ai entendu un domestique, l'autre jour, un domestique idiot, suggérer qu'il ne s'agissait pas d'un être humain, mais d'une créature surnaturelle, un vampire ou un démon.

Elle émit un petit bruit de gorge, qui se voulait rire méprisant, mais qui mourut sur ses lèvres.

— Vous n'y avez pas prêté foi, n'est-ce pas ? demanda-t-il maladroitement.

— Bien sûr que non ! dit-elle avec dégoût. C'est quelqu'un de Cater Street, ou du quartier, un homme affligé d'une folie abominable qui le pousse à tuer. Je ne sais pas s'il tue les gens pour une raison précise, ou simplement parce qu'ils sont là quand sa folie le prend. Mais il est tout à fait humain, je n'en doute pas un seul instant.

— Pourquoi en êtes-vous si sûre, Emily ?

Il s'assit sur l'accoudoir d'un fauteuil.

Elle le regarda avec curiosité. C'était l'homme qu'elle avait l'intention d'épouser, dont elle allait dépendre tout le reste de sa vie. Il était d'une beauté peu commune, et qui plus est, il lui plaisait... d'autant plus qu'il s'inquiétait d'elle et que c'était inattendu.

— Parce que je ne crois pas aux monstres, dit-elle franchement. Aux hommes diaboliques, oui, et à la folie, mais pas aux monstres. Je pense qu'il aimerait que nous le considérions comme tel, afin que nous cessions de le chercher parmi les humains. Peut-être même arrêterions-nous de le chercher tout court.

— Quelle femme réaliste vous êtes, Emily ! fit George avec un sourire. Vous arrive-t-il de commettre des extravagances ?

— Pas souvent, répondit-elle, sincère.

Puis elle sourit, elle aussi.

— Vous me voudriez plus extravagante ?

— Grand Dieu, non ! Vous êtes le mélange idéal. Vous avez l'air fragile, féminine, vous savez parler et vous taire au moment où il faut. Et pourtant, vous vous conduisez avec une intelligence digne des hommes les plus avisés.

— Merci, dit-elle, rougissant de plaisir.

— En fait, déclara-t-il en fixant le sol, puis en levant à nouveau la tête, si j'avais un tant soit peu de bon sens, je vous épouserais.

Elle inspira, retint son souffle, puis vida ses poumons.

— En avez-vous ? s'enquit-elle prudemment.

Le sourire d'Ashworth s'épanouit.

— Généralement pas. Mais je crois qu'en cette occasion, je vais faire une exception !

— Est-ce une demande en mariage, George ?

Elle se retourna vers lui.

— Vous n'avez pas compris ? dit-il.

— J'aimerais en être tout à fait certaine. Ce serait trop bête de se

tromper sur un sujet d'une telle importance.

— Oui, c'en est une...

Son regard en fit une question. Il parut soudain vulnérable, comme s'il redoutait sa réponse.

Emily découvrit qu'elle l'aimait encore plus qu'elle ne le croyait.

— J'en serais très honorée, dit-elle honnêtement. Et j'accepte. Il faudra que vous en parliez à papa dans quelques semaines, à un moment plus approprié.

— Mais certainement, acquiesça-t-il en se levant. Et je ferai en sorte qu'il juge mon offre acceptable. À présent, mieux vaut que je m'en aille, avant de passer les bornes de la bienséance. Bonne journée, ma chère Emily.

Chapitre XIII

Ce soir-là, Edward décida qu'il n'allait pas continuer à exiger de Caroline qu'elle apaise grand-mère, qu'elle supporte ses critiques et sa mauvaise humeur. Il dépêcha Maddock chez Susannah avec un message lui annonçant qu'il lui enverrait grand-mère le plus tôt possible, avec ses vêtements et ses affaires de toilette. Il précisait qu'ils ne s'attendaient pas à la voir revenir avant qu'eux-mêmes se soient remis du décès de leur fille. Ce ne serait pas un plaisir pour Susannah, mais c'était l'une des charges liées à la vie de famille, et il lui faudrait s'en arranger le mieux possible.

Grand-mère se plaignit, s'apitoya amèrement sur son sort et prononça au moins une tirade étourdissante, mais personne ne lui accorda la moindre attention. Emily était dans un monde à elle. Edward et Caroline semblaient avoir réglé la question de Mrs. Attwood. La veille au soir, ils avaient longuement parlé. Caroline avait beaucoup appris, pas seulement sur Edward, mais sur la solitude, le fait de vivre en dehors d'un cercle cohésif et sur elle-même. À présent, il existait une compréhension accrue entre eux, et ils semblaient avoir beaucoup à se dire.

Pour une fois, Dominic ne fit pas montre de sa diplomatie habituelle, et Charlotte n'était sûrement pas d'humeur à tergiverser. En conséquence, le lendemain matin, Caroline et Emily aidèrent grand-mère à faire ses bagages. À dix heures, elles l'accompagnèrent en voiture jusque chez Susannah.

Charlotte était donc seule, lorsque le pasteur et Martha Prebble vinrent exprimer, comme il se devait, leur sympathie et le choc qu'ils avaient éprouvé à l'annonce de la mort de Sarah. Dora les fit entrer.

— Ma chère Miss Ellison, commença le pasteur, solennel. Les mots me manquent pour vous dire notre douleur.

Charlotte espérait qu'ils continueraient à lui manquer, mais son attente fut vaine.

— Quel est ce monstre diabolique qui circule parmi nous, poursuivit-il en prenant la main de Charlotte, et qui a pu frapper une femme comme votre sœur, dans la fleur de l'âge, laissant son mari et sa famille au désespoir ? Soyez assurée que tous nos vertueux paroissiens se joignent à moi pour vous présenter, ainsi qu'à votre pauvre mère, leurs plus sincères condoléances.

— Merci, dit Charlotte en retirant sa main. Je ne doute point de vos meilleures intentions. Je ferai part de votre bonté à ma sœur, à

mes parents, et bien sûr à mon beau-frère.

— C'est notre devoir, répondit le pasteur, apparemment sans soupçonner qu'aux yeux de Charlotte, cette remarque ôtait toute valeur à sa démarche.

— Y a-t-il quelque chose que nous puissions faire ? proposa Martha.

Charlotte se tourna vers elle avec soulagement, un soulagement qui fut de courte durée. Elle n'avait jamais vu à Martha un visage aussi défait. Ses yeux étaient cernés de noir, ses cheveux pendaient comme des ficelles en rebiquant sur ses oreilles.

— Votre sympathie m'est d'une aide précieuse, dit gentiment Charlotte, prise d'une profonde pitié pour cette femme.

Vivre avec un être aussi imbibé de la notion du devoir que le pasteur était sans doute plus que n'en pouvait supporter une épouse aimante.

— Quand sera-t-il possible de consulter votre père pour les... euh, dispositions funéraires ? s'enquit le pasteur sans regarder Martha. On doit y penser, vous savez. Il faut respecter l'ordre des choses. Nous retournons à la poussière d'où nous venons, et nos âmes sont livrées au jugement de Dieu.

Il n'y avait rien à répondre à cela. Aussi Charlotte en revint-elle à sa première question.

— Je n'en ai pas la moindre idée, mais j'aurais jugé plus approprié de voir cela avec mon beau-frère, au moins pour commencer.

Elle était satisfaite de trouver un point de bienséance sur lequel reprendre le pasteur.

— Si mon beau-frère se sent incapable de régler la question, alors papa s'en occupera.

Le pasteur s'efforça de cacher son agacement. Il sourit, découvrant ses dents, mais ses joues s'empourprèrent, et son regard se durcit.

— Bien sûr, acquiesça-t-il. J'avais pensé que peut-être... un homme plus mûr... la douleur...

— C'est fort possible, dit Charlotte.

Elle était bien déterminée à ne pas lui concéder la moindre victoire. Elle sourit à son tour, tout aussi froidement.

— Mais ce serait plus cruel encore de ne pas le consulter, et inutilement blessant, non ?

Le visage du pasteur se crispa.

— La police a-t-elle une chance de retrouver l'auteur de ces crimes atroces ? J'ai cru comprendre que vous étiez... assez proche... de l'un des policiers.

Il prononça ce dernier mot sur le ton qu'il aurait employé en parlant d'un éboueur ou des hommes de la dératization. Ses yeux brillaient d'un malin plaisir.

— Je ne sais pas qui vous avez écouté, pasteur, pour avoir cette impression.

Charlotte le regarda droit dans les yeux.

— Les domestiques ont parlé ? demanda-t-elle.

Le rouge de la colère monta au visage du pasteur.

— Je n'écoute pas les domestiques, Miss Ellison ! Et je n'apprécie pas ce genre de suggestions. Je ne suis pas une femme friande de ragots !

— Ce n'était pas une insulte, mentit Charlotte sans le moindre scrupule. Etant moi-même une femme, je n'aurais pas glissé ce sous-entendu désobligeant dans ma phrase.

— Évidemment, dit le pasteur avec aigreur. Dieu a créé la femme comme Il a créé l'homme... un réceptacle plus faible, certes, mais néanmoins création du Tout-Puissant.

— J'avais cru comprendre que tout était création divine, dit Charlotte, déterminée à ne rien laisser passer. Mais il est toujours réconfortant de se rappeler qu'on en fait partie. Pour répondre à votre question, j'ignore si la police a fait de nouvelles découvertes dans le cadre de son enquête, mais si c'est le cas, il ne leur appartient naturellement pas de me tenir au courant.

— Je vois que cela vous préoccupe.

Le pasteur changea de ton, devint sentencieux.

— Et c'est normal. C'est un poids beaucoup trop lourd à porter pour quelqu'un comme vous, d'un âge si tendre, et de naissance privilégiée. Vous devez vous appuyer sur l'Église, faire confiance au Seigneur Tout-Puissant pour vous aider dans cette épreuve. Lisez votre Bible chaque jour. Vous y puiserez un grand réconfort. Observez ses commandements avec diligence, et vous aurez l'âme joyeuse, même au cœur des plus noires vicissitudes de cette vallée de larmes.

— Merci, dit Charlotte sèchement.

Jusqu'ici, elle avait pris plaisir à lire sa Bible, mais cela suffisait pour lui en rendre la lecture peu attrayante.

— Je transmettrai votre conseil aux autres. Je suis sûre qu'il nous sera bénéfique à tous.

— Et ne craignez pas que les êtres malfaisants échappent au châtement. S'ils n'ont pas affaire à la justice en ce monde, la vengeance de Dieu les rattrapera dans l'éternité, et ils périront dans les flammes de l'enfer ! Le prix du péché est la mort. La luxure plonge dans le feu éternel les âmes des corrompus, et aucun homme n'y échappera. Non, aucune pensée liée aux plaisirs de la chair ne passera inaperçue à l'heure du Jugement dernier !

Charlotte frissonna. L'idée du réconfort, dans une telle philosophie, lui semblait effrayante. Elle nourrissait des pensées dont elle avait honte, des désirs et des rêves qu'elle préférait garder secrets, et

comme elle avait besoin qu'on les lui pardonne, elle pardonnait aux autres.

— Peut-être, les pensées que l'on maîtrise, dit-elle, hésitante, et qu'on ne met pas en pratique...

Martha leva soudainement les yeux, le visage blême, les mâchoires crispées. Quand elle parla, ce fut d'une voix rauque et mal assurée.

— Un péché est un péché, ma chère. La pensée entraîne le désir, et le désir aboutit au passage à l'acte. Par conséquent, la pensée elle-même est diabolique et doit être arrachée, éradiquée comme une mauvaise herbe empoisonnée qui grandira et étouffera les graines du Seigneur en vous. Si ton œil droit t'offense, arrache-le ! Mieux vaut couper un bras que de laisser s'infecter le corps entier !

— Je... je n'avais pas envisagé les choses comme ça, balbutia Charlotte.

L'émotion de Martha, la passion que l'on devinait au-delà des mots la mettaient mal à l'aise. Elle ressentit d'une façon presque tangible une douleur dont l'intensité dépassait tout ce qu'elle avait connu à ce jour. Et elle eut peur car elle ne voyait pas comment consoler Martha.

— Croyez-moi, dit Martha sur un ton pressant. C'est comme ça que ça se passe. Le péché est omniprésent, profondément ancré dans nos cœurs et dans nos esprits. Le diable s'évertue à nous attirer dans son camp, repère les faiblesses de la chair, cherche à nous gouverner. Il est plus intelligent que nous, et jamais il ne s'endort. Souvenez-vous-en, Charlotte ! Soyez toujours sur vos gardes. Priez continuellement pour que la grâce salvatrice de notre Rédempteur vous montre le Malin sous son vrai visage, que vous le reconnaissiez, extirpiez le mal de votre poitrine, détruissiez son influence et restiez pure !

Martha s'interrompit soudain et baissa les yeux sur ses mains.

— Je jouis de l'immense bénédiction d'avoir un homme de Dieu dans mon foyer pour me guider. Dieu a été extrêmement bon avec moi. Il m'a préservée de toutes mes faiblesses, m'a montré le chemin.

Je ne suis pas certaine d'être digne d'une telle bénédiction.

— Allons, allons, ma chère, dit le pasteur, posant une main sur l'épaule de sa femme. Les bénédictions que nous recevons sont à la mesure de nos mérites. Vous n'avez pas besoin de vous rabaisser. Dieu a créé les femmes pour être les servantes de ses serviteurs, et vous vous êtes remarquablement acquittée de votre devoir. Vous n'avez jamais cessé d'œuvrer pour les pauvres et les âmes déchues. Je suis certain que cela ne passe pas inaperçu au ciel.

— Ni sur terre, dit Charlotte rapidement. Sarah s'extasiait toujours sur le merveilleux travail que vous faisiez.

La jeune fille se trouva à nouveau au bord des larmes pour avoir mentionné le nom de Sarah. C'était embarrassant. Elle ne voulait surtout pas pleurer devant le pasteur.

— Sarah, dit Martha.

Une expression indescriptible altéra ses traits. Elle semblait lutter contre un tourment intérieur, tout en s'efforçant désespérément de maîtriser son trouble. Lutte qui dura un certain temps, spectacle à la fois pitoyable et déchirant.

— Je suis sûre qu'elle repose en paix, à présent, dit Charlotte, prenant la main de Martha, oubliant son propre chagrin pour apaiser celui de l'autre. Si tout ce qu'on dit sur le paradis est vrai, il ne faut pas nous affliger pour elle, mais pleurer sur nous-mêmes, parce qu'elle nous manque.

— Le paradis ? répéta Martha. Puisse Dieu avoir la clémence de lui pardonner tous ses péchés, de se ressouvenir seulement de ses vertus et de la laver dans le sang du Christ.

— Amen, dit le pasteur d'une voix sonore. Maintenant, ma chère Miss Ellison, nous devons vous laisser à vos délibérations et à la solitude dont vous pourriez avoir besoin. Veuillez, je vous prie, prévenir votre beau-frère que je le recevrai à l'heure qui lui conviendra. Venez, Martha, ma chère, d'autres devoirs nous attendent. Au revoir, Miss Ellison.

— Au revoir, pasteur.

Charlotte tendit la main à Martha.

— Au revoir, Mrs. Prebble. Maman sera très touchée par vos marques de sympathie.

Le pasteur et Martha s'en furent. Charlotte s'assit lourdement dans le fauteuil capitonné du grand salon ; elle avait froid et se sentait terriblement malheureuse.

Naturellement, Charlotte rapporta en substance son entrevue avec le pasteur à maman et à Emily lorsqu'elles rentrèrent déjeuner. Elles ne firent aucun commentaire, prenant seulement note de cette visite comme l'exigeait la bienséance.

Maman retourna dans sa chambre. Elle devait passer l'après-midi à rédiger des lettres. Il lui fallait annoncer la mort de Sarah aux autres membres de la famille, aux parrains, aux cousins. Emily s'affaira dans la cuisine, et Charlotte s'occupa du raccommodage. Cette tâche incombait à Millie, mais elle ne voulait pas rester inactive. Millie devrait se trouver un autre travail, quitte à recommencer le repassage.

Il était près de trois heures quand Pitt revint. Pour la première fois, Charlotte admit sans détour qu'elle était contente de le voir.

— Charlotte, dit-il, lui prenant la main avec douceur.

Sa peau était chaude, et Charlotte n'eut pas envie de se dégager. Son imagination l'entraîna même à souhaiter autre chose.

— Bonjour, inspecteur, dit-elle d'un ton formel.

Elle tenait à garder la maîtrise d'elle-même.

— Que pouvons-nous faire, cette fois ? Avez-vous pensé à d'autres questions ?

— Non, répondit-il en souriant tristement. Je n'ai pensé à rien d'autre. Je suis seulement venu pour vous voir. J'espère ne pas avoir besoin d'une excuse.

Charlotte, gênée, se trouva à court de mots. C'était ridicule. Aucun homme ne l'avait troublée à ce point, excepté Dominic. Mais avec Dominic, ce fut un émoi stérile, sans issue. Cette fois, son cœur frémissant lui faisait espérer une issue bien précise.

Elle retira sa main.

— J'aimerais tout de même savoir si vous avez de nouvelles informations. Des pistes, peut-être ?

— J'en ai une, oui.

Il regarda le fauteuil, pour demander s'il pouvait s'asseoir. Charlotte acquiesça d'un hochement de tête. Pitt s'assit et se détendit, sans la quitter des yeux.

— Mais ce n'est qu'une idée floue. Je n'arrive pas à la cerner, et peut-être, quand j'y parviendrai, je m'apercevrai que ce n'était qu'une illusion.

Elle désirait lui parler de la détresse que lui inspirait Martha Prebble, du chagrin profond, palpable, de cette femme, qui avait imprégné l'atmosphère de la pièce. Et de sa propre impuissance face à quelque chose qu'elle croyait avoir perçu, mais qu'elle n'avait pas compris.

— Charlotte ? Qu'est-ce qui vous inquiète ? S'est-il passé quelque chose depuis ma dernière visite ?

Elle se tourna vers lui. Pour une fois, elle ne savait pas trop comment formuler ses pensées, un handicap auquel elle n'était pas habituée. C'était difficile d'exprimer cette sensation d'oppression qui l'avait tourmentée pendant et après la visite des Prebble, sans paraître sotté ou fantasque. Pourtant, elle souhaitait lui en faire part. Ce serait un tel réconfort, s'il comprenait. Peut-être même serait-il capable de la libérer de cette impression, de lui prouver que c'était un fruit de son imagination.

Il attendait toujours, conscient apparemment qu'elle cherchait ses mots.

— Le pasteur et Mrs. Prebble étaient là ce matin, commença-t-elle.

— C'est naturel. Il ne pouvait faire autrement que passer.

Pitt changea de position.

— Je sais que vous ne l'aimez pas. Je dois dire que j'ai moi-même le plus grand mal à rester poli avec lui.

Il eut un petit sourire.

— C'est encore plus dur pour vous, j'imagine.

Elle lui jeta un coup d'œil pour voir s'il se moquait d'elle. Oui, il se

moquait d'elle, mais son visage respirait la tendresse, et une certaine ironie. Pendant un moment, la chaleur de son regard, le plaisir si doux qu'il procura à Charlotte chassèrent Martha Prebble de l'esprit de la jeune fille.

— Pourquoi cela vous a-t-il bouleversée ?

Il la ramena dans le présent.

Elle se détourna pour cacher son trouble.

— J'ai toujours éprouvé des sentiments ambivalents à l'égard de Martha.

Cette fois, elle s'efforça réellement d'exprimer ses pensées encore floues.

— Son discours sur le péché était tellement affligeant ! Elle tient les mêmes propos que le pasteur, elle voit le mal là où il n'y a sans doute que de la frivolité, qui passe avec le temps et les responsabilités. Les gens comme le pasteur semblent toujours enclins à gâcher le plaisir, comme si le plaisir en soi était une offense contre Dieu. Je comprends que certains plaisirs le soient, ou qu'ils nous distraient de nos obligations, mais...

— Peut-être le pasteur le considère-t-il comme son devoir ? suggéra Pitt. C'est clair et net, plus simple que de prêcher la charité, et sans doute plus facile que de la pratiquer.

— Sûrement, oui. Si je vivais avec quelqu'un comme lui, il me faudrait apprendre à voir les choses de la même façon que Martha Prebble. Peut-être son père était-il pasteur, lui aussi. Je n'avais jamais pensé à ça.

— Et quel est votre autre sentiment ? demanda Pitt. Vous avez parlé de sentiments ambivalents.

— Oh ! la pitié, bien sûr. Et l'admiration, je crois. Vous savez, elle essaie réellement de mettre en pratique les enseignements de ce triste individu. Et même plus. Elle passe son temps à rendre visite aux malades et aux personnes seules, à s'inquiéter d'eux. Je me demande parfois jusqu'à quel point elle croit à ce qu'elle raconte sur le péché, si elle ne le dit pas simplement par habitude, parce qu'elle pense devoir le dire, parce que lui le dirait.

— À mon avis, elle ne le sait pas elle-même. Mais ce n'est pas tout, Charlotte. Pourquoi vous ont-ils bouleversée aujourd'hui, tout particulièrement ? Ils ont toujours été comme ça, vous ne pouviez pas vous attendre à autre chose.

Quelle était cette impression de malaise qu'elle avait ressentie ? Elle voulait la partager avec lui. En fait, elle avait besoin de la partager avec lui.

— Elle a parlé de la nécessité du châtiment, de principes comme « si ton œil t'offense, arrache-le », et elle a parlé de couper des mains. Cela semble tellement... tellement extrême, comme si elle en avait

peur, comme si elle était vraiment paniquée. Elle a parlé de se laver dans le sang du Christ.

Charlotte le regarda.

— Et puis elle a mentionné Sarah comme si elle avait été possédée par le démon. Apparemment, il ne s'agissait pas de la faiblesse propre à tous les humains. Martha donnait l'impression d'être au courant de quelque chose. C'est ce qui me bouleverse. J'ai eu l'impression qu'elle savait quelque chose que j'ignorais.

Pitt fronça les sourcils.

— Charlotte, dit-il lentement, ne m'en veuillez pas, je vous prie, mais pensez-vous que Sarah lui aurait confié un secret qu'elle vous cachait, à vous ? Est-ce possible ?

Cette pensée répugnait à Charlotte, et pourtant elle se souvint que Sarah avait voulu voir Martha seule à seule. Elle avait fait confiance à Martha. Il était parfois plus simple de parler à quelqu'un d'extérieur à sa famille.

— Peut-être, admit-elle à contrecœur. Mais je ne le crois pas. Je ne sais pas ce que Sarah avait à cacher, mais probablement...

Pitt se leva et s'approcha d'elle. Elle sentait sa présence comme un halo de chaleur. Elle n'avait aucune envie de s'écarter de lui. Si seulement ce n'était pas malséant ou présomptueux, elle l'aurait touché.

— Ce pourrait être quelque chose de très anodin, dit-il gentiment. Une brouille. Mais pour Martha Prebble, à travers le regard du pasteur, il peut s'agir d'un péché qui a besoin d'être pardonné. Et puis, pour l'amour du ciel, ne confondez pas le pasteur avec Dieu. Je suis sûr que Dieu n'a rien d'un pharisien !

Charlotte sourit malgré elle.

— Ne soyez pas ridicule, dit-elle. Dieu est amour. Et je parie que le pasteur n'a jamais aimé personne.

Une pensée navrante la frappa.

— Pas même Martha.

Charlotte prit une profonde inspiration.

— Pas étonnant que cette pauvre femme soit désespérée, sous le couvert de toutes ses bonnes œuvres, et de sa condamnation du péché. Ne pas être aimée, ne pas aimer...

Pitt lui effleura le bras.

— Et vous, Charlotte ? Vous aimez toujours Dominic ?

Elle rougit, honteuse d'avoir été aussi transparente.

— Qu'est-ce qui vous a fait croire... que je...

— Je le savais forcément.

Une note de regret perçait dans sa voix, l'écho d'une souffrance.

— Je vous aime. Comment pouvais-je ignorer le fait que vous aimiez quelqu'un d'autre ?

— Oh !...

— Vous ne m'avez pas répondu. L'aimez-vous toujours ?

— Ne savez-vous pas que je ne l'aime plus ? Ou bien cela n'a-t-il plus d'importance pour vous, à présent ?

Charlotte était presque sûre de la réponse. Cependant, elle voulait l'entendre.

Il l'empoigna par le bras et la fit pivoter vers lui.

— Ça a de l'importance pour moi. Je ne veux pas être le second dans votre cœur...

Il termina sa phrase sur une note interrogative.

Très lentement, elle leva les yeux vers lui. Tout d'abord, elle eut un peu peur. Elle fut troublée par la puissance des sentiments qu'elle lut sur le visage de Pitt, et par l'intensité et la douceur de ses propres sentiments. Brusquement, elle décida d'abandonner toute dissimulation, tout faux-semblant.

— Vous n'êtes pas le second dans mon cœur, dit-elle clairement.

Charlotte leva la main et toucha sa joue, d'abord timidement.

— Dominic n'était qu'un rêve. Je suis bien réveillée à présent, et c'est vous que je préfère.

Il prit sa main et la porta à son visage, à ses lèvres.

— Et vous avez le courage d'épouser un simple policier, Charlotte ?

— Vous doutez de mon courage, Mr. Pitt ? En tout cas, vous ne pouvez douter de mon opiniâtreté !

Il sourit lentement, un sourire qui s'épanouit jusqu'à l'illuminer tout entier.

— Alors je dois me préparer à engager la bataille avec votre père.

Puis il redevint sérieux.

— Mais j'attendrai que cette affaire soit résolue, et qu'un laps de temps convenable se soit écoulé.

— Vous pourrez la résoudre ? demanda-t-elle, dubitative.

— Je pense. J'ai le sentiment que la réponse est là, pas loin. J'ai entrevu une solution saugrenue que nous n'imaginions même pas jusqu'ici. Je n'arrive pas bien à la cerner, mais la solution est là. J'ai senti le souffle de sa noirceur et de sa souffrance.

Charlotte frissonna.

— Soyez prudent. Il n'a pas encore tué d'homme, mais si sa propre vie est en danger...

— Je vais faire attention. Maintenant il faut que j'y aille. Il reste quelques questions en suspens, des faits qui pourraient nous aider à conclure, à mettre un visage sur cette ombre. Nous sommes si près du but. Il suffit de réfléchir un peu et...

Charlotte se détacha lentement de lui, avec une impression de bonheur lumineux et chantant. Elle se sentait libérée de l'assassin.

Le lendemain, on prit des dispositions pour les funérailles de Sarah. Tout le monde était occupé quand Millie arriva avec un petit mot disant que Martha Prebble était malade et clouée au lit.

— Oh ! mon Dieu, c'en est vraiment trop ! dit Caroline, exaspérée. Il y avait tellement de détails dont elle devait se charger, surtout à l'église. Je ne sais même pas ce qui a été fait !

Elle se laissa tomber sur une chaise en bois.

— Je vais devoir rédiger une liste de questions et envoyer l'un des domestiques la lui porter. Cela semble cruel, si la pauvre femme est malade, mais que puis-je faire d'autre ? Et en plus, il pleut !

— On ne peut pas envoyer un domestique, maman, dit Charlotte d'un ton las. La moindre des politesses serait d'y aller nous-mêmes. Elle visite tous les malades et les pauvres de la paroisse. Elle leur apporte des provisions ; il lui arrive même de les veiller toute la nuit, quand ils sont très mal. Ce serait impardonnable, maintenant qu'elle est souffrante, de nous contenter de lui expédier un domestique, qui viendrait simplement voir où elle en est dans l'organisation des funérailles dont elle s'occupe à notre place. L'une d'entre nous doit y aller, et lui apporter quelque chose.

— À mon avis, c'est déjà fait, remarqua Emily. Toute la paroisse doit être au courant de sa maladie. Les nouvelles vont vite.

— Et tout le monde aura le même raisonnement que toi, pensant que quelqu'un d'autre va passer, objecta Charlotte. De toute façon, là n'est pas la question.

— Quelle est la question ?

— La question, c'est que nous devons lui porter quelque chose, même si sa maison regorge de présents, pour lui témoigner notre affection.

Emily haussa les sourcils.

— J'ignorais que tu avais de l'affection pour elle. Je croyais que Martha t'était indifférente et que tu détestais cordialement le pasteur.

— C'est vrai. Mais dans ces moments-là, il faut se montrer charitable ! Martha n'y peut rien, si elle est antipathique. Tu le serais toi aussi, si tu avais passé ta vie aux côtés du pasteur !

— Je ne serais pas seulement antipathique, dit Emily, acide. Je serais carrément folle, à présent. Je trouve cet homme répugnant !

— Emily, s'il te plaît !

Caroline était au bord des larmes.

— Je ne peux me passer de vous deux. Emily, veux-tu bien t'assurer que nous avons prévenu tous ceux que nous devons prévenir, relire ma liste, voir sur qui nous pouvons compter et t'occuper du buffet avec Mrs. Dunphy ? Charlotte, tu devrais aller voir à la cuisine si tu trouves quelque chose pour Martha, puisque tu insistes. Et, pour l'amour du ciel, arrange-toi pour savoir, avec le plus

grand tact possible, où en est l'organisation de l'office. Et n'oublie pas de lui demander ce qu'elle a, si ce n'est pas indélicat. Il faut que je le sache, sinon je vais passer pour une femme sans cœur.

— Oui, maman. Que dois-je lui apporter ?

— C'est difficile à dire, étant donné que nous ne connaissons pas la nature de sa maladie. Vois si Mrs. Dunphy a fait de la crème renversée. Elle la réussit très bien, contrairement à la cuisinière de Martha.

Mrs. Dunphy n'avait pas fait de crème renversée. Le temps qu'elle en prépare une et envoie le message à Charlotte, au premier, pour l'avertir que c'était prêt, l'après-midi était déjà bien avancé.

Charlotte enfila sa cape, mit son chapeau, puis descendit à la cuisine chercher la crème.

— Voilà, Miss Charlotte.

Mrs. Dunphy lui donna un panier, le tout bien emballé, avec une serviette par-dessus.

— La crème renversée est dans un plat. J'ai ajouté un petit pot de confiture, et un peu de bouillon de viande. La pauvre âme. J'espère qu'elle va guérir vite. C'en est trop pour elle, toutes ces tragédies. Elle connaissait toutes ces pauvres filles. En plus, elle se démène pour les miséreux. Elle n'arrête pas une minute. C'est le moment que quelqu'un montre un peu de gentillesse à son égard.

— Oui, Mrs. Dunphy, merci, dit Charlotte en prenant le panier. Je suis sûre que ça lui fera plaisir.

— Transmettez-lui tous mes vœux de guérison, voulez-vous, Miss Charlotte ?

— Bien sûr.

Au moment où elle tournait les talons, Charlotte ressentit une terreur sans nom en voyant, sur la desserte, un fil d'acier long et fin avec une poignée à chaque extrémité. Son sang se glaça dans ses veines, comme si quelqu'un tenait cet objet-là, comme si, récemment, on l'avait serré très fort autour d'une gorge.

— Mrs. Dunphy, balbutia-t-elle. Que... au nom du ciel...

Mrs. Dunphy suivit le regard de Charlotte.

— Oh, Miss Charlotte, dit-elle en riant. Enfin, ce n'est qu'un fil pour couper le fromage. Grand Dieu ! Vous sauriez cela, si vous vous intéressiez un peu plus à la cuisine. Qu'avez-vous imaginé... oh ! par tous les saints ! Vous avez cru que c'était un fil pour étrangler ! Mon Dieu !

Elle se laissa tomber lourdement sur une chaise.

— Miséricorde ! Il y en a un comme ça dans toutes les cuisines. Ça coupe le fromage de façon bien nette, mieux qu'un couteau. Un couteau a tendance à coller à la pâte. Vous allez sortir toute seule, Miss Charlotte ? Il va faire nuit d'ici une heure ou deux, et je ne serais

pas surprise que la pluie s'arrête et qu'il y ait du brouillard.

— Il faut que j'y aille, Mrs. Dunphy. Mrs. Prebble est malade, et en plus, on voudrait connaître les dispositions prises pour les funérailles de Sarah.

Les traits de Mrs. Dunphy se décomposèrent. Charlotte craignit qu'elle n'éclate en sanglots. Elle lui tapota le bras. Puis elle s'éclipsa rapidement.

Dehors, il faisait froid et humide. Charlotte marcha aussi vite que possible, emmitouflée dans sa cape, la capuche relevée. Il cessa de pleuvoir juste au moment où elle tourna dans Cater Street. Mais le ciel était lourd de nuages quand elle arriva chez les Prebble.

La bonne la fit entrer et la conduisit directement à la chambre de Martha. Une pièce très sombre, bourrée de meubles, et étonnamment peu accueillante, contrairement à sa chambre à elle, Charlotte, avec ses tableaux, ses ornements, ses livres d'images, les reliques de son enfance.

Martha était assise dans son lit avec des oreillers dans le dos et un traité sur les sermons de John Knox. Elle avait le visage hagard, l'air de quelqu'un qui émerge à peine d'un cauchemar, encore hanté par ses visions. À la vue de Charlotte, elle esquaissa un sourire forcé.

Charlotte s'assit sur le lit, posa le panier entre elles.

— Je suis vraiment désolée que vous soyez malade, dit-elle, sincère. Je vous ai apporté quelques petites choses. J'espère que ça vous fera du bien.

Elle ôta la serviette du dessus du panier, pour montrer à Martha ce qu'il y avait à l'intérieur.

— Maman et Emily vous envoient leurs amitiés, et Mrs. Dunphy, notre cuisinière, tous ses vœux de guérison. Elle trouve que vous vous dévouez beaucoup pour les autres.

— C'est très gentil à elle, dit Martha en s'efforçant de sourire. Veuillez la remercier de ma part, ainsi que votre mère et Emily, bien sûr.

— En quoi puis-je vous être utile ? demanda Charlotte. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ? Désirez-vous que je rédige votre courrier, ou que je vous soulage de menues corvées ?

— Je ne vois rien, non.

— Le docteur est venu ?

— Non, je n'ai pas jugé utile de le déranger.

— Vous avez tort. À mon sens, il ne verrait pas cela comme un dérangement, mais plutôt comme son devoir.

— Je vous promets que je l'enverrai chercher, si je ne guéris pas rapidement.

Charlotte posa le panier sur le sol.

— Je regrette de devoir aborder un tel sujet alors que vous êtes

malade, et que vous avez déjà tant fait pour nous, mais maman aimerait savoir quelles dispositions il reste à prendre avec l'église, pour l'enterrement de Sarah.

Une expression indescriptible se peignit sur les traits de Martha. Charlotte eut à nouveau l'impression d'avoir réveillé une profonde souffrance.

— Vous n'avez pas besoin de vous en inquiéter. Dites à votre maman, je vous prie, qu'on se charge de tout. Heureusement, j'ai eu le temps de tout finir avant de tomber malade.

— Vous êtes sûre ? C'est un travail considérable pour une seule personne. J'espère qu'il n'a pas précipité l'apparition de votre maladie ?

— Je ne pense pas. C'était la moindre des choses. Il nous incombe de...

Elle s'humecta les lèvres et poursuivit d'une voix tendue :

— ... faire notre possible pour les morts. Ils ne sont plus de ce monde. Libérés de la chair corruptible, ils s'élèveront vers un jugement juste. Après quoi, lavés dans le sang du Christ, les élus siégeront aux pieds de Dieu pour l'éternité. Le péché sera anéanti.

Embarrassée, Charlotte ne sut quoi répondre, mais il semblait que Martha se parlait surtout à elle-même.

— C'est notre devoir de faire disparaître la souillure qui reste, poursuivit-elle, ses yeux caves fixés sur un point du mur, au-dessus de l'épaule de Charlotte. Tout ce qui est corrompu, dégradé, doit être éliminé, enfoui dans la terre. Puis les paroles de purification doivent être prononcées. C'est notre devoir, notre devoir envers les morts, et envers les vivants.

— Oui, bien sûr, dit Charlotte.

Elle se leva.

— Peut-être devriez-vous vous reposer. Vous me semblez fiévreuse.

Charlotte se pencha vers Martha, posa la main sur le front de la malade : il était brûlant et moite. Elle repoussa doucement les mèches folles.

— Vous avez un peu chaud. Puis-je aller vous chercher quelque chose à boire ? Un peu de bouillon de viande, peut-être ? Ou préférez-vous de l'eau ?

— Non, non. Merci.

Martha avait haussé la voix. Elle remua, tirant sur les draps.

Charlotte vit que le lit était à moitié défait. Il ne devait plus être très confortable. Les oreillers n'avaient pas été redressés ; ils étaient aplatis au milieu.

— Laissez-moi refaire votre lit, proposa-t-elle. Vous êtes mal installée, là.

Et sans attendre de réponse, parce qu'elle était impatiente de faire

quelque chose de concret, puis de s'excuser et de partir, Charlotte se baissa à nouveau et commença à réarranger la literie. Elle souleva Martha pour rajuster le drap sous elle, pour tapoter les oreillers. Puis elle la prit dans ses bras et la réinstalla dans la même position. Après quoi elle fit rapidement le tour du lit, tira sur les couvertures et les glissa sous le matelas.

— J'espère que ça va mieux, dit-elle en inspectant son travail d'un œil critique.

Martha s'était un peu empourprée. Il y avait deux taches rouges sur ses joues, ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux. Charlotte était inquiète pour elle.

— Vous n'avez pas l'air bien du tout, dit-elle, fronçant inconsciemment le nez.

À nouveau, elle posa la main sur le front de Martha, se pencha en avant.

— Avez-vous de l'eau de Cologne ? demanda-t-elle, tout en cherchant une bouteille des yeux.

Le flacon se trouvait sur une petite table, près de la fenêtre. Charlotte traversa la pièce pour aller le chercher et le rapporta, un mouchoir dans l'autre main.

— Voilà, je vais vous rafraîchir un peu les cheveux. Peut-être qu'ensuite vous arriverez à dormir. Pour moi, le sommeil est encore le meilleur remède.

Martha ne dit rien. Charlotte évita son regard, parce qu'elle ne savait pas de quoi lui parler.

Quinze minutes plus tard, Charlotte était à nouveau dans la rue. Elle avait laissé Martha calée contre ses oreillers, l'œil caverneux, le visage rouge et constellé de gouttes de sueur. Si demain son état ne s'était pas amélioré, il fallait espérer que le pasteur enverrait chercher le docteur à la première heure.

Il faisait plus froid dehors. Le brouillard formait déjà des nappes qui ne présageaient rien de bon. Les pavés mouillés étouffaient le bruit des pas de Charlotte. Les réverbères étaient voilés, comme autant de lunes jaunes. La jeune fille frissonna, resserrant sa cape autour d'elle.

La soirée était sinistre. Cater Street semblait s'étirer en longueur. Mieux valait penser à quelque chose d'agréable, histoire de raccourcir le trajet et de se réchauffer. Charlotte sourit en repensant à la soirée de la veille... et à Pitt. Papa n'allait pas vraiment apprécier qu'elle se marie avec un homme d'un rang social inférieur. Mais d'un autre côté, il serait soulagé qu'elle ait reçu au moins une demande en mariage ! Surtout si elle était aussi maladroite que le croyait grand-mère. De toute façon, avec ou sans l'accord de papa, elle épouserait Mr. Pitt. C'était la première fois de sa vie qu'elle était aussi sûre d'elle. Le simple fait de penser à cet homme éveillait en elle une chaleur

suffisante pour dissiper le brouillard et le froid du crépuscule de novembre.

Seraient-ce des pas qu'elle entendait derrière elle ?

Sottises ! Et quand bien même ce serait le cas ? Il était encore tôt. Il devait y avoir d'autres passants dans Cater Street. Elle ne pouvait pas être seule dehors.

Néanmoins, elle accéléra l'allure. C'était stupide et irrationnel, d'imaginer que ces pas la suivaient. Ils étaient encore à une certaine distance, et ressemblaient plus à la démarche d'une femme qu'à celle d'un homme.

Charlotte marcha un peu plus vite.

Et si c'était un homme ? Elle connaissait presque tous les hommes qui habitaient ce quartier. Ce ne pouvait être qu'un ami, ou une connaissance. Peut-être même l'accompagnerait-il jusque chez elle.

Le brouillard était réellement épais, à présent, ses volutes formaient des couronnes et des guirlandes. Pourquoi pensait-elle à des couronnes ? Normal, Sarah allait être enterrée d'ici quelques jours. Pauvre Sarah.

Oh ! Seigneur ! Sarah avait-elle marché vite comme ça, dans la rue, et entendu des pas derrière elle, dans la brume, quand soudain... ?

« Ne sois pas sotté. Il n'y a aucune raison de penser cela ! » Se rendrait-elle ridicule si elle se mettait à courir ? Et quelle importance si elle était ridicule ?

Charlotte se hâta encore davantage. Les pas étaient tout près, maintenant. Elle avait toujours le panier à la main. Y avait-il quelque chose dedans dont elle pût se servir comme d'une arme ? Du verre, un objet lourd ? Non. Une femme n'avait-elle pas utilisé un gros bocal de cornichons ? Charlotte n'avait rien.

Au moins lui ferait-elle face... si c'était *lui* ! Elle verrait son visage et crierait, de toutes ses forces, crierait son nom, afin que toutes les maisons de Cater Street l'entendent.

Les maisons ! Évidemment ! Elle entrerait dans la prochaine maison, après avoir longé le mur de ce jardin, elle cognerait à la porte jusqu'à ce qu'on lui ouvre. Quelle importance s'ils la prenaient pour une folle hystérique ? Quelqu'un la ramènerait chez elle. On se moquerait d'elle, mais tant pis !

Les pas étaient juste derrière elle. Elle ne se laisserait pas prendre par surprise. Elle fit volte-face pour affronter l'homme.

Il était là, devant elle, de la même taille qu'elle, pas plus grand, mais plus robuste, beaucoup plus robuste. Le réverbère éclaira sa tête lorsqu'il avança.

« Ne sois pas bête. C'est Martha, seulement Martha Prebble. »

— Martha ! souffla Charlotte avec un soulagement qui frôlait

l'extase. Que faites-vous dehors, grand Dieu ? Vous êtes malade ! Vous avez besoin d'aide ? Attendez, laissez-moi...

Mais le visage de Martha était complètement métamorphosé par une distorsion méconnaissable, les yeux brillants, les lèvres retroussées. Elle leva ses bras vigoureux. Dans la lueur du réverbère apparut l'acier fin d'un fil à couper le fromage.

Charlotte se figea.

— Espèce de saleté ! dit Martha entre ses dents.

Il y avait de la salive sur ses lèvres, elle tremblait.

— Créature du démon ! Tu m'as tentée avec tes bras blancs et ta chair, mais tu ne gagneras pas ! Le Seigneur a dit : Il eût mieux valu que tu ne sois pas née, plutôt que d'avoir tenté l'un de mes agneaux, de les avoir menés à leur perte. Mieux vaut qu'on te mette un boulet autour du cou, et qu'on te jette à la mer. Je te détruirai, même si tu reviens, encore et encore, avec tes mots doux, et l'attouchement du péché. Mon âme ne déchoira pas ! Je sais combien ton corps brûle, je connais tes désirs secrets, mais je vais toutes vous anéantir, jusqu'à ce que vous me laissiez en paix. Satan ne vaincra jamais !

Charlotte comprenait à peine... quelque trame torturée d'amour et de solitude, de désirs tordus, réprimés pendant de longues années, jusqu'à ce qu'ils éclatent sous forme de violence, une violence qui ne pouvait se nier plus longtemps.

— Oh ! non ! Martha !

La pitié avait consumé la peur.

— Oh ! Martha, vous avez mal compris, ma pauvre...

Mais Martha avait levé le fil d'acier, tendu entre ses mains, et venait vers Charlotte. Elle était à moins d'un mètre d'elle.

Charlotte sortit de sa transe.

Elle cria aussi fort que ses poumons le lui permirent. Elle hurla le nom de Martha, encore et encore. Elle lui lança le panier à la figure, espérant l'effrayer, l'aveugler momentanément, voire même la faire tomber.

Cela sembla durer une éternité ; les mains de Martha étaient déjà sur ses bras, la serraient comme un étau d'acier, quand l'immense silhouette de Pitt surgit du brouillard, suivie de deux agents, une seconde plus tard. Ils saisirent Martha, la tirèrent en arrière, l'obligeant à mettre ses bras dans son dos.

Charlotte s'écroula, glissant contre le mur de la rue. Ses genoux n'avaient plus la force de la porter, semblait-il. Elle avait des fourmis dans les mains.

Pitt se pencha vers elle, prit tout doucement son visage dans ses mains.

— Espèce d'idiotie ! dit-il, la gorge nouée. Pourquoi êtes-vous allée la voir toute seule, grand Dieu ? Vous vous rendez compte que si je

n'étais pas revenu vous voir, et qu'on ne m'avait pas dit où vous étiez, vous seriez étendue là, sur ces pavés, morte, comme Sarah et toutes les autres ?

Charlotte déglutit et acquiesça d'un hochement de tête. Des larmes commençaient à ruisseler sur ses joues.

— Oui.

— Vous... vous...

Il ne trouvait pas de mot assez fort.

Avant qu'il puisse continuer, on entendit à nouveau des pas lourds sur le trottoir. Quelques instants plus tard, la silhouette massive du pasteur se matérialisa dans le brouillard.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il. Qu'est-il arrivé ? Qui est blessé ?

Pitt se tourna vers lui, avec amertume et dégoût.

— Personne n'est blessé, Mr. Prebble... pas dans le sens où vous l'entendez. Il s'agirait plutôt d'une blessure de toute une vie.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez. Expliquez-vous ! Martha ! Que font ces policiers avec Martha, juste ciel ? Elle devrait être à la maison, dans son lit. Elle est malade. Je ne l'ai pas trouvée en rentrant. C'est pourquoi je suis ressorti. Vous pouvez la lâcher maintenant. Je vais la ramener chez nous.

— Non, Mr. Prebble, vous n'allez pas la ramener chez vous. Mrs. Prebble est en état d'arrestation ; elle reste avec nous.

— En état d'arrestation !

La figure du pasteur se convulsa.

— Vous êtes fou ? Martha ne peut rien avoir fait de mal ! C'est une femme très bonne. Si elle a commis une sottise...

Sa voix se teinta d'irritation, comme si on l'avait offensé.

— Elle n'est pas bien...

Pitt l'interrompit.

— Non, Mr. Prebble, elle n'est pas bien. Elle est tellement malade qu'elle a tué et défiguré cinq femmes.

Le pasteur le regarda fixement. Son visage se tordit, tandis qu'il oscillait entre l'incrédulité et la rage. Il pivota vers Martha. Elle était avachie, l'œil fou, de la salive sur les lèvres et le menton. Les policiers la tenaient. Le pasteur se tourna à nouveau vers Pitt.

— Possédée ! lança-t-il, furieux. Le péché !

Puis il éleva la voix :

— Fragilité, ton nom est femme.

Pitt le toisa avec colère.

— Fragile ? dit-il. Parce qu'elle se soucie des autres et pas vous ? Parce qu'elle est capable d'amour, et pas vous ? Parce qu'elle a des faiblesses, des désirs, de la compassion, autant de sentiments qui vous sont étrangers ? Allez-vous-en, Mr. Prebble, et priez, si vous savez

comment.

Le brouillard tourbillonna autour de lui et l'aspira.

— J'avais pitié d'elle, fit Charlotte tout bas.

Elle renifla.

— Et je la plains toujours. J'ignorais qu'une femme pouvait ressentir cela... pour d'autres femmes. Je vous en prie, ne soyez pas fâché contre moi.

— Oh ! Charlotte... je...

Il capitula.

— Levez-vous. Vous allez attraper froid sur ces pavés. Ils sont tout mouillés.

Il la remit sur ses pieds, regarda les larmes qui coulaient sur ses joues. Puis il l'enlaça et la serra de toutes ses forces, sans prendre la peine de repousser les cheveux qui lui tombaient sur les yeux, ni de ramasser le panier. Il se raccrochait à elle, tout simplement.

— Je sais que vous la plaiguez, chuchota-t-il. Mon Dieu ! moi aussi !

Impression réalisée sur Presse Offset par
BRODARD & TAUPIN
GROUPE CPI

La Flèche (Sarthe), 23926
N° d'édition : 2770
Dépôt légal : mai 1997
Nouveau tirage : mai 2004

Imprimé en France